



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

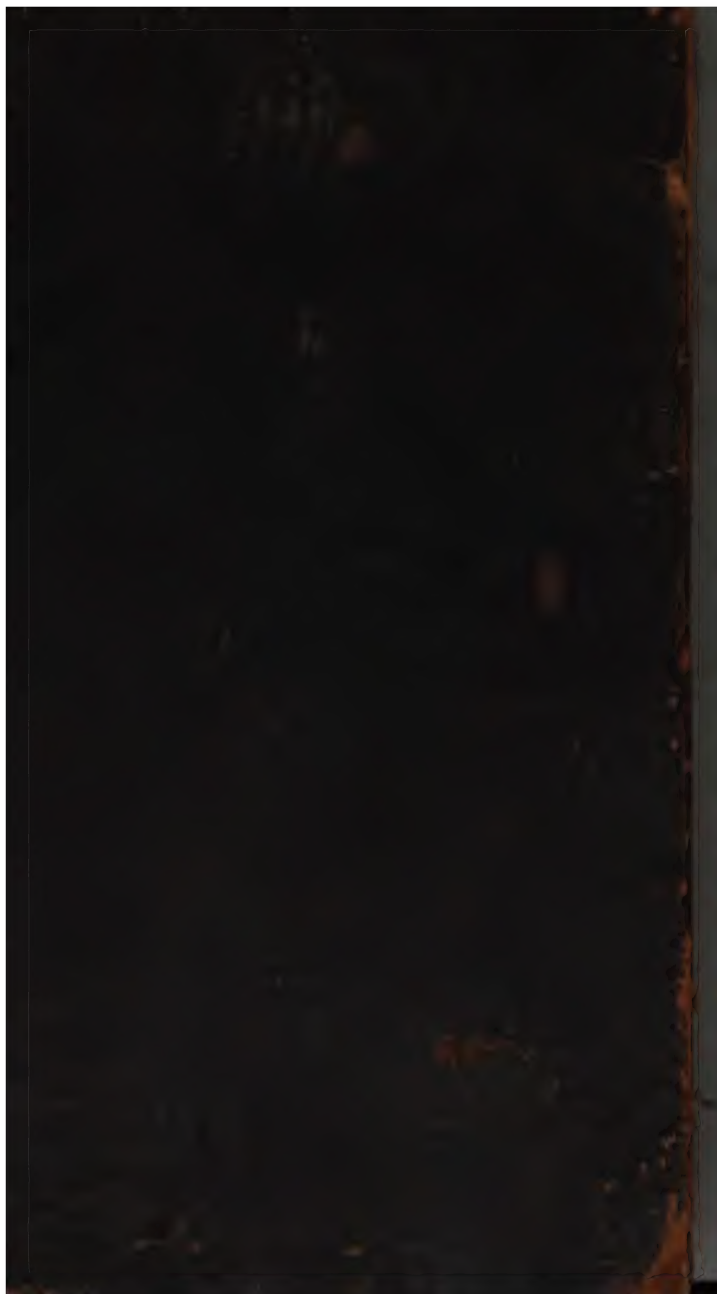
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





87
S2
tL



LES ŒUVRES
DE SÈNEQUE
LE PHILOSOPHE.

TOME CINQUIÈME.

Nihil non longa demolitur vetustas , & movet
ociùs : at iis quos consecravit Sapiëntia , noceri
non potest. Nulla delebit ætas , nulla diminuet :
seguens ac deinde semper ulterior aliquid ad
venerationem conferet.

Le Temps détruit tout , & ses ravages sont
rapides : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux que
la Sageße a rendus sacrés : rien ne peut leur
nuire ; aucune durée n'en effacera ni n'en affoi-
blira le souvenir ; & le siècle qui la suivra , &
les siècles qui s'accumuleront les uns sur les
autres , ne feront qu'ajouter encore à la
vénération qu'on aura pour eux.

SÉNEQUE , *Traité de la brièveté de la*
vie , chap. XV.

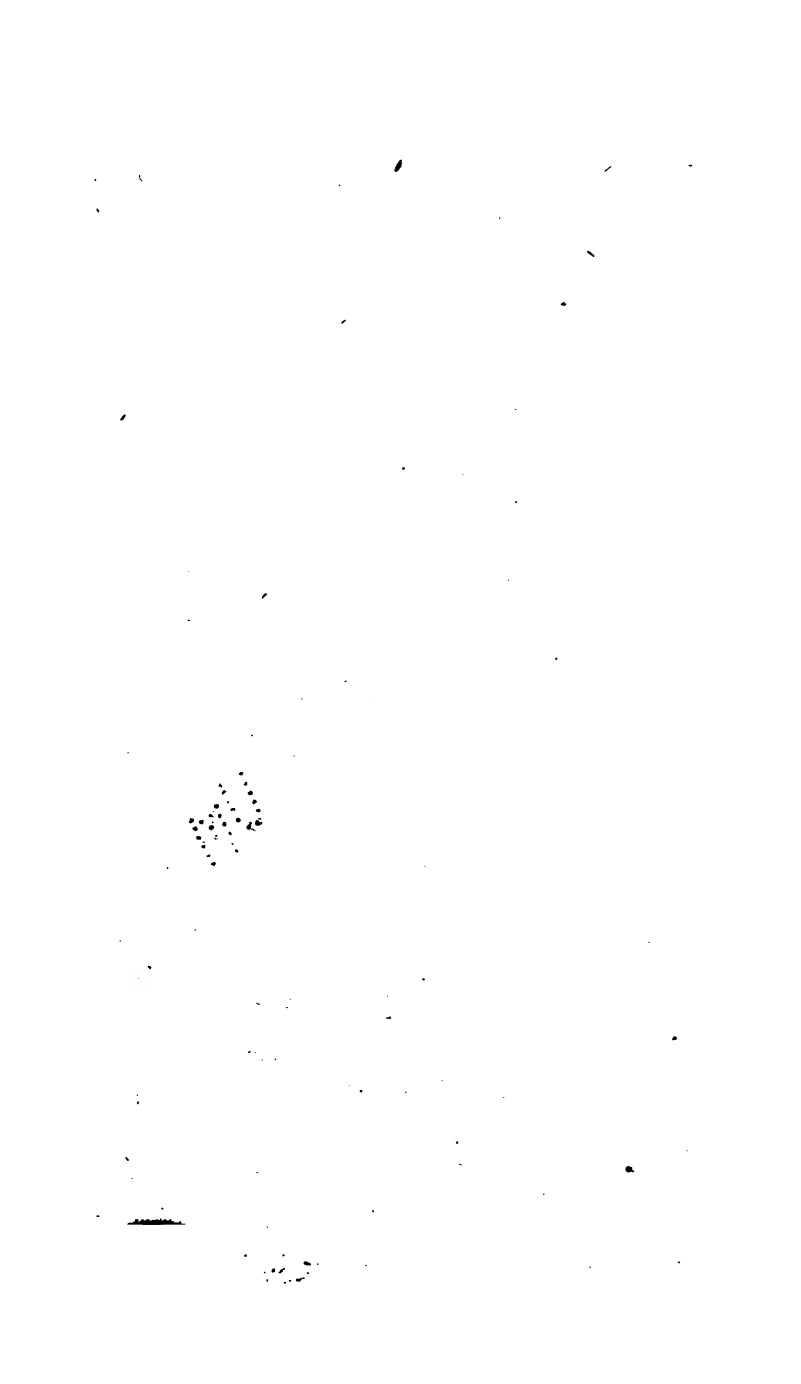
Seneca, Lucius Annaeus
LES ŒUVRES
DE SÉNEQUE
LE PHILOSOPHE,
TRADUITES EN FRANÇOIS
PAR FEU M. LA GRANGE;
AVEC DES NOTES
de critique, d'histoire & de littérature.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,
Chez les Freres DE BURE, Libraires,
quai des Augustins.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.





DE
LA TRANQUILLITÉ
DE L'ÂME (1).

✕ CHAPITRE PREMIER.

EN examinant avec soin mon âme, ô Sérénus, j'y trouve des vices frappants & sensibles, d'autres moins apparents & plus cachés; quelques-uns ne sont pas continuels, mais reviennent par intervalles: je regarde même ceux-ci com-

(1) Ce Traité est dédié à Annæus Sérénus, Capitaine des Gardes de Néron. Sénèque, dont il étoit l'ami intime (*Voyez Tacite, Annales lib. 13, cap. 13*), se reproche dans une de ses lettres, d'avoir pleuré immodérément sa mort. *Voyez ci-dessus, tom. I, pag. 286.* Plin nous apprend que Sérénus périt avec tous ses convives, pour avoir mangé des champignons. *Hist. Nat. lib. 22, cap. 23, init.*

Tome IV.

A

2 DE LA TRANQUILLITÉ

me les plus incommodes ; ils ressemblent à ces ennemis errants qui épient le moment d'affaillir , avec lesquels on ne peut ni se tenir en armes , comme en temps de guerre , ni jouir de la tranquillité , comme pendant la paix.

Mon état habituel , car je ne dois rien déguiser à mon Médecin , c'est de n'être pas délivré , de bonne foi , des objets de mes craintes & de mon aversion , sans en être pourtant entièrement l'esclave : mon état n'est pas mortel , mais il est douloureux & désagréable ; je ne suis pas malade , mais je ne me porte pas bien. Ne me dites pas que toutes les vertus , dans leur naissance , sont foibles & délicates ; que le temps les fortifie. Je n'ignore pas que les avantages même purement apparents , tels que le crédit , la réputation de l'éloquence , & tout ce qui dépend des suffrages d'autrui , acquièrent des forces avec le temps ; que de même , & la vertu qui donne la vraie vigueur , & les talents agréables qui se fardent pour plaire , ont également besoin du cours des années , & que la longueur du temps renforce la teinte de l'une & des autres : mais je crains que l'habitude qui parvient à fortifier tout , n'enracine le vice plus profondément en moi ; l'habitude inf-

pire à la longue l'amour du vice comme de la vertu.

Il m'est difficile de vous donner une idée générale de cette foiblesse, de cette fluctuation de mon ame qui ne peut ni s'élancer avec courage vers le bien, ni se précipiter franchement dans le mal. Je suis obligé de vous détailler ma situation : d'après l'exposition des symptômes, vous trouverez un nom à la maladie. J'ai la passion de l'économie, je n'en disconviens pas ; je n'aime ni un lit préparé pour l'ostentation, ni un habit tiré d'une armoire précieuse, où mille poids le pressent pour lui donner du lustre ; je m'accommode du vêtement le plus simple & le plus ordinaire, d'un vêtement qui se garde & se porte sans inquiétude. Je n'ai point de goût pour les festins que prépare & auxquels on voit assister un nombreux domestique ; pour des repas commandés plusieurs jours d'avance, & servis par une multitude de bras : je les veux simples & communs, sans rareté & sans recherches, tels que je puisse en trouver part - tout de pareils ; je veux qu'ils ne soient à charge ni à ma fortune ni à ma santé, ni obligés de sortir par où ils sont entrés. Je me contente d'un valet grossièrement vêtu, d'un esclave né dans ma

4 DE LA TRANQUILLITÉ

maison ; je m'en tiens à l'argenterie grossière de mon provincial de père , quoiqu'elle ne soit recommandable ni par la beauté du travail , ni par le nom de l'ouvrier. Ma table n'est pas remarquable (2) par la variété de ses nuances , ni célèbre dans la ville , par une succession non interrompue de possesseurs de bon goût : elle est commode sans attirer les regards , sans exciter la convoitise de mes convives.

Avec cet amour pour la simplicité , croiriez-vous que je me laisse éblouir par l'appareil d'un train magnifique , par un cortège nombreux de valets chamarrés d'or , & plus brillants que dans une fête publique ; par une maison où l'on marche sur les objets les plus précieux , où les richesses sont prodiguées dans tous les coins , où les toits mêmes sont éclatants , & que remplit sans cesse une foule de flatteurs , compagnons assidus de ceux qui dissipent leur bien. Vous parlerai-je de ces eaux limpides & transparentes qui circulent autour de la salle du festin , &

(2) Pour avoir une idée du luxe des Romains à cet égard , il faut lire le Traité des Bienfaits , liv. 7, chap. 9, au texte & dans les notes , t. 3, pag. 396 et suiv.

de ces repas somptueux, dignes du théâtre où ils paroissent ? Au sortir du séjour (3) de la frugalité, quand je me vois environné de cet éclat imposant, quand j'entends frémir autour de moi tous ces ministres du luxe, mes yeux se troublent peu-à-peu ; je sens qu'il est plus facile de résister à l'idée qu'à la vue de l'opulence : je retourne chez moi, sinon plus méchant, du moins plus triste ; je ne marche plus la tête si haute dans mon chétif domicile ; un remords secret s'empare de mon ame, & je doute si le bonheur n'est pas dans le lieu d'où je viens. Je ne suis pas changé, mais je suis ébranlé.

Je veux suivre à la lettre les préceptes rigoureux de mes maîtres, & prendre part au gouvernement de l'Etat ; je desire les honneurs & les faisceaux, non séduit par l'éclat de la pourpre, mais pour être plus à portée de servir mes amis, mes proches, mes concitoyens, tous les mortels : je suis la doctrine de Zénon, de Céanthes, de Chrysippe, qui n'ont pourtant jamais gou-

(3) Juste-Lipse conclut avec raison de ce passage, que Seneque a écrit ce Traité peu de temps après avoir été rappelé de son exil, et lorsqu'il fut rentré en faveur.

6 DE LA TRANQUILLITÉ

vernés les Etats , mais qui en ont chargé leurs disciples.

Survient-il quelque choc auquel mon ame n'est pas accoutumée ? quelques-unes de ces avanies trop communes dans le cours de la vie ? quelque circonstance épineuse & difficile ? quelque affaire qui demande plus de tems qu'elle ne vaut ? je retourne dans la retraite, avec l'empressement d'un cheval fatigué qui regagne son écurie ; je renferme ma conduite dans l'enceinte de mes murs. Que personne ne prétende me dérober un jour : il ne pourroit me donner aucun dédommagement équivalent à la perte. Que mon ame s'attache à elle-même ; qu'elle se cultive en paix ; qu'elle ne s'occupe des autres , que pour les juger ; que sa tranquillité ne soit troublée par aucun soin public ou particulier. Mais , lorsqu'une lecture plus forte a relevé mon ame, lorsque des exemples illustres ont aiguillonné mon courage ; je sens le besoin de paroître au barreau , d'assister l'un de mon éloquence , l'autre de mes recommandations , qui, bien que souvent infructueuses , n'en seront pas moins zélées ; de rabattre l'orgueil de cet autre , que la prospérité rend insolent **** (4).

(4) Il paroît qu'il manque ici quelque chose,

Dans les études , on ne doit s'occuper que des choses , ne parler que pour elles , y subordonner les expressions , qui doivent sans art suivre la pensée par-tout où elle les mene. Eh quel besoin de composer des ouvrages qui durent des siècles ? votre but est-il que la postérité ne vous oublie jamais ? vous êtes né pour mourir ; & la mort la moins triste est celle qui fait le moins de bruit. Ecrivez donc d'un style simple , mais pour passer le temps , pour votre propre utilité , & non pour votre gloire : il en coûte bien moins de peine , quand on ne travaille que pour le moment présent. Mais lorsque la grandeur des pensées m'a élevé l'esprit ; mes expressions deviennent plus pompeuses , la chaleur de mon ame se communique à mon langage , mes discours se conforment à la dignité de mon sujet ; je m'élance dans la nue , & ce n'est plus moi qui parle.

Sans entrer dans de plus longs détails , la même foiblesse de vertu me suit dans toute ma conduite : Je crains de succomber à la longue ; ou , ce qui est encore plus inquiétant , je crains de ref-

car on n'apperçoit pas la liaison de ce qui suit avec ce qui précède.

8 DE LA TRANQUILLITÉ

ter toujours sur le bord de l'abîme , & de finir par une chute, peut-être, plus dangereuse que celle que je prévois. On se familiarise avec les maux domestiques , & la prévention aveugle le jugement. Combien de gens seroient parvenus à la sagesse, s'ils ne s'étoient pas flattés d'être devenus sages? s'ils ne se fussent pas dissimulé quelques-uns de leurs vices, & s'ils n'eussent regardé les autres sans les voir? Nous nous perdons autant par nos propres flatteries , que par celles des autres. Ose-t-on se parler vrai? Au milieu des adulateurs qui nous louent , nous renchérissons encore sur eux.

Si vous avez quelque moyen de fixer cette oscillation continuelle, je vous prie donc de me croire digne de vous devoir la tranquillité. Je fais bien que ces mouvements ne sont pas dangereux jusqu'ici, & n'ont rien de tumultueux : & pour vous exprimer mon état par une comparaison , ce n'est pas la tempête , mais le mal de mer qui me tourmente. Délivrez-moi de cette gêne, quelle qu'elle soit , & secourez un malheureux prêt à périr à la vue du port.

C H A P I T R E II.

JE cherche depuis long-temps , au-de-dans de moi-même, mon cher Sérénus, à quoi ressemble cette situation. Je ne puis mieux la comparer qu'à l'état d'un homme , qui, revenu d'une longue & dangereuse maladie , éprouve encore quelques émotions , quelques légers mal-aises : il ne lui reste plus le moindre levain de son mal, mais son imagination lui donne encore des inquiétudes ; quoique bien portant , il continue de présenter son pouls au Médecin , & s'alarme de la moindre chaleur qu'il ressent : il n'est plus malade , mais il n'est pas encore accoutumé à la santé : il peut être comparé à la mer qui , bien que pacifiée , éprouve encore après la tempête un reste d'agitation. Aussi vous n'avez plus besoin de ces remedes violents dont vous avez déjà usé , comme de vous retenir , de vous fâcher contre vous-même, de vous aiguillonner avec force ; mais des derniers remedes de la convalescence , qui sont de prendre confiance en vous-même, de croire que vous êtes dans la bonne route , sans vous laisser détourner par

10 DE LA TRANQUILLITÉ

les traces confuses de la multitude qui croise votre chemin, ou qui s'égare autour de vous. Ce que vous demandez, est d'être inébranlable ; c'est le comble de la perfection , c'est un état semblable à celui de Dieu même.

Cette stabilité de l'ame , que les Grecs appellent *εὐθυμία* , & sur laquelle Démocrite a composé un excellent traité , je l'appelle *tranquillité*. Je ne me pique pas de copier le mot grec , de le traduire littéralement , de chercher une étymologie qui y réponde ; mais de rendre l'idée dont il s'agit , par une expression qui ait la force du grec , sans en avoir la forme.

Nous cherchons donc à découvrir comment l'ame , jouissant d'une égalité parfaite , peut suivre un cours uniforme , vivre en paix avec elle-même , se contempler avec satisfaction , goûter une joie que rien n'interrompe , se maintenir dans un état paisible , sans jamais ni s'élever , ni s'abattre. Voilà ce que j'entends par la *tranquillité*. Comment y parvenir ? Nous allons en indiquer les moyens généraux ; ce sera une espèce de spécifique universel dont vous prendrez la dose qui pourra vous convenir. Commençons par la description de la maladie même ,

afin que chacun puisse voir à quel point il en est attaqué : vous comprendrez alors que dans le mécontentement où vous êtes de vous-même , vous aviez bien moins à faire que ces malheureux qui se sont attachés à une philosophie spécieuse , dont la maladie s'est décorée d'un titre imposant ; & qui persistent dans leur dissimulation plutôt par la honte , que par la volonté.

Rangez dans la même classe ceux dont l'ame se flétrit dans une inertie continue ; & ceux qui , victimes de la légèreté , de l'ennui , de l'inconstance , préfèrent toujours le plan qu'ils ont rejeté. Ajoutez encore ces hommes qui à force de changer de genre de vie , demeurent enfin dans celui où les surprend , non la raison qui n'aime point à innover , mais la vieillesse qui n'en est plus capable : semblables à ceux qui ne pouvant trouver le sommeil , se tournent de tous les côtés , essaient toutes les attitudes , jusqu'à ce que la fatigue les conduise enfin au repos. Ajoutez en un mot ceux que la paresse , plutôt que la raison , préserve de l'inconstance ; ils vivent , non comme ils veulent , mais comme ils ont commencé.

Le vice se modifie de mille manières ; mais son effet général est de se plaire à

12 DE LA TRANQUILLITÉ

lui-même. Cela vient d'une mauvaise disposition de l'ame, de sa timidité ou du peu de succès de ses desirs ; on n'ose pas tout ce que l'on voudroit, ou on l'ose sans réussir. Ainsi l'ame se consume en espérance ; elle est toujours flottante, toujours agitée, toujours en suspens. Cet état d'oscillation dure autant que la vie : on s'impose les actions les plus pénibles & les plus malhonnêtes ; & quand on n'est pas récompensé de sa peine, on se reproche de s'être deshonoré sans profit : on est fâché, non de la perversité mais de l'inutilité de son projet ; à la honte d'avoir commencé, se joint la crainte de recommencer ; de - là cet état d'irrésolution & de perplexité ; on ne trouve plus d'issue, parcequ'on ne peut ni commander ni obéir à ses passions : ainsi la vie, arrêtée, pour ainsi dire dans son cours, ne se traîne plus que lentement & avec peine ; & l'ame, dont tous les vœux ont été frustrés, languit dans une stagnation continuelle.

Le mal s'aggrave encore, lorsque le chagrin d'une infortune qui a tant coûté fait recourir au repos & aux occupations de la retraite, qui sont incompatibles avec le goût des affaires publiques, avec le besoin d'agir, & l'inquiétude naturelle

qui en est la suite. On trouve peu de consolation en soi-même ; privé des plaisirs momentanés , que l'occupation même procure aux gens-en place , on ne s'accommode point de sa maison , de sa solitude , de sa prison ; & l'ame abandonnée à elle-même , ne peut soutenir sa propre vue. De-là cet ennui, ce dégoût de soi-même , cette rotation continuelle d'une ame qui ne peut se fixer ; enfin la douleur & l'amertume d'une retraite involontaire. Le comble du malheur est qu'on n'ose avouer son mal , la honte enfonce les plaintes dans l'intérieur de l'ame , & les desirs renfermés à l'étroit & sans issue , s'étouffent eux-mêmes : alors le chagrin, la langueur, les tempêtes d'une ame inconstante , qu'agitent alternativement & les élans de l'espérance, & l'abattement du désespoir , qui maudit sans cesse un repos importun , qui gémit de n'avoir rien à faire , & voit d'un œil jaloux les succès d'autrui. L'oïveté produite par le malheur alimente continuellement l'envie ; on desire la chute des autres , parcequ'on n'a pu s'élever soi-même.

De cette aversion pour les succès d'autrui , jointe au désespoir d'avancer soi-même , naissent & les murmures contre

14 DE LA TRANQUILLITÉ

la fortune, & les plaintes contre son siècle. Honteux, ennuyé de son propre état, on se concentre de plus en plus dans la retraite ; on y rassemble tout ce qu'on a de facultés pour se tourmenter. En effet l'homme est naturellement actif & porté au mouvement : toute occasion de s'exciter & de se distraire lui fait plaisir ; elle plaît encore plus aux méchants, pour qui l'occupation est un frottement agréable. Il y a des ulcères qui desirent l'attouchement, quoiqu'il puisse leur nuire ; les galeux aiment à sentir le contact d'un corps rude : il en est de même des passions, qui sont pour ainsi dire, les ulcères de l'ame, la fatigue & l'agitation a des charmes pour elles. Il y a même des douleurs dont le corps se trouve bien ; comme de se retourner dans son lit ; de prévenir la fatigue en changeant de côté ; de se renouveler l'air par la diversité des positions. L'Achille d'Homere (1), tantôt se couche sur le dos & tantôt sur le ventre, il ne reste pas un moment dans la même attitude. C'est le propre de la maladie de ne pas soutenir long-temps la même situation. Le changement est un

(1) Voyez l'Iliade d'Homere, liv. 24, vers 10 & 11.

remede pour elle. De-là ces voyages que l'on entreprend , ces côtes que l'on parcourt : toujours ennemie du présent , l'inconstance essaie tantôt la terre , & tantôt les eaux. « Embarquons-nous pour la » Campanie : mais bientôt on se lasse » d'une vie trop voluptueuse ; alors on » dit , visitons des lieux plus sauvages ; » enfonçons-nous dans les forêts du » Bruttium & de la Lucanie ». Cependant au milieu de ces déserts , on voudroit rencontrer quelque objet agréable , propre à délasser ses foibles yeux du spectacle d'une nature trop agreste. « Al- » lons à Tarente ; jouissons de la beauté » de son port , de la douceur de ses hi- » vers , de la magnificence de ses mai- » sons dignes de ses anciens (2) habi- » bitants. Mais il est temps de retourner » à Rome : trop long-temps mes oreil- » les ont été privées du bruit des ap- » plaudissements & du fracas de la ville ; » je me sens le besoin de voir couler le » sang humain ».

Ainsi les voyages se succèdent, les spec-

(2) Voyez sur ce passage la note de Juste-Lipse. La leçon de l'*editio princeps* est fort corrompue , & je ne suis pas satisfait de celle de l'*édition varior*.

16 DE LA TRANQUILLITÉ

tacles se remplacent, & comme dit Lucrece, *ainsi chacun se fuit sans cesse* (3). Mais que sert de se fuir, si l'on ne peut s'éviter? On se fuit toujours, on se rapproche de plus en plus. Sachons donc que ce n'est pas aux lieux, mais à nous-mêmes, qu'il faut nous en prendre. Trop foibles pour supporter & la peine & le plaisir, nous sommes également à charge aux autres & à nous-mêmes. Aussi quelques-uns ont pris le parti de mourir, en voyant qu'à force de changer, ils ne

(3) Hoc se quifque modo femper fugit. . . .

LUCR. de re nat. lib. 3. verf. 1081.

Séneque auroit pu citer les quinze vers qui précèdent celui-ci : ils sont si sensés & tellement applicables au sujet qu'il traite, que le Lecteur ne sera pas fâché d'en trouver ici la traduction.

„ Si les hommes, dit Lucrece, connoissoient la
 „ cause & l'origine des maux qui assiegent leur
 „ ame, comme ils sentent le poids accablant
 „ qui s'appesantit sur eux, leur vie ne seroit pas
 „ si malheureuse. On ne les verroit pas cher-
 „ cher toujours, sans savoir ce qu'ils desirerent,
 „ & changer sans cesse de place, comme si par
 „ cette oscillation continuelle, ils pouvoient
 „ se délivrer du fardeau qui les opprime. Celui-
 „ ci quitte son riche Palais, pour se dérober à
 „ l'ennui ; mais il y rentre un moment après
 „ ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet
 „ autre se sauve à toute bride dans ses terres ;
 „ on diroit qu'il court y éteindre un incendie ;

faisoient que recommencer le même cercle , fans aucun espoir de trouver rien de nouveau. Quoi ! *toujours la même chose* ? ce mot qui annonce le défespoir des voluptueux , les a souvent dégoûtés de la vie & même du monde entier.

„ mais à peine en a-t-il touché les limites ,
„ qu'il y trouve l'ennui. Il succombe au sommeil & cherche à s'oublier lui-même. Dans
„ un moment vous allez le voir regagner la
„ Ville avec la même promptitude. C'est ainsi
„ que chacun se fuit sans cesse ; mais on ne
„ peut s'éviter. On se retrouve , on s'importune , on se tourmente toujours ,. *De la nature des choses* , liv. 3 , vers 1066. & suiv.



CHAPITRE III.

CONTRE un ennui de cette nature , quel remede faut-il employer ? Le meilleur seroit , sans doute comme le dit Athénodore (1) , de se tenir toujours en haleine , par le maniement des affaires , par l'administration de la République , par les fonctions de la vie civile. Il y a des malades , auxquels le soleil , l'exercice , le soin continuel de leur corps prolongent la vie. Les Athletes se trouvent

(1) Plusieurs Stoïciens plus ou moins célèbres ont porté ce nom. On ne fait duquel d'entre eux Sénèque rapporte ici les paroles : il y a pourtant lieu de croire qu'il s'agit d'Athénodore de Tarse dont nous avons parlé ci-dessus , t. 4 , pag. 334 , note 2. Ce Philosophe prenant congé d'Auguste , ce Prince le pria de lui donner en partant quelque avis utile pour sa conduite : „ César , lui dit Athénodore , lorsque vous „ éprouverez le plus léger mouvement de colère , récitez les vingt-quatre lettres de l'alphabet , avant de parler ou d'agir. “ Auguste fut si content de ce conseil , qu'il en retint l'Auteur auprès de lui , en lui disant *qu'il avoit encore besoin de ses leçons*. Voyez ce qui a été dit de ce Philosophe dans le Traité de la Colere , liv. 3 , chap. 40 , note 2 , tom. 4. pag. 334 & suiv.

bien d'employer la plus grande partie de leur temps à fortifier leurs bras, & à entretenir leurs forces, dont ils sont uniquement occupés. Il en est de même du Sage : destiné à soutenir le choc des affaires civiles, auroit-il rien de mieux à faire, que de se tenir toujours en action ? Son but étant de se rendre utile à ses concitoyens & à tous les mortels, il s'exerceroit, & profiteroit en même temps, lorsqu'au sein des occupations il travailleroit de tout son pouvoir & pour le public & pour les particuliers. Mais au milieu des brigues & des cabales de l'ambition, parmi cette foule de calomniateurs qui empoisonnent les actions les plus honnêtes, la droiture a trop de risques à courir, elle rencontre plus d'obstacles, que de moyens de réussir : il faut donc renoncer au barreau & aux affaires publiques.

Mais une grande ame trouve à se développer dans l'enceinte même de sa maison. Si le courage des lions & des autres animaux s'éteint à la longue dans la loge qui les renferme, il n'en est pas ainsi de l'homme ; la retraite augmente son énergie. Qu'il se cache, mais avec l'intention de servir dans sa solitude & le public & les particuliers, de ses talents, de sa voix, de ses conseils. Ce n'est pas seulement en

20 DE LA TRANQUILLITÉ

produisant (2) les Candidats, en défendant les accusés, en opinant pour la paix ou la guerre, qu'on est utile à sa patrie. L'homme qui instruit la jeunesse, qui, dans la disette où nous vivons de préceptes salutaires, forme les ames à la vertu, qui en saisissant & en arrêtant dans leur course les avarés & les débauchés, retarde au moins leur chute pour quelque temps, un tel homme, même dans une condition privée, travaille pour le public.

Le Magistrat qui juge entre les citoyens & les étrangers, ou le Préteur de la ville, qui prononce aux plaideurs les sentences que lui dicte son Assesseur, fait-il plus pour la patrie, que celui qui enseigne ce que c'est que la justice, la piété, la

(2) On voit par ce passage & par ce que dit Pline le jeune, dans le chapitre 71 du Panégyrique de Trajan, que, sous le regne des Empereurs, on ne suivoit pas dans l'élection des Magistrats les mêmes usages que du temps de la République. Ceux qui voudront s'instruire des changements que les coutumes des Romains ont subis à cet égard dans ces deux époques mémorables de leur histoire, peuvent lire parmi les lettres de Pline, la vingtième du troisième livre, ils y trouveront des détails curieux sur une matière qu'il avoit lui-même fort approfondie. Voyez aussi Sénèque, tom. 1, lettre 8, page 30.

patience , le courage , le mépris de la mort , la connoissance des Dieux , & qui montre que la bonne conscience peut s'acquérir sans peine ? Ainsi , lorsque vous consacrez à l'étude le temps que vous aurez dérobé aux affaires , je ne vous regarderai pas comme un déserteur , ni comme un citoyen désœuvré. Ce n'est pas seulement en combattant dans les armées , en défendant l'aile droite ou la gauche , qu'on sert sa patrie à la guerre ; c'est aussi en gardant les postes , en remplissant des fonctions moins périlleuses , mais pourtant utiles , en faisant sentinelle , en présidant aux arsenaux , en exerçant des emplois , qui , sans exposer la vie , sont néanmoins réputés des services militaires.

En vous livrant à l'étude , vous éviterez tous les dégoûts de la vie ; vous ne chercherez pas les ténèbres , par l'ennui de la lumière , vous ne serez pas à charge à vous-même , & inutile aux autres ; vous acquerez un grand nombre d'amis ; les gens de bien se rendront en foule dans votre demeure. La vertu a beau être obscure , elle n'est jamais cachée : elle laisse toujours échapper quelque signe qui la décele ; quiconque en est digne , sait la trouver à la piste. Si au contraire nous

22 DE LA TRANQUILLITÉ

brisons tous les liens qui nous unissent à la société ; si nous renonçons au genre humain, pour vivre occupés de nous seuls, cette vie solitaire, dénuée de toute espèce d'étude, sera suivie d'un manque total d'occupation. C'est alors que nous nous mettrons à élever & à détruire des édifices , à reculer la mer dans son lit, à conduire des eaux dans des lieux impraticables, & à prodiguer un temps que la nature nous a donné pour l'employer.

Le temps est un bien dont on est économe ou prodigue : les uns sont en état de rendre compte de l'emploi qu'ils en ont fait, il ne reste à d'autres rien qui puisse justifier leur dépense. Aussi je ne trouve rien de plus honteux qu'un vieillard, qui n'a d'autres preuves d'avoir long-temps vécu, que son âge. Pour moi je pense, mon cher Sérénus, qu'Athénodore a trop cédé aux circonstances , & s'est enfui trop promptement : non que je croye qu'il ne faille quelquefois céder, mais insensiblement, en lâchant pied peu-à-peu, & sans exposer les étendards ni la dignité militaire. On est plus respecté & mieux traité de l'ennemi, quand on ne se rend à lui, que les armes à la main.

C'est ainsi que doit se conduire le

Sage , ou celui qui aspire à le devenir. Si la fortune l'emporte , & lui ôte la faculté d'agir , il ne fuira pas précipitamment & sans armes , dans la retraite , comme s'il existoit un lieu où la fortune ne puisse le poursuivre ; mais il se livrera aux affaires avec plus de réserve , & son discernement lui découvrira d'autres moyens de servir la patrie. Ne peut-il être guerrier ? qu'il aspire à être Magistrat. Est-il réduit à mener une vie privée ? qu'il soit Avocat. Lui impose-t-on silence ? qu'il assiste les concitoyens par des sollicitations muettes. L'entrée même du Barreau est-elle dangereuse pour lui ? qu'il soit en particulier , en public , à table , bon hôte , ami fidele , convive tempérant. Si les fonctions de citoyen lui sont interdites , qu'il remplisse celles d'homme.

Si la hauteur de notre philosophie , au lieu de nous renfermer dans les murs d'une seule ville , nous a ouvert le commerce du monde entier , & nous a donné l'univers pour patrie ; c'est afin que notre vertu eût un champ plus vaste. Le Tribunal est-il fermé pour vous ? vous bannit-on de la tribune aux harangues , & des assemblées ? regardez derriere vous l'immensité des régions qui vous sont ouvertes ; la foule des peuples qui

24 DE LA TRANQUILLITÉ

sont prêts à vous recevoir. Quelque grande que soit la partie de la terre qu'on vous interdit, on vous en laisse une bien plus grande encore. Mais prenez garde que la faute ne vienne de vous. Vous ne voulez peut-être servir votre patrie qu'en qualité de *Consul*, de (3)

(3) Les *Prytanes* étoient des Magistrats d'Athènes qui furent chargés de l'administration des affaires, après l'expulsion des trente Tyrans. Le Tribunal des *Prytanes* étoit composé de 400 Officiers, & dans la suite le nombre en fut porté jusqu'à 600; ils avoient l'administration de la justice, la distribution des vivres, la police générale de l'Etat, & particuliere de la ville; ils étoient en droit de conclure & de faire publier la paix, de déclarer la guerre, de nommer les tuteurs & les curateurs pour les mineurs, ou pour tous ceux que leur foiblesse a renfermés sous ce titre dans les Loix; enfin la discussion de toutes les affaires qui, après avoir été instruites dans les Tribunaux subalternes, ressortissoient à ce Conseil, appartenoit à ces Magistrats. *Decima pars Consilii quingentum virum, de singulis Tribubus L. viri, qui omnia Senatûs jussa moderabantur, πρυτάνεις appellati. Atque hæc tribus decem sorte ducta sibi ordine succedentes, Rempublicam administrabant.* Harpocracion, Lexicon, voce πρυτάνεις. On peut voir encore d'autres détails curieux sur les fonctions des *Prytanes* dans l'Onomastique de Julius Pollux, lib. 8, cap. 9, segm. 94, 95, 96, edit. Amstelod. 1706.

Prytane, (4) de *Ceryce*, ou de (5) *Suffete*. Vous ne voulez combattre pour elle, qu'avec le titre de Général ou de Tribun. Quand même la fortune auroit placé les autres aux premiers rangs en vous rejetant au dernier, vous devez, dans ce poste, la défendre par vos

(4) Les Céryces étoient des especes de Hérauts sacrés, attachés aux mystères d'Eleusis : ils tiroient leur origine de *Ceryx*, fils de *Mercur*e & de *Pandrose*. Il n'y avoit que les *Eumolpides* & les Céryces qui eussent le droit de fournir des Hiérophantes & des Dadouques (ou chefs des Lampadophores) dans la fête de Cérès. Voyez l'Onomastique de *Julius Pollux*, lib. 8, cap. 9, segm. 103 ; & *Aristide*, dans son Oraison sur le Temple de Cérès Eleusine. Le chef de ces Hérauts sacrés s'appelloit l'*Hiérocéryce*. Sa fonction étoit d'écarter les profanes & tous ceux qui étoient exclus par les Loix, d'avertir les initiés de ne prononcer que des paroles convenables à l'objet de la cérémonie, ou de garder un silence respectueux ; de réciter, avant eux, les formules de l'initiation. Il représentoit *Mercur*e ayant le caducée, &c.

(5) Les Suffetes ou Juges des Carthaginois étoient des Magistrats dont la dignité répondoit à celle de Consul chez les Romains. *Senatum itaque Suffetes (quod velut consulare Imperium apud eos erat) vocaverunt*, dit *Tite-Live*, lib. 30, cap. 7. Cela est confirmé par l'autorité de *Pompéius Festus* qui dit que *Suffète*, dans la langue des Carthaginois signifie Consul. *Sufete*

26 DE LA TRANQUILLITÉ

discours, par vos exhortations, par votre exemple & votre courage. Celui même dont les bras viennent d'être coupés dans le combat, trouve encore le moyen de servir son parti, en se tenant ferme, & animant les autres par ses cris. Vous en ferez autant, si la fortune vous écarte des premières places de l'Etat; tenez - vous ferme, & secourez-le par vos cris : si l'on vous presse le gosier, restez encore debout, & secourez-le par votre silence.

Les peines d'un bon citoyen ne sont jamais perdues : ses discours, sa présence, son air, ses gestes, sa fermeté muette, sa démarche même, sont utiles. Il y a des remèdes dont l'odeur seule est efficace, indépendamment de la faveur & du contact : de même la vertu, quoiqu'éloignée, quoique cachée, répand au loin un atmosphere d'utilité ; soit qu'elle ait la liberté de s'étendre & d'user de ses droits ; soit qu'on ne lui laisse qu'un accès peu sûr, & qu'on la force de plier ses voiles ; oisive, muette, limitée, ou maîtresse de se produire au grand jour, en quelque état qu'elle soit,

*Consul lingua pœnorum. de verbor. significat.
lib. 17., voce Sufes.*

elle ne manque jamais d'être utile. Eh ! quoi , regardez-vous comme inutile l'exemple d'un homme qui fait se reposer ?

Le parti le plus sage est donc de mêler le repos à l'action , toutes les fois que des empêchements fortuits, ou l'état même de la République mettent obstacle à la vie active. Toutes les approches ne sont jamais si bien fermées, qu'une action honnête ne puisse se faire un passage. Pouvez-vous imaginer un sort plus déplorable, que celui d'Athènes, déchirée par trente tyrans ? ils avoient immolé treize cents citoyens, les plus vertueux de la ville , & leur cruauté, bien loin d'être assouvie, n'en étoit que plus affamée. Cette ville, qui possédoit l'Aréopage, le plus saint des Tribunaux, un Sénat auguste, un peuple semblable à son Sénat, étoit la proie d'une foule de bourreaux, la salle du Barreau étoit trop étroite pour les tyrans. Quel repos pouvoit espérer une République qui comptoit autant de tyrans que de satellites ? l'espoir même de recouvrer la liberté n'osoit plus s'offrir aux ames , & contre tant de maux il n'y avoit plus d'apparence de remède : où trouver dans

28 DE LA TRANQUILLITÉ

une seule ville assez d'Harmodius (6) ? Néanmoins Socrate vivoit au milieu d'eux ; il consoloit les Sénateurs éplorés ; il ranimoit ceux qui désespéroient de la République ; il reprochoit aux riches , qui trembloient pour leurs trésors , le repentir trop tardif de leur dangereuse avarice ; il montrait un grand exemple à ceux qui vouloient l'imiter, en marchant libre au milieu des trente tyrans. Cependant cette même Athènes le fit mourir en prison : il avoit insulté impunément une foule de tyrans , & une ville libre ne put supporter sa liberté.

Vous voyez donc que , même dans un Etat opprimé , le Sage trouve l'occasion de se montrer , & que dans la République la plus heureuse & la plus florissante , regnent l'avarice , l'envie , & mille autres vices enfantés au sein de la paix. Ainsi , selon les circonstances de l'état ou de la fortune , le Sage saura s'étendre ou se resserrer ; jamais il ne restera immobile , jamais la crainte ne lui liera les mains. Quand les périls le mena-

[6] Harmodius & Aristogiton , deux jeunes Athéniens qui , pour délivrer leur patrie de la tyrannie , tuèrent Hipparque. Les Athéniens leur dressèrent des statues. Voyez le Traité des Bienfaits , liv. 7 , chap. 14.

ceront de toutes parts, quand les armes & les chaînes retentiront autour de lui, son courage ne heurtera pas de front les dangers, mais il ne se cachera point lâchement, il ne voudra ni s'exposer ni s'enterrer.

Il me semble que c'est Curius Dentatus qui disoit qu'il *aimoit mieux être mort, que de vivre étant mort*. Le plus grand des maux, c'est de sortir du nombre des vivants, avant que de mourir. Cependant si vous tombez dans des temps peu favorables pour l'administration de l'Etat, vous pourrez vous livrer davantage au repos & aux Lettres; c'est ainsi que dans une navigation périlleuse on prend terre de temps en temps : alors vous vous détacherez des affaires, sans attendre qu'elles vous quittent.



CHAPITRE VI.

IL est sur-tout essentiel de choisir les personnes, d'examiner si elles méritent que nous leur consacrons une partie de notre vie, si elles sentiront le sacrifice que nous leur faisons de notre temps. En effet il y a des gens qui nous rendent responsables des services même que nous leur rendons. Athénodore disoit qu'il *n'iroit pas même souper chez un homme qui ne lui en auroit pas d'obligation.* Vous concevez qu'il seroit encore moins allé chez ceux qui croient s'acquitter avec leurs amis par un repas, qui vous paient en bonne chère, comme si c'étoit pour vous faire honneur, qu'ils sont intempérants : ôtez-leur les témoins & les spectateurs, ils ne trouveront plus de charmes dans une débauche cachée.

Examinez encore si votre caractère vous rend plus propre à l'action, ou à l'étude & à la méditation, & suivez la pente de votre nature. Isocrate prit par la main Ephorus pour le faire sortir du Barreau, le croyant plus propre à écrire

écrire l'Histoire (1). Le génie réussit mal, s'il est forcé ; on travaille en vain , quand on travaille en dépit de la nature.

CHAPITRE VII.

IL n'est rien de plus délicieux qu'une amitié douce & fidele. Quel bonheur de trouver un homme , dans le sein duquel nous puissions déposer en sûreté tous nos secrets , sur la discrétion duquel nous comptons encore plus que sur la nôtre ! un homme , dont la conversation soulage nos inquiétudes , dont les avis

(1) Ephorus , disciple d'Isocrate , Orateur & Historien , étoit de Cumes , ville d'Eolie ; il écrivit une Histoire de la Grece , qui n'est point parvenue jusqu'à nous , & dont Strabon , Polybe & Diodore de Sicile ont parlé avec beaucoup d'éloge. Cette Histoire commençoit par le retour des Héraclides au Péloponnese , & finissoit à la vingtieme année du regne de Philippe , pere d'Alexandre le Grand ; ce qui forme un intervalle d'environ 750 ans. Seneque , dans un passage où il réduit presque à rien l'autorité des Historiens , quand ils parlent des prodiges , dit qu'Ephore est un Auteur peu digne de foi , qui trompe souvent , & qui se laisse souvent tromper. *Ephorus verò non religiosissima fidei, sapè decipitur, sapè decipit.* Natural. Quæst. lib. 7 , cap. 16.

Tome V.

C

34 DE LA TRANQUILLITÉ

nous décident pour le parti le plus sage , dont la gaieté dissipe notre tristesse , dont enfin la vue seule nous réjouisse ! On sentira qu'il faut les choisir les plus exempts de passions qu'il est possible : le vice est contagieux , il se communique de proche en proche , & le contact seul en est dangereux. Si dans un temps de peste , on se garde bien de visiter ceux dont les membres sont la proie du mal , par la crainte de l'air infect qu'ils répandent : vous devez de même , dans le choix des amis , prendre les moins corrompus.

C'est un commencement de maladie , que de fréquenter les malades quand on se porte bien : non que je vous prescrive de ne rechercher & de n'attirer à vous que le Sage ; où trouver ce phénix que nous cherchons depuis tant de siècles ? Le meilleur est le moins méchant. A peine auriez - vous pu faire un choix plus heureux , si vous eussiez cherché un homme de bien parmi les Platons , les Xénophons , & dans l'Ecole de Socrate , si féconde en grands hommes ; ou si vous eussiez vécu dans le siècle de Caton , dans ce siècle qui produisit & des hommes dignes d'être les contemporains de Caton , & un plus grand nombre de scélérats & de grands criminels qu'on n'en

vît jamais. Il falloit en effet des uns & des autres , pour que Caton fût connu : il falloit des gens de bien dont il méritât l'approbation , & des méchants contre lesquels il éprouvât son courage. Aujourd'hui , dans la disette où nous sommes de gens de bien , il faut se rendre moins difficile sur le choix. Evitez cependant , avant tout , ces hommes sombres & chagrins , pour qui tout est un sujet de plainte : fût-il bienveillant & fidele ; un compagnon mélancolique , & qui pleure de tout , est , à coup sûr , l'ennemi de votre repos.

C H A P I T R E V I I I .

PASSONS à la richesse , la plus grande source des miseres humaines : en effet , si vous comparez tous les autres sujets d'angoisses , tels que la mort , les maladies , les craintes , les desirs ; les douleurs , les travaux , avec ceux que l'argent nous fait éprouver , vous verrez qu'il l'emporte sur tout le reste. Songeons qu'il est moins douloureux de n'avoir rien à perdre ; & nous concevrons que la pauvreté cause d'autant moins de chagrins , qu'elle est plus à l'abri des pertes. Vous

36 DE LA TRANQUILLITÉ

vous trompez , si vous croyez que les riches la supportent avec plus de courage. Les corps les plus foibles & les plus robustes sont également sensibles aux blessures. Bion a dit agréablement qu'*un cheveu arraché ne fait pas moins de mal aux chauves qu'à ceux qui ont une belle chevelure*. La perte est un tourment égal pour les pauvres & pour les riches ; leur argent s'est incorporé avec eux , & l'on ne peut l'arracher , sans les faire beaucoup souffrir.

Cependant c'est un moindre mal , comme je disois , de ne point acquérir , que de perdre : aussi voyez-vous plus de satisfaction dans ceux que la fortune n'a jamais favorisés de ses regards , que dans ceux qu'elle a abandonnés. C'est ce qu'a très-bien senti Diogene , cet homme supérieur , qui se mit dans le cas de n'avoir rien à perdre. Donnez à cet état de sécurité le nom de pauvreté , de besoin , d'indigence , cherchez-lui la dénomination la plus avilissante que vous voudrez ; je ne cesserai de croire à son bonheur , que quand vous m'aurez cité quelqu'autre état dans lequel il n'y ait rien à perdre. Je me trompe , ou c'est être Roi , que d'être le seul à qui les avarés , les escrocs , les voleurs , les assassins ne puissent

faire aucun mal. Quiconque doute de la félicité de Diogene, peut aussi douter si les Dieux sont heureux de n'avoir ni métairies, ni jardins, ni terres immenses cultivées par des colons étrangers, ni argent qui leur rapporte un gros intérêt sur la place.

N'as-tu pas de honte, ô toi qui t'extasies devant les richesses ? regarde le monde, vois ces Dieux qui roulent au-dessus de ta tête ; ils sont nuds, ils donnent tout, & n'ont rien. Est-ce être pauvre, ou semblable aux Dieux immortels, que de s'être affranchi de tous les liens de la fortune ? A votre avis, Démétrius fut-il plus heureux, cet affranchi de Pompée, qui ne rougit pas d'être plus (1) riche

(1) “ Avant qu'il fût arrivé en Italie, dit Plutarque, il avoit déjà acquis les plus belles maisons de plaisance qui fussent autour de Rome, & les plus beaux parcs pour les exercices de la jeunesse. Il avoit aussi des jardins magnifiques, qu'on appelloit les jardins de Démétrius. Cependant Pompée lui-même, jusqu'à son troisième triomphe, n'habitoit qu'une maison simple & modeste. „ *Vie de Pompée*, p. 464, 465, tom. 3, édit. Bryan. *Londin*. 1723. Plutarque raconte là même une aventure fort plaisante arrivée à Caton d'Utique, au sujet de Démétrius, & qui prouve l'extrême considération dont jouissoit cet insolent affranchi.

38 DE LA TRANQUILLITÉ

que son maître ? Tous les jours on lui apportoit la liste de ses esclaves, comme à un Général celle (2) de ses soldats, lui qui auroit dû se trouver riche, avec deux substituts & un bouge (3). un peu moins étroit. Diogene n'avoit qu'un seul esclave qui s'enfuit : on lui indiqua le lieu de sa retraite ; il ne crut pas que ce fût la peine de le ramener. *Quelle honte*, dit-il (4), *que Manès puisse se passer de Diogene ; & que Diogene ne puisse se passer de Manès !* C'est comme s'il eût dit : Fortune, adresse - toi ailleurs : tu n'as rien à prétendre de Diogene. Ce n'est pas mon esclave qui s'est enfui, c'est un homme libre qui s'en est allé.

(2) Certe coutume qui étoit déjà établie du temps d'Auguste, & qui étoit peut-être plus ancienne, subsistoit encore au temps d'Appien Alexandrin. *Voyez son Histoire des Guerres civiles*, lib. 5, pag. 1110. *edit.* Amstel. 1670, & pag. 697, 698, *edit.* Henr. Stephan.

(3) Les chambres des esclaves s'appelloient *cella*, d'où est venu notre mot françois *cellules*, parce que ces chambres étoient comme les cellules des moines, petites & étroites.

(4) *Voyez* Diogene Laerce, *in Diogen.* lib. 6, segm. 55 ; & les Histoires diverses d'Élien, *libro* 13, *cap.* 28. Stobée attribue ce mot sur Diogene au Philosophe Cratès. *Voyez* *serm.* 95, pag. 524, *edit.* Aurel. Allobrog. 1607.

Un nombreux domestique demande & des vêtements & de la nourriture: que d'animaux affamés dont il faut satisfaire la voracité ! que d'étoffes à acheter ! que de mains avides à observer ! que d'infortunés mécontents de leur sort, dont il faut employer le ministère ! Combien est plus heureux celui qui ne doit rien qu'à lui-même, à la personne à qui il est le plus aisé de refuser ! Mais si nous n'avons pas la vigueur de Diogene, au moins devons-nous resserrer notre dépense, afin de prêter moins le flanc aux coups de la fortune. Les corps les plus propres à la guerre, sont ceux qui peuvent se couvrir de leurs armes, & non pas ceux qui les débordent, & qui sont de toutes parts exposés aux blessures. La vraie mesure de la richesse est de n'être ni trop près, ni trop loin de la pauvreté.

CHAPITRE IX.

CETTE mesure nous conviendra, si nous commençons par prendre goût à l'économie, sans laquelle il n'y a point de richesses assez grandes, & avec laquelle il n'y en a pas de trop petites.

40 DE LA TRANQUILLITÉ

L'économie est un remède toujours à notre portée ; la pauvreté même peut devenir opulence , au moyen de la frugalité. Accoutumons - nous à écarter la pompe , à n'apprécier les choses , que d'après leur utilité , & non par leur éclat. Que les aliments se bornent à apaiser la faim ; les boissons , à étancher la soif ; le plaisir , à satisfaire les besoins de la nature : apprenons à nous porter sur nos membres , à régler nos habillements , non sur les modes nouvelles , mais sur les usages de nos ancêtres. Apprenons à augmenter en nous la continence ; à réprimer le luxe , à dompter la gourmandise , à regarder de sang froid la pauvreté , à surmonter la colère , à pratiquer la frugalité , quand même nous rougirions de remédier à trop bon marché aux besoins naturels ; apprenons enfin à retenir sous le joug les espérances effrénées d'une ame qui s'élance vers l'avenir , & attendons nos richesses de nous-mêmes , plutôt que de la Fortune. On ne peut jamais tellement prévoir & repousser les coups variés du sort , qu'on n'ait encore bien des tempêtes à essuyer , quand on fait un armement considérable. Il faut se resserrer , se mettre à l'étroit , pour que les traits de la Fortune se perdent dans l'air.

Plus d'une fois des exils & des calamités se sont changés en remèdes; de grands maux ont été guéris par de moindres incommodités : ce qui arrive quand l'esprit se rend indocile aux préceptes , & n'est pas susceptible d'un traitement plus doux. Pourquoi donc la pauvreté , l'ignominie , la ruine de la fortune , ne produiroient - elles pas des effets utiles ? C'est un mal opposé à un autre mal.

Accoutumons - nous donc à pouvoir souper sans un peuple de convives , à nous faire servir par un moindre nombre d'esclaves , à ne porter des habits , que pour l'usage qui les a fait inventer , à loger plus à l'étroit. Ce n'est pas seulement dans les combats de la course & dans les jeux du cirque , mais encore dans la carrière de cette vie , qu'il faut savoir se replier sur soi-même.

✓ La dépense même la plus honnête de toutes , celle qui a les études pour objet , ne me paroît raisonnable , qu'autant qu'elle est modérée. A quoi bon ces milliers de livres , ces bibliothèques innombrables , dont le maître pourroit à peine lire les tables dans toute sa vie ? Cette multitude est plutôt une charge , qu'un secours pour celui qui veut s'instruire : il vaut mieux se livrer à peu d'Auteurs ,


42 DE LA TRANQUILLITÉ

que de s'égarer dans le grand nombre. Quatre cents mille volumes ont été consumés à Alexandrie ! Je laisse vanter à d'autres ce monument superbe de la magnificence royale : que Tite Live l'appelle le chef-d'œuvre du goût & des soins de la puissance souveraine. Ce n'étoit pas une affaire de goût & de soins : c'étoit le luxe de l'étude , & pas même de l'étude , on n'avoit pas eu l'étude , mais l'ostentation en vue , en formant cette collection. Ainsi des ignorants moins lettrés que des esclaves , ont des livres , non pour étudier , mais pour tapisser leur salle à manger.

Il est plus honnête , dites-vous , de dépenser mon argent en livres , que de l'employer pour acheter des vases de Corinthe & des tableaux. En tout l'excès est un vice. Le moyen de pardonner à un homme qui , après s'être fait construire à grands frais des armoires de cédre & d'ivoire , après avoir rassemblé les ouvrages d'auteurs inconnus ou méprisés , bâille au milieu de ces milliers de volumes , & n'y trouve de beau que les titres , & les couvertures ! Vous trouverez chez les hommes les plus désœuvrés , la collection complète des orateurs & des historiens , & des ta-

blettes élevées jusqu'au faite de lamaison. Aujourd'hui , dans les bains mêmes & les thermes ; on place une bibliothèque , comme un ornement nécessaire. Je pardonnerois ce délire , s'il venoit d'un excès d'amour pour l'étude ; mais on ne recherche avec tant de soins les ouvrages & les portraits (1) des plus grands hommes , que pour en parer des murailles.

(1) Je ne conçois pas pourquoi Pline donne comme une invention nouvelle (*novitium inventum*), l'usage de placer dans les bibliothèques les statues des grands hommes , puisque cette coutume subsistoit déjà du temps de Tibère. (*Voy. Suétone in Tiber* , cap. 70.) & même sous Auguste , comme Pline l'insinue lui-même assez clairement , lorsqu'il en attribue l'établissement à Asinius Pollion , ami & contemporain de ce Prince. *Voyez Pline, Nat. Hist. lib. 35 , cap. 2.* Le passage est très - beau & mérite d'être lu.



CHAPITRE X.

Vous vous êtes trouvé jetté dans un genre de vie pénible: la Fortune publique, ou votre Fortune particulière, vous engage dans des liens que vous ne pouvez ni dénouer ni rompre. Songez que les gens enchaînés ont dans le commencement de la peine à supporter le poids & la gêne de leurs fers : mais dans la suite, s'ils prennent le parti de souffrir, plutôt que de se désespérer, la nécessité leur apprend à les porter avec courage ; & l'habitude, avec facilité. Vous trouverez dans tous les états, des plaisirs, des délasséments, des charmes même, si au lieu de vous repaître de l'idée de votre malheur, vous songez plutôt à rendre votre sort digne d'envie.

Le plus grand de tous les services que la Nature nous ait rendus, c'est que sachant pour quelles peines elle nous faisoit naître, elle a imaginé l'habitude, comme le calmant de nos chagrins, comme propre à nous familiariser promptement avec les maux les plus graves. Si la continuité du malheur étoit aussi sensible que son premier coup, personne ne pour-

roit y résister. La Fortune nous tient tous dans ses liens : la chaîne des uns est d'or & plus lâche ; celle des autres est de fer & plus ferrée. Qu'importe ? nous sommes tous prisonniers ; & ceux qui enchainent les autres , sont enchainés eux - mêmes , à moins qu'on ne trouve la chaîne moins lourde à la main gauche (1). L'un est dans les liens de l'ambition ; l'autre , dans ceux de l'avarice : celui - ci est l'esclave de son

(1) Il y avoit à Rome trois manieres différentes de garder les prisonniers: ou on les enfermoit simplement dans un lieu sûr & bien fermé, comme de vils esclaves ; ou on leur donnoit une garde militaire ; ou enfin ils avoient pour prison la maison des Magistrats. La garde militaire , dont il est ici question , étoit généralement en usage à Rome & dans les provinces de l'Empire. Elle consistoit à enchaîner le coupable de la main droite , & la même chaîne qui étoit fort longue , servoit à enchaîner de la main gauche le soldat à la garde duquel il étoit confié.

Cette note que j'ai extraite des Commentaires de Juste - Lipse sur Tacite , explique très - bien ce passage de Sénèque , & celui de la cinquieme lettre , où il dit que *la crainte & l'espérance paroissent opposées , mais que le soldat & le prisonnier ne sont pas unis plus étroitement par la même chaîne , que ces deux passions se dissemblables.*

Voyez Juste-Lipse, *excursus ad Tacit. Annal.* lib. 3, cap. 22. Il confirme ce fait curieux & fort peu connu , par plusieurs autres passages qui se prêtent un jour mutuel.

46 DE LA TRANQUILLITÉ

nom , celui-là est la victime de son obscurité : quelques-uns sont soumis à un joug étranger ; quelques autres , à leur propre joug : ceux-ci sont retenus dans un lieu par l'exil ; ceux-là , par le sacerdoce (2). Tous les états sont autant d'esclavages.

Il faut donc se faire à son sort , s'en plaindre le moins possible , & saisir tous les avantages qui peuvent l'accompagner. Il n'y a pas de condition si dure , où la raison ne trouve quelque consolation.

(2) Tel que le Flamen de Jupiter à qui il n'étoit pas permis de passer une seule nuit hors de la ville. *Flamini Diali noctem unam manere extra urbem nefas est.* TIT. LIV. lib. 5, cap. 52. On se relâcha un peu de cette sévérité sous le regne des Empereurs , car Tacite parle d'un décret du college des Pontifes , fait sous Auguste , qui permet au prêtre de Jupiter , en cas d'indisposition , de découcher deux nuits au plus avec dispense du Souverain Pontife , pourvu néanmoins que ce ne soit pas au temps où l'on offroit le sacrifice solennel pour la Nation , ni plus d'une fois par an.

Flaminem Dialem , prompsit Cæsar , recitavitque decretum Pontificum : quoties valetudo adversa Flaminem Dialem incessisset , ut Pontificis Maximi arbitrio , plus quam biennium abesset : dum ne diebus publici sacrificii , neu sæpius quam bis eundem in annum. Quæ Principe Augusto constituta , &c. TACIT. *Annal. lib. 3 , cap. 71.*

Avec de l'industrie , l'espace le plus petit a souvent été rendu propre à plusieurs usages ; & quelque étroit que soit un terrain , l'art parvient à le rendre habitable. La raison surmonte toutes les difficultés : il n'y a pour elle rien de dur , rien d'étroit ; elle fait étendre & amollir : un fardeau pèse moins quand on fait le porter.

Mais sur-tout ne souffrons pas que nos desirs s'égarer trop loin ; ne les laissons aller que dans le voisinage , puisque nous ne pouvons pas absolument leur fermer la porte. Renonçant aux objets que nous ne pouvons obtenir , du moins sans beaucoup de peines , ne recherchons que ceux qui sont à notre portée , & qui viennent , pour ainsi dire , solliciter notre espoir ; mais sachons qu'ils sont tous également frivoles , & que différents à l'extérieur , ils ne sont tous au fond que vanité.

Ne portons point envie à ceux qui sont au-dessus de nous ; cette prétendue élévation , n'est bien souvent que le bord d'un précipice : d'un autre côté , ceux que leur mauvais sort a placés dans ce lieu glissant , trouveront leur sûreté à dépouiller leur grandeur de tout son faste , & à ramener peu à peu leur fortune dans la plaine.

48 DE LA TRANQUILLITÉ

D'autres sont nécessairement liés à leur puissance, & n'en peuvent descendre que par une chute ; qu'ils se bornent à témoigner que leur plus grande peine, est d'être incommodes aux autres, & qu'ils ne sont pas élevés, mais en l'air. Que la justice, la douceur, l'humanité, la libéralité leur préparent des ressources pour le sort qui les attend ; & que cet espoir les soutienne au bord de l'abîme. Rien n'est plus propre à préserver de ces orages intérieurs, que de prescrire soi-même des bornes à l'accroissement de sa grandeur, de ne pas laisser la Fortune maîtresse de finir, mais de savoir s'arrêter en-deçà du terme. Ainsi l'ame sentira l'aiguillon des desirs ; mais ils seront bornés, & ne s'égareront pas dans le vague de l'immensité.



CHAPITRE XI.

CE n'est pas au Sage que ce discours s'adresse ; c'est à ceux qui ont encore des imperfections, dont la sagesse est médiocre , & la santé mal assurée. Le Sage ne marche point avec timidité , ni pas à pas. Plein de confiance en lui-même , il ne balance point à marcher au-devant de la fortune : il ne lui cédera point la place. Eh ! quelle prise auroit-elle pour se faire craindre ? non-seulement ses esclaves , ses possessions , ses dignités , mais son corps même , ses yeux , ses mains , tout ce qui peut l'attacher à la vie , sa personne en un mot , ne sont à ses yeux que des biens précaires. Il ne regarde la vie , que comme un dépôt qu'il est prêt à rendre à qui le lui redemandera : cependant il ne s'en méprise pas davantage , pour savoir qu'il n'est pas à lui ; au contraire il veillera à sa conservation avec autant de soin & de circonspection , qu'un homme honnête & scrupuleux à celle d'un fidéi-commis (1).

(1) Un Fidéi-commis est un héritier simulé ,

50 DE LA TRANQUILLITÉ

Quand le moment de la restitution sera venu , il ne chicanera pas avec la Fortune ; il lui dira : « Je te rends grâces » pour ce que tu m'as laissé posséder. Il » est vrai que tes biens m'ont coûté des » avances ; mais tu l'ordonnes , j'y renonce avec reconnoissance & sans » murmure. Veux-tu me laisser quelque chose ? je suis encore prêt à le » garder : en disposes-tu autrement ? mes » trésors , ma vaisselle , ma maison , ma » famille , sont à toi , je te les rends. ,»

Si c'est la Nature , notre première créatrice , qui vient nous sommer , nous lui dirons aussi : « Reprens une ame meilleure que tu ne nous l'as donnée. Tu » ne me verras pas tergiverfer , ni recu-

qui est chargé par le testateur de rendre à un autre , au bout d'un certain temps ou en certain cas , ou toute l'hérédité ou une partie seulement. *Voyez les Institutes de Justinien, liv. 2 , tit. 23 , 24 ; & le Digeste ; l. 36 . tit. 1 , ad Senatus - Consultum Trebellianum.* Il y avoit plusieurs termes consacrés par l'usage pour instituer un Fidéi-commis , & chacune de ces expressions avoit autant de force que si on les eût employées toutes ensemble. *Verba autem Fidei-commissorum hæc maxime in usu habentur : peto , rogo , volo , mando , fidei tuæ committo. Quæ perinde singula firma sunt, atque si omnia in unum congesta essent.* Institut. lib. 2 , tit. 24.

» ler : je te restitue volontairement ce
 » que tu m'as donné sans mon aveu ». Est-il donc si triste de retourner aux lieux d'où l'on est venu ? On vit toujours très-mal, quand on ne fait pas bien mourir. La vie est donc la première chose sur le prix de laquelle il faut rabattre ; elle ne doit être rangée que dans la classe des choses indifférentes. « Nous mé-
 » prisons , dit Cicéron (2) , les gla-

X (2) Ce passage de Cicéron dont Sénèque ne rapporte ici qu'une partie , est curieux , à plusieurs égards ; il peint sur-tout avec vérité le caractère dominant du Peuple Romain & prouve en même temps que les jeux , les amusements , en un mot les spectacles d'une Nation , peuvent donner une idée assez exacte de l'esprit général qui l'anime. Cicéron dit que le Peuple Romain voyoit avec indignation les Gladiateurs qui combattoient lâchement , & qui le prioient d'une voix suppliante de leur permettre de vivre. « Nous aimons au contraire , ajoute-t-il ,
 » à conserver la vie à des hommes vaillants &
 » courageux qui s'offrent hardiment à la mort :
 » & nous prenons plus de pitié de ceux qui
 » n'en exigent point de nous , que de ceux qui
 » nous la demandent avec ardeur , »

Si , in Gladiatoris pugnis & in infimi generis hominum conditione atque fortunâ , timidos , & supplices , & ut vivere liceat obsecrantes , odisse solemus ; fortes & animosos & se acriter ipsos morti offerentes servare cupimus ; eorumque nos magis misere : qui nos

52 DE LA TRANQUILLITÉ

» diateurs qui tâchent d'obtenir la vie
 » par toutes sortes de moyens , & nous
 » nous intéressons à ceux qui témoi-
 » gnent du mépris pour elle «. Il en est
 de même de nous : la crainte de mourir
 est souvent la cause de notre mort. La
 Fortune dont nous sommes tous les gla-
 diateurs, dit à la vue d'un lâche : « Ani-
 », mal méchant & timide , plus je te
 », garderai , plus tu recevras de coups &
 », de blessures , parce que tu ne fais pas
 », présenter la gorge », Au contraire ,
 celui qui ne détourne point la tête , qui
 n'oppose pas ses mains au-devant du
 glaive , mais le reçoit avec courage , vit
 plus long-temps , & meurt plus vite.

Craindre toujours la mort , c'est ne
 vivre jamais : au contraire , si nous sa-
 vions que dès l'instant même de notre
 conception , notre arrêt est porté , nous

*tram misericordiam non requirunt , quàm qui
 illam efflagitant : quantò hoc magis in fortissi-
 mis civibus facere debemus. Orat. pro Milone,
 cap. 34. edit. Grævii.*

On voit, par ce passage , que les Gladiateurs
 étoient la partie la plus vile & la plus méprisa-
 ble de la Nation. Si la conduite des Romains
 à leur égard n'annonce pas un peuple très-sen-
 sible & très-compassifant , on ne peut nier qu'el-
 le ne soit du moins celle d'un Peuple guerrier ,
 pour lequel la valeur est la première des vertus
 & la lâcheté le plus grand des crimes.

vivrons suivant l'ordre de la Nature , & la même force d'ame nous empêcheroit de regarder aucun des événements comme imprévu. En prévoyant , comme devant arriver , tout ce qui est possible , on amortit les coups du fort : ils n'ont rien de nouveau pour ceux qui s'y attendent ; ils ne sont sensibles qu'à l'homme qui se croit en sûreté , qui n'envisage que le bonheur. La maladie , la captivité , la chute ou l'incendie de ma maison , ne sont point des malheurs imprévus pour moi. Je savois que la Nature m'avoit enfermé dans une demeure orageuse : j'ai tant de fois entendu des lamentations funebres dans mon voisinage ; j'ai tant de fois vu passer devant ma porte les flambeaux & les torches qui précédoient un convoi prématuré ; souvent le fracas d'immenses édifices écroulés , a retenti à mes oreilles ; souvent le trépas m'a enlevé des hommes que le barreau , le sénat ou la conversation avoient liés avec moi ; souvent il a tranché deux mains prêtes à s'unir par les nœuds d'une foi mutuelle. Est-il surprenant que le danger vienne enfin jusqu'à moi , après avoir si long-temps erré à mes côtés ? Combien d'hommes néanmoins qui en s'embarquant , ne songent pas aux tempê-

54 DE LA TRANQUILLITÉ

tes ! Quand une maxime est vraie, je ne rougis pas de son auteur. Publius (3) qui avoit plus d'énergie que les plus grands auteurs tragiques & comiques, toutes les fois qu'il vouloit renoncer à ces froides boufonneries, à son langage fait pour le plus vil parterre (4), entre plusieurs

X (3) Il s'agit ici de Publius Syrus, Comédien, dont nous avons encore des sentences ou maximes très-dignes d'être lues & méditées par tous ceux qui cherchent à se cultiver l'esprit & le cœur. Voici en latin la maxime rapportée par Sénèque.

Cuivis potest accidere, quod cuicumque potest.

Voyez ce que j'ai dit de cet Auteur dans une note sur le chap. 9, de la Consolation à Marcia, tom. 4. pag. 25.

X (4) Au texte : *Et verba ad summam caveam spectantia*. Le sens que je donne à ce passage est fondé sur un usage curieux que je dois faire connoître pour justifier ma traduction. Du temps de Sylla, il n'y avoit pas encore de places marquées au théâtre. Les hommes & les femmes étoient alors assis pêle-mêle, sans aucune distinction, (Voyez Plutarque in Sylla, pag. 474, B. t. 1, edit. cit.) mais Auguste remédia à la confusion & au désordre extrême qui régnoient à cet égard dans les spectacles. Sous son regne, les Sénateurs, les Chevaliers & le peuple ne furent plus confondus, & les places furent fixées selon les rangs. Les plus voisins du théâtre ou de l'arene (*ima*,

mots dignes, je ne dis pas du brodequin, mais du cothurne même, a dit, *ce qui peut arriver à un seul homme, peut arriver à tous.*

En nous pénétrant de cette maxime ; en nous représentant que tous les maux innombrables & journaliers qui arrivent aux autres, ont le chemin libre pour par-

scilicet orchestra) étoient pour les Sénateurs ; les secondes, qu'on appelloit *equestra*, & qui étoient proche de l'orchestre, étoient destinées aux Chevaliers qui anciennement même avoient quatorze bancs. Enfin les dernières ou les plus éloignées du lieu de la scène (*popularia*) étoient occupées par le peuple. Mais, comme ce peuple étoit lui-même distribué en plusieurs classes, la populace, c'est-à-dire les pauvres qui ne sont rien dans aucun pays, parcequ'ils n'ont rien, ne pouvoient voir le spectacle que de fort loin & du fond même de l'amphithéâtre (*in summa cava*). Un ancien Poëte se plaint de ce qu'étant pauvre & mal vêtu, il n'a pu voir les Empereurs Carin & Numérien d'assez près, pour en faire le portrait à son ami.

O utinam nobis non rustica vestis inesset !

Vidissem propius mea Numina : sed mihi sordes,

PULLAQUE PAUPERTAS, et adunco fibula morsu

Obfuerunt.

CALPURNII, Eclog. 7, vers. 79 & seq.

On trouve dans Suétone un passage curieux sur toutes ces distinctions établies par Auguste pour sapper peu-à-peu & sans bruit, mais d'une main sûre, les fondements de la constitution républicaine. « Ce Prince, dit-il, fit rendre un

56 DE LA TRANQUILLITÉ

venir jusqu'à nous, nous serons armés avant que d'être affaillis : il est trop tard de se munir contre le danger, quand il est en présence. Je ne pensois pas que cela dût arriver ; je ne me ferois jamais attendu à cet événement. Eh, pourquoi non ? Où sont les richesses à la suite desquelles ne marchent pas l'indigence, la faim, la

„ décret du Sénat, qui accorda aux Sénateurs le
 „ droit de remplir les premières places dans
 „ tous les spectacles. Il défendit aux Députés
 „ des Nations libres & alliées de s'asseoir dans
 „ l'orchestre, parce qu'il avoit remarqué que
 „ plusieurs d'entre eux, étoient de race d'af-
 „ franchis. Il sépara le peuple du soldat. Il
 „ marqua les places des Plébéiens mariés : af-
 „ signa un degré particulier aux adolescents,
 „ & le degré le plus voisin à leurs gouverneurs.
 „ Il défendit à toute personne de la lie du peu-
 „ ple de s'asseoir au milieu de l'amphithéâtre.
 „ A l'égard des combats des Gladiateurs, où
 „ les deux sexes étoient autrefois confondus,
 „ il ne permit qu'aux femmes seules de les voir
 „ d'un lieu plus élevé que les autres „.

Speḱtandi confusissimum ac solutissimum mo-
 rem correxīt ordinavitque. . . . Facto igitur
 decreto Patrum, ut quoties quid speḱtaculi us-
 quam publicè ederetur, primus subselliorum
 ordo vacaret Senatoribus ; Romæ legatos libe-
 rarum sociarumque gentium vetuit in orchestra
 confidere, quum quosdam etiam libertini gene-
 ris missi deprehendisset. Militem secrevit à po-
 pulo. Maritis è plebe proprios ordines adsigna-
 vit : prætextatis cuneum suum, & proximum
 mendicité

mendicité ? où sont les honneurs (5), les titres , les dignités qui ne soient accompagnés du déshonneur , du bannissement , de l'infamie , de la flétrissure & du dernier mépris ? où est le trône qui ne soit près de sa chute , & qui ne laisse craindre un usurpateur & un bourreau ?

paedagogis : sanxitque, ne quis pullatorum MEDIA CAVEA sederet. Feminis , ne gladiatores quidem, quos promiscuè spectari solemne olim erat , nisi ex superiore loco spectare concessit (solis). *In Augusto cap. 44. Ex edit. Oudendorp.*

J'observerai ici en passant, que sous le regne des Empereurs Carin & Numerien , les femmes qui assistoient aux différents spectacles , étoient mêlées & confondues , comme autrefois , avec le peuple. C'est un auteur contemporain qui nous atteste ce fait.

Venimus ad sedes , ubi pullâ sordida veste

INTER FEMINEAS SPECTABAT turba cathedras.

Nam quæcumque patent sub aperto libera cælo,

Aut Eques , aut nivei loca densavère Tribuni.

CALPURN. *Eclog. 7. vers. 26 & seq.*

Ceux qui désireront de plus grands éclaircissements sur cette matière, peuvent consulter Juste Lipse de *Amphitheat. cap. 13, 14 & 15.* le Commentaire de Torrentius sur Suétone, in *August. cap. 74.* Vossius *Etymologic. ling. lat. voce cavea,* & Bulenger de *Circo Romano*, cap. 32 & seq. *Edit. Lutet. 1598.*

(5) Le texte porte: *Quæ dignitas, cujus non prætextam, & augurale, & lora patricia.* Sénèque

58 DE LA TRANQUILLITÉ

Ne regardez pas ces révolutions comme éloignées ; une heure est quelquefois le seul intervalle entre le trône & la fange.

Sachez donc que toutes les conditions sont sujettes au changement, & que ce qui peut arriver à quelqu'un, peut aussi vous arriver. Vous êtes riche : l'êtes-vous plus que Pompée (6) ? Eh bien ! Caius voulant joindre le titre d'hôte à celui de parent, lui ouvrit le palais, pour lui fermer sa propre maison. Cet infortuné manqua de pain & d'eau : plusieurs fleuves (7) naissoient & se perdoient dans l'étendue de ses terres ; il fut réduit à mendier l'eau des gouttières ; dans le palais même de son parent, il mourut de soif & de faim, pendant

paroît avoir voulu réunir dans ce passage les Magistrats, les Prêtres & les Nobles. *Voyez* les notes de Juste Lipse & de Gronovius.

(6) On ignore quel est ce descendant de Pompée, que Caligula fit périr si cruellement. Juste Lipse conjecture qu'il pouvoit être fils de Sextus Pompée, qui mourut sous le regne de Tibère. *Voyez* Valère Maxime, *lib. 4. cap. 7.*

(7) Ce passage peut donner une idée des richesses immenses dont jouissoient quelquefois à Rome de simples particuliers. Mais ce que Sénèque dit à ce sujet dans la lettre 89, est très-remarquable. On diroit qu'il parle des richesses d'un Souverain : *Voyez* ci-dessus tom. 2. pag. 202.

que son indigne héritier lui préparoit des obseques publiques.

Vous avez passé par les plus grands emplois : étoient-ils aussi considérables, aussi inespérés, aussi illimités, que ceux de Séjan ? cependant le jour même où le Sénat le reconduisit par honneur, le peuple mit son corps en pieces : de ce favori, sur qui les Dieux & les hommes avoient entassé toutes leurs faveurs, il ne resta rien que le bourreau pût traîner aux gémonies (8).

X Etes-vous Roi ? je ne vous renverrai pas à Croesus qui, par l'ordre du vainqueur, monta sur un bucher qu'il vit éteindre, survivant non-seulement à sa Royauté, mais, pour ainsi dire, à sa vie. Je ne vous renverrai pas à Jugurtha, que le Peuple Romain vit prisonnier, l'année même où il avoit redouté ses conquêtes. Nous avons vu Ptolemée, Roi d'Afrique (9), & Mithridate, Roi d'Ar-

(8) On fait que Séjan, Ministre & favori de Tibère, éprouva la disgrâce la plus subite & la plus mémorable. Son cadavre demeura pendant trois jours aux *Gémonies*, lieu qui répond à la voirie, exposé aux insultes du peuple. Voyez Dion Cassius *in Tiber. lib. 58, cap. 9, 10 & 11. Edit. Reimar.*

(9) Ce Ptolemée étoit fils de Juba, Roi de

60 DE LA TRANQUILLITÉ

ménie (10), dans les fers de Caius : l'un fut envoyé en exil ; l'autre eût désiré qu'on lui tint cette triste parole. Dans ces vicissitudes continuelles d'élévations & d'abaissements , si vous ne regardez pas comme devant arriver tout ce qui est possible, vous donnez des forces contre vous à l'adversité : on triomphe d'elle, quand on la voit le premier. Si nous n'avons pas assez de raison , au moins ne nous fatiguons pas pour des choses super-

Mauritanie , & petit - fils de Marc-Antoine par sa mere Sélénà , que ce Triumvir avoit eu de Cléopatre. Caligula , qui étoit son cousin, le relégua d'abord , & le fit mourir ensuite, parce-que dans un spectacle Ptolémée avoit attiré sur lui tous les regards , par la beauté de son habit de pourpre.

Ptolemæum de quo retuli, & arcessitum è regno, & exceptum honorificè, non aliâ de causâ repentè percussit, quam, quod edente se munus, ingressum spectacula , convertisse hominum oculos fulgore purpureæ abollæ animadvertit. SUTTON *in Caio*, cap. 35, *confer. quæ Dion Cassius*, lib. 59, cap. 25. *Edit. cit.*

(10) Ce Mithridate étoit frere de Pharasmane , Roi d'Ibérie : secondé par les Romains , il se rendit maître de l'Arménie. Caligula le fit venir à Rome pour le mettre dans les fers ; mais Claude lui rendit la liberté, & le renvoya dans ses Etats. *Sub idem tempus Mithridates, quem imperitasse Armeniis, & ad præsentiam Cæsaris*

flues, ni par des travaux inutiles. Ne désirons pas ce que nous ne pouvons obtenir, de peur qu'après l'avoir obtenu, nous ne reconnoissions trop tard, en rougissant, la vanité de nos desirs. Ainsi nous éviterons ou de travailler sans fruit, ou de recueillir des fruits indignes de nos travaux, vû qu'on est également fâché de n'avoir pas réussi, ou d'avoir à rougir de ses succès.

vinculum memoravi, monente Claudio, in regnum remeavit, fflus Pharasmani opibus. Is Rex Iberis, idemque Mithridatis frater, &c. TACIT. Annal. lib. XI, cap. 8. Voyez Dion Cassius in Claudio, lib. 60, cap. 8, Edit. cit.



C H A P I T R E X I I .

RETRANCHONS sur - tout ces courses trop ordinaires à la plupart des hommes , que l'on voit alternativement dans les maisons , sur les théâtres , au milieu des places. Ils s'ingèrent dans les affaires d'autrui , ils ont toujours l'air empressé : demandez à un de ces hommes quand il sort de sa maison , *où allez - vous ? quel est votre projet ?* il vous répondra : *ma foi , je n'en fais rien ; mais je verrai du monde ; je trouverai à m'occuper ;* ainsi ils errent sans but , ils vont quêtant des affaires , ne font jamais celles qu'ils avoient projetées , mais celles qu'ils ont rencontrées.

Je comparerois volontiers ces courses inutiles & inconsiderées à celles des fourmis qui montent aux arbres & en descendent , sans rien porter ni rapporter : on pourroit appeller leur vie une laborieuse oisiveté. Quelques-uns vous feroient pitié , ils s'empressent comme s'ils couroient éteindre un incendie ; ils poussent tous les passants , ils tombent & font tomber les autres. Après avoir ainsi cou-

ru, soit pour faire la cour à un homme qui ne les regardera pas, soit pour suivre le convoi d'un inconnu, soit pour assister au jugement d'un plaideur de profession, soit pour signer le contrat d'un homme qui change tous les jours de femmes, soit pour atteindre une litiere qu'ils porteroient au besoin; arrivés chez eux, exténués d'une fatigue inutile, ils vous protesteront qu'ils ne savoient pourquoi ils sortoient, ni où ils devoient aller; cependant dès le lendemain ils reprendront le même train de vie.

Ayons donc un but dans toutes nos démarches: ces occupations futiles produisent sur les prétendus affairés le même effet que les chimères sur l'esprit des fous. En effet, ne croyez pas même que ceux-ci se déterminent sans objet; ils sont excités par des apparences, dont leur délire ne leur permet pas de découvrir la fausseté. Tous ces hommes qui ne sortent de chez eux que pour grossir la foule, ont des motifs pour courir ainsi de quartier en quartier, mais ces motifs sont légers & frivoles: l'oisiveté les chasse de leur maison avant l'aurore, & après s'être heurtés en vain à plusieurs portes, après avoir fait leur cour à quelque nomenclateur, & avoir été rebutés par un plus

64 DE LA TRANQUILITÉ.

grand nombre , la personne qu'ils trouvent le plus difficilement au logis , c'est eux - mêmes.

Ce vice en produit un autre encore plus odieux , c'est la curiosité , l'amour des nouvelles & des secrets , la recherche d'une foule d'anecdotes qu'il y a du risque à dire & à savoir. C'est cette considération qui faisoit dire à Démocrite , que pour vivre tranquille , il falloit s'abstenir des affaires publiques & particulières. Il parloit des affaires superflues ; car pour les nécessaires il faut s'y livrer sans réserve ; mais quand le devoir ne nous y oblige pas , nous devons nous abstenir d'agir.



CHAPITRE XIII.

PLU^S on agit , plus on donne de prise à la fortune : il est plus sûr de ne pas la tenter , d'y penser toujours , & de n'en rien attendre. Je m'embarquerai , s'il n'y a pas d'empêchement ; je deviendrai Préteur , s'il ne survient pas d'obstacle ; telle entreprise réussira , si rien ne s'y oppose. Voilà dans quel sens nous disons que rien n'arrive au Sage de contraire à son attente. Nous ne prétendons pas le soustraire aux accidens , mais aux erreurs humaines : nous ne disons pas que les événemens prennent le tour qu'il vouloit , mais celui qu'il prévoyoit ; or il prévoyoit des obstacles à ses projets. Le défaut de succès est moins affligeant , quand on ne s'est pas flatté de réussir.



CHAPITRE XIV.

Nous devons encore nous faire une raison sur nos projets ; ne point trop nous y attacher ; savoir passer dans la route où le sort nous conduit , sans appréhender les révolutions dans nos des-seins ou dans notre état , sans pourtant tomber dans l'inconstance , qui de tous les vices est le plus ennemi du repos. En effet : si l'obstination trouve bien des inquiétudes & des traverses à essuyer , par les violences que lui fait souvent la fortune , l'inconstance rend encore plus malheureux , vû qu'elle ne laisse jamais dans une assiette tranquille. Ce sont deux excès également contraires au bonheur ; que l'impossibilité de changer , & celle de se fixer. Il faut donc que l'ame se dégage du dehors pour se retirer en elle-même , qu'elle ne trouve de fureté , de plaisirs , de sujets de s'appliquer qu'intérieurement : ainsi détachée des objets étrangers , & repliée sur elle-même , elle ne sentira pas les pertes , ou n'en sera pas choquée.

Zénon le Stoïcien , en (1) apprenant un naufrage qui avoit englouti tous ses biens , se contenta de dire : *la fortune veut que je me livre à la philosophie sans embarras.*

Un Tyran menaçoit Théodote de le faire mourir & de le priver de sépulture : *tu peux te satisfaire* , lui répondit le Philosophe , *j'ai quelques verres de sang à ta disposition ; quant à la sépulture , tu es bien fou de croire qu'il m'importe de pourrir sur la terre ou dans la terre (2).*

Canus Julius , ce grand homme , qui n'en est pas moins admirable , pour être né dans notre siècle , avoit eu une longue dispute avec Caligula (3) : lorsqu'il

(1) Voyez Diogene Laerce, in Zenon. lib. 7, segm. 5. Edit. Amstelod. 1692.

(2) Ce Théodore étoit de la secte Cyrénaïque; il fut surnommé l'*Athée*. Cicéron & Valere Maxime rapportent différemment la réponse qu'il fit à Lyfimaque, & lui font dire : *Ne te voila-t-il pas bien fier d'avoir le pouvoir d'une mouche cantharide ? Theodorus Lyfimacho mortem minitanti : magnum vero , inquit , effecisti , si cantharidis vim consecutus es.* Voyez Cicéron *Tusculan. Disput. lib. 5 , cap. 40.* Valere Maxime , lib. 6, cap. 2. num. 3. *extern.* & Stobée *Serm. 2. pag. 31.* Edit. Aureliæ Allobrog. 1609.

(3) Boëce rapporte un mot très-hardi & très-ferme de ce généreux citoyen. Caligula l'accu-

68 DE LA TRANQUILLITÉ

s'en alloit, le Phalaris de Rome lui dit : ne vous flattez pas au moins d'un fol espoir ; j'ai donné l'ordre de votre supplice : *je vous rends graces*, répond-il, *Prince très-excellent*. Il est difficile d'expliquer ce mot, parcequ'il a plusieurs sens. Vouloit-il insulter le tyran & peindre sa cruauté, en disant que sous son empire la mort étoit un bienfait ? Faisoit-il allusion à la bassesse des Romains, qui tous les jours rendoient graces à Caligula du massacre de leurs enfans & de la confiscation de leurs biens ? ou regardoit-il réellement la mort comme un affranchissement ? Quel que soit le sens de ce mot, il partoît d'une grande ame. Mais, dira-t-on, le Tyran, d'après cette réponse, pouvoit le forcer à vivre ; c'est ce que ne craignoit pas Canus, il savoit le fonds qu'on devoit faire en pareil cas sur la parole de Caius. On n'a pas d'idée de

soit d'avoir été instruit d'une conjuration tramée contre lui. Si j'en eusse été informé, lui dit Canus, tu ne l'aurois jamais su. *Respondissém Cani verbo : qui cum à C. Cæsare germanici filio conscius contra se factæ conjurationis fuisset diceretur : Si ego, inquit, scissem, tu nescisses. Boeth. de Consolat. Philosoph. lib. I, prosa 4, pag. 32. Edit. Lugd. Batav. 1671, cum notis varior.*

a tranquillité dans laquelle il passa les dix jours qui s'écoulerent entre (4) sa condamnation & son supplice. Les discours & les actions de ce grand homme passent toute vraisemblance. Il jouoit aux échecs, lorsque le Centurion , qui conduisoit au supplice une foule d'autres victimes vint l'avertir. A cet ordre, il compta ses pieces, & dit à celui qui jouoit avec lui, *n'allez pas au moins vous vanter faussement après ma mort de m'avoir gagné :* & s'adressant au Centurion, *je vous prends à témoin, lui dit-il, que j'ai un point d'avance.* Croyez-vous que Canus jouât ? non , il se jouoit : ses amis pleuroient en se voyant sur le point de perdre un homme de ce mérite. *Pourquoi vous affliger , leur dit-il ; vous étiez en peine de savoir si les ames sont immortelles , je vais en être instruit dans un moment.* Il ne cessa pas

(4) Tacite nous apprend l'époque , mais non le vrai motif de cette loi du code criminel des Romains. Lutorius Priscus, dit-il, ayant été condamné & aussi-tôt exécuté, Tibere s'en plaignoit au Sénat avec ses détours ordinaires ; & sa lettre donna lieu à un *Senatus-Consulte* , par lequel il fut ordonné que les arrêts du Sénat ne seroient portés au trésor qu'au bout de dix jours & que pendant cet intervalle, il seroit sursis à l'exécution du coupable.

Ductusque in carcerem Priscus, ac statim exa-

70 DE LA TRANQUILLITÉ

même à la fin de sa vie de chercher la vérité ; la mort n'étoit à ses yeux que la solution d'un grand problème. Il étoit suivi d'un Philosophe attaché à sa personne , & approchoit déjà de l'éminence où tous les jours on immoloit des sacrifices en l'honneur de César notre Dieu.

A quoi pensez-vous maintenant , lui dit le Philosophe , quelle idée vous occupe ? Je me propose , répondit Canus , d'observer dans ce moment si court de la mort , si mon ame sentira qu'elle s'en va. Il promit que s'il découvroit quelque chose , il iroit chez tous ses amis les informer de l'état des ames.

Voilà le calme au milieu de l'orage ;

nimatus. Id Tiberius solitis sibi ambagibus apud Senatum incusavit . . . Igitur factum Senatus Consultum ne decreta patrum ante diem decimum ad Ærarium deferrentur ; idque vitæ spatium damnatis prorogaretur. *Annal. lib. 3 , cap. 51.*

Dion supplée ici au silence de Tacite , & il nous dit que Tibère ne se plaignit pas de ce qu'on avoit fait mourir Priscus , mais de ce que le Sénat avoit osé condamner quelqu'un à mort , sans lui en demander son avis , & sans lui faire ratifier la sentence du coupable. *Ægrè id tulit Tiberius , non quod is supplicio esset affectus , sed quod Senatus aliquem sine sua sententia damnaisset ; ideoque Patres increpavit , &c.* Voyez la suite apud Dion. in *Tiber. lib. 57. cap. 20 , pag. 868. Edit. Reimar.*

voilà un homme vraiment digne de l'éternité, pour qui le trépas n'est qu'un moyen d'instruction ; qui à l'extrémité même de sa vie interroge son ame à sa sortie, & qui s'instruit non-seulement jusqu'à sa mort, mais encore par sa mort. On n'a jamais philosophé plus longtemps. Je ne quitte pas pour toujours ce grand homme, dont on ne saurait parler avec assez de détails. Je veux transmettre ton nom à la postérité la plus reculée, héros illustre dont la mort est le plus grand des crimes de Caligula.

C H A P I T R E X V .

EN VAIN auriez-vous écarté toutes les causes des chagrins particuliers, si vous ne prévenez la misanthropie ; qui souvent en prend la place. A la vue de cette foule de crimes heureux ; en songeant combien est rare la candeur, combien l'innocence est inconnue, combien la probité a de peine à se produire, excepté lorsqu'elle est utile ; enfin en se représentant les gains & les pertes également haïssables de la débauche ; l'audace de l'ambition qui ne rougit plus de s'élever par la bassesse ;

l'amé se livre à une noire mélancolie, elle ne voit que la subversion totale des vertus, elle n'en attend plus dans les autres, elle en sent l'inutilité pour elle-même ; toutes ses idées n'ont plus qu'une teinte sombre.

Il faut donc nous accoutumer à ne pas voir en noir, mais en ridicule, les vices de la multitude : il vaut mieux imiter Démocrite, qu'Héraclite ; l'un rioit, l'autre pleuroit, toutes les fois qu'ils paroissent en public : toutes nos actions sembloient tragiques à l'un, & comiques à l'autre. Ne voyons que la moitié des vices, & supportons-les avec indulgence. Il y a plus d'humanité à se moquer des hommes, qu'à en gémir : ajoutez qu'on leur est aussi plus utile. Celui qui rit, laisse au moins quelque espérance ; mais en supposant même qu'on désespère, il y a de la folie à pleurer. A tout prendre, j'aime mieux l'homme qui ne peut s'empêcher de rire, que celui qui ne peut retenir ses larmes : le premier n'est affecté que légèrement ; il ne voit dans tout cet appareil de la vie humaine, rien d'important, rien de grand, rien même de sérieux.

Qu'on se représente en effet tout ce qui nous rend tristes ou joyeux ; & l'on sentira la vérité de ce que disoit Bion :

que toutes les actions des hommes ne sont que des farces (1) ; & que leur vie (2) n'est ni plus honnête ni plus sévère , que les projets qu'ils se contentent de former. Cependant il vaut mieux voir sans émotion les mœurs publiques & les vices des hommes , sans en rire ni en pleurer. On est dupe de se tourmenter pour les maux des autres : il y a de l'inhumanité à s'en amuser : de même que c'est montrer bien inutilement de l'humanité , que de pleurer & de composer son visage , parcequ'un homme fait les obseques de son fils.

Songez encore , dans vos maux , à ne donner à la douleur , que le tribut qu'elle demande , & non celui que prescrit la coutume. La plupart des hommes versent des larmes pour les montrer : ils ont les yeux secs quand ils n'ont point de spectateurs , & se croiroient déshono-

(1) L'édition Varior. porte *inistiis* ; la première *nuptiis* : mais il faut lire avec Piccianus *mimicis* , qui fait un fort bon sens. Voyez sur ce passage la note de Juste Lipse.

(2) Le texte me paroît altéré dans cet endroit , & celui de l'*Editio princeps* est encore plus corrompu. J'ai donné à ce passage le sens que j'ai jugé le meilleur , & qui faisoit le moins de violence à la leçon de l'Edition Varior.

74 DE LA TRANQUILLITÉ

rés de ne pas pleurer, quand tout le monde pleure. La mauvaise habitude de se régler sur l'opinion est tellement enracinée, que l'on contrefait jusqu'au sentiment le plus naturel, je veux dire celui de la douleur.

Passons à une autre espèce de malheur, bien capable de causer de l'affliction & de l'inquiétude ; ce sont les mauvais succès des gens de bien. Socrate, par exemple, est forcé de mourir en prison ; Rutilius de vivre en exil ; Cicéron & Pompée de présenter la gorge à leurs clients ; Caton, cette image vivante de toutes les vertus, de se percer de son épée, & d'immoler du même coup sa vie & la liberté publique. Quel tourment de voir la fortune ainsi récompenser le mérite ? Que peut-on espérer pour soi, quand les hommes les plus vertueux sont réduits à un pareil sort ? Eh quoi ! voyez comment ils ont souffert : & s'ils ont montré du courage, desirez leur fermeté ; s'ils sont morts lâchement, & comme des femmes, la perte n'est pas grande : ou leur vertu mérite votre admiration, ou leur lâcheté ne mérite point vos regrets. Quelle honte, que les plus grands hommes en mourant courageusement, ne fassent que des lâches ? Louons plutôt un héros digne à

jamais de nos éloges; disons lui : « Hom-
» me courageux, que j'envie ton bon-
» heur ! te voilà échappé aux accidents
» humains, à l'envie, à la maladie ; te
» voilà libre de tes fers : les Dieux t'ont
» jugé, non pas digne de la mauvaise
» fortune, mais trop grand pour dépen-
» dre d'elle ». Mais ces poltrons qui re-
culent, qui, sous la faux même de la
mort, jettent encore un coup d'œil du
côté de la vie, il faut les brusquer, user
envers eux de violence.

Jamais un homme ne me fera pleurer,
soit qu'il rie, soit qu'il pleure. Dans le
premier cas il essuie lui-même mes lar-
mes; dans le second, ses pleurs mêmes
le rendent indigne des miens. Pleurerai-
je Hercule, pour s'être brûlé vif ? Régu-
lus, pour avoir été percé de clous ? Caton,
pour avoir lui-même rouvert sa plaie ?
Quelques instants de douleur ont pro-
curé à ces grands hommes le moyen de
vivre éternellement ; la mort les a con-
duits à l'immortalité.

Un autre sujet d'inquiétude vient du
soin de se composer, de se montrer dif-
férent de ce qu'on est, de passer sa vie
dans la feinte & la dissimulation. Cette
attention continuelle sur soi, cette crainte
d'être vu tel qu'on est, sont de véritables

76 DE LA TRANQUILLITÉ

tourments. On n'est jamais tranquille, quand on croit que tous ceux qui nous regardent nous apprécient. En effet, mille circonstances nous découvrent, malgré nous; & quand notre vigilance réussiroit toujours, quel plaisir & quelle sécurité y a-t-il à passer toute sa vie sous le masque? Quel charme au contraire dans la sincérité, dans une candeur qui n'a d'autre ornement qu'elle même, & qui ne jette aucun voile sur sa conduite! Il est vrai qu'elle expose quelquefois au mépris, quand elle se montre trop à découvert: bien des gens dédaignent ce qu'ils voient de trop près. Mais la vertu n'a pas à craindre de s'avilir, en s'exposant au grand jour: après tout il vaut mieux être méprisé pour sa franchise, que tourmenté par une feinte continuelle.

Cependant il faut des bornes: il y a bien de la différence entre vivre sans feinte & vivre sans réserve. Il faut souvent se retirer en soi-même; le commerce des gens qui ne nous ressemblent pas, jette du désordre dans une ame tranquille, réveille les passions, rouvre les plaies qui n'étoient pas encore bien cicatrisées. Néanmoins le monde & la retraite sont deux choses qu'il faut entre-mêler & faire succéder l'une à l'autre:.

L'une nous inspire le desir des hommes, l'autre celui de nous-mêmes ; elles sont le remede l'une de l'autre : la solitude guérit de la misanthropie ; le monde guérit des ennuis de la solitude.

Il ne faut pas non plus tenir toujours l'esprit dans le même degré de tension , il faut le délasser quelquefois par des amusements. Socrate ne rougissoit pas de jouer avec des enfans ; Caton trouvoit dans le vin un soulagement aux fatigues des soins de l'administration ; Scipion , après tant de triomphes , ne dédaignoit pas de mouvoir en cadence ses membres aguerris , non en affectant , comme c'est aujourd'hui la coutume , ces attitudes molles & ces mouvements lascifs , qui donnent à notre démarche un air efféminé , mais avec cette contenance mâle qui caractérisoit la danse des anciens Héros aux jours de fêtes , & qui ne leur eût fait aucun tort , quand ils auroient eu pour spectateurs les ennemis mêmes de la Patrie. Il faut donner du relâche à l'esprit ; il acquiert plus de ressort après avoir été détendu : on laisse reposer un champ fertile , parce qu'une fécondité non interrompue l'auroit bientôt épuisé. De même un travail continu éteint ; à la longue , la chaleur de l'esprit : le repos & le délassement lui rendent de nou-

78 DE LA TRANQUILLITÉ

velles forces ; au lieu que la continuité de l'étude émousse l'âme & la rend languissante.

Si les jeux & les amusements n'avoient pas un attrait naturel , on ne verroit pas les hommes y courir avec tant d'ardeur ; néanmoins l'abus en est dangereux , il ôte à l'esprit sa force & sa gravité. Le sommeil est nécessaire pour refaire le corps ; mais s'il dure nuit & jour , il ne diffère plus (3) de la mort. Je veux qu'on détende l'âme , & non pas qu'on la décompose. Les Législateurs ont institué des jours de fêtes , afin que les hommes , rassemblés , pour des divertissements publics , trouvassent des intervalles de délasséments nécessaires à leurs travaux. Il y eut , comme je l'ai dit , de grands hommes , qui se donnoient tous les mois quelques jours de vacances ; d'autres qui partageoient chacune de leurs journées entre le repos & le travail. De ce nombre étoit *Afinius Pollion* , ce fameux Orateur : aucune affaire ne pouvoit le retenir au-delà de la dixième heure ; pour lors il ne se permettoit pas même la lecture d'une lettre , de peur qu'elle ne lui fit naître de nouveaux soins : pendant les

(3) Voyez *Platon de Legib.* lib. 7 , pag. 808.
A. B. opp. tom. 2. edit. *Henric. Stephan.* 1578.

deux heures qui restoient , il se délassoit des fatigues de toute la journée.

Quelques-uns se sont prescrit un intervalle de repos au milieu de la journée , remettant pour l'après-midi les affaires les moins importantes. Nos ancêtres eux-mêmes défendoient qu'on fît de nouveaux rapports au Sénat (4), passé la dixieme heure. Les veilles sont aussi partagées (5) entre les soldats, & ceux qui reviennent d'une expédition en sont exempts. L'esprit demande du ménagement ; le repos qu'on lui donne est une espece d'aliment qui renouvelle ses forces.

Il est sur-tout essentiel de se promener dans des lieux découverts ; un air libre & abondant donne à l'esprit un nouveau ton. Les voyages, le changement de climats, un peu d'excès dans le boire & le manger renouvellent encore la

(4) Varron dit qu'on ne ratifioit point un Sénatus-Consulte fait avant le lever ou après le coucher du soleil. *Post hæc deinceps dicit , Senatus-Consultum , ante exortum aut post occasum solem factum , ratum non fuisse.* Apud Agell. Noct. Attic. lib. 14, cap. 7. édit. Gronov. Lugd. Batav. 1706.

(5) Voyez sur ce sujet Juste Lipse de *Militiâ Romanâ* , lib. 5, Dialog. 9. opp. tom. 3 , pag. 167 & seq.

80 DE LA TRANQUILLITÉ

vigueur de l'ame. Quelquefois même on peut aller jusqu'à l'ivresse, je ne dis pas celle qui appesantit l'homme, mais celle qui le réveille; elle noie les chagrins, elle tire l'ame d'elle-même; elle est le remède de la tristesse, ainsi que de quelques maladies du corps. Si l'inventeur du vin a été appelé *Liber*, c'est moins à cause de la liberté qui regne dans les discours des buveurs, que parcequ'il délivre l'ame des chagrins, & la rend plus hardie & plus entreprenante. Mais le vin a des bornes ainsi que la liberté. On croit que Solon & Arcéfilas aimoient le vin: on a reproché l'ivresse à Caton, c'étoit plutôt honorer ce défaut, que déshonorer Caton. Mais c'est un remède qu'il ne faut pas répéter trop souvent, de peur que l'ame ne contracte une mauvaise habitude: quoiqu'il faille quelquefois l'exciter à la joie & à la liberté, & écarter d'elle une affligeante sobriété.

S'il faut en croire un Poëte Grec (6),
il est quelquefois agréable de perdre la raison. Si l'on doit s'en rapporter à

(6.) ANACRÉON: *Voyez l'Ode 31. In se ipsum, vers. 3. pag. 107. Edit. Barnès. Cantabrig. 1705.*

Horace a dit dans le même sens:

Dulce est desipere in loco.

Lib. 4. Ode 12. vers. ult.

Platon

Platon (8), il a toujours frappé en vain à la porte des Muses, quand il étoit dans son bon sens: si l'on croit Aristote (9),

(8) *In Phædro*, op. tom. 3. pag. 245. A. Edit. Henr. Steph. 1578. Ce Philosophe fait entendre clairement dans ce passage, que l'on se flatte en vain de devenir grand Poète, si, guidé seulement par les regles de l'art, on ne se sent transporté de cette fureur presque divine, qui est en ce genre le caractère le plus sensible & le moins équivoque d'une véritable inspiration. Selon lui, les esprits froids, tranquilles, & qui se possèdent toujours, sont incapables de faire de bons vers; leur poésie est lâche, flasque, & ne fait aucune impression: au lieu que celle de ces hommes doués d'une imagination vive & forte, & qui, semblables à la Discorde d'Homère, ont sans cesse la tête dans les cieux & les pieds sur la terre, vous agite, vous tourmente, vous entraîne, comme un torrent impétueux, & vous fait partager l'enthousiasme qui les domine.

Qui autem absque Poetarum furore ad poeticas fores accedit, confidens, artis cujusdam ductu atque auspiciis, bonum Poetam se evasurum, imperfectus & ipse est, & ipsius Poësis manca & imperfecta, præ illâ quæ ex furore proficitur: ac proinde omnis illa quæ ex temperantis sobriique hominis animo manat poësis evanescit.

(9) Cette pensée d'Aristote ne se trouve dans aucun de ses ouvrages; mais il s'est proposé dans un de ses problèmes, une question qui la renferme implicitement, & qui peut avoir donné lieu au résultat que Sénèque nous présente ici. Pourquoi, dit-il, ceux qui se sont distingués, soit en philosophie, soit en politique, soit en

82 DE LA TRANQUILLITÉ DE L'ÂME.

il n'est point de grand génie , qui n'ait son coin de folie. L'ame ne peut parler un langage sublime , ni s'élever au - dessus des autres , à moins d'être fortement émue ; ce n'est qu'en dédaignant la terre , & en s'élevant par une inspiration sacrée au-dessus des mortels , qu'elle profere des accents divins : elle ne peut atteindre à la hauteur , à la sublimité , tant qu'elle reste en elle-même ; il faut qu'elle s'écarte de la route battue , qu'elle s'élance , qu'elle s'emporte , qu'elle entraîne son conducteur , & le conduise en des lieux que seul il eût craint de franchir.

Voilà , mon cher Sérénus , les moyens de maintenir sa tranquillité , de la recouvrer quand on l'a perdue , & de résister aux vices dans leur naissance. Sachez pourtant que ces moyens sont eux-mêmes impuissans pour garder un bien aussi fragile , si des soins assidus & une attention continuelle ne veillent sans cesse autour de l'ame.

poésie , soit dans les arts , ont - ils tous été mélancholiques ? Cur homines , qui ingenio claruerunt , & in studiis philosophia , vel in Republicâ administrandâ , vel in carmine pangendo , vel in artibus exercendis , melancholicos omnes fuisse videamus. Aristot. Problem. sect. 32 , pag. 815. B. tom. 2. Edit. Paris. 1629.

Fin du Traité de la Tranquillité de l'Âme.



DE LA VIE HEUREUSE

CHAPITRE PREMIER.

Tous les hommes veulent être heureux, ô Gallon mon frere : mais personne ne voit clair quand il s'agit d'examiner en quoi consiste le bonheur. Cependant si l'on en manque la route, on s'en éloigne d'autant plus, qu'on marche avec plus de célérité : ce sont autant de pas en sens contraire, qui écartent de plus en plus du terme. Il faut donc commencer par bien établir quel est le but où nous tendons ; ensuite choisir la voie la plus courte pour y parvenir. En la suivant en droiture, nous ferons des progrès sensibles ; nous verrons chaque jour de plus près ce but vers lequel nous

porte un penchant naturel. Tant que nous errons à l'aventure , sans autre guide que les frémissements & les clameurs discordantes d'une multitude qui nous appelle de tous côtés, nous passons, dans une longue suite d'égarements, une vie qui seroit encore trop courte quand nous donnerions les jours & les nuits à l'étude de la sagesse.

Déterminons donc où nous voulons aller, & le chemin qu'il faut prendre; choisissons un conducteur habile qui connoisse la contrée. Il n'en est pas du voyage dont nous parlons, comme des autres; un sentier découvert, un habitant du pays, suffissent pour remettre le voyageur dans sa route: ici les chemins les plus battus & les plus fréquentés sont les plus dangereux. Songeons donc à ne point imiter les troupeaux qui suivent toujours la file, & à ne pas marcher où nous voyons, plutôt qu'où nous devons aller. La source de nos plus grands maux, c'est que nous nous réglons sur les bruits publics; nous ne regardons comme estimable que ce qui a l'approbation universelle & ce qui est autorisé par un grand nombre d'exemples: ainsi nous ne vivons pas d'après les principes de la raison, mais nous imitons les autres; par-là nous ne

façons que tomber entassés les uns sur les autres. Dans une déroute, lorsque la foule se presse, personne ne tombe sans en attirer quelqu'autre dans sa chute ; les premiers sont cause du mal qui arrive à ceux qui les suivent : on voit la même chose dans la vie ; on ne s'égare jamais tout seul, on devient l'auteur & la cause des égarements d'autrui. Ce n'est jamais sans conséquence, qu'on se met à la suite de la multitude : l'on aime mieux croire, que juger ; l'on vit sur parole, au lieu de consulter sa raison ; nous sommes les jouets & les victimes d'erreurs transmises de mains en mains ; les exemples d'autrui nous perdent. Pour nous guérir, il faut nous séparer de la foule ; la foule combat toujours contre la raison en faveur de *ses maux* : aussi nous arrive-t-il ce que l'on voit dans les assemblées du peuple, où, lorsque la brigade mobile a fini ses révolutions, on est surpris de voir Préteurs, ceux mêmes à qui on a donné son suffrage ; nous approuvons & blâmons les mêmes choses : voilà l'issue de toutes les affaires qui se jugent à la pluralité.



CHAPITRE II.

QUAND il s'agit du bonheur de la vie, ne me dites pas, comme lorsqu'on va aux opinions dans (1.) le Sénat, *voilà le parti le plus nombreux*. C'est toujours le

(1) Au texte: *Non est quòd mihi illud discessionum more respondeas*. Lorsqu'on recueilloit les voix dans le Sénat, on se servoit de ces termes: *Vous qui êtes d'une telle opinion, passez de ce côté; vous qui êtes de toute autre, rangez-vous du côté de celui dont vous suivez l'avis*. *Cùm ita (les) discessionem fieri jubet. Qui hæc sentitis, in hanc partem: qui alia omnia, in illam partem ite, quâ sentitis*. Plin. lib. 8, Epist. 14. *Discessionem facere*, c'étoit faire la division des voix pour les compter; droit qui appartenoit aux Consuls, ainsi que celui de permettre d'aller aux opinions. Cicéron dit que Lupus, Tribun du peuple, prétendit qu'ayant rapporté l'affaire de Pompée, il devoit faire la division des voix avant les Consuls, & que tout le monde se récria beaucoup contre cette prétention, qui étoit tout à la fois injuste & nouvelle. *Lupus Tribunus plebis, quòd ipse de Pompeio retulisset, intendere cepit, ante se oportere discessionem facere quàm Consules. Ejus orationi vehementer ab omnibus reclamatum est*, erat enim iniqua & nova. Epist. 2 ad Famil. lib. 1. Lorsqu'on instruisit le procès du Préteur Antistius, Pétus Thraséa parla avec une liberté qui rompit pour

plus mauvais. Le genre humain n'est pas assez heureux, pour que le parti le plus sage soit celui du plus grand nombre : la foule annonce toujours l'erreur. Examinons donc quelle est la conduite la meilleure, & non la plus ordinaire; celle qui peut nous assurer la possession d'un bonheur durable, & non celle qu'approuve le peuple, interprete toujours infidele de la vérité. Je comprends, sous le nom de peuple, les gens (2) vêtus de

quelques moments les liens de l'esclavage où les Sénateurs étoient retenus. Alors, dit Tacite, presque tous se rangerent de son avis, aussitôt que le Consul eût permis d'aller aux opinions. *Libertas Thraseæ servitium aliorum rupit : & postquam discessionem Consul permiserat, pedibus in sententiam ejus iere, paucis exemptis.* Annal. lib. 14, cap. 49. init. Comme tous les Sénateurs n'avoient pas voix délibérative : ceux du bas ordre, *Senatores pedarii*, faisoient connoître leur sentiment en se rangeant du côté de celui dont ils suivoient l'avis. *Ita appellatur, dit Festus, quia tacitus transeundo ad eum ejus sententiam probat, quid sentiat, indicat.* De verbor. significat. lib. 14, voce *pedarium*. On appelloit cette façon d'opiner, *pedibus in sententiam ire*.

(2) Juste Lipse veut qu'on lise ici *tam candidos, quam coloratos voco* : mais le savant Ferrarius conserve la leçon ordinaire, & il explique fort bien le passage de Sénèque, sans recourir à la solution de Juste Lipse. Voyez son Traité

pourpre, comme les simples particuliers; ce n'est ni la couleur des vêtements, ni les bordures de pourpre, que je considère. Je ne m'en rapporte point à mes yeux sur le compte des hommes; j'ai une autre lumière plus fidèle & plus sûre : c'est à l'ame à découvrir les bonnes qualités des ames. Oh ! si elle avoit le temps de respirer, & de rentrer en elle-même, quel interrogatoire elle se feroit ! comme elle s'avoueroit la vérité ! « Je n'ai rien fait » jusqu'ici, diroit-elle, que je ne vou- » lusse annuler. Quand je songe à tout ce » que j'ai dit, j'envie le sort des muets. » Les vœux que j'ai formés, mes enne- » mis même les auroient pu former con- » tre moi. Les objets de mes craintes, » grands Dieux ! étoient moins dange- » reux, que ceux de mes desirs ! J'ai eu » des ennemis, je me suis réconciliée » avec eux (s'il est vrai qu'il puisse y » avoir de réconciliation entre les mé- » chants), & je ne suis pas encore deve- » nue l'amie de moi-même. J'ai travaillé » à me tirer de la foule, à me distinguer » par quelque grand talent : qu'ai-je » fait, sinon m'exposer aux traits, &

» présenter à l'envie de quoi mordre !
» Vois-tu ces gens qui applaudissent
» des discours dont ils vantent l'élo-
» quence , qui s'attachent aux riches ,
» qui font leur cour au crédit , qui chan-
» tent les louanges de tous ceux qui ont
» du pouvoir : ce sont autant d'ennemis ;
» ou , ce qui revient au même , ce sont
» autant de gens qui peuvent le devenir.
» Le nombre de tes envieux , est celui
» de tes admirateurs ».

CHAPITRE III.

CHERCHONS plutôt un bien dont la possession soit avantageuse ; un bien qui se fasse plutôt sentir que remarquer. Ces vains objets , devant lesquels on s'arrête , qu'on se montre l'un à l'autre avec admiration , sont brillants au dehors , & hideux à l'intérieur. Ce n'est point l'apparence du bonheur que je veux ; c'est un bonheur réel & soutenu , un bonheur , dont le plus beau côté soit celui qui ne paroît pas. Voilà la mine qu'il faut exploiter ; elle n'est pas profonde , il ne s'agit que de savoir où creuser. Mais dans la nuit qui nous environne , nous pas-

sons ce qui est à notre portée , nous allons nous heurter , sans nous en appercevoir , contre l'objet que nous cherchons.

Pour ne point vous traîner par un trop long circuit, j'omettrai les opinions des autres Philosophes , dont l'exposition & la réfutation nous meneroient trop loin. Je ne vous donnerai que mes propres idées : je dis , *mes idées* , car je ne m'affervis point (1) à quelqu'un des chefs du

(1) Sénèque a soin d'avertir ici & en plusieurs endroits de ses ouvrages , que l'autorité de Zénon ne lui en imposoit pas au point de captiver absolument son entendement sous l'obéissance de ce Philosophe. " Quels que soient mes „ ouvrages , dit-il ailleurs , songez , en lisant , „ que je ne prétends pas connoître la vérité , „ mais la chercher , & même sans guide. Je „ ne m'affervis à personne ; je ne porte l'attache „ d'aucun maître ; & je respecte les jugemens „ des grands hommes , sans renoncer aux „ miens „. *Lettre 45 , pag. 191 , tom. I.* On trouve en effet dans les écrits de Sénèque une foule d'idées qui lui sont particulières , & qui s'écartent même souvent des principes fondamentaux du Stoïcisme. Il paroît qu'en général il préféreroit la secte de Zénon ; mais à proprement parler , il n'étoit l'esclave d'aucune , & peut-être pourroit-on le compter avec raison parmi les Eclectiques ; car il adoptoit indifféremment & avec un esprit libre de préjugés , tout ce qui lui paroïssoit bon , utile & vrai , dans les écrits des anciens Philosophes. Il

Stoïcisme ; je me permets d'avoir un avis. Ainsi tantôt j'adopterai celui de quelqu'un, tantôt je prendrai une partie (2) de l'opinion d'un autre ; & peut-être, lorsqu'après avoir rapporté les sentimens des uns & des autres, on me demandera le mien, je ne rejetterai rien de ce que les premiers auront décidé, & je dirai : *je veux seulement* (3) *ajouter ceci à leur avis.*

Commençons par un principe généralement reçu des Stoïciens : c'est qu'il faut suivre la nature, ne point s'écarter de sa

s'explique même fort librement à cet égard dans le passage qui fait le sujet de cette note. Voyez ce qu'il dit d'Epicure, & de toutes les sectes en général, dans la Lettre 21.

(2) Sénèque fait allusion ici à une coutume pratiquée dans les assemblées du Sénat ; & il nous l'explique lui-même ailleurs d'une manière très-claire : “ Si quelqu'un dans le Sénat, dit-il, „ ouvre un avis, dont une partie me convienne, „ je le somme de la détacher du reste, & j'y „ adhère „. Voyez la Lettre 21, p. 97, tom. I.

(3) C'étoit la formule usitée dans ces sortes de cas, comme on le voit par ce passage de Cicéron : *Quæ cum ita sint, de mandatis litterisque M. Lepidi, viri clarissimi, Servilio assentior, & hoc amplius censeo, magnum Pompeium, &c.* Philippic. 13, cap. 21, edit. Grævii. Sénèque emploie encore cette même formule dans ses Questions Naturelles, lib. 3, cap. 15.

route , se former sur ses loix & ses modèles. Voilà la vraie sagesse. Le bonheur est donc conforme à la nature. Il consiste d'abord dans la santé parfaite & inaltérable de l'ame : ses autres éléments sont le courage & la force , la magnanimité , la patience , la résignation aux événements. Le soin du corps , & ce qui le concerne n'en est point exclus , mais il ne doit pas dégénérer en inquiétude. On peut se procurer les commodités de la vie , mais sans en être épris ; on peut user des présents de la fortune , mais sans en être l'esclave. Vous concevez , sans qu'il soit besoin de le dire , qu'une des suites nécessaires , est une paix & une liberté perpétuelles , qui débarrassent des objets qui peuvent nous séduire ou nous effrayer : alors , à ces voluptés chétives & fragiles , dont la jouissance même est nuisible , succede une joie constante , inaltérable , ensuite la paix & la concorde de l'ame , & la force unie à la douceur : la cruauté naît toujours de la foiblesse.



CHAPITRE IV.

ON peut encore donner d'autres définitions du bonheur, en changeant les termes sans toucher au fond. On peut étendre ou resserrer la même armée ; avancer les ailes, en enfonçant le centre de bataille ; ou placer tout le front sur une ligne droite, sans diminuer par ces dispositions la force ou le courage des troupes : on peut pareillement donner à la définition du souverain bien, ou une précision plus scrupuleuse, ou plus de détails & de développements. Ce sera donc la même chose si je dis : le souverain bien est le partage d'une ame qui brave la fortune, & ne se plaît que dans la vertu ; ou d'une ame invincible, fortifiée par l'expérience, tranquille dans l'action, douée d'humanité, occupée du bien de ses semblables. On peut encore dire : l'homme heureux est celui qui ne connoît d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice ; que les événements ne peuvent ni enorgueillir ni abattre ; qui ne connoît pas de plus grand bien, que celui qu'il est le maître de se procurer ; & pour qui le mépris des voluptés est la volupté

suprême. Vous pouvez , en vous donnant carrière , présenter la même définition sous telle autre face que vous voudrez , sans en changer la nature. Qui nous empêche de faire consister le bonheur dans la possession d'une ame libre , élevée , ferme , intrépide , à l'abri des craintes & des desirs , pour qui l'honnête soit le seul bien , & la honte le seul mal ; qui regarde comme vile cette foule d'autres objets incapables d'ajouter ou de retrancher rien au bonheur , & qui peuvent venir ou s'en aller , sans que le souverain bien souffre d'accroissement ou de diminution. Avec ces principes , il faut nécessairement jouir d'une sérénité continuelle , d'une joie interne profondément inhérente , puisqu'elle vient de l'ame même qui ne desire rien de plus que ce qu'elle trouve chez elle. De tels avantages ne dédommagent - ils pas de quelques mouvements foibles , puériles , momentanés de notre frêle machine ? Dès qu'on est inaccessible à la volupté , on l'est à la douleur.



CHAPITRE V.

Vous voyez combien est affligeante & dangereuse la servitude de ces hommes que dominant alternativement la douleur & la volupté, les plus capricieuses & les plus exigeantes de toutes les maîtresses. Il faut donc se rendre libre, & le seul moyen est de mépriser la fortune : alors naîtra le plus inestimable des biens, le calme de l'ame, la sécurité, l'élévation, l'exemption de toute crainte, le plaisir aussi grand qu'inaltérable produit par la connoissance du vrai, par la douceur du commerce, par les épanchements de l'ame : avantages d'autant plus précieux pour le Sage, que ce seront des fruits provenus de son propre fonds.

On peut encore définir l'homme heureux, celui que la raison a mis au-dessus des desirs & de la crainte. Les pierres sont exemptes d'alarmes & de tristesse, ainsi que les bêtes brutes ; néanmoins on ne les appellera point heureuses, parcequ'elles n'ont pas le sentiment de leur bonheur. Rangez dans la même classe ces hommes, qu'un esprit borné &

l'ignorance d'eux-mêmes ont mis au rang des animaux. La seule différence entre ceux-ci & les premiers, c'est que les uns n'ont pas de raison, les autres en ont une corrompue, dont ils abusent pour leur propre perte. On n'est point heureux hors de la route du vrai : le bonheur doit donc avoir pour base un jugement droit, sûr, immuable. L'ame n'est pure & dégagée de maux, que lorsqu'elle est à l'abri non-seulement des tourments, mais même des moindres piquures ; lorsqu'elle demeure inébranlable dans son assiette, malgré les assauts & les incursions de la fortune. Pour la volupté, quand elle nous environneroit de toutes parts ; quand elle s'insinueroit par tous nos sens ; quand elle séduiroit nos ames par les plus douces caresses, emploiroit toutes ses amorces, pour solliciter l'un après l'autre chacun de nos organes, est-il un mortel, conservant encore quelque chose d'humain, qui consentât à être ainsi chatouillé, nuit & jour, & à renoncer au soin de son ame, pour se consacrer uniquement à son corps ?

C H A P I T R E VI.

MAIS, dira-t-on, l'ame-elle-même aura ses voluptés. Qu'elle en jouisse, qu'elle cede à la débauche ; que, suprême arbitre des plaisirs, elle se repaisse de tous les objets qui flattent les sens ; qu'ensuite elle jette un coup-d'œil en arriere ; que le souvenir de ses voluptés passées serve d'assaisonnement aux présentes & de modele aux futures ; qu'elle médite ses projets honteux ; & que du sein de la fange où le corps est plongé, elle envoie ses pensées à la découverte dans l'avenir : je la trouve d'autant plus malheureuse que c'est une folie de préférer le mal au bien, Sans la raison, il n'est point de bonheur ; & l'on n'est pas raisonnable quand on desire les objets nuisibles, au lieu des objets vraiment utiles.

L'homme heureux a donc un jugement sain : content du présent, quel qu'il soit, il aime son état, & la raison lui fait toujours approuver la situation où il se trouve. Ceux même qui font consister le souverain bien dans la volupté, sentent sur

quelle bafe méprifable ils l'ont établi : auffi regardent-ils la volupté comme inféparable de la vertu ; ils prétendent qu'on ne peut ni vivre honnêtement fans vivre agréablement , ni agréablement fans vivre honnêtement. Je ne vois pas comment on peut allier deux chofes fi différentes. Pourquoi , je vous prie , la volupté feroit-elle inféparable de la vertu ? Comme la vertu eft le principe de tout bien , vous voudriez , fans doute , faire naître auffi de fes racines les objets de votre affection & de vos defirs : mais fices deux chofes font inféparables , nous ne verrions pas des actions agréables fans être honnêtes , ou honnêtes fans être agréables.

C H A P I T R E V I I.

AJOUTEZ que la volupté peut être le partage de l'homme vicieux : au lieu que la vertu eft incompatible avec le vice. L'on eft fouvent malheureux , non pour être privé des plaifirs , mais pour en avoir joui : ce qui n'arriveroit pas , fi la volupté étoit identifiée avec la vertu , qui fouvent manque de voluptés , mais

n'en a jamais besoin. Pourquoi allier deux choses dissemblables, ou plutôt opposées ? La vertu est quelque chose de grand, d'élevé, de royal, d'invincible, d'infatigable : la volupté est basse, servile, foible & fragile ; son poste, sa demeure ordinaire sont les cabarets & les mauvais lieux. Vous trouverez la vertu dans les temples, dans les places publiques, au Sénat, au haut des murs, couverte de poussière, le teint hâlé, les mains endurcies par la fatigue : la volupté se cache, n'aime que les ténèbres ; vous la verrez dans les bains, dans les sudatoires, dans les lieux soumis à l'inspection de l'Edile (1), molle, énervée, chancelante d'ivresse, pâle ou fardée, souillée de graisse & de parfums.

Le souverain bien est immortel & indestructible ; il ne produit ni la satiété ni le repentir. Une ame droite ne change jamais, ne peut se dégoûter d'elle-même, ni trouver d'amélioration à faire, parcequ'elle a-toujours suivi (2) la route

+ (1) Les Ediles prenoient soin de la Police à Rome. Les cabarets & les maisons de jeu & de prostitution, étoient de leur département. Voyez Juste Lipse. *Excurs. ad Tacit. Annal. lib. 2. cap. 85, litt. O.*

(2) Je suis ici la leçon de l'*Editio princeps*,

la meilleure: au lieu que la volupté s'évanouit à l'instant même où elle est la plus agréable; comme elle est très-bornée, elle est bientôt remplie; elle ennuie, & la première impression une fois passée, elle ne fait que languir. D'ailleurs quelle consistance peut avoir une chose dont l'essence est le mouvement; qui vient & passe en un clin d'œil, & que la jouissance même fait périr? La jouissance est le terme de la volupté; son commencement est le premier pas vers sa fin.

CHAPITRE VIII.

DE PLUS, les méchants goûtent la volupté, comme les gens de bien. L'homme vicieux trouve autant de plaisir dans sa honte, que l'homme vertueux dans ce qui est honnête: voilà pourquoi les anciens Sages ont recommandé la conduite la plus droite, & non la plus agréable, afin que la volupté fût la com-

où l'on trouve: *nec quidquam mutavit, quia semper secuta est optima*: ce qui fait un fort bon sens.

pagne , & non le guide des bonnes intentions. C'est la nature qu'il faut prendre pour guide: c'est elle que la raison suit & consulte: c'est donc la même chose de vivre heureux & de vivre d'après la nature.

Je m'explique. Si nous veillons avec soin , mais sans crainte , à la conservation des facultés corporelles propres aux usages de la nature ; si nous ne les regardons que comme des avantages fugitifs & momentanés ; si nous ne nous y affervissons pas ; si les objets accidentels , agréables pour le corps , ne sont à nos yeux que comme les troupes auxiliaires , & les soldats armés à la légère dans un camp : en un mot , si le corps est l'esclave , & non le maître , on aura trouvé le seul moyen de le rendre utile à l'ame. Qu'un homme soit incorruptible & invincible aux objets extérieurs ; qu'il puisse compter sur les forces de son ame ; qu'il soit préparé contre tout événement ; qu'il sache arranger sa vie , que sa confiance soit éclairée & soutenue ; qu'il veuille toujours ce qu'il a voulu ; qu'il n'y ait jamais de rature dans ses décrets : on comprend , sans que je le dise , que l'ordre régnera dans l'ame d'un tel homme ; que dans toute sa conduite il montrera la douceur

unie à la grandeur : sa sagesse fera , pour ainsi dire , identifiée avec ses sens ; c'est de là qu'elle naîtra , c'est de là qu'elle prendra son effor vers la vérité , pour rentrer en suite en'elle-même.

Ce monde qui embrasse tous les êtres ; ce Dieu puissant qui gouverne l'univers , se porte au-dehors , mais pour rentrer de nouveau tout entier en lui-même. Telle doit être notre ame , lorsqu'à l'aide des sens , elle communique avec les objets extérieurs ; il faut qu'elle se rende la maîtresse & d'eux & d'elle-même , & qu'elle ne s'en serve que pour enchaîner en quelque maniere le souverain bien. Ainsi les facultés de l'ame & du corps concourent à former cette raison toujours sûre , toujours d'accord , jamais chancelante dans ses opinions , dans ses idées , dans ses jugements. Ce bel ordre , cette unanimité de toutes les parties de l'homme , cette espece de concentration , forme le vrai caractère du bonheur : alors il n'y a plus d'égarements , plus de faux pas , plus d'écueils , plus de chûtes , point d'autres maîtres que soi-même , point d'événements qui ne soient prévus , nulle gêne , nul obstacle , nulle incertitude ; en effet , la lenteur & l'irrésolution annoncent des troubles &

des combats intérieurs. Vous pouvez donc prononcer hardiment que le souverain bien est la concorde de l'ame. Les vertus doivent se trouver où regnent l'harmonie & l'unité : les vices sont toujours en état de guerre.

C H A P I T R E IX.

MAIS vous-même, nous dit-on, vous ne cultivez la vertu, que parceque vous en attendez du plaisir ou de la volupté. Je réponds d'abord que ce n'est pas en vue de la volupté, qu'on recherche la vertu, quand même elle en procureroit ; la volupté n'est pas le fruit, mais l'accessoire de la vertu : ce n'est pas pour la volupté que travaille la vertu, mais elle la rencontre en tendant vers un autre but. Ainsi dans un champ labouré pour les moissons, il naît des fleurs ; cependant ces plantes, quoiqu'agréables à la vue, n'ont pas été l'objet des travaux du cultivateur, elles ne sont qu'un accessoire : de même la volupté n'est ni la récompense, ni le motif de la vertu, elle n'est que de surérogation. La vertu ne plaît point parcequ'elle est agréable ;

mais elle est agréable parcequ'elle plaît. Le souverain bien consiste dans la droiture du jugement & dans l'habitude de la vertu : lorsqu'elle remplit l'ame, & se renferme dans cette enceinte, le bonheur est complet, on ne desire rien de plus. Il n'y a rien hors du tout, comme il n'y a rien au-delà du terme.

Ainsi vous n'entendez pas l'état de la question, lorsque vous me demandez pourquoi je recherche la vertu. C'est chercher quelque chose au-dessus du sommet. Vous me demandez ce que je gagne à la vertu : la vertu même. Elle n'a rien de mieux à me donner ; elle est elle-même sa récompense. Est-ce trop peu, à votre avis ? Quand je vous dis : le souverain bien consiste dans la fermeté inébranlable de l'ame, dans la prévoyance, la sublimité, la liberté, la concorde, la décence. Exigez-vous encore un autre but auquel ces vertus se rapportent ? Pourquoi me parler de volupté ? je cherche le bonheur de l'homme, & non celui du ventre, dont les bêtes sont mieux pourvues que nous.

C H A P I T R E X.

Vous êtes de mauvaise foi, direz-vous : je prétends qu'on ne peut vivre agréablement , si l'on ne vit honnêtement ; ce que ne peuvent ni les bêtes brutes , ni ceux qui mesurent le bonheur sur les plaisirs de la table. Je le répète à haute & intelligible voix , la vie que j'appelle agréable, est inséparable de la vertu. Eh ! ne savons-nous pas que les plus insensés sont ceux qui jouissent le plus de vos voluptés ; que le vice nage dans les plaisirs ; que l'ame elle-même se crée de nouvelles especes de jouissances déshonnêtes & sans nombre ! D'abord elle vous donne l'insolence , une haute opinion de vous-même , un amour-propre aveugle , un attachement imprudent pour tout ce qui vous appartient , la mollesse du bien-être , une gaieté fondée sur des motifs foibles & puérils , la démangeaison de dire des bons mots , un orgueil insultant , une paresse , une langueur , une inertie qui endort l'ame sur elle-même.

La vertu bannit tous ces vices , elle réveille l'ame , elle apprécie les volup-

tés, avant de leur permettre l'entrée ; elle fait très-peu de cas de celles mêmes qu'elle admet ; elle se borne à les recevoir ; elle s'applaudit , non de l'usage qu'elle en fait, mais des bornes qu'elle leur prescrit. Tandis que , selon vous , la tempérance , en diminuant les plaisirs , fait un tort réel au souverain bien. Vous vous abandonnez à la volupté ; & moi je lui mets un frein : vous en jouissez ; j'en use : vous la regardez comme le souverain bien ; je ne la regarde pas même comme un bien : vous faites tout pour elle , & moi rien. Quand je dis *moi* ; je parle du sage , à qui seul vous accordez la volupté.

C H A P I T R E X L

JE n'appelle point sage celui qui est soumis à quelque chose , & encore moins celui qui l'est à la volupté. Dominé par elle , comment résistera - t - il aux travaux , aux périls , à l'indigence , à tant d'autres assauts auxquels la vie de l'homme est exposée ? comment supportera - t - il la vue de la mort & de la douleur , tant d'orages terribles , tant d'en-

nemis redoutables , s'il se laisse abattre par un si foible adverfaire ? Il s'abandonnera à tous les conseils de la volupté ? & quels conseils.ne lui donnera - t - elle pas ? Elle ne peut , dites - vous , lui en donner de honteux , parcequ'elle est accompagnée de la vertu. Qu'est-ce donc qu'un souverain bien , qui a besoin de surveillant pour être un bien ? Mais comment la vertu guidera-t-elle la volupté ? elle ne marche qu'à sa suite ; elle ne peut donc qu'obéir , & non pas commander : vous mettez le Général à l'arrière-garde.

La fonction sublime de la vertu , dans votre systême , est de faire l'essai des voluptés. Nous examinerons si c'est connoître la vertu , que de la traiter d'une façon aussi injurieuse ; si on doit lui conserver son nom , quand on lui ôte son rang. Il ne s'agit , pour le présent , que de vous montrer un grand nombre d'hommes , environnés de voluptés , comblés de tous les présents de la fortune , & que vous ferez pourtant forcés de regarder comme des méchants. Voyez (1) un Nomentanus,

(1) Fameux débauché , dont Horace parle plusieurs fois dans ses Satyres. Il s'appelloit *L. Cassius* , & avoit mangé tout son bien. Horace,

un (2) Apicius , enrichis de tous les biens de la terre & de la mer , sur la table desquels passent en revue tous les animaux des pays étrangers (3) ! Voyez les attendre mollement leur souper sur un lit de roses ; réjouir leurs oreilles (4)

par un trait de satire fort plaisant , le joint au bouffon Pantolabus, & leur assigne de leur vivant leur sépulture dans le cimetière de la plus vile populace.

Hoc miseræ plebi stabat commune sepulchrum

Pantolabo scurræ , Nomentanoque nepoti.

Lib. 1. Satyr. 8. vers. 10 & 11.

(2) Il y a eu plusieurs gourmands célèbres de ce nom. Celui-ci vivoit sous Auguste. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurgis*. Nat. hist. lib. 10 , cap. 48 , sect. 68. *Edit. Har- duin. Voyez* encore ce qu'il en dit *lib. 9, cap. 17. non procul à fine* , & sur-tout Sénèque dans sa *Consolation à Helvia* , cap. 10.

(3) *Voyez* ci-dessous la *Consolation à Helvia*, chap. 9. *in fine*.

(4) Ce passage peut nous donner une idée du luxe des Romains dans leurs repas. Sénèque y a rassemblé les traits les plus saillants de ce tableau , & l'on croit lire une description des mœurs Asiatiques. Mais on sera moins étonné de cette ressemblance , lorsqu'on saura que les victoires de Manlius dans l'Asie , sont , en effet, l'époque où les Romains connurent tous ces raffinements du luxe , & toutes ces superfluités devenues bientôt nécessaires. Ils commen-

par des concerts, leurs yeux par des spectacles, leurs palais par les faveurs les plus recherchées; les plus douces fomentations entretiennent le ressort de leur corps entier, & pour que l'organe de l'odorat ne demeure pas oisif pendant ce temps là, on embaume de parfums le lieu même où l'on sacrifie à la volupté.

cerent alors à avoir pendant leurs repas des concerts, des chanteurs & des musiciens, qui jouoient de différentes sortes d'instruments; à faire représenter dans la salle du festin des tragédies, des comédies, des pantomimes. On y voyoit même des combats de Gladiateurs, & jusqu'à des éléphants.

Luxuriæ enim peregrinæ origo ab exercitu Asiatico in vecta in urbem est. Ii primùm lectos æratos, vestem, stragulam pretiosam, plagulas, & alia textilia, & quæ tùm magnificæ supellectilis habebantur, monopodia & abacos, Romam advexerunt. TUM PSALTRIAE SAMBUCISTRÆQUE, ET CONVIVALIA LUDIONUM OBLECTAMENTA ADDITA EPULIS: epulæque ipsæ, & curâ & sumptu majore apparari cœptæ; tùm coquus, vilissimum Antiquis mancipium, & æstimatione & usu in pretio esse; & quod ministerium fuerat, ars haberi cœpta. *Tit. Liv. lib. 39, cap. 6. Voyez, touchant l'usage des Gladiateurs dans les festins, Tite-Live, lib. 9, cap. 40. Silius Italicus, Punicor. lib. XI, vers. 51 & seq.* On trouve sur ce sujet plusieurs faits curieux dans le Traité de Pierre Ciacconius de *Triclinio*, pag. 74 & seq. & dans l'Appendix que Flavius Ursinus a joint à cet ouvrage. *Ed. Amstel. 1664.*

Voilà des hommes comblés de plaisirs ; cependant ils ne sont point heureux , parcequ'ils ne jouissent pas des vrais biens.

C H A P I T R E X I I .

ILS seront malheureux , dites - vous , parcequ'il peut survenir des accidents qui troublent , des opinions contradictoires qui ôtent le repos. J'en conviens ; cependant ces insensés , ces hommes inconséquents & toujours placés sous les coups du repentir , goûtent des voluptés sans nombre , & vous ne pouvez nier qu'ils ne soient aussi éloignés des inquiétudes, que de la sagesse ; & qu'ils ne soient dans le cas de bien d'autres , qui ont une folie gaie , & qui rient dans leur délire. Au contraire les plaisirs du Sage sont modestes & retenus : ils paroissent languissans , sont toujours contenus & à peine sensibles ; il ne les va pas chercher , & quand ils se présentent d'eux-mêmes , ils ne sont pas reçus avec honneur , ni même avec une satisfaction bien marquée. Il les distribue dans le cours de la vie , comme les jeux & les

amusements dans les affaires sérieuses.

Qu'on cesse donc de vouloir allier deux choses incompatibles, de combiner ainsi le vice avec la vertu, & par cet accord chimérique de flatter les penchans des hommes les plus corrompus. Celui-ci, absorbé dans la débauche, toujours plongé dans l'ivresse, & se (1) soutenant à peine, croit avoir de la vertu, parcequ'il jouit de la volupté: il entend dire qu'elles sont inséparables; & bien loin de cacher ses vices, il en fait parade, & leur donne le nom de sagesse. Ce n'est point Epicure qui les sollicite à la débauche; mais adonnés au vice, ils viennent le cacher dans le sein de la philosophie, ils s'empres sent d'aller où ils entendent louer la volupté. Ils ne savent pas combien la volupté d'Epicure est sobre & tempérante,

(1) Le texte dit: rampant dans l'ivresse, *reptabundus*; mais cette expression métaphorique auroit paru hardie dans notre langue beaucoup plus timide, & par conséquent moins énergique que le latin. Au lieu de *reptabundus* que porte l'Edition *Varior.* on trouve dans l'Editio princeps *ac vagabundus semper atque ebrius*. Et cette leçon me paroît préférable aux conjectures des Commentateurs, qui lisent ici, les uns *raptabundus*, les autres *ruētabundus*, enfin *lapsabundus*.

(car je lui rends cette justice) , ils accourent au nom seul , ne cherchant qu'une apologie , un voile pour leurs dérèglements : ils perdent ainsi le seul bien qui leur restoit dans leurs maux , la honte de mal faire. Ils parviennent à louer ce dont ils rougissoient , & à se glorifier de leurs désordres. On ne peut plus se relever , dans l'âge même de la vigueur , quand le vice est ainsi paré d'un titre honnête.

C H A P I T R E X I I I .

CE qui rend cette apologie de la volupté si pernicieuse , c'est que l'honnêteté des préceptes est cachée ; l'on ne voit que ce qu'ils ont de séduisant. Pour moi je pense , & j'ose le dire , contre l'opinion de nos Stoiciens , que la morale d'Epicure est saine , droite , & même austère pour qui l'approfondit : sa volupté est renfermée dans les bornes les plus étroites. La loi que nous imposons à la vertu , il la prescrit à la volupté : il veut qu'elle soit subordonnée à la nature , & ce qui suffit à la nature paroît bien mince à la débauche. Ceux donc qui placent le bonheur dans une molle oisiveté ou dans

l'alternative de la table & des femmes, ne cherchent qu'une autorité respectable pour justifier leurs vices. Attirés par un nom séduisant, ils se rendent les sectateurs, non de la volupté qu'on leur prêche, mais de celle qu'ils ont eux-mêmes apportée; & quand ils sont une fois persuadés que leurs vices sont conformes aux préceptes d'Epicure, ils s'y livrent hardiment, ils ne se cachent plus, ils marchent à visage découvert.

Je ne dis donc pas, comme la plupart des Stoïciens, que la secte d'Epicure est l'école de la débauche: je dis qu'elle est décriée, sans l'avoir mérité. Et comment s'en assurer, quand on n'a pas approfondi sa morale? Les premières apparences donnent lieu à ces mauvais bruits, & font concevoir des espérances criminelles. C'est un héros déguisé en femme. Votre vertu peut être intacte, votre corps ne se livre pas à la débauche honteuse: mais je vois dans vos mains le tambour de Cibeles (1). Choisissez donc un titre honnête; annoncez - vous par une étiquette qui par elle-même excite

(2) Les Galles, ou Prêtres de Cybele, étoient très-décriés pour leurs infames débauches; ils formoient, au son de petits tambours qu'ils frap-

l'ame à repousser les vices propres à l'énervier. C'est donner lieu d'espérer un heureux naturel , que de se proposer la vertu pour but. En recherchant la volupté , vous passerez pour un homme amolli, sans vigueur, efféminé, prêt à se jeter dans tous les excès, s'il ne survient un guide qui vous fasse distinguer parmi les voluptés celles qui se bornent aux besoins naturels, de celles qui ne connoissent ni frein ni limites, & qui sont d'autant plus insatiables qu'on les rassie davantage. Voulez-vous marcher en sûreté ? que la vertu passe la première ; l'excès de la volupté est nuisible :

poient en cadence, des danses molles & efféminées. Plaute appelle *tympanotribam* un homme amolli par l'oïveté & par les plaisirs.

Mœchum malacum, cinclinnatum, umbraticolam TYMPANOTRIBAM

Amas ? . . .

Truculent. act. 2. scen 7. vers. 49. 50.

Dans le *Panulus* le Soldat Anthemonides répond au neveu d'Hannon : “ Que ne prenois-
 „ tu un tambour à la main pour dire cela, car
 „ tu me paroïs moins un homme véritable
 „ qu'un efféminé ;,.

Cur non adhibuisti, dum istuc loquereris, TYMPANUM?
Nam te cinclinnatum esse arbitror magis quàm virum.

In Panul. act. 5, scen. 5. vers. 38 & 39.

ne craignez pas d'excès dans la vertu ; elle est sa mesure pour elle-même. Ce qui s'affaïsse sous sa propre grandeur n'est pas un bien.

C H A P I T R E XIV.

AYANT reçu en partage une nature raisonnable , quel autre but que la raison pouvez-vous vous proposer ? Mais si l'union de la vertu & de la volupté a tant de charmes pour vous , si vous ne voulez arriver au bonheur qu'en cette compagnie , au moins que la vertu ait le pas ; le plaisir peut l'accompagner , mais toujours subordonné , comme les membres le sont au corps. Mettre aux gages de la volupté la vertu , le plus grand des biens , c'est montrer bien peu d'élévation. Que la vertu marche la première , qu'elle porte l'étendard , cela ne nous empêchera pas de jouir de la volupté , mais nous en serons les maîtres & les modérateurs ; elle pourra bien obtenir quelque chose , mais jamais par violence : au contraire ceux qui placent la volupté sur la première ligne , perdent l'une & l'autre ; ils sont privés de la ver-

tu sans posséder la volupté; ils en sont possédés, victimes également & de son absence qui les tourmente, & de son excès qui les suffoque; malheureux quand elle leur manque, plus malheureux quand elle les accable. Ainsi les infortunés surpris dans la mer (1) des Syrtes, tantôt demeurent à sec, & tantôt sont emportés par un courant rapide.

Ces malheurs sont des suites nécessaires de l'intempérance & de l'amour aveugle de la volupté. Quand on desire le mal au lieu du bien, il y a du danger à obtenir l'objet de ses vœux. Les bêtes féroces, dont la capture a coûté bien des travaux & des périls, causent encore des inquiétudes quand on les tient, parce que souvent elles déchirent leurs propres maîtres : de même la jouissance des plus grands plaisirs a souvent été la source des grands maux : ils se laissent prendre, mais c'est pour asservir. Plus ils sont grands & nombreux, plus celui que le vulgaire appelle heureux, est petit & devient l'esclave d'un plus grand nombre de maîtres. Pour ne pas quitter la comparaison que j'employois tout-à-l'heure,

(1) Voyez ci-dessus ce que j'ai dit de ces deux golphes dans une note sur la lettre 90. t. 2. p. 215.

de même que celui qui suit la trace des bêtes féroces , qui s'estime fort heureux de pouvoir les prendre dans des pièges , & d'entourer les forêts de ses chiens , pour se livrer à ce goût , renonce à des occupations plus importantes , à des devoirs respectables : de même celui qui court après la volupté , néglige tout le reste ; il renonce à sa liberté , il se rend esclave de son ventre ; il n'achete pas les plaisirs , mais il se vend à eux.

CHAPITRE XV.

QUI empêche , me direz-vous , la vertu & la volupté de se confondre ; & que le souverain bien , formé de leur union , ne soit le mélange de l'honnête & de l'agréable ? Il n'y a que l'honnête qui puisse faire partie de l'honnête. Le souverain bien ne sera pas dans toute sa pureté , quand il sera combiné avec une chose de moindre prix : la joie même qui naît de la vertu , quoiqu'un bien , ne fait cependant point partie du bonheur absolu ; non plus que le plaisir & la tranquillité , quelques belles que soient les causes qui les aient fait naître : ces biens sont la

suite & non le complément du bonheur. Mais celui qui associe la vertu & la volupté, & qui rend même entr'elles le partage inégal, détruit la solidité de l'un de ces biens par la fragilité de l'autre, & perd sa liberté, qui ne devient aliénable que quand elle ne voit rien au-dessus d'elle. On commence à avoir besoin de la fortune, ce qui est le comble de l'asservissement; on mène une vie inquiète, soupçonneuse, alarmée: on redoute les événements, on dépend des circonstances.

Vous ne donnez point à la vertu une base solide & immobile, mais un appui chancelant & incertain. Quoi de plus incertain en effet que l'attente des biens fortuits, & les révolutions du corps & des objets qui le regardent? Comment pouvoir obéir à Dieu, recevoir avec résignation tous les événements, ne point murmurer contre le destin, quand on est sensible aux moindres aiguillons de la volupté ou de la douleur? Ajoutez qu'avec ce penchant pour le plaisir, on est un mauvais gardien ou vengeur de sa patrie, & un mauvais défenseur de ses amis.

Plaçons donc le bonheur dans un asyle d'où la violence ne puisse l'arracher, dans

un lieu inaccessible à la douleur , à l'espérance , à la crainte , à tous les objets qui peuvent la détériorer. Il n'y a que la vertu qui puisse s'élever à cette hauteur , il n'y a que ses pas qui puissent franchir cette montagne escarpée : elle saura se tenir ferme contre toutes les attaques , supporter tous les événements , non-seulement avec patience , mais même avec plaisir ; elle saura que toutes les situations pénibles sont des loix de la Nature. Semblable à un soldat courageux , qui supporte les blessures , qui compte ses cicatrices , & qui percé de traits aime encore en mourant le Général pour lequel il expire ; elle aura toujours présent cet ancien précepte (1) : *Suivez Dieu.*

Quiconque se plaint, pleure & gémit ; n'est pas moins forcé d'obéir , & , malgré sa résistance , d'exécuter les ordres qui lui sont imposés. Quelle folie de se laisser traîner plutôt que de suivre de bon gré ! N'est-ce pas avoir perdu la raison

(1) Boèce donne ce précepte à Pythagore ; mais Plutarque & Cicéron l'attribuent à l'un des sept Sages. Voyez Boèce , *de consolat. Philosoph.* lib. 1 , profa 4 , pag. 34 , *édit. Varior.* & Cicér. *de Finib. honor. & malor.* lib. 3 , cap. 22 , avec la note de Davies sur ce passage.

& le souvenir de sa condition , que de se plaindre des accidents fâcheux , d'être étonné & de s'affliger de ce qui arrive aux bons comme aux méchants ; je parle des maladies , de la mort , des infirmités , & des autres traverses auxquelles la vie humaine est exposée. Souffrons avec courage ce que la constitution de l'univers nous oblige de souffrir. Nous avons fait serment de supporter tous les accidents d'une vie mortelle , & de n'être pas émus de tout ce qui n'est pas en notre pouvoir d'éviter. Nous sommes nés dans une Monarchie où notre liberté consiste à n'obéir qu'à Dieu.

C H À P I T R E X V I .

C'EST donc sur la vertu qu'est fondée la vraie félicité. Que vous conseillera-t-elle ? de ne regarder comme bien , ou comme mal , que ce qui part du vice ou de la vertu : elle vous conseillera d'être inébranlable contre le mal , afin d'imiter Dieu autant que vous le pourrez. Que vous promet-elle pour une telle entreprise ? un bonheur immense , égal à celui des Dieux. Vous ferez libre , inattaquable , à l'abri des pertes. Vous ne ferez

jamais frustré dans vos entreprises, arrêté par aucun obstacle ; tout vous réussira , plus d'adversité pour vous , plus d'événements imprévus , ou qui vous contrarient.

La vertu de cet enthousiasme divin de la perfection suffit donc pour être heureux. Que dis-je , elle suffit ? elle est plus que suffisante. Qu'est-ce qui peut manquer à un homme sans desirs ? quel besoin des objets extérieurs peut avoir celui qui a rassemblé tous ses biens en lui-même ? Néanmoins l'homme qui marche vers la vertu , quoique avancé dans la route , a besoin de quelque indulgence de la fortune , pendant qu'il lutte encore dans le tourbillon de l'humanité , sans avoir pu briser tous les liens mortels. Quelle différence donc entre lui & les autres hommes ? C'est que les uns sont (1) liés , les autres garrotés , d'autres chargés de chaînes ; tandis que celui qui a fait des progrès , & qui s'est élevé au-dessus des mortels , porte la chaîne plus lâche : il n'est pas encore libre , mais il en est bien près.

(1) Sénèque fixe dans ce passage la vraie signification des verbes *alligari* , *adstringi* , *distringi* , entre lesquels il y a comme on le voit des nuances sensibles , & qu'il est important de connoître.

C H A P I T R E X V I I .

Si donc quelqu'un des détracteurs de la Philosophie vient me dire , suivant la coutume : pourquoi votre conduite ne répond-elle pas à vos discours ? pourquoi ce ton soumis avec vos supérieurs ? pourquoi regardez-vous l'argent comme une chose nécessaire , & la perte comme un malheur ? Pourquoi ces larmes , quand on vous annonce la mort de votre femme , de votre ami ? D'où vient cet intérêt que vous prenez à votre réputation ; ces impressions que vous font les traits de la satire ? Pourquoi vos terres sont-elles plus cultivées que ne l'exigent vos besoins naturels ? Pourquoi vos repas ne sont-ils pas conformes à vos préceptes ? Pourquoi ces meubles éclatants , ces vins plus vieux que vous-même , ces projets innombrables , ces arbres qui ne produisent que (1) de l'ombre ? Pourquoi votre

(1) Tels que les lauriers , les platanes , les cypres. Comment ne pas s'étonner , dit à ce sujet Plin. , que l'on fasse venir des climats éloignés , & pour ainsi dire d'un autre monde , des arbres , dont toute l'utilité se borne à nous prêter

femme porte-t-elle à ses oreilles la fortune d'une maison opulente ? Pourquoi vos esclaves sont-ils ornés des étoffes les plus précieuses ? Pourquoi le service est-il un art chez vous ? Pourquoi l'argenterie n'est-elle pas placée au hasard, mais artistement arrangée sur votre table ? Pourquoi ces maîtres dans (2) l'art de découper ?

Ajoutez, si vous voulez, pourquoi ces possessions au-delà des mers ; ces biens que vous ne connoissez pas vous-même ? Il est également honteux & de ne pas connoître vos esclaves, si vous en avez peu, & d'en avoir tant que votre mémoire n'y puisse suffire. Je vous aiderai moi-même dans vos reproches, & je vous en suggérerai auxquels vous ne pensez pas ; mais je me borne à vous répondre pour

leur ombre : *quis non jure miretur arborem
umbra gratia tantum ex alieno petitam orbe ?
platanus hac est*, &c. PLIN. *Nat. Hist.* lib. 12,
cap. 1, sect. 3, edit. Harduin.

X (2) Les esclaves qui coupoient les viandes & dépeçoient les volailles, s'appelloient *carptores*, *diribitores*, *scissores*. Voyez JUVENAL. *satyr.* 9, vers. 110. ADULÈE, *Métamorph.* lib. 2, cap. 33, edit. Pricæi, Goudæ, 1650 ; PETRON. *Satyr.* c. 36 ; JUST. LIPS. *Saturn.* l. 2, c. 2. Juvénal les appelle ailleurs *cheironomontas*, *sat.* 5, vers. 121.

le présent. Je ne suis pas encore un Sage ; & même , pour laisser toujours quelque aliment à votre satire , je ne le serai jamais. Je ne me propose pas d'égaliser les plus vertueux , mais de surpasser les méchants. Il me suffit de retrancher chaque jour quelque chose de mes défauts , & de faire la guerre à mes erreurs. Je n'ai point recouvré la santé , je ne la recouvrerai même jamais ; je cherche plutôt des palliatifs , que des remèdes pour ma goutte ; content si les accès en sont moins fréquents & moins douloureux. Je sens bien qu'auprès de vous , je ne suis qu'un foible coureur.

X CHAPITRE XVIII.

Ce n'est pas pour moi que je réponds ainsi ; hélas ! je suis encore plongé trop avant dans la fange des vices ; mais je réponds pour quelqu'un qui a déjà fait des progrès. Vous parlez d'une façon ; & vous vivez d'une autre ! Ames perverses , ennemies de tout bien , apprenez que ces reproches ont été faits aux Platon , aux Epicure , aux Zénon ! ces grands hommes enseignoient comment

il falloit vivre, & non comment ils vivoient. Ce n'est pas de moi que je parle, c'est de la vertu ; & lorsque je fais le procès aux vices, je commence par les miens ; quand je le pourrai , je vivrai comme je dois. Votre malignité , avec tout son fiel , ne me détournera pas de la vertu : le poison que vous répandez sur les autres , & qui vous tue les premiers , ne m'empêchera pas de continuer à louer la conduite qu'il faut tenir , plutôt que celle que je tiens ; d'adorer la vertu , & de me traîner de loin sur ses traces. Attendrai-je qu'il y ait quelque chose d'inviolable pour une malignité qui n'a pas même respecté Rutilius & Caton ? Peut-on ne pas paroître trop riche à des gens qui n'ont pas trouvé que Démétrius le Cynique fût assez pauvre ? cet homme intrépide , luttant sans cesse contre tous les besoins de la nature , plus pauvre que tous les autres Cyniques , parcequ'en s'interdisant la possession , il s'interdisoit encore la demande ; hé bien ! voilà l'homme qu'on ne trouve pas assez indigent. Cependant s'il y avoit quelque reproche à lui faire , ce seroit d'avoir plutôt fait profession de pauvreté que de vertu.

C H A P I T R E X I X.

DIODORE, Philosophe Epicurien, vient de terminer sa vie par une mort volontaire : on l'accuse d'avoir agi contre les préceptes d'Epicure , en se tuant lui-même ; son action paroît insensée aux uns, & téméraire aux autres. Pour lui, au comble du bonheur , satisfait de sa conscience, il s'est rendu témoignage en mourant , il a loué le repos d'une vie amenée jusqu'au port , & heureusement mise à l'ancre ; il a prononcé ce vers que vous n'avez entendu qu'avec chagrin , comme si vous étiez obligé d'en dire autant :

J'ai vécu, du destin j'ai fourni la carrière (1)

Ainsi vous attaquez la vie de l'un & la mort de l'autre. Le nom seul d'un homme recommandable par un mérite éclatant , vous fait japper , comme de petits chiens à la rencontre d'un inconnu : il est intéressant pour vous que personne ne paroisse homme de bien, comme si la vertu

(1) Vixi, et, quem dederat cursum Fortuna, peregre.
VIRG. *Æneid. lib. 4, vers. 653.*

d'autrui étoit le reproche de vos crimes; le parallele de leur vertu avec votre bassesse est un supplice pour vous. Vous entendez mal vos intérêts : si les partisans de la vertu sont avarés, débauchés, ambitieux, qu'êtes-vous donc, vous à qui le nom même de la vertu est odieux ? Vous les accusez de ne pas conformer leur conduite à leurs leçons : qu'y a-t-il de surprenant, puisque ces leçons fortes & sublimes sont capables de mettre au-dessus des tempêtes de la vie; puisqu'ils travaillent à se détacher de ses croix dans lesquelles chacun de vous enfonce tous les jours de nouveaux clous ? Les malheureux forcés d'aller au supplice, ne sont attachés qu'à un seul gibet ; mais ces insensés qui se punissent eux-mêmes ont autant de croix que de passions ; & cependant leur malignité médisante trouve encore à s'égayer sur le compte des autres. Je croirois qu'ils en ont le loisir, si je ne les voyois de leur gibet cracher sur les spectateurs.



C H A P I T R E X X .

Les Philosophes ne font pas ce qu'ils disent ; cependant ils nous sont très-utiles en nous parlant , en produisant des pensées honnêtes. S'ils agissoient comme ils parlent , quelle félicité seroit préférable à la leur ? mais en attendant , des discours vertueux , des sentiments louables , ne sont pas des objets à dédaigner. Les études utiles méritent notre estime , indépendamment même de la pratique : est-il étonnant , que par des routes si difficiles , ils ne s'élèvent pas jusqu'au sommet ? Ces grands hommes , dans leur chute même , sont admirables par la hardiesse de leur entreprise. Il y a de la noblesse à considérer moins ses propres forces que celles de la nature ; à tenter les efforts les plus pénibles , à concevoir des projets au-dessus de la portée des âmes les plus hautes. Qu'est-ce que se propose un tel homme ? » Je veux , dit-il , voir » arriver la mort avec autant de fermeté que j'en entends parler : je me » résignerai aux travaux , quels qu'ils » soient : mon âme soutiendra mon corps » chancelant :

» chancelant : je mépriserai les richesses
» présentes comme absentes , sans être ni
» plus triste pour les savoir ailleurs , ni
» plus fier pour les voir autour de moi.
» Que la fortune vienne à moi , qu'elle
» me quitte , je ne m'en appercevrai
» pas : je verrai toutes les terres des au-
» tres , comme si elles m'appartenoient ,
» & toutes les miennes comme si elles
» appartenoient à d'autres. Je vivrai ,
» persuadé que je suis né pour les autres ,
» & j'en rendrai grâces à la Nature.
» Que pouvoit-elle faire de mieux
» pour moi ? elle m'a fait naître pour
» tout le monde , & tout le monde pour
» moi. Les biens que je pourrai posséder ,
» je ne les garderai point en avarice , je
» ne les dissipai point en prodige : je
» ne croirai vraiment jouir que de ce
» que j'aurai donné avec discernement.
» Je ne compterai pas mes bienfaits , je
» ne les peserai pas , je les apprécierai
» d'après le mérite de celui qui les re-
» cevra : s'il en est digne , je ne croirai
» pas avoir fait beaucoup. Je ne pren-
» drai jamais l'opinion , mais ma con-
» science , pour règle de mes actions ;
» mon propre témoignage vaudra pour
» moi celui de tout un peuple. Mon but
» en buvant & mangeant sera de satisfaire

» les besoins de la nature , & non pas
» de remplir & de vuidier mon estomac.
» Je me rendrai agréable à mes amis ;
» doux & traitable avec mes ennemis ,
» ils me fléchiront avant de me deman-
» der pardon ; j'irai au devant des de-
» mandes honnêtes. Je saurai que le
» monde est ma patrie ; que les Dieux
» la gouvernent ; qu'ils sont au-dessus
» de moi & qu'ils m'environnent ; qu'ils
» ont les yeux ouverts sur toutes mes
» paroles & mes actions. Quand la Na-
» ture redemandera mon ame , ou que
» la raison la bannira de mon corps , je
» sortirai en assurant que j'ai toujours
» chéri la vertu & les occupations hon-
» nêtes ; que je n'ai fait aucun tort à la
» liberté de personne , encore moins à
» la mienne ».



✶ CHAPITRE XXI.

SE proposer un tel but , vouloir y parvenir , le tenter ; c'est s'acheminer vers les Dieux : si l'on ne s'éleve jusqu'à eux , au moins on tombe de haut. O vous , qui haïssez la vertu & ses adorateurs , vous ne faites rien de nouveau. Les yeux malades craignent le soleil , & l'éclat du jour est odieux aux animaux nocturnes ; ils s'enfuient dès qu'il paroît , regagnent leur cachette , & se blotissent dans quelque fente ténébreuse. Gémissez donc , exercez votre malheureuse langue à outrager les gens de bien ; poursuivez , mordez , vous vous casserez plutôt la dent , que de l'enfoncer. Pourquoi cet homme , qui se donne pour Philosophe , vit-il dans l'opulence ? Il dit que les richesses sont méprisables ; pourquoi en possède-t-il ? il regarde la vie comme indifférente , & cependant il vit : la santé n'est pas un bien à ses yeux , & pourtant il est très-attentif à la conserver de son mieux. A l'entendre , l'exil n'est qu'un vain nom : le grand malheur , dit-il , de changer de pays ! Eh bien ! laissez-le

faire , il vieillira dans sa patrie. Il ne trouve pas de différence entre la vie la plus longue & la plus courte , cependant il cherche à prolonger la sienne , & parvient tranquillement à une vieillesse pleine de vigueur. Quand il dit qu'on doit mépriser tous ces objets , ce n'est pas pour s'en priver , mais pour en jouir sans inquiétude ; il ne les rejette point , mais il les suit lorsqu'ils s'en vont. Où la fortune peut-elle placer plus sûrement les richesses , que chez un dépositaire qui les lui restituera sans se plaindre ?

Dans le temps où M. Caton louoit les Curius , les Coruncanius , & ce siècle heureux où la possession de quelques lames d'argent attiroit l'animadversion du Censeur , il possédoit lui - même quatre cents mille sesterces : c'étoit moins , sans doute , que Crassus , mais plus que Caton le Censeur : la disproportion de ses biens à ceux de son bifayeul , étoit plus grande que celle des biens de Crassus comparés aux siens. Eh bien ! s'il lui étoit venu une fortune plus considérable , il ne l'auroit pas méprisée.

Le Sage ne se regarde pas comme indigne des biens de la fortune : il n'aime pas les richesses , mais il les préfère ; il ne leur ouvre pas son cœur , mais sa

maison ; il ne les rejette pas , mais il en modere l'usage ; il n'est pas fâché qu'il se présente une occasion de plus d'exercer sa vertu.

CHAPITRE XXII.

PEU - ON douter que le Sage ne trouve plus d'occasion de déployer son ame dans l'opulence que dans la pauvreté ? Dans celle - ci il ne montre qu'une espece de vertu , qui consiste à ne point se laisser abattre ni terrasser ; dans les richesses au contraire , la tempérance , la libéralité , l'économie , la distribution des bienfaits , la magnificence , trouvent un champ libre pour s'exercer. Le Sage ne se méprisera pas , pour être d'une petite taille ; mais il préférera une haute stature : il n'en sera pas moins sage pour être maigre & privé d'un œil ; mais il aimera mieux avoir un corps robuste : il n'oubliera point pour cela qu'il possède en lui-même un bien plus estimable. Il supportera la mauvaise santé , mais il souhaitera la bonne. Il y a des avantages qui , tout modiques qu'ils sont en eux-mêmes , & sans influer sur le bien principal ,

ajoutent cependant quelque chose au contentement perpétuel qui naît de la vertu. Les richesses causent au Sage la même satisfaction qu'au navigateur un vent heureux & favorable , qu'à tous les hommes un beau jour , & un lieu propre à garantir des frimats de l'hiver. Est-il un Sage , je parle des nôtres pour lesquels l'unique bien est la vertu , qui nie que les avantages mêmes que nous appelons indifférents , n'aient quelque prix , & ne soient préférables les uns aux autres ? Il y en a quelques-uns auxquels on accorde un peu de considération , & à d'autres davantage. Ne vous y trompez donc pas, les richesses sont au nombre des choses qu'on préfère.

Pourquoi donc , direz - vous , se moquer de moi , puisqu'elles tiennent dans votre esprit le même rang que dans le mien ? Voulez-vous sentir la différence qui se trouve entre nous ? Si les richesses m'échappent, elles ne m'ôteront rien, que leur possession ; au lieu que si elles vous quittent , vous demeurerez accablé & comme arraché à vous - même. Les richesses occupent une place chez moi , chez vous elles occupent la première. En un mot , elles m'appartiennent , & vous leur appartenez.

X CHAPITRE XXIII.

CESSEZ donc d'interdire les richesses aux Philosophes ; on n'a jamais condamné la sagesse à la pauvreté. Le Sage aura d'amples richesses , mais elles n'auront été dérobées à personne , elles ne seront pas souillées du sang des autres ; elles ne seront point le fruit de l'injustice ni d'un gain sordide ; elles pourront sortir de chez lui d'une façon aussi louable qu'elles y feront entrées ; il n'y aura que la malignité qui en pourra gémir. Accumulez-les tant que vous voudrez ; si elles sont honnêtes , on pourra les convoiter , mais on ne pourra pas les réclamer. Le Sage ne repoussera point les faveurs de la fortune : un patrimoine acquis par des voies légitimes ne le rendra pas plus vain , & ne le fera pas rougir. Il éprouvera même une noble fierté , si en ouvrant sa maison , pour y faire entrer ses concitoyens , il peut leur dire avec assurance : que chacun emporte d'ici ce qu'il reconnoît lui appartenir. Il sera grand au milieu de ses richesses , si l'effet répond à cette invitation , si après l'examen il

n'en devient pas plus pauvre. Qui, je le répète, s'il soutient sans crainte les recherches du peuple ; si l'on ne trouve chez lui rien sur quoi jeter la main, il aura la hardiesse d'être riche même aux yeux de tout le monde.

Si le Sage est incapable d'admettre dans sa maison un seul denier qui ne viendrait point par une bonne voie, il ne refusera pas non plus une opulence, qui sera un présent de la fortune ou le fruit de la vertu. Et pourquoi refuseroit-il de les loger ? qu'elles viennent, il leur donnera l'hospitalité. Il ne les prodiguera pas, mais il ne les enfouira pas non plus ; dans l'un il y auroit de la folie, & dans l'autre de la foiblesse & de la pusillanimité, en ce qu'il se croiroit possesseur d'un bien fort précieux. Mais encore un coup, il ne les chassera pas de sa maison. Quelle seroit sa raison ? leur diroit-il, vous m'êtes inutiles ? se diroit-il à lui-même, je ne fais pas faire usage des richesses ? De même qu'avec la possibilité de voyager à pied, il préférera une voiture ; il voudra aussi être riche, s'il le peut : mais il possédera ses biens comme des avantages légers & fugitifs ; il ne souffrira pas qu'ils soient à charge ni aux autres ni à lui-même. Il donnera ..

.... vous ouvrez les oreilles, déjà vous tendez la main ! Mais quand je dis qu'il donnera , ce sera aux gens de bien , ou à ceux qu'il pourra rendre tels : il donnera avec discernement , son choix tombera sur les plus dignes. Il saura qu'il doit rendre compte de sa dépense comme de sa recette : il donnera pour des motifs honnêtes & louables. Un don mal placé doit être mis au nombre des pertes honteuses : sa bourse s'ouvrira facilement, mais elle ne fera point percée ; l'argent en sortira , mais il n'en tombera point.



CHAPITRE XXIV.

ON se trompe, si l'on croit que donner soit une chose facile : on y trouve plus de difficulté qu'on ne pense , lorsqu'on veut consulter la raison , & non pas répandre son bien au hasard & en aveugle. Je préviens l'un , je m'acquitte avec l'autre ; je secoure celui-ci , j'ai pitié de celui-là : je pourvois aux besoins de cet autre ; il ne faut pas que sa pauvreté le détourne & l'absorbe. Il est des gens à qui je ne donnerai point , quoiqu'ils soient dans le besoin , parcequ'ils y seront toujours , quelque chose que je leur donne. Il y en a à qui j'offrirai , d'autres que je forcerai de recevoir. Je ne puis être inattentif dans une affaire de cette importance : je ne place jamais mieux mon argent , que quand je le donne.

Quoi ! me dira-t-on , vous donnez donc pour recevoir ? Non ; c'est pour ne pas perdre : il faut placer les bienfaits de manière à ne pouvoir jamais être redemandés , mais à pouvoir être restitués ; c'est un trésor enfoui dans la terre , qu'on n'en retire que dans les cas pressants.

La maison même de l'homme riche , combien n'offre - t - elle pas de matiere à sa bienfaisance ? Qui a jamais prétendu borner la libéralité aux hommes libres ? La Nature veut que nous soyons utiles à tous les hommes , esclaves ou libres , ingénus ou affranchis , affranchis pleinement & absolument (1), ou en présence de ses amis , n'importe , par - tout où se

(1) Au texte: *Justae libertatis, an inter amicos data.* Il y avoit chez les Romains deux sortes de liberté : l'une appelée *libertas justa*, & l'autre *libertas injusta* ou *minus justa*. Ceux à qui on accordoit la premiere, étoient pleinement & absolument libres, & ne pouvoient plus redevenir esclaves. Ceux, au contraire, qui n'étoient libres que de la seconde espece de liberté, pouvoient être soumis de nouveau au joug de la servitude. „ Nos Peres , dit Tacite , inventerent deux manieres d'affranchir, afin de laisser au patron le „ pouvoir de reprendre son bienfait , ou d'y en „ ajouter un nouveau. Quiconque n'a point été „ déclaré libre avec les formalités requises, reste „ comme engagé dans les liens de l'esclavage”. *Quin & manumittendi duas species institutas, ut relinqueretur poenitentia aut novo beneficio locus. Quos vindicta patronus non liberaverit, velut vinculo servitutis attineri.* Anal. lib. 13, cap. 27.

On obtenoit la liberté absolue (*libertatem justam*) de trois manieres différentes : *censu* , *vindicta* , *testamento*. Les esclaves qui, du consentement ou de l'ordre de leur maître , se faisoient enregistrer sur le rôle du Censeur ,

trouve un homme , la bienfaisance peut s'exercer. Le Sage peut donc répandre ses bienfaits dans l'intérieur même de sa

devenoient Citoyens Romains , & jouissoient de tous les droits attachés à ce titre.

Censebantur antiquitus soli Cives Romani. Si quis ergo, consentiente vel jubente domino, nomen detulisset in censum, Civis Romanus fiebat, & servitutis vinculo solvebatur : atque hoc erat *censu fieri liberum* , per consensum domini nomen in censum deferre, & effici Civem Romanum **BOETHIUS, lib. I in Topica Ciceronis.**

La seconde espece d'affranchissement *manumisso vindictâ* , donnoit les mêmes privileges : celui-ci se faisoit en présence du magistrat. Le Maître conduisoit son esclave, tête nue, devant le Préteur , & prononçoit ces paroles : Je veux que cet homme soit libre , & je lui accorde le droit de Bourgeoisie Romaine : *Hunc hominem liberum esse volo jure Quiritium*. Alors le Liéteur, & non pas le Préteur , comme l'ont avancé quelques Critiques, touchoit plusieurs fois avec une verge ou une petite baguette (*festuca*) la tête de celui qu'il mettoit en liberté.

. quem ter vindicta quaterque
Imposita haut unquam miserâ formidine privet.
HORAT. Sarr. 7. lib. 2, vers. 76. 77.

Enfin on affranchissoit son esclave par testament (*testamento*). La liberté acquise de cette manière étoit directe ou par fideicommiss (*libertas directa seu fideicommissaria*). Elle étoit directe si le Maître donnoit la liberté à son esclave en ces termes : Que Stichus mon esclave soit

maison; il peut exercer la libéralité, dont le nom n'annonce pas qu'il faut donner à des hommes libres, mais qu'il faut don-

libre : *Stichus servus meus liber esto*. Si au contraire il se servoit de l'une de ces formules ; je prie , je supplie , je confie à votre bonne foi : *rogo , precor , fidei tuæ committō* : alors la liberté de l'esclave ne dépendoit plus de la volonté du maître , mais de la bonne foi de celui qu'il avoit institué son héritier.

Telles étoient les trois manieres dont les esclaves pouvoient devenir Citoyens Romains. Mais il y avoit encore deux autres especes d'affranchis; *liberti latini* & *liberti dedititii*. Les premiers se faisoient de même de trois manieres, par lettres , au milieu de plusieurs amis, ou dans un festin : (*per epistolam , per mensam , inter amicos*). Les lettres qui accordoient l'affranchissement , devoient être souscrites & signées de cinq personnes.

Sancimus itaque, si quis per epistolam servum suum in libertatem perducere maluerit, licere ei hoc facere quinque testibus adhibitis, qui post ejus litteras, sive in subscriptione positas, sive per totum textum effusas, suas litteras supponentes, fidem perpetuam possint chartulæ præbere. Et si hoc fecerit, sive per se scribendo, sive per tabularium, libertas servo competat, quasi ex imitatione codicilli delata : ita tamen, ut ipso patrono vivente, & libertatem, & Civitatem Romanam habeat. Voyez le Code, lib. 7, titul. 6.

L'affranchissement qu'on donnoit au milieu de plusieurs amis (*inter amicos*) se faisoit de la maniere suivante: le Maître disoit en présence

ner librement. Cette libéralité dans le Sage ne se prostituera jamais à des hommes vils & méprisables ; elle ne se fati-

de ses amis que son esclave étoit libre. C'est de cette espece d'affranchissement dont Sénèque parle dans le passage qui fait le sujet de cette note , & on en trouve encore un exemple dans les lettres de Pline le jeune. " Si vous
 „ avez envie, dit-il à Fabatus , d'affranchir
 „ avec les cérémonies ordinaires les esclaves
 „ à qui ces jours passés vous avez déjà, en présence de vos amis , donné la liberté " , &c. *Si voles vindictâ liberare quos proximè inter amicos manumisisti . . . Lib. 7 , epist. 16.* La cérémonie de cet affranchissement devoit se faire de même en présence de cinq témoins : *Et si quem inter amicos libertatem servo suo dare maluerit , licebit ei similiter quinque testibus adhibitis suam explanare voluntatem ; Et , quod liberum eum esse voluerit , dicere.* Cod. lib. 7, titul. 6.

L'affranchissement appelé *manumissio per mensam*, *sive convivii adhibitio*, étoit à peu près aussi simple. Le Maître admettoit à sa table son esclave, & déclaroit qu'il le faisoit ainsi boire & manger avec lui pour lui donner la liberté : *Cum libertatis danda gratiâ servum convivio adhibebant.*

A l'égard des affranchis appelés *liberti dedititii*, c'étoient des esclaves qui avoient été punis publiquement pour quelque crime commis , & qui conservoient encore sur leurs visages , ou sur quelque autre partie de leur corps , les marques ineffaçables & non équivoques de la flétrissure qu'ils avoient subie. Ceux de ces

guera jamais au point de ne pouvoir s'exercer amplement à la vue d'un homme qui mérite qu'on lui fasse du bien.

esclaves qu'on affranchissoit, s'appelloient *liberti dedititii*, comme on le voit par ce passage du Jurisconsulte *Gajus* :

Dedititii sunt, dit-il, qui post admissa crimina suppliciiis subditi, & publicè pro criminibus cæsi sunt; aut in quorum facie vel corpore quæcumque indicia aut igne aut ferro impressa sunt, ut deleri non possint. Hi, si manumissi fuerint, dedititii appellantur. §. 3. Institut. de jure personarum.

Ces affranchis étoient les plus vils de tous, & ne pouvoient jamais devenir Citoyens Romains. Ulpien compte parmi eux ceux qui avoient été torturés pour des crimes dont ils étoient véritablement coupables : *Dedititiorum numero sunt, qui pœna causâ vinciti sunt à Domino, quibus vestigia scripta fuerunt, qui propter noxam torti nocentesque inventi sunt §. 11. tit. 1. Fragmentorum.* En effet, le Jurisconsulte Paulus nous dit que celui qui avoit été puni innocemment, pouvoit obtenir la liberté absolue : *Tormentis apud Præsidem subiectus, & de nullo crimine confessus, ad justam libertatem perducipotest.* Sententiar. lib. 4, tit. 12. Voyez sur cette matiere Brissou, de verbor. significat. lib. 10, voce *libertas* & *liberti*, edit. Halle Magdeburg. 1743 ; le petit Traité de Guillaume de Loon, intitulé *Eleutheria, sive de manumissione servorum apud Romanos.* Ultraject. 1685 ; & les Institutes de Justinien, lib. 1, tit. 5 de *Libertin.* ainsi que le Code, lib. 7, tit. 5 de *dedititiâ libertate tollendâ*, & le titre 6 de *latina libertate tollendâ.*

N'allez donc pas donner un mauvais sens aux discours honnêtes , mâles & vigoureux que tiennent les amis de la Sagesse. Remarquez d'abord une chose , c'est qu'il y a de la différence entre celui qui étudie la Sagesse, & celui qui l'a déjà acquise. Le premier vous dira : je parle bien , mais je suis encore plongé dans les vices ; ne me jugez pas sur mes préceptes ; je suis encore occupé à travailler sur moi ; à me former , à m'élever jusqu'à mes modèles : quand j'aurai fait les progrès que je me propose , vous pourrez exiger que mes actions soient conformes à mes paroles.

L'homme parvenu au faîte de la Sagesse tiendra un langage différent ; il vous dira :
« D'abord ne vous permettez pas de
» juger ceux qui valent mieux que vous :
» je possède déjà un des premiers avantages de la vertu , celui de déplaire aux
» méchants. Mais pour vous montrer
» combien j'envie peu le sort d'aucun
» mortel, apprenez à quoi je m'engage,
» & le prix que j'attache aux objets :
» je prétends que les richesses ne sont pas
» un bien ; vû que si elles en étoient un,
» elles rendroient bons ceux qui les possèdent : mais comme on ne peut appeler un bien , ce qui se trouve chez

» les méchants , je leur refuse ce nom.
 » J'avoue pourtant qu'elles sont bonnes
 » à posséder , utiles , propres à procurer
 » de grands avantages ».

✱ C H A P I T R E X X V .

PUISQUE nous convenons tous deux que les richesses sont bonnes à posséder , vous demanderez pourquoi je ne les mets pas au rang des biens ? Quelle différence, direz-vous, y a-t-il entre les jugemens que nous en portons l'un & l'autre ?

Je vais vous l'expliquer. Supposez-moi dans la maison la plus opulente , où j'aie de l'or & de l'argent à volonté ; je ne m'en estimerai pas plus pour des avantages qui , bien que je les possède , sont hors de moi. Transportez-moi de cette maison sur le pont (1) Sublicien , & me

X (1) C'étoit un pont de bois, qu'Ancus Marcius fit construire sur le Tibre, & par lequel le Janicule communiquoit à la Ville. Tite-Live ajoute que ce fut le premier pont que l'on bâtit sur ce fleuve. *Id (janiculum) non muro solum , sed etiam , ob commoditatem itineris , ponte Sublicio , tum primum in Tiberi facto , conjungi Urbi placuit.* Tit. Liv. lib. 1. cap. 33. Denys d'Halicarnasse nous apprend à ce sujet

supposez confondu dans la foule des mendiants ; je ne m'en mépriserai pas davantage , pour me trouver avec des gens qui tendent la main pour recevoir les aumônes des passants. Qu'importe d'être privé d'un morceau de pain , quand on n'est pas privé du pouvoir de mourir ? Cependant je préfère cette maison opulente au pont Sublicien. Au milieu des plus riches ameublements de l'appareil le plus fastueux, je ne me croirai pas plus heureux pour être vêtu mollement, & pour fouler aux pieds la pourpre dans ma salle de festin. Je ne serai pas

une particularité curieuse : « Ancus Marcius ,
 „ dit-il , fit le pont Sublicius , où il n'est per-
 „ mis d'employer , ni cuivre , ni fer , & où il
 „ ne doit y avoir d'autre assemblage que celui
 „ du bois même. Il dure encore aujourd'hui ,
 „ il est spécialement tenu pour sacré , & si
 „ quelque chose manque , cela regarde les
 „ Pontifes, qui le font raccommoder après avoir
 „ fait des sacrifices particuliers ”. *Antiquit.
 Roman. lib. 3 , cap. 45 , page 176 , tom. I.
 Edit. Oxon. 1704.* Cette dernière circonstance
 est confirmée par Plutarque, qui dit que le soin
 de refaire & d'entretenir les ponts, appartient
 aux Pontifes , autant qu'aucun des sacrifices
 les plus saints , les plus immuables & les plus
 solennels. *Voyez Plutarque , vie de Numa ,
 opp. tom. I. p. 65. F. Edit. Paris. 1624.*

plus malheureux, si ma tête fatiguée repose sur une poignée de foin, si mon corps n'a d'autre lit qu'un matelas (2) dur, & dont

X (2) Au texte : *Si super circense tomentum, per sarturas veteris lintei effluens incubabo.*

Tomentum circense est un matelas fait avec le duvet des roseaux (*arundinis panniculas*) ou, comme nous dirions aujourd'hui, un matelas de bourre. C'étoit le lit ordinaire du peuple & des pauvres, comme on le voit par ce passage d'un ancien Jurisconsulte (*lib. 3 de legatis.*) *Tomentum cognominabatur circense ex arundinibus concisis factum, idque stramentum habebatur plebeiorum.* Martial oppose ces matelas de bourre à ceux qu'on faisoit avec de la laine de Langres :

Tomentum concisa palus circense vocatur:

Hæc pro Lingonico stramina pauper emit.

Lib. 14. Epigr. 160.

Dans une autre Epigramme il conseille à ceux qui, couchés sur un matelas trop applati, sentent la sangle de leur lit, de faire usage de ces matelas de laine de Langres :


Oppressæ nimium vicina est fascia plumæ?

Vellera Lingonicis accipe rafa sagis.

Lib. 14. Epigr. 159, cui lemma, tomentum Lingonicum.

A l'égard de l'épithète *circense*, Turnebe pense qu'on appelloit ainsi ces matelas, parcequ'autrefois dans les jeux circenses les pauvres avoient coutume de se coucher dessus : *Circense autem tomentum hoc vocabatur, quod fortasse initio circensibus spectaculis sibi substernere solerent.* Adversar. lib. 9, cap. 24, edit. cit. ubi supra.

cune vertu qui ne coûte quelque travail. Les unes veulent être aiguillonnées , d'autres veulent être contenues. Un corps placé sur un plan incliné a besoin d'être ou poussé ou retenu , selon qu'on veut qu'il monte ou qu'il descende : de même il y a des vertus qui s'élèvent & d'autres qui s'abaissent. Doutez-vous , par exemple , que la patience, le courage , la persévérance , & les autres vertus qui se montrent dans l'adversité, ne soient du nombre de celles qui montent , qui se fatiguent, qui luttent sans relâche ? N'est-il pas également évident que la libéralité , la douceur sont sur le penchant de la montagne ? dans celles-ci nous sommes obligés de retenir notre ame , pour qu'elle ne se laisse pas emporter ; dans celles-là nous l'excitons , nous lui donnons du courage. Nous exercerions donc dans la pauvreté les vertus les plus vigoureuses , celles qui se fortifient par les combats mêmes ; & dans l'opulence, celles dont la prudence règle la marche & retient le poids.



CHAPITRE XXVI.

D'APRES cette distinction , je préfère les vertus dont l'exercice est tranquille , à celles dont la pratique exige de la fueur & du sang. Ainsi , dit le Sage , ce n'est pas moi qui vis autrement que je ne parle ; c'est vous qui ne m'entendez pas : le son de mes paroles frappe seul vos oreilles, & vous n'en pénétrez pas le sens. Quelle différence y a-t-il donc entre vous Sage, & moi Insensé, si nous désirons l'un & l'autre des biens ? Elle est grande : les richesses sont esclaves chez le Sage , & maîtresses chez l'Insensé. Il n'accorde rien aux richesses , elles vous accordent tout. Vous vous y accoutumez , vous vous y attachez , comme si l'on vous en avoit assuré la possession éternelle.

Le Sage ne pense jamais tant à la pauvreté , que quand il nage dans l'opulence. Un Général ne se fie jamais assez à la paix pour omettre les préparatifs de guerre ; il fait que la guerre est déjà déclarée , quoiqu'elle ne se fasse pas encore. Pour vous , vous demeurez stupéfait à la vue d'un beau palais , comme

s'il n'étoit pas exposé aux chûtes & aux incendies ; à l'aspect des richesses , comme si elles étoient au-dessus de tous les périls , & trop élevées pour que les coups de la fortune les puissent atteindre. Vous badinez avec les richesses , sans en prévoir les dangers : vous faites comme ces barbares , qui , ne connoissant pas l'effet des (1) machines de guerre (2) , regardent paisiblement les travaux des assiégeants , sans comprendre le but de ces machines construites au loin ; vous vous endormez au sein de la prospérité ; vous ne songez pas à la foule d'accidents qui peuvent d'un moment à l'autre vous enlever vos précieuses dépouilles. En enlevant au Sage les richesses,

(1) Tacite observe aussi que les ruses d'un siege & l'usage des machines sont la partie que les barbares savent le moins : *Nihil tam ignarum barbaris , quàm machinamenta & astus oppugnationum*. Annal. lib. 12, cap. 45.

(2) Voyez à ce sujet ce que César dit des Gaulois, qui se moquoient des différents travaux dont ils étoient tranquilles spectateurs , & qui furent ensuite tellement effrayés de l'effet des machines que César avoit fait construire pour renverser leurs murailles, qu'ils lui députèrent aussi-tôt des Ambassadeurs pour lui demander la paix. *De Bello Gallico. lib 2, cap. 30 , edit. Oudendorp. Lugd. Batav. 1757.*

on

on ne lui enleve aucun des biens qui lui sont propres ; il vit content du présent & tranquille sur l'avenir.

Socrate, ou quelqu'autre Philosophe, aussi ferme que lui contre les événements, disoit à des hommes tels que vous : Je ne me suis rien si fortement prescrit, que de ne pas régler ma conduite sur vos opinions : réunissez-vous pour tenir contre moi vos propos ordinaires ; je ne les regarderai pas comme des injures, mais comme les vagissements d'enfants qui souffrent. Ainsi parlera celui qui est parvenu à la sagesse, & dont l'ame exempte de vices a le droit de corriger les autres, non par haine, mais pour les guérir. Il ajoutera encore : votre estime me touche plutôt pour vous que pour moi : haïr & persécuter la vertu, c'est la disposition d'un désespéré. Vous ne me faites pas plus de mal, que n'en font aux Dieux ceux qui renversent leurs autels ; mais leurs efforts, quoique impuissants, décelent leur mauvaise volonté. Je supporte vos railleries, comme le grand Jupiter souffre les impertinences des Poètes, dont l'un lui donne des ailes & l'autre des cornes ; l'un le représente comme un adultère & un libertin, l'autre comme un Maître cruel

envers les Dieux , & injuste envers les hommes ; un autre , comme le corrupteur des jeunes gens & de ses propres parents ; un autre enfin , comme un parricide & un usurpateur du trône de son pere : fictions impies , qui ne pouvoient que délivrer les hommes de la honte de mal faire , s'ils eussent cru les Dieux aussi dépravés. Mais si vos discours ne me blessent pas , je vous donne des avis pour votre propre bien : embrassez la vertu ; croyez en ceux qui , après l'avoir long temps suivie , vous crient què c'est un bien inestimable , & qui paroît plus grand de jour en jour : adorez-la comme une divinité ; respectez ceux qui l'enseignent comme ses prêtres ; & toutes les fois qu'on en fera l'éloge avec un saint respect , gardez un silence profond & religieux. Cette expression , *Favete linguis* (3) , ne vient

(3) Quelques Critiques regardent ce passage comme une glose de copiste : mais cette conjecture me paroît sans fondement , & Juste Lipse a raison de la rejeter. La pensée de Sénèque est belle , & le tour qu'il a pris pour l'exprimer , est adroit & même ingénieux. C'est comme s'il avoit dit : „ Il n'appartient qu'aux gens de bien „ de vanter les charmes de la vertu , ils parlent „ de ce qu'ils connoissent & de ce qu'ils aiment ; „ mais ceux qui sont encore engagés dans les

point, comme plusieurs le croient, du mot *faveur*, mais on ordonne le silence dans la célébration des mystères, afin qu'ils puissent s'achever selon les cérémonies ordinaires, & sans être troublés par quelque parole malhonnête, ou quelque bruit indécent.

„ liens du vice, doivent garder le silence, de
„ crainte de se déceler en parlant une langue
„ qui leur est étrangere.

Il me semble que la pensée de Sénèque ainsi développée, présente un fort bon sens. D'ailleurs on trouve ce même passage, sans aucune variante, dans l'*Editio princeps*, & cette édition précieuse à beaucoup d'égards, a de plus le mérite d'être en général fort correcte.



CHAPITRE XXVII.

CE qu'il est sur-tout essentiel de vous recommander , c'est d'écouter attentivement & en silence les oracles qui sortent de sa bouche. Lorsqu'un imposteur agite son (1) sistre par l'ordre du ciel; lorsqu'un autre charlatan se déchiquete avec adresse les muscles, & ensanglante d'une

(1) Cet instrument qui étoit d'airain, quelquefois d'argent & même d'or, rendoit un son aigu : c'étoit un des attributs d'Isis. Les Prêtres consacrés au culte de cette Déesse, le portoient à la main dans la célébration de ses mystères, & l'agitoient fortement.

Tunc influunt turbæ sacris divinis initiatæ , viri feminæque omnis dignitatis & omnis ætatis , lintæ vestis candore puro luminosi : illæ limpido tegmine crines madidos obvolutæ , hi capillum derafi funditus , vertice prænitentes : magnæ religionis terrena sidera , æreis & argenteis , imò verò aureis etiam sistris argutum tintum constrepentes. *Apulei Metamorphos. lib. XI, pag. 245, edit. Pricæi Gouda, 1650.* Martial appelle le cortège de ces Prêtres, *Sistrata turba*.

Linigeri spigunt calvi, *SISTRATAQUE TURBA*
Lib. 12, Epigram. 29, vers. 19.

main (2) légère ses bras & ses épaules ; lorsqu'une frénétique en hurlant se traîne sur les genoux dans les rues ; lorsqu'un vieillard, vêtu de lin, couronné de laurier, portant (3) une lanterne en plein-jour, vous annonce à haute voix le courroux de quelque Dieu ; vous vous assemblez ,

✕ (2) Sénèque dit , *suspensâ manu* , pour insinuer que le plus souvent ces blessures étoient simulées, & que ces especes de Jongleurs avoient grand soin d'éviter de se faire mal. Ce qui prouve que tout cela n'étoit qu'un jeu, & consistoit dans un tour de main par lequel ils faisoient illusion aux spectateurs, c'est que l'empereur Commode, qui se plaisoit à voir couler le sang , ordonna aux Prêtres de Bellone de se déchiqueter réellement les bras : *Bellona servientes VERE exsecare brachium , præcepit studio crudelitatis.* LAMPRIIDIUS in vitâ Commod. cap. 9. inter Hist. August. script. tom. 1, edit. Varior.

✕ (3) Juste Lipse croit que les Prêtres Egyptiens dont Sénèque veut parler ici , espéroient , par cet appareil imposant , se rendre plus augustes & plus respectables aux yeux du peuple ignorant & superstitieux: *Sed & Sacrificuli ac Vates præferebant lucernam ac laurum : credo , ut augustiores se facerent ornatu illo festo & quasi sacro.* Elector. lib. 1, cap. 3. Il y avoit de même chez les Grecs des Prêtres porte-feu (*igniferi*) dont la fonction consistoit à allumer le feu sur les autels. Ces Prêtres étoient respectés des vainqueurs même. Voyez Suidas, voce *Πυρρῆς* , tom. 3, pag. 247 , edit. Kuster. Cantabrig. 1705.

vous prêtez l'oreille, vous ne doutez pas que ces fourbes ne soient inspirés, & vous alimentez réciproquement votre stupide crédulité. Et voilà Socrate lui-même, qui, au sortir de cette prison que sa présence a purifiée & rendue plus auguste que le Sénat même, vous crie : « Insensés ! ennemis des Dieux & des hommes ! quelle fureur vous porte à décrier ainsi la vertu , à violer par vos discours outrageants ce que la Nature a de plus saint ? Louez les gens de bien , si vous le pouvez ; sinon passez votre chemin. Ou si l'exercice de cette funeste licence a tant de charmes pour vous , acharnez - vous l'un contre l'autre. En prenant le ciel pour l'objet de vos fureurs , je ne dis pas que vous commettiez un sacrilège , mais vous perdez vos peines. J'ai moi-même été l'objet des sarcasmes d'Aristophane ; la foule des Poètes comiques a lancé contre moi ses fleches empoisonnées : ces attaques n'ont fait qu'augmenter l'éclat de ma vertu ; c'est un avantage pour elle d'être produite au grand jour. Personne ne connoît mieux ses forces que ceux qui les ont éprouvées en l'attaquant : ce n'est qu'en frappant un caillou qu'on s'apperçoit de sa dureté.

» Je me suis prêté à leurs attaques, com-
» me un rocher isolé au milieu d'une
» mer orageuse ; les flots ne cessent de
» le battre en tout sens , mais ne peu-
» vent ni le déplacer , ni même le dé-
» truire à la longue. Vous pouvez m'at-
» taquer , m'affaillir ; je triompherai en
» souffrant. Quand on s'attaque à des
» corps durs , c'est contre soi-même
» qu'on exerce sa force. Cherchez donc
» une matière plus molle & plus sou-
» ple , dans laquelle vos traits puissent
» pénétrer.

» Mais avez-vous le temps d'épier les
» vices d'autrui , & de décider ainsi des
» réputations ? Pourquoi, dites-vous, tel
» Philosophe est-il si bien logé ? pour-
» quoi tel autre mange-t-il avec tant
» d'appareil ? Vous observez des boutons
» sur le visage des autres , tandis que
» vous êtes rongé d'ulcères : c'est comme
» si l'on se moquoit des taches d'un beau
» corps , quand on est soi-même couvert
» de lepre. Reprochez à Platon d'avoir
» demandé de l'argent ; à Aristote d'en
» avoir reçu ; à Démocrite de n'en avoir
» fait nul cas ; à Epicure de l'avoir
» dissipé ; reprochez-moi (4) enfin

(4) Voyez sur ce passage la note de Juste
H iv.

» Alcibiade & Phedre. Que vous ferez
 » heureux , quand vous pourrez imiter
 » nos défauts ! Eh ! regardez plutôt les
 » vôtres, ces vices honteux dont vous
 » êtes criblé de toutes parts ; dont les
 » uns se produisent au dehors , & les
 » autres vous dévorent les entrailles.
 » Quoique vous connoissiez peu votre
 » état , la Nature n'est pas assez injuste,
 » pour qu'il vous reste le loisir d'exercer
 » votre langue médisante contre les gens
 » de bien ».

Lipse : il y réfute très - solidement ceux qui prétendent que Sénèque parle ici de lui-même, tandis qu'il est évident par tout ce qui précède ; & par la suite même du discours , que c'est toujours Socrate qui parle. La leçon de l'*Editio princeps* est ici fort différente ; elle porte : *mihi ipsi alibi & se & pedium objectare* ; ce qui est absolument inintelligible.

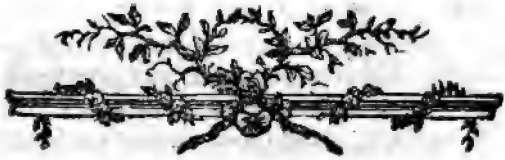


CHAPITRE XXVIII.

« VOILA ce que vous ne comprenez
 » pas; voilà pourquoi votre visage n'est
 » pas conforme à votre situation : vous
 » ressemblez à ces gens qui se réjouissent
 » dans le cirque ou au théâtre , tandis
 » que leur maison est dans l'affliction
 » pour un accident qu'ils ignorent. Mais
 » moi , du haut de l'atmosphère je vois
 » les tempêtes qui vous menacent , qui
 » ne feront crever le nuage que dans
 » quelque temps , ou qui dans le mo-
 » ment même vont vous emporter avec
 » vos biens. Que dis-je? actuellement
 » même votre ame n'est-elle pas , sans
 » le savoir , la proie d'un tourbillon
 » rapide , qui vous fait fuir & poursuivre
 » le même objet , qui tantôt vous élève,
 » tantôt vous précipite dans l'abîme où
 » vous êtes écrasés » ? »

(*) Juste Lipse assure qu'il y a ici une grande lacune, *hic lacuna ingens* : mais je ne crois pas le mal aussi grand qu'il le suppose ; peut-être même la liaison ne dépend-elle que d'une seule phrase.





DU LOISIR,
O U
DE LA RETRAITE
DU SAGE (*).

CHAPITRE XXVIII.

LE cirque est l'école du vice. Quand même la retraite ne seroit accompagnée d'aucune étude salutaire, elle seroit toujours utile par elle-même ; vous vaudrez mieux étant seul. Vous pouvez encore vous retirer auprès de quelque homme vertueux , choisir quelque grand

(*) Dans la première édition de Sénèque , ce Traité se trouve joint à celui de la Vie heureuse : cependant Juste-Lipse a cru devoir l'en séparer. Peut-être quelque lacune a-t-elle rompu la liaison qui étoit entr'eux.

modele sur lequel vous régliez votre conduite. Ajoutez qu'il vous sera plus facile de suivre le plan que vous aurez une fois arrêté, lorsqu'il ne viendra personne à la traverse, qui puisse, à l'aide du peuple, déranger vos projets encore mal affermis. C'est la retraite, qui donne à notre vie ce cours égal & uniforme qui interrompt sans cesse la diversité de nos projets. En effet, de tous nos maux le plus grand est de changer de vices; nous n'avons pas même le triste avantage de persister dans celui avec lequel nous sommes familiarisés; ils nous séduisent tous les uns après les autres: nous nous trouvons aussi mal de la légèreté que de la perversité de nos jugements: une inconstance, une fluctuation continuelle, nous fait abandonner ce que nous desirions, reprendre ce que nous avons abandonné: ainsi notre vie n'est qu'une alternative de desirs & de regrets. C'est que nous dépendons entièrement des jugements des autres, & que nous donnons la préférence à ce que la multitude loue & desire, plutôt qu'à ce qui est louable & desirable en soi; & nous ne jugeons une route bonne ou mauvaise que par le nombre des traces que nous y voyons,

parmi lesquels il n'y en a jamais de rétrogrades.

Vous allez me dire : » que faites-vous ,
 » Sèneque ? vous désertez votre parti ,
 » vos Stoïciens tiennent un langage
 » bien différent. Jusqu'au dernier souf-
 » fle de notre vie , disent-ils , nous se-
 » rons en action , nous ne cesserons de
 » travailler au bien public , d'aider les
 » particuliers ; de secourir nos ennemis
 » mêmes , & d'avoir toujours le bras
 » tendu. Nous ne prenons dans aucun
 » âge notre congé , & nous savons ,
 » comme le dit Virgile , *presser nos che-
 » veux blancs sous le casque* (1). Bien loin
 » de rester oisifs avant la mort , nous
 » voudrions que notre mort même ne

(1). *Canitiem galeâ premimus.*

Virgil. Æneid. lib. 9, vers. 612.

Racine a exprimé la même idée, avec toute la pompe & la majesté de la poésie , dans ces beaux vers de Mithridate :

Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes

Cachotent mes cheveux blancs sous trente diadèmes ;

Si le fond de la pensée est le même dans les deux poètes , on ne peut nier que le vers de Racine ne présente une image plus grande , plus imposante ; & c'est précisément cette manière d'imiter, qui distingue l'homme de génie du simple copiste.

» fût pas inutile. Pourquoi donc nous
» prêcher la morale d'Epicure dans le
» camp même de Zénon. Ne vaudroit-il
» pas mieux désertir franchement votre
» parti, que de le trahir ?

Je vous répondrai pour le moment :
qu'exigez-vous de moi, sinon d'imiter
mes chefs ? Eh bien ! j'aime mieux aller
où ils me conduisent, qu'où ils m'en-
voient.

CHAPITRE XXIX.

JE vais même vous prouver que je ne
m'écarte pas de la doctrine des Stoïciens ;
ils ne se sont pas eux-mêmes écartés de
la leur : & cependant je serois très-ex-
cusable de suivre plutôt leurs exemples,
que leurs préceptes. Je diviserai en deux
chefs ce que j'ai à vous dire. Je vous
prouverai d'abord qu'on peut, dès l'âge
le plus tendre, se livrer tout entier à la
contemplation de la vérité, se faire un
plan de retraite, & s'exercer en secret
à la vertu. Je vous prouverai en second
lieu, qu'on est encore plus en droit de
le faire, quand on a fini le temps de
son service, & que l'on peut, dans un
âge avancé, ramener ses pensées sur

d'autres objets. On peut faire, comme les Vestales (1) dont la vie est partagée entre des fonctions diverses , & qui , après avoir appris dans leur jeunesse la manière de célébrer les sacrifices , finissent par l'enseigner aux autres.

- ✕ (1) Plutarque dit que ces Vierges sacrées font vœu de garder la chasteté pendant trente ans. Les dix premières années sont employées au Noviciat , & à s'instruire de tout ce qu'elles doivent faire ; les dix suivantes elles mettent en pratique tout ce qu'elles ont appris , & les dix dernières elles enseignent les Novices. *His Vestalibus virginitas à Rege tricennalis præscripta : ejus primo decennio , quæ ad ceremonias pertinent discunt , medio funguntur sacerdotio , tertio alias instituant.* PLUTARCH. in Numâ , opp. tom. I , pag. 66. E. edit. cit. ubi sup. Ce passage de Plutarque est copié presque mot pour mot de Denys d'Halicarnasse. *Antiquit. Roman. lib. 2. cap. 67 , pag. 122. edit. Oxon : 1704.*



CHAPITRE XXX.

SI je vous prouve que ma doctrine est conforme à celle des Stoïciens, ce n'est pas que je me sois imposé la loi (1) de ne jamais contredire Zénon ni Chrysippe ; c'est parceque la raison me permet d'adopter leur avis : & quand on se restreint à celui d'un seul homme, ce n'est plus être d'une secte, mais d'une faction. Plût à Dieu que tout fût connu, que la vérité fût sans nuages & avouée de tout le monde ; alors nous n'aurions rien à changer aux décrets de nos Maîtres : mais nous sommes obligés de chercher la vérité avec ceux mêmes qui nous l'enseignent.

(1) Conférez ici ce qu'il a dît ci - dessus dans le Traité de la vie heureuse, chap. 3. Rien ne prouve mieux que Sénèque n'adoptoit pas aveuglément les principes du Portique : il examinoit tout & suivoit ce qui lui paroissoit conforme à la raison. Ses réflexions à ce sujet sont d'un excellent esprit, elles annoncent un Philosophe qui cherche sincèrement la vérité, & qui a pris pour règle de sa conduite cette devise de tous les sages : *amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica veritas.*

✓ Les deux sectes les plus opposées sur ce point, celle de Zénon & d'Epicure menent l'une & l'autre au repos, quoique par des routes différentes. Epicure dit que le Sage ne prendra point de part aux affaires publiques, si quelque chose ne l'y oblige : & Zénon dit qu'il y prendra part si quelque chose ne l'en empêche. Le repos est le but principal chez le premier ; il n'est qu'une conséquence chez le second. Or les causes d'exclusion s'étendent fort loin : par exemple si la République est trop corrompue, pour être secourue, si elle est la proie des méchants ; le Sage ne se consumera pas en efforts superflus, il n'ira pas se sacrifier, quand il n'aura nul espoir d'être utile. Ajoutez à ces obstacles le défaut d'autorité, de forces, de santé. Comme il ne se mettra pas en mer dans un vaisseau brisé, comme il n'ira pas au combat avec un corps débile, il n'entrera pas non plus dans un (2) état pour lequel il ne se sent point propre. On peut donc, sans même s'être essayé, avant d'avoir encore éprouvé aucune tempête, se tenir dans le port, se livrer tout d'un coup à l'étude de la

(2) Je lis ici avec Saumaïse : *sic ad aſſum, qui se inhabilem seiet, non accedet.*

sagesse, se consacrer à un heureux loisir, & cultiver en paix des vertus dont l'exercice est compatible avec la retraite la plus profonde.

Le devoir de l'homme est d'être utile aux hommes ; à un grand nombre, s'il le peut, sinon à un petit nombre, sinon à ses proches, sinon à lui-même : en se rendant utile à soi-même, il travaille pour les autres. De même que l'homme vicieux ne nuit pas seulement à lui-même, mais encore à ceux auxquels il eût pu être utile, s'il eût été vertueux : de même en travaillant pour soi, on travaille aussi pour les autres, puisqu'on leur forme un homme qui pourra leur être utile.



C H A P I T R E X X X I .

REPRÉSENTONS - NOUS que nous sommes citoyens de deux Etats : l'un immense , & qui mérite vraiment le nom de République , qui renferme les Dieux & les hommes, & ne connoît point d'autres bornes que celles qui sont prescrites à la carrière du soleil : & l'autre , auquel nous a attachés le hasard de la naissance ; ce sera la République d'Athènes , ou celle de Carthage , ou quelque autre Etat qui comprenne , non pas le genre humain , mais une société particulière. Il y a des hommes qui servent en même temps ces deux Républiques , la grande & la petite : d'autres ne servent que la petite , & quelques-uns se bornent à la grande. On peut servir cette grande République dans la retraite ; peut-être même n'est-ce que dans la retraite , qu'on peut la bien servir. C'est là que l'on peut rechercher ce que c'est que la vertu ; s'il n'y en a qu'une seule , ou plusieurs ; si c'est la Nature ou l'art qui forme les gens de bien ? si ce vaste corps qui renferme les terres & les mers , & tout ce qu'ils

contiennent , est unique , ou si Dieu en a disséminé un grand nombre de la même espece ? si la matiere dont les corps sont composés , forme un plein continu , ou si elle est divisée & entremêlée de vuides ? si Dieu n'est que le spectateur tranquille de son ouvrage , ou s'il y porte continuellement la main ? s'il est répandu autour de l'univers , ou s'il le pénètre dans sa totalité ? si le monde est immortel , ou s'il doit être mis au rang des corps destructibles & produits pour un temps ? Que fait pour Dieu , le Sage qui se livre à ces contemplations ? il fait que de si grands ouvrages ne demeurent pas sans témoins. Nous répétons sans cesse que le souverain bien consiste à vivre conformément à la Nature ; or la Nature nous a formés également pour contempler & pour agir.



C H A P I T R E X X X I I .

PROUVONS maintenant la première de nos assertions. Mais que dis-je ? n'est-elle pas déjà prouvée , pour quiconque veut rentrer en lui-même , & réfléchir à la passion de connoître si naturelle à l'homme , à l'impression que les fables mêmes font sur son esprit ? On en voit qui s'embarquent , qui supportent les fatigues des plus longs voyages dans la seule vue de connoître quelque objet caché & placé fort loin d'eux ; c'est ce même desir qui attire le peuple en foule aux spectacles , qui force l'homme à pénétrer les secrets de la Nature , à en sonder les profondeurs , à étudier l'antiquité , à s'instruire des mœurs & des coutumes étrangères.

La Nature nous a donné un esprit curieux ; connoissant toute la beauté de ses ouvrages , elle nous a mis au monde pour en être les spectateurs : elle eût perdu le fruit de ses peines , si des objets si vastes , si éclatants , travaillés avec tant de délicatesse & d'élégance , doués de tant de beautés diverses , ne brilloient que dans la solitude. Voulez-vous être convain-

visibles ; ou si ce sont des composés altérables dans leur totalité : si les éléments se font la guerre ; ou s'ils ne font que conspirer au même but par des voies différentes.

Né pour ces sublimes recherches , jugez combien l'homme a reçu peu de temps , quand même il le ménageroit avec la plus grande économie. Oui , en supposant même qu'il ne se laisse rien dérober de son temps par facilité , qu'il n'en perde rien par négligence , qu'il soit avare de toutes ses heures , qu'il parvienne jusqu'au dernier terme de la vie humaine , & que la fortune ne lui ravisse rien de ce que la nature lui a donné ; l'homme sera toujours trop mortel pour acquérir la connoissance des choses immortelles. Je vis donc suivant la nature , si je me livre entièrement à elle , si je l'adore & l'admire. Or la nature m'a destiné à deux choses , à l'action & à la contemplation ; je fais l'un & l'autre , puisque la contemplation même n'est jamais sans action.

Mais il faut savoir , dites - vous , si c'est pour son plaisir qu'on se livre à la contemplation , sans autre but que de méditer continuellement & sans fruit. Je réponds , qu'il en est de même de la
vie

vie civile ; qu'il faut connoître l'intention de celui qui l'embrasse , & savoir si c'est pour vivre dans une agitation perpétuelle , sans jamais trouver de temps pour porter ses regards de la terre vers le ciel. Comme l'action , sans amour de la vertu & sans culture de l'esprit, l'exercice pur & simple d'un homme qui agit pour agir , n'a rien de louable , vû que la méditation doit toujours marcher de front avec la pratique ; de même c'est un bien imparfait & languissant , qu'une vertu sans activité , qui s'endort dans le repos , & ne donne aucune preuve de ce qu'elle a appris. Qui est - ce qui doute qu'elle ne doive essayer ses progrès dans la pratique , & , sans se borner à ses devoirs essentiels , tenter des expériences & réaliser ses méditations ?

Si donc le Sage ne demande pas mieux que d'agir ; si c'est l'ouvrage qui manque, & non pas l'ouvrier , lui refuserez-vous la liberté de demeurer avec lui - même ? Dans quelle vue cherche - t - il la retraite ? c'est pour être utile à la postérité par ses travaux internes & solitaires. J'ose affirmer que Zenon & Chrysippe ont plus fait que s'ils eussent conduit des armées , occupé des emplois , promulgué des loix : ils en ont en effet promulgué , non pour

un Etat particulier , mais pour tout le genre humain. Regardez - vous comme indigne de l'homme de bien , un loisir consacré à former les siècles à venir , à haranguer non pas un petit nombre de citoyens , mais les hommes de toutes les nations présentes & futures ?

Enfin je vous demande si Cléanthe , Chrysippe & Zenon ont vécu conformément à leurs préceptes. Vous répondrez , sans doute , que leur conduite étoit réglée par leur doctrine : cependant aucun d'eux n'a pris part aux affaires. Ils n'avoient, direz - vous , ni la fortune , ni la considération requise pour occuper les grandes places : cependant ils n'ont pas mené une vie oisive ; ils ont trouvé le moyen de rendre leur loisir plus utile aux hommes , que les mouvements & la fureur des autres. Ainsi ils ont beaucoup fait , quoiqu'ils n'aient pas joué de rôle dans les affaires publiques.

De plus , il y a trois genres de vie , dont on demande ordinairement lequel est préférable : l'un est livré à la volupté , l'autre consacré à la méditation , l'autre employé à l'action. Examinons d'abord sans partialité , sans cette haine implacable que notre secte a vouée à toutes

les autres, si ces trois plans de vie, sous des noms divers, ne reviennent pas au même. Celui qui recherche la volupté, ne renonce pas à la contemplation : la contemplation de son côté n'est pas dépourvue de volupté ; & celui dont la vie est destinée au mouvement, n'est pas non plus sans contemplation.

Il y a bien de la différence, dites-vous, entre le but qu'on se propose, & ce qui n'en est que la conséquence. J'en conviens ; cependant l'un n'existe pas sans l'autre. Dans le premier cas, on ne contemple pas sans action ; dans le second, on n'agit pas sans contemplation : enfin, le sectateur de la volupté, dont nous avons si mauvaise opinion, n'approuve pas une volupté inutile ; mais celle à laquelle la raison donne de la consistance. Cette secte voluptueuse est donc elle-même en action : & comment n'y feroit-elle pas ? puisqu'Epicure dit lui-même, *qu'il s'écartera quelquefois de la volupté & recherchera même la douleur, quand la volupté doit être suivie du repentir, ou quand une douleur moindre garantit d'une plus grande.*

Que conclure de tout cela ? que la contemplation est admise dans tous les systèmes : elle est le but des uns ; elle n'est

pour nous qu'une baie , & non pas un port. Ajoutez que la doctrine de Chrysippe permet de vivre dans le repos , je ne dis pas un repos passif , mais un repos de choix. Les Stoïciens disent que le Sage ne se mêlera pas de toutes sortes d'affaires d'Etat ; qu'importe pour quels motifs le Sage embrasse la retraite , que ce soit l'Etat qui lui manque , ou lui qui manque à l'Etat ? Si le Sage n'est pas content de sa République , comme cela ne manquera pas d'arriver pour peu qu'il soit difficile , je vous demande dans laquelle il passera. Sera-ce dans celle d'Athènes , où Socrate fut condamné ; d'où Aristote (1) s'enfuit pour ne l'être pas ; où

(1) Treize ans après la mort d'Alexandre , Aristote privé de cet appui qui avoit fait toute sa sûreté , se vit exposé à tout le ressentiment de ses ennemis. Leur haine , trop long-temps impuissante, sembloit s'être accumulée pendant plusieurs années , pour s'exhaler ensuite avec plus de fureur. Ils sentirent qu'ils pouvoient alors l'attaquer avec avantage , & sur-tout sans courir eux-mêmes le moindre danger ; & ils lui supposèrent un crime , dont on peut dire ce que Pline a dit de celui de leze-Majesté : que c'est le seul crime de ceux à qui on ne peut en reprocher aucun. *Majestatis singulare & unicum crimen eorum qui crimine vacant.* (In Panegyric. Trajan. cap. 42.)

Eurymédon , Prêtre de Cérès , accusa ce

la vertu succomba toujours sous l'envie ? Vous conviendrez sûrement que le Sage n'a rien à faire dans une pareille République. Il ira donc dans celle de Carthage,

Philosophe d'impiété , à cause d'une hymne qu'il avoit composée à la louange de son ami Hermias, & d'une certaine inscription gravée sur la statue de ce même Hermias dans le Temple de Delphes. Diogene Laërce (l. 5 , seg. 7.) & Athénée (liv. 15 , ch. 16.) nous ont conservé cette hymne & cette inscription, dans lesquelles on ne trouve pas la plus légère trace d'irréligion, ni même aucun mot qui pût alarmer la superstition des Athéniens. Cependant Aristote ne fut pas sans inquiétude sur l'issue d'une affaire dans laquelle les Prêtres s'étoient ligués avec les Grands , contre lui , & se servoient adroitement de leur pouvoir , comme d'un instrument qui pouvoit hâter sa perte & la rendre plus certaine. D'ailleurs la mort de Socrate lui avoit appris à connoître toute l'activité de la haine du sacerdoce payen ; & quoique l'expérience des autres soit presque toujours perdue pour nous , il est néanmoins des circonstances où elle nous sert de leçon. Qui sait même si Aristote ne craignoit pas que les Prêtres d'Athenes ne trouvassent enfin dans ses ouvrages quelques-unes de ces opinions , qui , sans excéder les limites de cette liberté philosophique , si nécessaire dans la recherche de la vérité , paroissent quelquefois s'écarter des routes communes , & font par-là même d'autant plus faciles à envenimer aux yeux d'hommes prévenus , ignorants , ou mal intentionnés. Quoi qu'il en soit , il vit trop clairement le desir qu'on avoit de le trouver coupable,

théâtre continuel de séditions , où l'on vit régner une liberté funeste aux gens de bien , qui n'eut d'autre regle de

pour qu'il espérât de se justifier & de confondre ses lâches accusateurs ; il se retira donc prudemment à Chalcis dans l'Isle d'Eubée, & plaida sa cause de loin : ce qui est toujours la maniere la meilleure & la plus sûre de se défendre , lors même qu'on est innocent. La réponse qu'il fit à ceux qui lui demanderent le motif de sa retraite , est belle : “ Je n'ai pas voulu être ” cause , dit - il , que les Athéniens commissent ” un second crime contre la Philosophie „.

Aristoteles cum judicii metu Athenas reliquisset , suum excusans abitum , respondit nolle se committere , ut Athenienses bis peccarent in Philosophiam : id quod Socrati accidit, innuens, & suum ipsius periculum. *Ælian. Var. Hist. lib. 3 , cap. 36.*

On voit , par cet exemple , à quel excès d'injustice & d'atrocité le fanatisme & la superstition peuvent porter un peuple aimable , gai , délicat , ingénieux , subtil , très-instruit même à plusieurs égards , & le plus policé dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. En effet , ces mêmes Athéniens qui se reprochoient encore la mort de Socrate , qui en avoient même voué les coupables auteurs à l'exécration publique , alloient faire périr Aristote du même supplice , & aussi injustement , s'il ne leur eût épargné , par une fuite prompte , cette nouvelle ignominie. Joignez à cette note , celle où je parle du décret qui chassa les Philosophes de Rome. *Voyez la Consolation à Helvia* , chap. 10 , not. 4 , pag. 225 & suiv. de ce volume.

justice & de vertu, que son intérêt; qui traita ses ennemis avec une cruauté barbare, & ses citoyens en ennemis? le Sage fuira encore cette République.

En passant ainsi en revue tous les Gouvernements, je n'en trouverois pas un seul auquel le Sage pût convenir, ni qui pût convenir au Sage. Si on ne rencontre nulle part cette République, dont nous nous sommes formé le modèle idéal, le repos devient donc nécessaire, puisque la seule chose qu'on pût lui préférer, n'existe nulle part. Si quelqu'un disoit qu'il est très-bon de naviguer, & qu'ensuite il défendit de s'exposer sur une mer, où l'on éprouve de fréquents naufrages, où regnent des tempêtes violentes, qui emportent le Pilote loin de sa route; il me semble que tout en louant la navigation, c'est me dire de ne point m'embarquer (2).

(2) Juste Lipse pense qu'il manque ici quelque chose & que ce Traité n'est pas achevé: mais ces fortes de conjectures sont souvent si incertaines, que les Commentateurs devroient s'y livrer avec moins de complaisance & de facilité. Ces assertions hardies : *defunt multa; defunt pauca; desiderantur nonnulla*, si fréquentes dans les éditions qu'ils ont publiées des Auteurs anciens, me paroissent toutes hasardées & peu

philosophiques ; car il est très-difficile de savoir si tel ou tel Traité , tel ou tel Dialogue , telle ou telle Oraison , sont plus ou moins complets. Parmi les ouvrages anciens ou modernes que nous supposons entierement terminés , & qui le sont en effet , quel est celui auquel on ne pourroit pas ajouter encore une infinité de choses utiles , curieuses , instructives , nécessaires même ; & dont on ne pourroit pas également retrancher un assez grand nombre de faits , de réflexions , de détails , de développements , de discussions , sans nuire à l'ensemble de l'ouvrage , sans le mutiler dans ses principales parties , sans diminuer l'évidence & la force des raisonnemens , & sans rien omettre d'absolument essentiel au but de l'Auteur ? J'en dis autant du *Traité des Bienfaits* , de celui de *la Colere* , &c. Malgré le défaut de liaison , réel ou apparent , que les Commentateurs ont cru appercevoir dans plusieurs endroits de ces ouvrages , personne n'est en droit d'affirmer qu'ils ne sont pas parvenus entiers jusqu'à nous. Les Ecrivains qui pensent beaucoup , sont ennemis de toute espece de méthode , & s'y assujettissent difficilement. Les vérités après s'être accumulées , pour ainsi dire , dans leur tête , par une méditation forte & continue , en sortent en foule & avec précipitation ; *velut agmine facto, quâ data porta, ruunt*. Ils laissent leurs idées se succéder sous leur plume dans l'ordre où elles se présentent à leur esprit , sans se mettre en peine si elles naissent immédiatement du fond du sujet , ou si elles n'y sont liées & entre elles que par quelques-uns de ces rapports très-fins , très-déliés , tels qu'il en existe nécessairement entre les idées les plus disparates & les

plus incohérentes : espece de rapports toujours très - difficiles à saisir & qui ne pouvant être apperçus que par des lecteurs d'une sagacité peu commune , sont par conséquent perdues pour des esprits vulgaires. Montagne est plein de ces défauts aimables ; mais il justifie le prétendu désordre de son livre , par une observation également fine & profonde. " C'est l'indi-
„ gent lecteur , dit-il , qui perd mon sujet ,
„ non pas moi : mes fantaisies se suivent , mais
„ par fois c'est de loin , & se regardent , mais
„ d'une vue oblique „. On pourroit dire la même chose de Sénèque. Mais sans recourir à cette solution , supposons qu'il y ait en effet dans plusieurs de ses Traités des omissions réelles , & quelquefois même de la confusion ; est-ce une raison suffisante pour les croire incomplets , & pour y soupçonner souvent des lacunes plus ou moins considérables ? Lorsqu'on écrit sur une matière quelconque , ne l'envisage-t-on pas sous le point de vue le plus analogue au caractère & à la tournure particulière de son esprit , au genre d'études & de connoissances dont on s'est occupé avec le plus de succès ; en un mot , par les côtés les plus favorables à l'emploi de toutes ses forces ? n'en écarte-t-on pas alors nécessairement une foule de questions que des hommes différemment organisés & avec des talents divers regardent comme les plus importantes ? dit-on même sur celles dont on s'est proposé l'examen , tout ce qu'on devoit dire ? Suit-on toujours rigoureusement le plan qu'on s'étoit fait ? Des réflexions ultérieures , des vues nouvelles , des idées neuves , ou des rapports nouveaux & très-fins apperçus entre des vérités déjà connues , ne forcent-ils pas quelquefois de l'étendre , de le circonscrire , de le

changer même dans une infinité de points , & de remuer certaines pierres , auxquelles on n'avoit pas cru auparavant devoir toucher ? Enfin ne quitte - t - on jamais le ton froid , méthodique & sec d'un Dissertateur ; & ne se permet - on pas souvent de ces écarts , de ces excursions qui ressemblent tout - à - fait à une conversation , qui donnent à un ouvrage un air facile & original , qui sement de quelques fleurs une route longue , pénible & escarpée , & qui font dire d'un Auteur , ce qu'on a dit de Montagne , *qu'il causoit avec son lecteur* ? Rien n'est donc plus téméraire , & j'ose le dire , plus ridicule , que toutes ces formules répandues dans les notes des Critiques : *il y a ici une grande lacune : il manque là quelque chose* : car deux lignes suffisent quelquefois pour détruire totalement , ou pour rétablir l'ordre & la liaison entre les différentes parties d'un ouvrage , & pour faire croire avec aussi peu de fondement , qu'il est ou très - imparfait ou très - complet.

Si , dans quelques - unes des notes jointes à cet Ouvrage , il m'est échappé de dire qu'il y avoit une lacune dans tel ou tel Traité de Sénèque , c'est uniquement sur la foi des Commentateurs , que je me suis exprimé de la sorte. Je n'ai jamais prétendu garantir la vérité d'aucunes de ces assertions qui m'ont toujours paru peu judicieuses. C'est même l'ennui & l'impatience qu'elles m'ont causées , lorsque j'étudiois le latin dans les Colleges , qui m'ont suggéré la plupart des réflexions qu'on vient de lire. Ces réflexions sont à - peu - près en ce genre l'histoire de mes premières pensées , & je n'ai fait ici que les présenter avec plus d'ordre , plus de clarté & sous un point de vue plus philosophique .



CONSOLATION A HELVIA.

CHAPITRE PREMIER.

PLUS d'une fois, ô ma mere, j'ai eu le dessein de vous consoler ; plus d'une fois j'ai réprimé ce mouvement. Plusieurs motifs m'inspiroient la hardiesse de vous écrire ; d'abord, j'espérois soulager tous mes chagrins , en essuyant au moins vos larmes , si je ne pouvois en arrêter le cours ; ensuite je me flattois d'avoir plus d'ascendant sur votre douleur , après m'être relevé le premier : de plus , je craignois que la fortune ne triomphât aisément des miens , si je ne parvenois moi-même à la surmonter ; je m'efforçois donc de me traîner , la main appuyée sur ma plaie , pour panser de mon mieux

les vôtres. Mais cette résolution étoit combattue par d'autres raisons : je savois qu'il ne faut pas brusquer les premiers accès de la douleur ; qu'en cet état les consolations mêmes ne font que l'aigrir & l'enflammer ; que dans les maladies mêmes du corps , rien de plus dangereux que des remèdes violents : j'attendois donc que votre chagrin usât lui-même ses propres forces , que le temps l'adoucit & le rendît assez traitable pour supporter la main du Médecin. D'ailleurs en parcourant les monuments que nous ont laissés les génies les plus célèbres , pour modérer la douleur , je n'y trouvois pas l'exemple d'un homme qui eût consolé ses proches , dans le temps même où il étoit l'objet de leurs larmes. La nouveauté de cette situation me tenoit en suspens ; je craignois de ranimer votre blessure , au lieu de la guérir. Ajoutez qu'il falloit des expressions neuves , & non de ces lieux communs de consolation (1), tels

(1) C'est ainsi que je traduis ces paroles du texte , *nec ex vulgari & quotidiana sumptis allocutione*. Sénèque se sert souvent du verbe *alloqui* pour celui de *consolari*, & on le trouve aussi employé en ce sens dans les meilleurs Ecrivains du siècle d'Auguste , tels que Catulle, Ovide, Horace, &c. par la même analogie le sub-

qu'on en emploie tous les jours, à un homme qui du milieu de son propre bucher, leve la tête pour consoler les siens : mais l'excès de la douleur interdit le choix des mots, puisque souvent il étouffe la voix même ; néanmoins je m'efforcerai de vous consoler, non par une confiance aveugle dans mes talents ; mais parceque je puis être pour vous le consolateur le plus efficace. Quoique la douleur soit naturellement obstinée, j'espère que vous ne refuserez pas à un fils auquel vous n'avez jamais rien refusé, la grace de mettre un terme à vos regrets.

stantif *allocutio* se prend aussi pour *consolatio*. Voyez le Comm. de Vulpi sur Catulle. *carmen*, 38 edit. Patav. 1737. On peut joindre aux autorités qu'il cite, celle de Pierre Victorius qui rapporte même à ce sujet un passage décisif de Varron de Ling. Latin. lib. 5. *allocutum mulieres ire aiunt*, dit cet ancien Auteur, *cum eunt ad aliquam locutum, consolandi causâ*. Je suis ici la correction de Victorius, qui par un léger changement a fort heureusement rétabli la véritable leçon altérée dans toutes les éditions. Voyez Victorius, *variar. lection. lib. 8, cap. 23*, edit. Lugd. 1554.



C H A P I T R E II.

VOYEZ combien je présume de votre complaisance. Je me flatte d'avoir plus de crédit sur vous, que la douleur même si puissante sur le cœur des personnes affligées. Je veux pourtant ne pas entrer d'abord en lice avec elle : je commencerai par me ranger de son parti ; je lui fournirai de nouveaux aliments ; je rouvrirai des plaies qu'elle a laissé fermer. On me dira que c'est une singulière façon de consoler que de faire revivre des maux effacés depuis long-temps, & de placer l'ame dans le point de vue de toutes ses infortunes, quand elle suffit à peine à une seule. Mais que l'on songe que les maladies assez dangereuses pour s'accroître en dépit des remèdes, sont quelquefois guéries par les contraires. Je vais donc environner votre douleur de toutes ses afflictions passées, & de l'appareil le plus lugubre : ce ne serapas employer des remèdes adoucissans ; mais le fer & le feu. Qu'y gagnerai-je ? de vous faire rougir, après avoir triomphé de tant de maux, de ne pouvoir souffrir une seule

plaie sur un corps déjà couvert de cicatrices. Laissons les pleurs & les gémissements à ces âmes amollies , si énervées par une longue prospérité , que la moindre secousse de l'infortune les renverse : mais que celles dont toutes les années n'ont été qu'un enchaînement de malheurs , supportent les plus grands maux avec une constance ferme & inaltérable. La continuité de l'infortune procure au moins un avantage , c'est qu'à force de tourmenter , elle finit par endurcir. La fortune ne vous a permis aucune interruption dans votre deuil ; elle n'a pas même excepté le moment de votre naissance : à peine venue au monde , ou plutôt en y venant vous perdit votre mère ; & votre entrée dans la vie fut une espèce d'exposition ou d'abandon. Elevée sous les yeux d'une marâtre , par votre complaisance & votre tendresse vraiment filiale , vous la forçâtes de devenir votre mère ; mais une bonne marâtre coûte toujours bien cher. Un oncle (1) qui vous aimait, dont le courage & la bonté étoient connus , vous fut enlevé au moment où vous

(1) Il avoit épousé la sœur de la mère de Sénèque , & mourut en revenant d'Egypte. Voyez ci-dessous chap. dernier.

attendiez son arrivée : la fortune pour rendre ses coups plus sensibles en les rapprochant, vous priva dans le même mois d'un époux qui vous étoit cher , d'un époux qui vous avoit rendue mere de trois enfants. Vous pleuriez votre premiere perte , lorsqu'on vous annonça cette seconde , durant l'absence de tous vos enfants ; comme si le sort eût choisi , pour s'appesantir sur vous , le temps où votre douleur étoit privée d'appui. Je ne parle pas de cette multitude de périls & d'alarmes , dont vous avez pu soutenir les assauts continuels. Bientôt vous avez recueilli (2) les cendres de vos trois petits fils, *dans la même robe* où vous les aviez reçus à leur naissance. Vingt jours après les funérailles de mon fils mort entre vos bras , vous apprenez que je vous suis ravi : il ne vous manquoit plus que de porter le deuil des vivants.

(2) C'étoit le devoir des parents les plus proches & les plus chéris , comme on le voit par ces vers de Tibule. *Eleg. 3. lib. 1. vers 5 & 6.*

*Non hic mihi mater
Quæ legat in mæstos ossa perusta sinus.*

Voyez aussi *Lib. 3. Eleg. 2. vers 17. & 18.*
& les notes de Vulpi sur ces passages.

C H A P I T R E I I I.

Ce dernier coup est le plus sensible de tous ceux qui vous ont frappée , j'en conviens ; il n'a pas seulement effleuré la peau, il a pénétré votre sein & déchiré vos entrailles. Mais de même que les nouveaux soldats crient à la moindre blessure, & craignent encore plus la main, que le fer des Médecins ; tandis que les vétérans, quoique percés de part en part, se laissent couper avec patience & sans gémir, comme s'il s'agissoit du corps d'un autre : de même vous devez vous-prêter avec constance au traitement de votre douleur. Les lamentations, les cris, toutes les autres démonstrations par lesquelles la douleur se montre dans les femmes, vous sont interdites. Tant de malheurs seroient donc perdus pour vous, si vous n'aviez pas encore appris à être malheureuse ? Eh bien ! trouvez-vous donc que je vous traite avec foiblesse ? Je ne vous dérobe aucun de vos maux : je les ai tous rassemblés sous vos yeux. Il y a bien de l'orgueil de ma part : c'est annoncer que je veux vaincre votre douleur & non pas lui donner le change.

X CHAPITRE IV.

J'ESPERE la vaincre ; d'abord en vous montrant que je ne souffre rien qui puisse me faire juger bien malheureux , moi-même , bien loin de rendre tels ceux qui me sont unis par les liens du sang ; ensuite en tournant mes regards sur vous-même & vous prouvant que votre sort n'est pas non plus fort lamentable , puisqu'il dépend du mien. Je commencerai par le point qui intéresse le plus votre tendresse : je ne souffre aucun mal ; je vous convaincrai même, si je le puis, que les maux auxquels vous croyez que je succombe , ne sont pas insupportables. Si la chose vous paroît peu croyable , je m'en applaudirai davantage , de trouver le bonheur dans les circonstances même qui font le malheur des autres. Ne vous en rapportez pas aux autres sur mon compte ; ne vous laissez pas troubler par des opinions incertaines : c'est moi qui vous dis que je ne suis point malheureux : j'ajouterai , pour vous tranquilliser, encore plus , que je ne puis le devenir.



C H A P I T R E V.

LE sort de l'homme n'est point à plaindre, s'il ne sort point de son état. La nature nous a conformés de manière à n'avoir pas besoin d'un grand appareil pour vivre heureux. Chacun peut faire lui-même son bonheur. Les objets du dehors ont peu de pouvoir sur nous, soit en bien soit en mal. La prospérité ne peut enfler le Sage, ni l'adversité l'abattre : il n'a travaillé toute sa vie qu'à faire consister son bien-être en lui-même, à tirer de son ame tout son contentement. Voudrois-je faire entendre par là que je suis Sage ? nullement : si je pouvois faire cette déclaration, je soutiendrois non-seulement que je ne suis pas malheureux ; mais que je suis le plus fortuné des mortels, le rival des Dieux mêmes. Il me suffit pour adoucir toutes les amertumes de la vie, de m'être mis sous la conduite des Sages : trop foible pour ma propre défense, je me suis réfugié dans un camp de Héros qui savent se défendre eux-mêmes avec leurs biens. Ce sont eux qui m'ont ordonné de veiller toujours com-

me en sentinelle , & de prévoir tous les coups du sort, long-temps avant leur choc. La fortune n'est dangereuse que lorsqu'elle est imprévue : on en soutient aisément les assauts, lorsqu'on les attend toujours. L'arrivée des ennemis n'est funeste qu'à ceux qu'elle prend au dépourvu. Quand on s'est préparé long-temps auparavant à la guerre, les mesures ainsi prises, on soutient de pied ferme le premier choc, qui est ordinairement le plus tumultueux. Je ne me suis jamais fié à la fortune, lors même qu'elle paroïssoit me laisser en paix. Tous les avantages que sa faveur m'accordoit, ses richesses, ses honneurs, sa gloire, je les ai placés de manière qu'elle pût les reprendre sans m'ébranler : j'ai toujours laissé entre eux & moi un grand intervalle ; aussi la fortune me les a ravés, sans me les arracher. On n'est accablé de la mauvaise fortune, que quand on a été dupé par la bonne. Ceux qui se sont attachés à ses présents, qui les ont regardés comme durables & personnels, qui en ont tiré vanité, sont tout éplorés, tout abattus, lorsque leurs ames frivoles & puériles, insensibles à tout plaisir solide, sont privées de ces amusements trompeurs & momentanés : Mais l'homme que la prospérité n'a point enorgueilli, n'est

consterné d'aucune révolution : comme il a déjà éprouvé sa fermeté, il se montre invincible dans tous les états : au sein même du bonheur, il s'est essayé contre l'infortune.

Pour moi, je n'ai jamais cru que le bonheur véritable résidât dans les objets que tout le monde desire : je n'y ai trouvé que du vuide, un vernis séduisant, & nul fond qui répondît aux apparences. Quant à ce qu'on appelle mal, je n'y vois rien d'aussi terrible, que l'opinion du vulgaire me le faisoit appréhender : le mot lui-même, d'après l'idée générale, blesse les oreilles; c'est un son révoltant qu'on est convenu de ne pas entendre prononcer sans horreur : ainsi l'a voulu le peuple ; mais les décisions du peuple sont en grande partie annullées par les Sages.



escarpé que le rocher où j'habite? Si vous considérez les provisions, il est stérile; les habitants, il est sauvage; l'aspect du lieu, il est affreux; la nature du climat, il est mal sain: cependant on y trouve plus d'étrangers que de naturels.

Le changement de lieu est si peu un mal, que l'on s'est expatrié même pour venir en ce pays-ci. On va jusqu'à dire que l'homme a un penchant naturel à se déplacer & à changer de domicile; son ame remuante & mobile, ne se fixe jamais; elle se porte par-tout, elle disperse ses idées dans tous les lieux connus ou inconnus, toujours errante, toujours ennemie du repos, toujours amoureuse de la nouveauté. Vous n'en ferez point surprise, si vous considérez son origine. Unie à un corps terrestre & pesant, elle est formée de la pure substance céleste: or le mouvement perpétuel est de l'essence des corps célestes; sans cesse ils sont emportés par une course rapide. Contemplez ces astres qui éclairent le monde, aucun d'eux ne demeure en repos; ils roulent incessamment, & sont transportés d'un lieu dans un autre. Le soleil, quoiqu'il se meuve avec l'univers, rétrograde pourtant dans un sens contraire à celui du monde; il parcourt successivement toute
la

la suite des signes ; & son mouvement continuel le fait répondre toujours à de nouveaux points de l'espace. Ainsi tous les orbes célestes , soumis à une révolution & une translation perpétuelle , ne cessent de se déplacer , suivant l'ordre éternel & nécessaire de la Nature : après avoir parcouru pendant un certain nombre d'années leurs orbites entières , ils recommenceront de nouveau leur route primitive.

Qu'on vienne maintenant me dire que l'ame humaine, formée des mêmes éléments que les corps divins, souffre à regret le changement & les émigrations , tandis qu'un changement rapide & perpétuel fait le plaisir ou la conservation de Dieu même.

Mais descendons du ciel sur la terre , vous y verrez des nations , des peuples entiers changer de demeure. Que signifient des villes grecques au sein des régions barbares ? Pourquoi la langue des Macédoniens se retrouve-t-elle entre l'Inde & la Perse ? La Scythie & cette longue suite de terres habitées par des nations féroces & indomptées, nous montre des villes grecques (2) construites sur

(2) Telles qu'Apollonie, Mésembrie, Diony-
Tome V. K

les rivages du Pont ; ni la rigueur d'un hiver continuel , ni les mœurs des habitants aussi sauvages que leur climat , n'ont empêché des colonies de s'y fixer. L'Asie est peuplée d'Athéniens. Milet a fondé soixante - quinze villes en différents climats. Toute la côte de l'Italie , baignée par la mer inférieure , s'appelloit la Grande Grece : l'Asie revendique l'origine des Toscans : les Tyriens habitent l'Afrique , les Carthaginois l'Espagne : les Grecs se sont introduits dans la Gaule , & les Gaulois dans la Grece. Les Pyrénées n'ont pu mettre obstacle au passage des Germains. L'inconstance humaine s'est ouvert des routes inconnues & impraticables. Les femmes, les enfants , les vieillards appésantis par l'âge se faisoient traîner dans ces émigrations. Les uns , après avoir long - temps erré , ne choisirent pas le lieu de leur demeure , mais s'emparèrent du premier qui s'offrit pour soulager leurs fatigues ; d'autres acquirent par les armes des droits sur une terre étrangère. Quelques nations furent englouties dans la mer , en navigeant vers des pays inconnus ; d'autres se fixerent

siopolis , Tones , Istropolis , Olbie & plusieurs autres. Juste-Lipse.

dans celui où le défaut de provisions les força de rester : tous n'avoient pas les mêmes motifs pour quitter leur patrie & pour en chercher une autre. Les uns, après la destruction de leurs villes, échappés aux armes des ennemis & privés de leurs terres, se réfugièrent sur celles des autres : d'autres eurent recours à l'émigration pour se débarrasser d'une multitude trop nombreuse : d'autres furent chassés de leur pays par des pestes, ou des abîmes trop fréquemment ouverts, ou par d'autres inconvéniens pareils que présentoit un climat infortuné : quelques-uns ont été attirés par la réputation d'une côte fertile & trop vantée : d'autres enfin se sont expatriés par d'autres motifs.

Il est donc évident que rien n'est resté dans le lieu où il avoit pris naissance. Sans cesse le genre humain se déplace, & chaque jour il se fait des changements sur ce vaste globe. On jette les fondations de nouvelles villes ; on voit éclore de nouvelles nations, à la place des anciennes qui ont été détruites ou incorporées avec le peuple vainqueur. Toutes ces émigrations de peuples sont-elles donc autre chose que des exils publics ?



C H A P I T R E V I I .

POURQUOI prendre de longs détours ? pourquoi vous citer Anténor fondateur de Padoue ; Evandre établissant sur la rive du Tibre le Royaume des Arcadiens ; Diomedé & d'autres , ou vainqueurs ou vaincus , que la guerre de Troie dispersa dans des contrées étrangères ? L'Empire Romain ne doit-il pas sa naissance à un exilé , qui , après la prise de sa patrie , fuyant de climats en climats avec une poignée de fugitifs , forcé par le besoin & la crainte du vainqueur de chercher un établissement lointain , aborda enfin en Italie. Combien de colonies ce même peuple ne répandit-il pas ensuite dans les provinces ? Le Romain habite par-tout où il a porté ses armes victorieuses : on s'inscrivoit avec joie pour ces émigrations ; un vieillard quittoit ses foyers pour s'expatrier au-delà des mers.



C H A P I T R E V I I I.

MON sujet n'exige pas un plus grand nombre d'exemples ; j'en ajouterai pourtant un seul que j'ai sous les yeux. L'isle où je suis a déjà changé plusieurs fois d'habitants. Sans parler de ces anciennes peuplades , dont le temps a effacé le souvenir , les Grecs fixés aujourd'hui à Marseille , après avoir quitté la Phocide , commencerent par s'établir dans cette isle (1). Quel motif les en chassa ? fut - ce la rigueur du climat , ou la crainte de la puissance des Italiens , ou le désavantage d'une mer privée de port ? on n'en fait rien : ce ne fut sûrement pas la férocité des naturels , parcequ'ils passerent dans la partie de la Gaule , qui pour lors étoit la plus sauvage & la plus barbare. La Corse fut ensuite possédée successivement & par les Liguriens & par une colonie d'Espagnols ;

(1) Sèneque confond ici la *Phocide* , située dans la Grece , avec *Phocée* , ville d'Ionie ou de l'Asie mineure , dont une Colonie alla fonder la ville de Marseille. Voyez les notes de M. Wesselingius sur Hérodote , pag. 78. note 16.

la conformité des usages ne permet pas d'en douter : on retrouve ici les ornements de tête & les chaussures des Cantabres d'aujourd'hui , & quelques mots de leur langue , vû que le commerce des Grecs & des Liguriens a entièrement dénaturé le langage primitif. Ensuite deux colonies de citoyens Romains y furent envoyées, l'une par Marius, l'autre par Sylla. Combien de fois une roche aride & escarpée a-t-elle vu renouveler ses habitants !

En un mot , vous trouverez à peine une seule terre cultivée par des indigènes. Toutes les nations sont mêlées , & , pour ainsi dire , entées les unes sur les autres ; elles se succèdent : un peuple desire ce qu'un autre dédaigne ; celui-ci est chassé du pays d'où il avoit chassé ses prédécesseurs. Le Destin n'a pas voulu que la fortune des choses humaines fût jamais fixée.

Abstraction faite des autres inconvénients attachés à l'exil ; Varron , le plus docte des Romains , remarque , comme une consolation suffisante contre le changement de lieux, que, par-tout où l'on va, l'on retrouve toujours la même Nature. M. Brutus regarde comme le plus grand remède , la permission qu'ont les exilés

d'emporter leurs vertus avec eux. Si chacune de ces consolations , prise à part , ne suffit pas à un exilé , on ne peut douter de leur efficacité , quand elles seront réunies. A quoi se réduit en effet notre perte. Nous ne pouvons faire un pas , sans être suivis des deux choses les plus excellentes ; de la nature commune , & de la vertu personnelle.

Croyez moi : le Fondateur de cet univers , quel qu'il ait été , ou un Dieu , maître de la nature entière ; ou une raison incorporelle , capable de produire les plus grands effets ; ou un souffle divin répandu avec une égale énergie dans les plus petits corps , comme dans les plus grands ; ou un destin & un enchaînement immuable de causes liées entre elles ; cet agent souverain n'a voulu nous laisser dépendre des autres , que pour les objets les moins intéressants. Ce que l'homme a de plus excellent , est au-dessus de la puissance humaine ; il ne peut être ni donné , ni ravi : je parle de ce monde , le plus grand & le plus magnifique des ouvrages de la Nature ; de cette ame , faite pour contempler & admirer le monde , dont elle est la plus noble partie ; qui nous appartient en propre & pour toujours ; qui doit subsister avec nous

aussi long-temps que nous subsisterons nous-mêmes. Allons donc gaiement & d'un pas intrépide & sûr par-tout où il faudra.

C H A P I T R E IX.

PARCOURONS toutes les terres: il n'en est pas une dans l'enceinte du monde, qui nous soit étrangère. De tous les lieux, nos regards se dirigent également vers le Ciel: par-tout le séjour des humains est également éloigné de celui des Immortels. Pourvu donc que mes yeux ne soient pas privés de ce spectacle, dont ils ne peuvent se rassasier; pourvu que je puisse contempler le soleil & la lune, m'occuper des autres astres, suivre leur lever, leur coucher, leurs distances, rechercher les causes de leur accélération & de leur ralentissement, admirer ces milliers d'étoiles qui brillent pendant la nuit, dont les unes sont immobiles, tandis que les autres s'écartent à une distance peu considérable, & roulent constamment dans la même orbite; d'autres s'élancent tout-à-coup, quelques autres paroissent tomber, éblouissent les yeux par une traînée de flammes, ou s'envo-

lent rapidement avec un long fillon de lumière ; pourvu , dis - je , que je vive au milieu de ces grands objets , que j'habite avec les Dieux , autant qu'il est permis à un foible mortel , & que mon ame , avide du spectacle de sa véritable patrie , ne quitte pas le séjour des astres , que m'importe la fange que je foule à mes pieds ?

Mais , la terre où je suis ne produit pas d'arbres utiles ou d'agrément , n'est point arrosée par des fleuves profonds & navigables : trop peu fertile pour attirer les Nations étrangères , elle ne suffit pas même à la nourriture de ses habitants ; on n'y tire point de pierres précieuses ; on n'y trouve point de filons d'or ou d'argent. Il n'y a qu'une ame rétrécie , pour qui les objets terrestres aient des charmes : élançons - nous vers ceux qui se montrent par - tout , qui brillent par - tout également ; & songeons que ce sont ces vils objets , avec les erreurs & les préjugés qu'ils enfantent , qui nuisent à notre vrai bonheur. En alongeant ces portiques , en élevant (1) ces tours,

X (1) Sénèque le pere, après avoir attribué la corruption des mœurs des Romains à l'amour des richesses qui étoient devenues l'objet de

en élargissant ces rues , en creusant ces souterrains contre les chaleurs , en surchargeant d'une masse d'ornemens la façade de ces salles à manger, vous ne faites que vous interdire de plus en plus la vue du Ciel. Le sort vous a jeté dans un pays où la demeure la plus large est

leurs desirs & le principal mobile de leurs actions, compte, parmi les funestes effets de cette passion, l'usage qui s'étoit introduit à Rome d'avoir des palais & des maisons d'une hauteur prodigieuse ; tous les édifices , dit-il , y sont si élevés , & les rues si étroites , qu'il n'y a plus aucun moyen d'échapper à un incendie , ni de mettre par la fuite sa vie en sûreté , si le feu prenoit par malheur à une maison , ou qu'elle vint à s'écrouler par quelque autre accident.

Quid tandem est quod in vitio corruperint (pestiferæ divitiæ) ? primum si inde incipere velis , ædes ipsæ , quas in tantum extruxere , ut domus ad usum & munimentum paratæ , sint nunc periculo , non præsidio : tanta altitudo ædificiorum est , tantæque viarum angustię , ut neque adversus ignem præsidium , neque ex ruinis ullum ullam in partem effugium sit. Ad delicias dementis luxuriæ lapis omnis eruitur , cædunturque gentium sylvæ : æris , ferrique usus , jam auri quoque , in extruendis & decorandis domibus ; nempe ut anxii interdum & nocte ruinam ignemque metuant qui tectis injectus est fortuitus. *SENEC. Controvers. 9, lib. 2, pag. 153, 154, tom. 3, edit. Varior. Voyez aussi PETRON. Satyr. cap. 120 , vers. 86 , edit. Burman. Amstel. 1743.*

une cabane. Je plains votre bassesse & votre pusillanimité, si vous ne vous consolez de ce malheur qu'en songeant à la cabane (2) de Romulus. Dites plutôt : cet humble toit sert d'asyle aux vertus ; il paroîtra plus beau que tous les temples , quand on y verra la justice, la continence ,

X (2) Denys d'Halicarnasse place cette cabane sur un des côtés de la rue qui, du mont palatin, conduit au cirque : & il dit qu'elle subsistoit encore de son temps, & qu'on l'appelloit la *cabane de Romulus*. Ceux aux soins & à la garde desquels elle étoit confiée, la regardoient comme un monument sacré, & n'osoient y ajouter aucun ornement : ils faisoient seulement réparer ce que les injures du temps & la rigueur des saisons avoient pu dégrader, afin de lui conserver religieusement son ancienne forme.

Vitam autem degebant pastoriciam (Romulus & Remus) & victum sibi manibus parabant, in montibus plerumque compingentes ex lignis & arundine sine ulla contignatione casulas, quarum una ad mea usque tempora exstabat, ad latus quod à Palatio ad circum ducit, quæ *Romuli* vocatur : quam sacra servant ii quibus ea cura est mandata, nihil ei ornatûs gratiâ, addentes. Quod si qua ejus pars vel tempestatis vel temporis injuria laboravit, quod reliquum est sarciant, & quantum fieri potest ad pristinam formam instaurant. *Antiquit. Roman.* lib. I, cap. 79, p. 64, 65, *edit.* Oxon. 1704.

Vitruve dit au contraire que cette cabane étoit située dans le Temple du Capitole, & couverte de chaume : ce qui atteste, selon lui, cette

la prudence, la piété, l'art de remplir à propos ses devoirs, la science des choses divines & humaines. Jamais un lieu n'est trop étroit, quand il contient cette foule de grandes vertus : jamais un exil n'est déplorable, quand on s'y rend au milieu de ce cortège.

Brutus, dans son Traité de la vertu, dit avoir vu Marcellus (3) en exil à

ancienne maniere de bâtir. *Item in Capitolio commune facere potest & significare mores vetustatis Romuli casa, in arce sacrorum stramentis tecta.* de Architectura, lib. 2, cap. 1, pag. 19. & 20, edit. Elzevir. 1649. Voyez aussi SENEQ. le pere, *Contravers.* 9. lib. 2, pag. 151, tom. 3, edit. Varior. Au reste, les Auteurs anciens ne sont point d'accord entre eux sur le lieu où se trouvoit cette cabane. Juste-Lipse les concilie, en supposant qu'il y en avoit deux, dont la plus ancienne, & celle qui avoit été véritablement construite par Romulus, se voyoit sur le mont Palatin, & une autre absolument semblable, qu'on avoit bâtie au Capitole, lieu destiné à la célébration de toutes les cérémonies religieuses : *Vid. LIRS. in hoc loco.*

(3) Après la bataille de Pharsale, cet Orateur célèbre, admirateur & ami intime de Cicéron qu'il avoit toujours pris pour modele, se retira à Mitylene : il y reçut la visite de Brutus qui le trouva environné de Savants & de Philosophes grecs, ardent à multiplier ses lumieres, & si content de sa situation, que Brutus, en retournant vers l'Italie, crut aller en exil plutôt

Mitylene, aussi heureux que la nature humaine le comporte, & plus amoureux alors des beaux arts qu'il ne l'avoit jamais été. Aussi ajoute-t-il qu'en le quittant il lui sembla que c'étoit lui-même qui alloit en exil, & non pas Marcellus qui y restoit. Ce grand homme fut plus heureux d'avoir mérité par son exil les éloges de Brutus que ceux de la Ré-

qu'il n'y laissoit Marcellus. Cicéron, en plusieurs endroits de ses Ouvrages, fait l'éloge de ce grand homme qu'il appelle *le compagnon & l'émule de ses études & de ses travaux*, & il ne craint point de dire que personne n'est au-dessus de lui par la réputation, par la probité, par l'amour des sciences & des beaux arts, par l'innocence des mœurs, & par quelque sorte de vertu que ce puisse être. Personne, ajoute-t-il, n'a une fécondité de génie plus extraordinaire, n'écrit & ne parle avec plus d'éloquence.

Quis enim est illo, aut nobilitate, aut probitate, aut optimarum artium studio, aut innocentia, aut ullo genere laudis præstantior? Nullius tantum est flumen ingenii, nulli dicendi aut scribendi tanta vis, tanta copia. *Oratio pro Marcello cap. 1, & 2. edit. Gravii.*

Dans un autre ouvrage, où il porte son jugement sur tous les Orateurs illustres de son temps, il ne considère Marcellus que sous ce point de vue, & il dit qu'il ne croit pas qu'il lui manque une seule des qualités nécessaires à un Orateur. *Omniaque sic suppetunt, ut ei nullam deesse virtutem oratoris putem.* In Bruto, cap. 71, edit. Joseph. Oliveti, Paris, 1740.

publique par son Consulat. Quel exilé que celui dont on ne peut se séparer , sans se croire exilé soi-même ! & qui inspire de l'admiration à un personnage admiré de Caton même ! Le même Brutus dit que C. César ne voulut point s'arrêter à Mitylene , de peur de voir un Héros outragé. Les Sénateurs par leurs prières unanimes , obtinrent (4) son re-

(4) Marcellus étoit alors à Athenes , & se préparoit à s'embarquer pour l'Italie ; mais , quelques jours avant son départ , il fut assassiné après souper , par P. Magius Cilo , son ami , qui lui donna deux coups de poignard , l'un dans l'estomac , l'autre à la tête , fort près de l'oreille , & se tua ensuite de désespoir. *Voyez* , parmi les Lettres de Cicéron à ses amis ; celle que lui écrit à ce sujet Servius Sulpicius , *lib. 4 , Epist. 12*. Cicéron fut fort sensible à la mort de Marcellus : il ne concevoit pas ce qui avoit pu porter Magius à cet excès de fureur ; on trouve ses conjectures sur la cause de ce meurtre dans une de ses Lettres à Atticus. “ Marcellus dit-il , „ lui avoit depuis peu servi de caution à Sulpicium ; c'est peut-être cela même qui en aura „ été l'occasion. Il s'est trouvé hors d'état de payer ; il aura demandé quelqu'argent à „ Marcellus qui lui aura refusé avec trop de „ dureté , ce qui lui étoit assez ordinaire : „ mais de si loin , on ne peut pas deviner „ juste „.

Quamquàm nihil habeo quod dubitem, nisi ipsi Magio quæ fuerit causa amentię : pro quo quidem etiam sponsor sum factus est. Nimi-

tour : à voir leur inquiétude & leur affliction, l'on eût dit qu'ils avoient tous en ce jour les sentiments de Brutus , qu'ils demandoient non pour Marcellus mais pour eux-mêmes , de n'être pas exilés en vivant loin de lui. Néanmoins ce fut un plus beau jour pour Marcellus , que celui où Brutus ne put le quitter , ni César le voir. Ces deux

rum id fuit. Solvendo enim non erat. Credo eum petiisse à Marcello aliquid , & illum , ut erat, constantius respondisse. *α' τὰυτὰ ἐίδος* CICERO *ad Attic. lib. 13 , Epist. 10.*

C'est pour ce même Marcellus , & à l'occasion de son rappel , que Cicéron , qui pendant tout le temps des guerres civiles , n'avoit pas parlé en public , prononça cette belle harangue , connue sous le nom d'*Oraison pour Marcellus*. J'observerai ici , en passant , que la première phrase de ce discours est remarquable à plusieurs égards , & peut donner lieu à des réflexions très-philosophiques sur la matière des inversions en général , sur celles de la langue latine en particulier , & sur la difficulté dont il semble qu'il devoit être pour le Peuple Romain de suivre avec attention , & au milieu d'une assemblée nombreuse & sans cesse agitée de passions & d'intérêts divers , des périodes quelquefois fort longues , & dans lesquelles l'ordre naturel des mots , & souvent même celui des idées , sont presque toujours transposés & sacrifiés à certaines qualités de style , ainsi qu'à des formes & à des mouvements oratoires dont le Peuple ne pouvoit

témoignages étoient également glorieux; Brutus étoit affligé, & César honteux de revenir sans Marcellus. Doutez - vous que ce grand homme se soit animé à la patience par les discours suivans. « Ce » n'est pas un malheur d'être privé de ta » patrie : la sagesse dont tu t'es pénétré, » t'a fait connoître que tous les lieux de » la terre sont la patrie du Sage. Celui » qui t'a banni, n'a-t-il pas été lui-mê- » me , pendant dix années consécuti- » ves , privé de sa patrie ? ce fut , sans » doute , pour étendre les limites de » l'Empire, mais il n'en fut pas moins » privé. Aujourd'hui il est appelé par » l'Afrique, qui menace d'une guerre » nouvelle; appelé par l'Espagne, qui » ranime un parti vaincu & terrassé; ap- » pélé par l'Egypte infidèle , par le

gueres sentir le mérite, & qui devoit nécessairement répandre une obscurité générale sur les discours qu'il entendoit. Voici le commencement de cette harangue. Il seroit difficile de citer dans Cicéron même une phrase où l'élégance, le nombre & l'harmonie du style fussent portés à un plus haut degré de perfection, & qui fût en même temps plus noble, plus simple, plus imposante & plus adroite. *Diuturni silentii, Patres conscripti, quo etiam his temporibus usus, non timore aliquo, sed partim dolore, partim verecundiâ, finem hodiernus dies attulit.*

» monde entier, attentif à profiter de
 » cet ébranlement de notre Empire. A
 » quel mal remédiera-t-il d'abord ? A
 » quel parti s'opposera-t-il ? Sa victoire
 » va le traîner de climats en climats par
 » toute la terre. Qu'il reçoive les res-
 » pects & les hommages des nations :
 » pourtoi , vis content de l'admiration
 » de Brutus »

Marcellus fut donc supporter l'exil ;
 le changement de lieu n'en produisit pas
 dans son ame , quoique accompagné de
 la pauvreté. La pauvreté n'est pas un
 mal pour quiconque n'en est pas venu
 jusqu'à la folie de l'avarice ou de la dé-
 bauche , ces deux fléaux si destructeurs.
 Qu'il faut peu de chose pour le soutien
 de l'homme ! Pour peu qu'on ait de ver-
 tu , peut-on sentir le besoin ? Pour moi
 je ne m'apperçois de l'absence de mes
 richesses, que par celle des embarras. Le
 corps demande peu de choses : il veut
 appaiser la faim par des aliments, la
 soif par des breuvages : tout desir ulté-
 rieur est le cri du vice, & non pas du
 besoin. Il n'est pas nécessaire de fouiller
 la profondeur des mers : de charger son
 estomac du massacre des animaux , de
 tirer des coquillages des extrémités de
 la mer sur des rivages inconnus. Puis-

sent les Dieux & les Déeses confondre ces insensés, dont le luxe & la gourmandise ont franchi les limites d'un Empire odieux ! C'est des bords du Phase qu'ils font venir les provisions de leur table fastueuse. Nous allons (5) chercher des oiseaux chez ces mêmes Parthes dont nous ne sommes pas encore vengés. Toutes les parties du monde sont mises à contribution par notre appétit blasé ; des extrémités de l'Océan on apporte pour lui des mets qui séjourneront à peine dans

(5) Sénèque fait en plusieurs endroits de ses Ouvrages une peinture également énergique & fidele du luxe des Romains , & ce qui prouve que ce tableau n'est point exagéré , c'est que les faits qu'il rapporte à ce sujet , se trouvent confirmés par tous les Auteurs de son temps , de même que par ceux qui ont vécu avant & après lui. Orateurs , Historiens , Philosophes , Poètes , tous ont reproché aux Romains les mêmes excès , & souvent dans les mêmes termes. Mon dessein n'est pas de rassembler ici les passages paralleles de ces différents Auteurs , et de remplir des pages de citations inutiles : il faut laisser cet insipide & vain plaisir à ceux qui ont plus de patience que de goût , plus de connoissances que d'idées , & plus de lecture que de jugement. Il me suffit d'observer, une fois pour toutes, que Sénèque ne dit rien ici qui ne soit constaté par le témoignage uniforme de toute l'antiquité. On peut voir à ce sujet un passage curieux d'un

l'estomac. (6) On vomit pour manger, & on mange pour vomir ; & ces aliments cherchés par toute la terre , on daigne à peine les digérer.

Quel mal a fait la pauvreté à qui méprise ces recherches du luxe ? elle est même utile à qui les desire , elle le guérit malgré lui ; ou s'il rejette les remèdes qu'il est forcé de prendre , du moins l'impuissance produit l'effet de la volonté. C. César , que la Nature semble n'avoir fait naître que pour montrer ce que peuvent les vices poussés à l'excès sur le trône , fit un jour un souper de cent millions de festerces, & malgré les imaginations réunies de tous les Courtisans , à peine trouva-t-il le moyen de dépenser en un repas le revenu de trois provinces. Malheureux ceux dont les palais ne peuvent être réveillés que par des mets si coûteux. Le prix ne vient pas de la finesse du goût ni de quelque saveur exquise ,

ancien pagnégyriste de Théodose , & les notes des Commentateurs sur ce même passage. *Vid.* Latin. Pacati, *Panegyric. cap.* 14, de l'édition de Jean Aratzenius, *Amstelod.* 1753.

(6) *Voyez* ci-dessus, tome 2, lettre 88, page 178, note première, & la lettre 122, p. 598 du même volume.

mais de la rareté des aliments & de la difficulté de se les procurer. Si l'homme revenoit à la raison, feroit-il besoin de tant d'art pour servir l'estomac , de ce commerce étendu , de ces chasses destructives , de ces pêches qui dépeuplent l'océan ? On trouve par-tout des aliments , la Nature les a répandus en tous lieux ; mais on passe à côté sans les regarder , on parcourt les régions , on traverse les mers ; & au lieu d'appaiser gratuitement sa faim , on aime mieux l'irriter à grands frais.



C H A P I T R E X.

POURQUOI lancer en mer ces navires ; dirois-je à ces insensés ? pourquoi armer vos bras & contre les bêtes féroces & contre les hommes mêmes ? pourquoi accumuler trésors sur trésors ? que signifient tant de courses & tant de mouvements ? ne songerez-vous jamais à la petitesse de vos corps ? N'est-ce pas le comble de la démence & de l'égarement , de pouvoir contenir si peu , & de tant désirer ? Vous avez beau accroître vos rentes , reculer vos limites , jamais vous ne donnerez à vos corps plus de capacité. Quand le négoce vous aura bien réussi , la guerre beaucoup rapporté ; lorsque des provisions rassemblées de toutes parts seront accumulées dans vos magasins , vous n'aurez plus où les placer. Pourquoi tant de recherches ? Sans doute nos ancêtres , dont les vertus nous soutiennent encore aujourd'hui malgré nos vices , étoient à plaindre de se procurer la nourriture par leur propre sueur , de n'avoir point d'autre lit que la terre , point de plafonds brillants d'or , point de temples

ornés de pierreries. Mais les serments étoient respectés, quand on juroit par des Dieux d'argile; & ceux qui les attestoient, retournoient chercher la mort chez l'ennemi, plutôt que de se (1) par-

X (1) Au texte : *ne fallerent, redibant*. Sénèque fait allusion ici à une formule de serment consacrée chez les Anciens, & qu'on rencontre fréquemment dans les Historiens, les Orateurs & les Poètes. "Quelques jours avant la bataille du
 „ Tésin, Annibal, dit Tite-Live, s'engagea
 „ à donner la Liberté aux esclaves qui se trou-
 „ voient dans son armée, & promit de rendre
 „ à leurs maîtres deux esclaves pour un. Et
 „ afin qu'ils ne doutassent point de l'effet de
 „ ces promesses, il prit un agneau de la main
 „ gauche, & un caillou de la droite; & s'a-
 „ dressant à Jupiter & aux autres Dieux, il les
 „ pria, s'il manquoit à sa parole, de l'immoler
 „ à leur vengeance, comme il alloit lui-même
 „ leur immoler cette victime : après cette prie-
 „ re, il fendit la tête de l'agneau avec le cail-
 „ lou pointu qu'il avoit à la main,„

Servis quoque dominos persecutis libertatem proponit, binaque pro his mancipia dominis se redditurum. Ea que ut rata scirent fore; agnum levâ manu, dexterâ silicem retinens, SI FALLERET, Jovem, cæterosque precatus Deos, ita se mactarent, quemadmodum ipse agnum mactasset. Secundum precationem caput pecudis saxo elisit. TIT. LIV. lib. 21, cap. 45.

Pompeius Festus nous apprend en effet que ceux qui juroient par Jupiter, tenoient un caillou à la main, & prononçoient ces paroles :

jurer. Le Dictateur (2) qui écoutoit les Députés des Samnites , en préparant à son foyer quelque aliment grossier , de cette même main qui plus d'une fois avoit battu l'ennemi , &

si je ne suis pas fidele à mon serment , que Jupiter me chasse de la ville comme je chasse cette pierre de ma main. *Lapidem silicem tenebant juraturi per Jovem, hæc verba dicentes : SI SCIENS FALLO , tum me Diespiter salva urbe , arceque bonis ejiciat , uti ego hunc lapidem : de verbor. significat. lib. 10, voce Lapidem.*

On trouve dans Plutarque la preuve historique de ce fait. Lorsque Sylla nomma Consul L. Cinna qui étoit de la faction contraire , il le fit jurer auparavant de le servir. Cinna monta au Capitole tenant une pierre dans sa main : là , il jura devant tout le monde , & accompagna son serment d'imprécation contre lui-même , priant que s'il ne conservoit pas pour Sylla l'affection & la bonne volonté qu'il lui promettoit , il fût chassé de la ville , comme il chassoit cette pierre de sa main ; en même temps il jeta à terre la pierre qu'il tenoit. *Voy. PLUTARQ. in Syllâ , (opp. tom. 1 , pag. 458, A , B , edit. Paris. 1624) & BRISSON , de Formulis & Solemnibus Populi Romani verbis , lib. 8 , artic. 8. edit. Lips. 1731.*

(2) Quel que soit le nom de ce Dictateur que Sénèque appelle ailleurs *Fabricius* (*de Provid. cap 3.*) & d'autres M. Curius Dentatus. Voyez le bel éloge qu'un ancien Panégyriste de Théodose fait de ces deux grands hommes & de plusieurs autres qui ont suivi cet exem

posé le laurier (3) triomphal dans le sein du grand Jupiter, vivoit, sans doute, moins heureux que ne vécut de notre temps un Apicius, qui dans une ville d'où les Philosophes avoient reçu l'ordre

ple dans un passage où il constate la coutume des Triumphateurs, de porter une couronne de laurier dans le Capitole. *Latin. Pacati, Panegyric. cap. 9, edit. Amstelod. 1753.*

(3) Ceux à qui on décernoit les honneurs du triomphe montoient au Capitole, & déposoient dans le sein de Jupiter le laurier qu'ils tenoient à la main, & celui qui entouroit leurs faisceaux, *Voyez DION in August. lib. 54, cap. 25, p. 755. edit. Reimar.* Pline nous apprend même à ce sujet que le laurier étoit particulièrement regardé chez les Romains, comme un signe d'allégresse & de victoire, & que les Généraux qui s'étoient signalés par la défaite des ennemis de la République, entouroient de laurier la lettre qu'ils écrivoient au Sénat pour lui annoncer leurs succès. *Romanis præcipue letitiæ victoriarumque nuncia additur litteris & militum lanceis, pilisque. Fasces Imperatorum decorat: ex his in gremio Jovis optimi maxime deponitur, quoties letitiam nova victoria attulit. Natur. Hist. lib. 15, c. 30, scd. 40, edit. Harduin.*

On voit en effet dans Tite-Live Spurius Posthumius, après avoir remporté sur les Eques une victoire complète, en donner la nouvelle au Sénat par des lettres entourées de laurier. *Litteræ à Posthumio LAUREATÆ sequuntur: victoriam Populi Romani esse; Æquorum exercitum deletum.*

de (4) sortir comme des corrupteurs de la jeunesse, donna des leçons de bonne chere, infecta son siecle de sa doctrine, & fit une fin digne de sa vie. Après avoir

lib. 5, cap. 28. Lucullus fit la même chose, lorsqu'il eut vaincu Mithridate. Voyez Appien Alexandrin de *Bellis Mithrid.* pag. 223, edit. Steph. p. 374, tom. I, edit. *Amstelod.* 1670.

Il paroît par un passage de Tacite, que cette coutume subsistoit encore sous les Empereurs, puisque cet Historien remarque qu'Agricola, loin de tirer vanité de ses succès dans la Bretagne, n'envoya pas même à Rome de dépêches ornées de laurier, selon la coutume. *Nec Agricola prosperitate rerum in vanitatem usus, expeditionem aut victoriam vocabat victos contempsit; ne laureatis quidem gesta prosecutus est.* TACIT. in *vitâ Agricola*, cap. 18. *sub fine.*

On trouve dans Aulugelle & dans Suétone, le Sénatus-Consulte qui ordonne aux Philosophes de sortir de Rome, ainsi que l'Edit des Censeurs qui inflige la même peine à ceux qui enseignoient la Rhétorique. Ce Sénatus-Consulte est de l'an 592 de la fondation de Rome. Aulugelle ajoute que ce ne fût pas seulement dans ces temps reculés dont l'extrême rudesse n'avoit point été polié par le commerce des Grecs, que les Philosophes essuyerent de pareils outrages. Ils furent encore chassés de Rome & de toute l'Italie, sous le regne de Domitien, par un Decret du Sénat. Ce fut alors qu'Epictete se retira à Nicopole, pour dérober sa tête à la persécution du Tyran, & à celle de ces vils Magistrats qui étoient devenus les lâches instrumens de ses fureurs, & dont l'habitude de l'es-

consumé dans la cuisine un milliard de sesterces, absorbé en débauches, tant de présents des Premiers de la ville, tant de revenus immenses, noyé de det-

clavage avoit tellement dégradé l'ame, qu'ils n'avoient plus d'autre volonté que la sienne, d'autre passion que celle de l'or, & d'autre courage que celui de la honte & de l'ignominie. Comme les mêmes causes produisent constamment les mêmes effets, on a toujours vu les Philosophes haïs, persécutés, calomniés, proscrits sous le regne des mauvais Princes, ou, ce qui est presque aussi funeste, sous des Princes bons, mais foibles & sans caractère : car il en est de la bonté, comme de toutes les vertus ; elle a besoin d'être éclairée ; elle a même ses excès qui peut-être n'ont pas moins d'inconvénients que la méchanceté : & ceci me fait souvenir d'une réflexion très-sensée d'Agésilas, qui entendant faire l'éloge de la bonté d'un Roi de Lacédémone, répondit avec vivacité : *comment pourroit-il être bon, puisqu'il l'est même pour les méchants ?* L'estime & la protection que les Souverains accordent aux Arts, aux Lettres & à ceux qui les cultivent, sont toujours une preuve de leurs lumières, & le garant le plus sûr qu'ils puissent donner à leurs sujets du desir qu'ils ont de les rendre heureux. Peut-être même l'intérêt que les Princes prennent aux progrès de la raison, est-il le signe le moins équivoque d'un bon Gouvernement ; car cet intérêt suppose nécessairement une infinité de loix, de réglemens & d'établissements sages, utiles, propres à étendre la sphere des connoissances, & par conséquent à rendre les hommes

tes , il s'avisa , pour la première fois , de compter : il calcula qu'il ne lui resteroit plus que dix millions de sesterces ; & ne voyant pas de différence entre mourir

meilleurs & plus heureux. Aussi , dans la peinture si touchante & si vraie , que Pline nous a laissée du regne de Trajan , & parmi les louanges si flatteuses & si justement méritées qu'il donne à cet Empereur , il insiste sur-tout sur la considération qu'il marquoit à ceux qui enseignoient l'éloquence , & les égards qu'il avoit pour les Philosophes. “ N'avez-vous pas fait
 „ revivre à Rome les Belles-Lettres, lui dit-il ?
 „ Ne les y avez-vous pas rappellées de l'exil où
 „ les tenoit la barbarie du siècle précédent ,
 „ sous un Prince qui les regardoit comme les
 „ ennemies déclarées de tous les vices qu'il se
 „ reprochoit , & qui reléguoit les sciences plus
 „ encore pour se délivrer du respect qu'elles lui
 „ imprimoient , que pour satisfaire à la haine
 „ qu'il leur portoit ? Mais vous , vous les nour-
 „ rissez dans votre sein ; vous les avez sous les
 „ yeux ; vous prenez plaisir à en entendre parler ;
 „ car elles ne prescrivent point de devoirs que
 „ vous ne remplissiez ; & vous les aimez autant
 „ qu'elles vous honorent ”.

Quem honorem dicendi magistris ! Quam dignationem sapientiæ Doctoribus habes ! ut sub te spiritum & sanguinem & patriam receperunt studia, quæ priorum temporum immanitas exiliis puniebat ! cum sibi vitiorum omnium conscius Princeps inimicas vitii artes , non odio magis , quàm reverentiâ , relegaret. At tu easdem artes in complexu , oculis , auribus habes : præstas enim quæcumque præcipiunt , tantùmque eas

de faim , & vivre avec une pareille somme , il s'empoisonna lui-même (5). Quel luxe , que celui qui se croit pauvre avec dix millions de sesterces ! Eh bien ! après

diligis , quantum ab illis probaris. PLIN. *Panegyric. cap. 47.*

Il est si vrai que l'amour des Sciences & des Arts , lorsqu'il se montre dans les Princes avec cette constance & cette ténacité qu'il doit avoir pour n'être pas stérile , est en eux la source de mille vertus propres à les rendre chers à leurs sujets , & à prolonger leur souvenir dans la mémoire des hommes , que les Souverains , dont les noms & la vie excitent le plus aujourd'hui nos éloges & notre admiration , sont ceux qui se sont le plus distingués par la culture des Lettres , ou , ce qui est également utile , par les soins qu'ils ont pris de les faire fleurir dans l'étendue de leur empire. C'est dans cette vue , & pour inspirer fortement à ses Lecteurs le goût & le respect qu'il avoit lui-même pour les Lettres & la Philosophie , que Tacite voulant donner en peu de mots une idée du caractère atroce de Domitien , termine le tableau du règne sanginaire de ce Prince , par le trait qu'il jugeoit le plus capable de le rendre odieux : on chassa même les Philosophes , dit-il ; toutes les sciences honnêtes furent bannies , afin qu'il ne restât aucune trace de vertu. *Expulsis insuper sapientia professoribus atque omni bona arte in exilium actâ ne quid usquam honestum occurreret.* TACIT. *in vitâ Agricol. cap. 2.*

(5) Le même fait est rapporté dans Dion Cassius qui nomme cet insigne gourmand M. Gabius Apicius. Il paroît même par le récit de Dion ,

cela , croyez-vous que le bonheur consiste dans la grandeur de la fortune , ou dans celle de l'ame ?

que la gourmandise n'étoit pas le vice le plus honteux d'Apicius , & qu'il y joignoit un genre de débauche qu'on a souvent reproché aux Grecs & aux Romains. *Voyez* DION. *in Tiber*, lib. 57, cap. 19 , pag. 867 , *edit.* Reimar. Tacite s'accorde en cela avec Dion , & dit en parlant de Séjan, qu'on l'accusoit de s'être prostitué pour de l'argent au riche & prodigue Apicius : *Non sine rumore , Apicio diviti & prodigo ; stuprum veno dedisse.* *Annal. lib. 4, cap. 1.*



C H A P I T R E X I.

IL se trouve donc un homme pour qui dix millions de sesterces sont un objet d'horreur. Une somme qui feroit l'objet des vœux des autres hommes , il s'y dérobe par le poison. Je me trompe , ce dernier breuvage fut le plus salutaire qu'eut jamais pris cet homme dépravé. Il mangeoit & buvoit du poison , lorsque non-seulement il se plaisoit à ses énormes festins , mais s'en glorifioit ; lorsqu'il faisoit parade de ses vices , lorsqu'il fixoit toute la ville sur ses débauches , lorsqu'il excitoit , à l'imiter , une jeunesse portée au mal , même sans mauvais exemple.

Tel est le sort des hommes , lorsqu'ils ne reglent pas les richesses sur la raison qui a des bornes fixes , mais sur des habitudes dépravées , dont les caprices sont insatiables & sans mesure. Rien ne suffit à la cupidité ; peu de chose suffit à la nature. La pauvreté n'est donc pas un malheur dans l'exil : il n'est pas de lieu si stérile qui ne produise de quoi nourrir un homme. Mais dira-t-on , un exilé manque d'habits & de maisons. Si

ces besoins sont encore réglés par la Nature, il trouvera une demeure & un habit : il faut aussi peu pour couvrir le corps, que pour le nourrir. Tout ce que la Nature a rendu nécessaire à l'homme, elle l'a rendu facile à trouver. S'il desire de la pourpre largement (1) saturée, mêlée

✕ (1) Le texte porte : *saturatam multo conchylio purpuram* : Sénèque fait allusion dans ce passage à la coutume déjà établie de son tems, de donner à une étoffe une certaine couleur, pour la rendre propre à en recevoir une autre, plus délicate, plus fine & plus agréable à l'œil. Plin le Naturaliste parle de ce procédé, dont il attribue l'origine au vice & au peu de succès de l'ancienne méthode qui ayant été reconnu par les Artistes, leur en fit adopter une nouvelle qui ouvrit, selon lui, une double porte au luxe ; & il ajoute qu'on faisoit reteindre en couleur de pourpre de Tyr les laines déjà teintes en écarlate, pour leur donner une belle couleur violette.

Cum confeceré conchyliis, transire melius in Tyrium putant : pœnitentia hoc primum debet invenisse, artifice mutante quod damnabat : inde ratio nata, votum quoque factum è vitio portentosis ingeniis, & gemina demonstrata, via luxuriæ, ut color alius operiretur alio, suavior ita fieri leniorque dictus ; quin & terrena miscere, coccoque tinctum Tyrio tingere, ut fieret hyssinum. *Natur. Hist.* lib. 9, cap. 41, edit. Harduin.

A l'égard de ce que Plin appelle *hyssinum*,

d'or , nuancée de couleur & de broderie ; ce n'est plus à la fortune , mais à lui-même qu'il doit s'en prendre de sa pauvreté : vous ne gagnerez rien à lui rendre ce qu'il a perdu : après son rappel , il lui manquera plus , par ses desirs , que pendant son exil , par ses privations.

quelle que soit à ce sujet la diversité des opinions entre les Auteurs , je ne doute point que ce ne soit le bleu , puisque Vitruve dit positivement que l'on imite la pourpre avec la garance qui est rouge , & le *hyssginum*. *Fiunt etiam purpurei colores infecta creta rubia radice , & hyssginum. de Architect. lib. 7 , cap. 14.* Or tout le monde sait que la pourpre ou le violet est le résultat du mélange du rouge & du bleu. La note de Perrault sur le passage de Vitruve confirme ma conjecture , & j'ai d'ailleurs , pour l'appuyer , l'autorité de plusieurs savans Botanistes que j'ai consultés , & qui pensent avec Perrault que le *hyssginum* qui , selon Pline , se cultive dans la Gaule , est l'herbe *isatis* des Grecs (le pastel) , & le *glastum* des Latins , qui est appelée *guesde* en France où elle croît en abondance , & meilleure qu'en nul autre pays pour teindre en bleu , principalement en Languedoc ; car celle de Normandie appelée *vouede* , a bien moins de force. On en fait de l'une & de l'autre , ce que l'on appelle *pastel* , qui est une pâte sèche , composée avec le suc des feuilles de cette plante , & dont on fait un grand usage dans la teinture. Turnebe a rassemblé les opinions des Anciens sur le *hyssginum* , & ce qu'il dit pour les concilier , est fort raisonnable : voyez ses *Adversaria* , lib. 19 , cap. 25.

S'il desiré un buffet garni de vases d'or , une argenterie travaillée par les Artistes les plus célèbres de l'Antiquité , cet airain dont la folie de quelques riches fait tout le prix (2) ; une foule d'esclaves , capables de rendre le plus vaste palais trop étroit ; des bêtes de somme engraisées en dépit de la nature , & des pierres tirées de tous les pays connus : vous aurez beau accumuler tous ces objets de luxe ,

X (2) Il s'agit ici de l'airain de Corinthe , qui étoit très-recherché par les anciens , & que l'on supposoit avoir été produit par l'incendie de cette ville , ornée jadis d'une infinité de statues d'or , d'argent & de cuivre , qui , en se fondant , avoient formé un alliage précieux. C'est ainsi que Florus (*lib. 2. cap. 16.*) explique la formation fortuite de ce mélange si recherché des Curieux : Pline , qui l'attribue à la même cause , nous apprend à ce sujet une tradition qui s'étoit conservée jusqu'à lui , & qui , toute fabuleuse & toute invraisemblable qu'elle est , prouve l'importance que le luxe et la vanité des Romains attachoient à la possession exclusive des vases et des statues de cuivre de Corinthe. Selon cette tradition , la haine que Cicéron avoit pour Verrès qu'il fit bannir , venoit de ce que ce Préteur se vantoit d'avoir d'aussi beaux vases d'airain de Corinthe que Cicéron.

Ex illa autem antiqua gloria Corinthium maximè laudatur : hoc casus miscuit , Corintho , cum caperetur incensa : mireque circa id multorum affectatio fuit : quippe cum tradatur ,

ils ne contenteront jamais son ame insatiable. C'est ainsi qu'aucune liqueur ne peut défalérer celui dont la soif ne vient pas du besoin , mais de l'ardeur qui dévore ses entrailles , car ce n'est plus une soif mais une vraie maladie.

Cette ardeur insatiable n'est pas particuliere à l'avarice & à la gourmandise : telle est la nature de tous les desirs pro-

non alia de causa Verrem , quem Cicero damnaverat proscriptum cum eo ab Antonio , quàm quod Corinthiis se ei cessurum negavisset. *Nat. Hist.* lib. 34 , cap 2 , *edit cit.*

La rareté de cet aliage , soit qu'on le dût à l'Art ou à la Nature , en rendit le prix exorbitant. Les grands et les riches en faisoient un cas infini , et comme les hommes sont à-peu-près les mêmes dans tous les temps et dans tous les pays , il y avoit alors de ces prétendus connoisseurs , tels qu'on en voit parmi nous , qui s'érigeoient en juges souverains des Arts , et qui , voulant paroître plus instruits que les autres , faisoient la pureté du cuivre de Corinthe , pour donner en ce genre une haute idée de la finesse de leur tact et de la délicatesse de leur goût. Martial tourne finement en ridicule un de ces prétendus Connoisseurs. " Mon cher Polyclète , dit-il , il a condamné vos statues , parcequ'elles n'ont point à son nez l'odeur du cuivre de Corinthe ".

Consuluit naves , an olerent æra Corinthonæ
Culpavit statuas & Polyclète , tuas.

Lib. 9 , Epigr. 60 , vers. 11 & 12.

duits par la perversité , plutôt que par le besoin. Toutes les jouissances ne sont pas le terme du desir , mais un pas de plus qu'il fait. Ainsi tant qu'on se tient dans les bornes de la nature , on ne sent pas la pauvreté ; dès qu'on en sort, on trouve la pauvreté au sein même de l'opulence. Tous les lieux d'exil suffisent pour fournir le nécessaire ; un Royaume entier ne peut suffire au superflu.

C'est l'ame qui fait la richesse : elle fuit l'homme en exil ; & dans les solitudes même les plus affreuses , lorsqu'elle trouve de quoi soutenir son corps , elle jouit de ses propres biens , & nage dans l'abondance. L'argent est aussi indifférent pour l'ame , que le sont pour les Dieux immortels tous les objets tant admirés par des ignorants & des esclaves de leurs corps. Ces pierres , cet or , cet argent , ces grandes tables (3) circulaires d'un poli si achevé , sont des masses de terre , auxquelles ne peut être attachée une ame pure , toujours fixée sur le lieu de son origine , légère , active , prête à s'élancer aussi-tôt que ses liens seront bri-

(3) Voyez ce que j'ai dit de ces tables précieuses dans les notes 3 et 4 , sur le chapitre 9 du septieme livre des *Bienfaits* , tom. 3 , pag. 339 et suiv.

sés. En attendant, ses pensées impétueuses parcourent avec rapidité les espaces où résident les Dieux, autant que le poids de ses membres le lui permet. Ainsi l'exil n'est pas fait pour elle : libre , fille des Dieux , elle est coéternelle au temps & au monde ; en effet, sa pensée se jette dans l'étendue des cieux , dans tous les temps passés & futurs. Ce foible corps, la prison & le lien de l'ame , est incessamment ballotté ; c'est contre lui que s'exercent les supplices , les brigandages, les maladies : mais l'ame est éternelle , inviolable , nul bras ne peut attenter sur elle.



C H A P I T R E X I I .

NE croyez pas que, pour diminuer les défavantages de la pauvreté, qu'on ne trouve à charge que quand on la croit telle, je n'emploie que les préceptes des Sages. Considérez d'abord que les pauvres, qui forment la portion la plus nombreuse du genre humain, n'ont pas l'air plus triste ou plus inquiet que les riches : j'ajoute même qu'ils sont d'autant plus gais, que leur ame a moins de soucis qui la partagent.

Passons des pauvres aux riches : combien de temps de la vie où ils ne diffèrent pas des pauvres ? En voyage, leur bagage est très-succinct, & si la diligence est nécessaire, ils renvoient même leur cortège. A la guerre ils n'ont qu'une très-petite partie de leurs effets ; la discipline des camps interdit toute pompe : non-seulement les circonstances des temps ou la stérilité des lieux les égalent aux pauvres, ils ont même des jours (1) où en-

✓ (1) Sénèque veut parler ici de la *Chambre du pauvre*, sur laquelle on peut voir ce que

muyés de leurs richesses ils mangent à terre sans vaisselle d'or ni d'argent, se servant de vases d'argille. Les insensés ! ils craignent toujours ce qu'ils desireront quelquefois. Quel aveuglement, quelle ignorance de la vérité , de fuir ainsi ce qu'ils imitent pour s'amuser ! Pour moi, quand je me rappelle les exemples anciens , je rougis de consoler les hommes de la pauvreté. Les progrès du luxe sont tels de nos jours , que les provisions des exilés excèdent le patrimoine des grands d'autrefois. On fait qu'Homere n'avoit qu'un esclave, & Platon trois : Zénon, le fondateur de la Secte rigide & mâle des Stoïciens, n'en avoit point. Quelqu'un osera-t-il prétendre que ces Philosophes étoient malheureux, sans se faire regarder par-là comme malheureux lui-même ? Ménénus Agrippa, le Médiateur de la paix entre le Sénat & le Peuple, fut enterré à l'aide d'une (2) con-

dans une note sur la lettre 100, tom. 2, pag. 387 & 390. Voyez aussi le tom. 1, lett. 18, p. 80.

(2) Tite-Live dit que ce grand homme également cher pendant sa vie au Sénat et au Peuple : n'ayant pas laissé de quoi fournir aux frais de ses funérailles, elles se firent avec pompe aux dépens du Public qui voulut y contri-

tribution publique. Pendant qu'Attilius Régulus battoit les Carthaginois en Afrique, il écrivit (3) au Sénat que son mercenaire s'étoit enfui, & que son champ restoit sans culture ; en conséquence le Sénat ordonna que, pendant l'absence de Régulus, il fût cultivé aux dépens de l'Etat : la perte d'un esclave ne payoit pas trop cher l'honneur d'avoir le Peuple Romain pour fermier. Les filles de Scipion (4) furent dotées aux dépens du Trésor public, parce que leur pere ne leur avoit rien laissé. Il étoit bien juste que le

bler d'un sextule (la sixieme partie d'un as.) par tête.

Vir omni vita pariter patribus ac Plebi carus : Post sessionem carior Plebi factus. Huic interpreti arbitroque concordiae civium, Legato Patrum ad Plebem, reductori Plebis Romanae in urbem, sumptus funeri defuit. Extulit eum Plebs sextantibus collatis in capita. *lib. 2. cap. 33, sub fin.*

(3) Voyez Valere Maxime, *lib. 4, cap. 4*, et l'Epitome de Tite-Live ; *lib. 18.*

(4) Juste-Lipse observe avec raison qu'il y a deux fautes dans ce passage de Sénèque : une erreur de nom et une erreur de nombre : premièrement ce ne sont point les filles de Scipion l'Africain, mais la fille de Cnéius Scipion, oncle de ce grand homme, qui fut dotée aux dépens du Public ; et secondement ce Cnéius Scipion n'eût qu'une seule fille : voyez Lips. *in h. loc.*

Peuple Romain, qui recevoit tous les ans un tribut de Carthage , en payât une fois un à Scipion. Heureux les époux de ces filles auxquels le Peuple Romain tenoit lieu de beau - pere ! Estimez - vous plus heureux ces hommes, dont les (5) pantomimes ont un million de sesterces en mariage , que Scipion , dont les filles

(5) A Rome , les gens riches et les grands qu'une mauvaise éducation avoit accoutumés à une vie oisive et voluptueuse , et qui craignoient sur-tout l'ennui , ce mal auquel on échappe si difficilement , lorsqu'au malheur d'avoir vu passer successivement tous ces goûts, on joint encore celui de n'avoir ni l'habitude, ni même le desir de s'occuper : à Rome, dis-je, les riches desœuvrés avoient chez eux des pantomimes, c'est-à-dire de ces especes de bouffons et de farceurs qui ont le frivole talent de tout imiter, et qui sautoient, dansoient, chantoient devant eux , et faisoient toutes sortes de grimaces et de contorsions pour les divertir. Pline le jeune parle d'une certaine Numidia Quadratilla qui avoit chez elle de ces sortes de Bouffons , et il ajoute qu'elle aimoit cet amusement plus qu'il ne convenoit à une femme de qualité. L'aveu qu'elle lui fit à ce sujet, prouve que l'éducation des femmes étoit aussi négligée à Rome, qu'elle l'a été de tous temps parmi nous , et en général, chez tous les Peuples : elle lui disoit que pour s'amuser au milieu de cette profonde oisiveté , où sont plongées les femmes, elle avoit coutume ou de jouer aux échecs ou de faire venir ses bouffons.

reçoivent une dot modique du Sénat , leur tuteur.

Après de tels modeles , peut-on dédaigner la pauvreté ? peut-on se plaindre de manquer de quelque chose en exil , quand Scipion se trouve hors d'état de doter ses filles ; quand Régulus n'a pas un esclave pour le servir ; quand Ménénus meurt sans laisser de quoi faire ses funérailles ? le secours ne fut honorable que parceque l'indigence l'étoit. Voilà donc des patrons sous la protection desquels la pauvreté est non-seulement en sûreté , mais encore en honneur.

Habebat illa pantomimos , fovebatque effusus , quàm principi feminæ conveniret.
Audii ipsam , quum mihi commendaret nepotis sui studia , solere se , ut feminam , in illo otio sexûs , laxare animum lusu calculorum , solere spectare pantomimos suos : *lib. 7 , Epist. 24 ,*
edit. Gesner. Lips. 1770.



C H A P I T R E X I I I .

MAIS, dira-t-on, pourquoi séparer avec adresse des maux, qui pris à part sont supportables, & réunis ne le sont plus ? Le changement de lieu est supportable, s'il se borne à changer de lieux : la pauvreté l'est encore, quand elle n'est pas jointe avec l'ignominie, capable seule d'abattre l'ame.

A cette objection tirée de la réunion des maux, je réponds : Si vous avez assez de force contre chacun des coups de la fortune, vous en aurez assez contre tous réunis. Quand une fois la vertu a fortifié une ame, elle la rend invulnérable par tous ses côtés. Si l'avarice, le plus terrible des fléaux du genre humain, vous laisse tranquille, l'ambition ne vous arrêtera point. Si vous ne regardez pas votre dernier jour comme une punition, mais comme une loi de la Nature, nulle terreur n'osera s'introduire dans un cœur d'où vous aurez banni la crainte de la mort. Si vous songez que les plaisirs de l'amour n'ont pas été donnés à l'homme pour la débauche,

mais pour la propagation de l'espèce , tous les desirs respecteront celui qui n'aura pas succombé à cette maladie secrète & inhérente à notre corps. La raison ne triomphe pas de chaque vice en particulier, mais de tous à la fois : sa victoire est générale. Quoi ! vous croyez que le Sage est sensible à l'ignominie , lui qui renferme son bonheur en lui-même , & qui condamne les opinions du vulgaire ? Une mort ignominieuse est plus que l'ignominie : cependant Socrate , avec le même air qui jadis en avoit (1) imposé

(1) Sénèque dit point comment, ni à quelle occasion Socrate résista aux trente Tyrans ; mais ce philosophe a pris soin lui-même de nous apprendre cette particularité intéressante de sa vie , dans l'apologie qu'il prononça devant ses Juges. " Après qu'on eût établi l'Oligarchie à „ Athenes, dit-il , les trente Tyrans m'ayant „ mandé , moi cinquieme , au (a) Tholus , „ m'ordonnerent d'amener de Salamine Léon „ le Salaminien , afin qu'on le fît mourir ; car „ ils donnoient de ces ordres iniques à plusieurs „ personnes , pour les charger de la haine de „ ces mauvaises actions. Alors je fis voir , non „ par des paroles , mais par des effets , que „ je me fouciois de la mort , pour me „ servir d'une expression triviale & com- „ mune , comme de rien , & que mon unique „ soin étoit de ne me rendre coupable d'au- „ cune impiété ni d'aucune injustice. Toute „ (a) C'étoit une espèce de Greffe où étoient les Pritanes et où se tenoient les Greffiers.

à trente tyrans, entra dans la prison , pour lui ôter son ignominie : en effet , la demeure d'un Socrate ne pouvoit être une prison.

„ la puissance de ces trente Tyrans , quelque
 „ redoutable qu'elle fût , ne m'ébranla pas
 „ jusqu'à me faire violer la loi , & trahir ma
 „ conscience. Quand nous fîmes sortis du Tho-
 „ lus, les quatre autres personnes , qui avoient
 „ reçu les mêmes ordres que moi, s'en allerent
 „ à Salamine , & amenerent Léon. Pour moi
 „ je me retirai dans ma maison ; & je ne dou-
 „ te pas que ma mort n'eût suivi de près ma
 „ désobéissance , si bientôt après , le gouver-
 „ nement de ces Magistrats n'eût été aboli ”.

Ce fait assez ignoré, & qu'on ne trouve que dans Platon (*Opp. tom. 1, pag. 32, edit. Steph.*), prouve que Socrate n'étoit pas seulement un homme juste; mais, ce qui est peut-être plus rare encore , un homme qui avoit le courage de l'être sous un Gouvernement tyrannique , & au péril même de sa propre vie. Plus on étudie ce Philosophe , plus on examine ses actions, même les plus ordinaires & les plus simples ; plus on l'estime , plus on l'aime. Il raisonne souvent mal , du moins s'il faut lui attribuer tout ce que Platon lui fait dire , mais il agit toujours bien : c'est un vrai Philosophe-pratique, auquel on ne peut reprocher qu'une seule foiblesse ; celle de s'être cru réellement sous la garde & la protection immédiates d'un démon familier , & d'avoir attribué aux conseils & aux suggestions d'un être idéal , ce qui n'étoit en lui qu'une affaire de tact , d'instinct , de jugement, de réflexion , le résultat d'une profon-

Peut-on être assez aveugle pour regarder comme une ignominie , le double refus qu'essuya Caton dans la de de connoissance des hommes & des affaires, & d'une multitude d'expériences & d'observations très-fines , recueillies pendant le cours de sa vie , & appliquées aux circonstances.

Deux choses cependant peuvent faire pardonner à Socrate cette étrange vision : la première, c'est qu'on ne peut pas douter qu'il n'ait été de bonne foi , & que, quoiqu'il n'y ait peut-être aucune espèce de superstition indifférente , il vaut encore mieux qu'il ait eu celle-là, que d'être coupable aux yeux des Sages d'une petite charlatanerie tout-à-fait indigne de lui.

La seconde, c'est que la Théologie de son temps peuploit l'air de génies , de ces êtres intermédiaires entre les Dieux & nous ; que Socrate avoit été imbu de cette doctrine dès son enfance , & qu'en général il est bien difficile de se défendre d'une erreur que l'on trouve établie au moment de sa naissance , qui s'accroît , s'étend , se fortifie, pour ainsi dire, avec nous ; qui, dans le cours successif de notre vie, est devenue, si j'ose m'exprimer de la sorte, un tic de notre entendement, & dont on est souvent défabusé que dans un âge où toutes les opinions sont à-peu-près indifférentes , & où l'on aime autant conserver une erreur avec laquelle on a vieilli, que de laisser entrer dans sa tête une vérité nouvelle , à laquelle on n'auroit pas le temps de s'accoutumer , & qu'on commenceroit à peine à entendre , à l'instant où le songe enchanteur de la vie, prêt à finir , ne nous laisse plus que la force & le regret de mourir.

ceux qui le rencontroient baïssoient les yeux & gémissoient du sort, non pas d'un homme juste, mais de la justice même : cependant il se trouva un homme qui lui cracha au visage : il avoit d'autant plus sujet d'en être indigné, que cet affront ne pouvoit partir que d'une bouche impure. Il se contenta de s'essuyer le visage, & dit, en souriant, au Magistrat qui l'accompagnoit : Avertissez cet homme de bâiller désormais avec plus de réserve. C'étoit faire un outrage à l'outrage même.

Je fais qu'il est des gens pour qui le mépris est le plus sensible des malheurs ,

note sur ce passage , que Sénèque attribue ici à Aristide un trait qui ne se trouve dans aucun Historien : en effet Plutarque n'en fait point mention dans la vie de ce grand homme. Sénèque paroît avoir confondu Aristide avec Phocion, à qui un homme eut l'audace de cracher au visage , lorsqu'on le conduisoit dans la prison où l'on devoit le faire mourir. Phocion se tournant alors vers les Magistrats, leur dit : *est-ce que personne ne corrigera cet insolent ?*

Inimici verò prætercurrentes incessabant eum convitiis. Unus etiam inspuit in eum. Ibi Phocionem fama est conversum ad Archontas, dixisse, nemo hujus reprimet petulantiam ? Voyez Plutarque , *Vie de Phocion*, opp. tom. I , pag. 758 , C. edit Paris. 1624,

& qui lui préfèrent la mort même. Je leur répondrai que l'exil n'est pas toujours accompagné du mépris. Un grand homme vient-il à tomber ? il paroîtra grand , même à terre : il n'est pas plus méprisé que les ruines des temples qu'on foule aux pieds ; celles-ci sont aussi vénérées par les dévots , que les édifices sacrés qui subsistent en entier.



C H A P I T R E XIV.

✓ PUISQUE de mon côté, ô ma mere, vous n'avez rien qui doive faire couler vos larmes, il faut que vos motifs d'affliction vous soient personnels. Ils peuvent se réduire à deux : ou vous regrettez en moi un appui, ou vous ne pouvez supporter mon absence. Le premier point ne demande qu'à être effleuré : je connois le désintéressement de votre ame ; dans votre affection pour ceux qui vous appartiennent, vous ne considérez qu'eux-mêmes. Laissons de pareils motifs à ces meres qui font un mauvais usage du pouvoir de leurs enfants, qui ne pouvant, en leur qualité de femmes, exercer aucun emploi, sont ambitieuses sous leurs noms ; qui dissipent les biens de leurs fils, cherchent à (1) se les approprier, &c

(1) On en trouve plusieurs exemples dans l'Histoire. Pline le jeune parle d'un certain Régulus qui émancipa son fils pour lui faire recueillir la succession de sa mere, qui l'avoit institué son héritier, au cas qu'il fût émancipé par son pere. Après l'avoir acheté par ce bienfait, (c'est ainsi que le caractère de l'homme en faisoit parler) il briguoit les bonnes grâces

se rendent fatigantes à force d'employer leur éloquence & leur crédit à solliciter des grâces. Pour vous, vous avez toujours applaudi, & jamais participé aux avantages de vos enfans; sans cesse vous avez mis des bornes à notre libéralité, sans en mettre à la vôtre. Ayant encore, vous-même, vos parents, vous avez avantage vos fils déjà (2) très-riches: dans l'administration de notre bien, vous l'avez augmenté, comme s'il eût été le vôtre; vous l'avez ménagé comme le bien d'autrui: vous vous êtes abstenue de faire usage de notre crédit, comme s'il ne vous eût point appartenu: il ne vous est rien revenu de nos honneurs, que du plaisir & de la (3)

de son fils, par une affectation d'indulgence aussi rare que honteuse dans un pere.

Hunc Regulus emancipavit, ut hæres matris existeret. Mancipatum (ita vulgò ex moribus hominis loquebantur) foedâ & insolitâ parentibus indulgentiæ simulatione captabat. PLIN. lib. 4, *Epist.* 2.

✕ (2) Ce passage prouve que Sénèque ne devoit pas uniquement à la libéralité de Néron les biens dont il jouissoit, & que son pere lui avoit laissé une fortune assez considérable.

✕ (3) Les parents & les amis de ceux qu'on nommoit aux différens emplois de la Magis-

dépense : jamais votre tendresse ne vous a permis d'envisager votre propre intérêt : vous ne pouvez donc regretter en l'absence de votre fils , ce que vous ne regardiez pas comme à vous , lorsqu'il étoit présent.

trature , avoient coutume de contribuer aux frais qu'ils étoient obligés de faire , soit pour donner des festins , des spectacles , ou d'autres fêtes semblables.



C H A P I T R E X V .

TOUTES mes consolations doivent donc se tourner vers la source même de la vraie douleur maternelle. Je suis, dites-vous, privée des embrassements d'un fils qui m'est cher ; je ne jouis plus de sa présence , de sa conversation : où est-il ce mortel cheri , dont la vue dissipoit la tristesse de mon front, dont le sein recevoit le dépôt de mes inquiétudes ? que sont devenus ces entretiens dont j'étois insatiable ? ces études auxquelles j'assistois avec un plaisir peu commun dans une femme , avec une familiarité peu ordinaire dans une mere ? qu'est devenue cette tendresse que l'on faisoit éclater à ma rencontre , cette joie ingénue qu'on montrait à ma vue ? Vous vous représentez les lieux témoins de nos embrassements & de nos repas : vous vous rappelez sur-tout notre dernière conversation si capable de déchirer votre ame. En effet un des raffinements de cruauté de la fortune fut de vous avoir rappelée à Rome trois jours avant le coup qui m'a frappé : vous étiez alors

tranquille, & bien éloignée de craindre ce malheur : la distance des lieux qui nous séparoit, une absence de quelques années, sembloient vous avoir préparée à cet e infortune : il fallut que vous revinsiez, non pour jouir de votre fils, mais pour ne pas perdre l'habitude de le regretter ! Si vous vous étiez absentée long-temps auparavant, ma perte vous eût été moins sensible ; l'intervalle eût adouci le regret. Si vous ne vous étiez point du tout absentée, vous auriez eu du moins la consolation de voir votre fils deux ans de plus : mais le destin cruel a tout arrangé de maniere que vous n'avez pu ni jouir de ma prospérité, ni vous accoutumer à mon absence. Plus ce malheur est douloureux, plus vous devez vous armer de tout votre courage : c'est un ennemi connu & déjà vaincu plus d'une fois, contre lequel il faut combattre avec une nouvelle ardeur. Ce n'est pas d'un corps intact, c'est à travers vos cicatrices mêmes, que votre sang coule aujourd'hui.



C H A P I T R E X V I .

NE vous excusez pas sur la foiblesse de votre sexe : on lui accorde un droit presque immodéré , mais non pas illimité , de répandre des larmes : aussi nos ancêtres voulant composer , pour ainsi dire , avec la douleur obstinée des femmes , leur ont accordé (1) dix mois pour pleurer leurs époux ; ce n'étoit pas leur interdire le deuil , mais le borner. Se livrer à une douleur sans fin , pour la perte de ses proches , c'est une foiblesse insensée : n'en ressentir aucune , seroit une

✕ (1) Ce passage paroît contredire celui de la Lettre 63 , où Sénèque dit que ce deuil avoit été fixé à un an ; mais cette contradiction n'est qu'apparente , puisqu'il ne s'agit là que de l'année de Romulus , qui étoit de dix mois , & non de l'année telle qu'elle étoit composée du temps de Sénèque. Ce n'est même que sous les Empereurs Gratien , Valentinien & Théodose , que les femmes furent obligées de porter , pendant douze mois révolus , le deuil de leur mari. Cet usage ne remonte pas plus haut que le regne de ces Princes , comme on le voit par une de leurs Constitutions , où après s'être déclarés les auteurs de cette innovation , ils infligent non-seulement une peine infamante à toute

dureté inhumaine. Il faut tempérer la tendresse par la raison, éprouver le regret, & l'amortir. Ne vous réglez pas sur quelques femmes, dont la douleur n'a fini qu'à leur mort : vous en connoissez qui, après la perte de leurs fils, n'ont plus quitté l'habit de deuil. Votre fermeté dès l'âge le plus tendre vous impose d'autres devoirs : le sexe n'est point une excuse pour celle qui n'a montré aucun des vices du sien. La licence dans les mœurs, ce fléau dominant de notre siècle, n'a pu vous ranger dans la classe la plus nombreuse des femmes ; en vain elle étaloit à vos yeux les perles & les

femme qui convole en secondes noccs avant que l'année de son deuil soit totalement expirée, mais ils la privent encore de tous les biens de son premier mari, tant de ceux qui lui appartiennent par contrat de mariage, que de ceux qu'elle doit aux dernières volontés du défunt.

Si qua ex fœminis perduto marito, intra anni spatium alteri festinaverit nubere (PARVUM ENIM TEMPUS POST DECEM MENSES SERVANDUM ADJICIMUS ; tametsi idipsum exiguum putemus) probrosis inusta notis honestioris nobilisque personæ decore, et jure privetur : atque omnia, quæ de prioris mariti bonis, vel jure sponsalium, vel judicio defuncti conjugis consecuta fuerat, amittat. *Voyez le Code Théodosien, lib. 5. titul. 9. de secundis nuptiis.* Cette constitution est de l'an 381.

diamants ; vous n'avez pas regardé l'éclat des richesses comme le premier des biens de l'homme : élevée dans une maison sévère où l'on suivoit des mœurs antiques, vous n'avez pas été séduite par la contagion de l'exemple, si dangereuse pour la vertu même ; vous n'avez pas rougi de votre fécondité ; vous n'avez pas craint qu'elle fît connoître votre âge. Différente des autres femmes , qui n'aspirent à d'autre gloire qu'à celle de la beauté , vous n'avez pas caché l'enflure de votre sein , comme un poids qui nuisoit à la bonne grace ; vous n'avez pas étouffé dans vos entrailles l'espoir de votre postérité. Jamais votre visage ne s'est souillé d'un enduit étranger ou d'un teint d'emprunt ; jamais votre corps ne s'est couvert de ces vêtements , qui ne laissent rien voir (2) de plus quand on les ôte. Vous avez fait , de la chasteté , comme votre plus bel ornement, votre unique parure , la seule beauté qui résiste aux injures des ans.

Vous ne pouvez donc , pour être en droit de conserver votre douleur , vous

(2) Voyez ci-dessus le *Traité des Bienfaits*, liv. 7 , chap. 9 , & la Lettre 90 , tom. 2 , page 220.

autoriser du nom de femme, auquel vous êtes si supérieure par vos vertus. Vous ne devez pas plus partager les larmes, que les vices de votre sexe. Il est même des femmes qui ne vous permettront pas de sécher de chagrin, mais qui après les premiers pleurs accordés à la nature, vous obligeront de reprendre courage. Il faut ne considérer que celles qu'une vertu éprouvée a mises au rang des plus grands hommes. De douze enfants qu'avoit Cornélie, le destin (3) la réduisit à deux ; elle en avoit perdu dix ; quel nombre ! & dix Gracchus, qu'elle perdit ! Ses amis en pleurs gémissaient de son sort ; elle leur défendit de s'en prendre à la fortune qui lui avoit donné des Gracchus pour fils. Une pareille femme méritoit de donner le jour à celui qui dit

(3) Sèneque se trompe, et l'autorité de Plutarque est ici d'un plus grand poids que la sienne. Cet historien dit positivement que Cornélie perdit dans son veuvage tous ses enfants, à l'exception d'une fille qu'elle maria au jeune Scipion, et de deux fils, Tibérius et Caius, qu'elle éleva avec tant de soin, que, quoiqu'ils fussent nés avec le plus heureux naturel, ils paroissent devoir encore plus à l'éducation, qu'à la Nature, leur amour pour la vertu. Voyez PLUTARQ. *Vie de Tibérius & Caius Gracchus*, opp. tom. 1. pag. 824. E, *édit. cit.*

dans l'assemblée du Peuple : *Quoi ! tu oses insulter ma mere*, celle qui m'a mis au monde (4) ! Mais le mot de la mere me paroît plus énergique. Le fils ne songeoit alors qu'à la naissance des Gracques, la mere avoit à songer même à leurs funérailles.

Rutilia suivit son fils Cotta en exil (5);

(4) Plutarque rapporte ce mot différemment : il fait dire à Caius Gracchus. *Quoi ! tu oses insulter Cornélie qui a donné le jour à Tibérius !* C'étoit son frere : ce qui rend le mot plus modeste. Voyez PLUTARQ. *Vie de Tibérius* & Caius Gracchus, opp. tom. 1, pag. 836, E, edit. cit. ubi sup.

(5) Il s'agit ici de C. Aurélius Cotta, Orateur célèbre, & que Cicéron appelle un homme d'un génie supérieur : *vir summo ingenio præditus* (orat. in Pison, cap. 26.). Peu de jours après la mort de Crassus, son collègue & son ami, il fut dépouillé de sa charge de Tribun par les intrigues d'une faction puissante qui le fit même exiler dans la suite. Quand les troubles excités par Marius furent apaisés, Sylla, vainqueur, rappella tous ceux que son odieux rival avoit contraints d'abandonner leur patrie. Cotta qui étoit du nombre des proscrits, revint alors à Rome où il fut Consul l'an 676. On lui décerna même les honneurs du triomphe ; mais il mourut avant d'en avoir joui, des suites d'une blessure qu'il avoit reçue autrefois dans un combat, & qui se rouvrit tout-à-coup. Voyez CICER. de Orator. lib. 3, cap. 3; & le Commentaire d'AL-

du moins effleuré tous les beaux Arts. Plût à Dieu, que moins attaché à la coutume de ses ancêtres, ce pere vertueux ne vous eût pas restreinte à une teinture légère de la philosophie ; vous ne seriez pas aujourd'hui dans le cas de chercher des armes contre la fortune, mais de faire usage des vôtres. L'exemple des femmes pour qui les Lettres sont un moyen de corruption plutôt que de sagesse, ne lui permit pas de vous livrer aux études : cependant l'avidité de votre esprit sut mettre à profit le peu de temps qu'on vous laissoit. Votre ame possède les principes de toutes les sciences ; rentrez donc en vous-même, vous y trouverez la sûreté, la consolation, & même le plaisir. Si les sciences sont vraiment entrées dans votre esprit, l'accès en sera fermé pour toujours à la douleur, aux inquiétudes, aux tourments inutiles d'une vaine affliction ; & votre cœur depuis long-temps défendu contre les vices, le sera aussi contre les chagrins.

Voilà le rempart le plus sûr & le seul qui puisse soustraire à la fortune. Mais comme il vous faut un appui avant de parvenir au port que vous promettent les études, je veux en attendant vous proposer des motifs de consolation. Con-

fidérez mes freres : pouvez-vous , tant qu'ils vivront vous plaindre de la fortune ? tous les deux réjouiront votre tendresse par des vertus diverses. L'un est (6) parvenu aux dignités par ses talents, l'autre les a méprisées par sagesse : jouissez de la considération de l'un, de la tranquillité de l'autre, de l'amour de tous les deux. L'un recherche les grandeurs pour vous faire honneur , l'autre embrasse le loisir pour se livrer à vous. La fortune a voulu que l'un vous servît d'appui, & l'autre de consolateur ; vous êtes défendue par le crédit du premier , vous jouissez du repos du second : ils se disputeront de zele auprès de vous ; & la tendresse de deux fils suppléera à la perte d'un seul. Je puis hardiment vous le promettre ; il ne vous manquera que le nombre. Considérez encore les petits-fils que

X (6) Celui-ci s'appelloit Novatus , & par adoption , Junius Gallion : l'autre , Méla ; il fut pere du Poëte Lucain ; ce qui , suivant Tacite , avoit beaucoup ajouté à sa gloire. *Annaeum Lucanum genuerat , grande adjumentum claritudinis*. Trop d'ardeur à recouvrer les biens de ce fils, après sa mort , suscita contre lui Fabius Romanus, intime ami de Lucain. On supposa que le pere trempoit avec le fils dans la conjuration, sur de prétendues lettres de Lucain contrefaites par Romanus. Néon les lui fit pré-

vous tenez d'eux ; le jeune Marcus (7) ; cet aimable enfant , contre la vue duquel aucune tristesse ne peut tenir , dont les caresses guériroient les bleffures les plus profondes & les plus récentes. Quelles larmes sa gaieté n'arrêteroit-elle pas ? De quel front ses faillies n'effaceroient-elles pas les rides ? Quelle gravité ne s'amuseroit pas de ses jeux enfantins ? Quelle mélancolie profonde ne seroit tirée d'elle-

fenter, brûlant d'envie d'envahir ses richesses. Mais Mela recourant à la voie réputée alors la plus courte , se fit ouvrir les veines , après avoir laissé par Testament de grandes sommes à Tigellius & à Capitoé , son gendre , afin d'assurer le reste aux héritiers légitimes. Voyez TACIT. *Annal. lib. 16, cap. 17* ; et ce qui a été dit de ces deux freres de Sénèque dans la vie de ce Philosophe qui est à la tête du premier volume.

(7) Il paroît par une épigramme de Sénèque, et sur-tout par la tendresse vraiment paternelle, avec laquelle il parle ici de cet enfant, que c'étoit son propre fils. Voici les deux vers de cette épigramme , qui rendent en effet cette conjecture fort vraisemblable :

Sic Marcus , dulci qui nunc sermone fritinit,
Facundo paternos provocet ore duos.

L'épigramme d'où ces deux vers sont tirés, est intitulée : *Votum*. On la trouve à la suite de plusieurs autres du même Auteur, dans l'édition de ses Œuvres publiées avec les notes des *Variorum*. Voyez le tom. 1, pag. 164, épigr. 8.

même & fixée par ce babil qu'on ne se lasse point d'entendre ? Fassent les Dieux qu'il nous survive ! Puissé la cruauté des destins se fatiguer & s'épuiser sur moi seul ! Puissent tomber sur ma tête les coups qui menacent & la mere & l'ayeule ! Que la foule de mes proches soit heureuse & florissante , je ne me plaindrai ni de mon sort ni de ma solitude : je ne demande qu'une seule grace , d'être la victime expiatoire de ma famille.

Serrez bien dans vos bras cette Novatilla , qui va bientôt vous donner des arriere-petits-fils ; Novatilla que j'avois adoptée , qui tenoit à mon sort par des liens si étroits , qu'elle doit , après ma perte , se regarder comme orpheline , bien qu'il lui reste un pere. Aimez-la pour vous , aimez-la encore pour moi. La fortune lui a ravi depuis peu sa mere : votre tendresse peut l'empêcher , sinon d'être fâchée de cette perte , au moins de la sentir. Veillez tantôt sur ses mœurs , tantôt sur sa beauté : les préceptes pénètrent plus avant quand ils sont imprimés dans l'âge tendre. Qu'elle s'accoutu-

(8) Novatilla , niece de Sénèque , étoit , suivant les apparences , la fille de son frere Annæus Novatus.

me à vos discours, qu'elle se regle sur vos leçons: elle vous devroit beaucoup, quand vous ne lui donneriez que l'exemple: ce devoir solennel vous servira de remède; une ame dont la douleur est prescrite par la nature, ne peut en être détournée que par la raison ou par quelque occupation honnête.

Parmi vos motifs de consolation, je compterois votre pere; s'il n'étoit (9) absent: mais que votre chagrin vous apprenne combien il est intéressé à cet événement: vous sentirez qu'il est plus juste de vous conserver pour lui, que de vous sacrifier pour moi. Toutes les fois qu'une douleur immodérée s'emparera de vous, & vous fera la loi, songez à votre pere. Sans doute par les petis-fils & les arriere-petits-fils que vous lui avez donnés, vous n'existez plus (10) uniquement pour lui; mais le soin de lui faire terminer son heureuse carrière, est un devoir qui vous reste à remplir. Tant qu'il vit, ce seroit un crime à vous de vous plaindre d'avoir trop vécu.

(9) Il étoit alors en Espagne.

(10) Voyez la note suivante.

CHAPITRE XVII.

JE ne vous parlois pas de votre plus grande consolation, de votre (1) sœur, de ce cœur fidele dans lequel vous déposez toutes vos peines, de cette ame tendre qui a pour nous tous des sentiments dignes d'une mere. Vous avez mêlé vos soupirs aux siens, vous avez versé dans son sein vos premiers pleurs. Elle prend toutes vos afflictions : néanmoins dans mon malheur, ce n'est pas seulement pour votre compte qu'elle est affligée, ce sont ses bras (2) qui m'ont apporté dans cette ville ces soins maternels qui m'ont rétabli d'une longue maladie, son crédit qui m'a obtenu la Questure. Elle qui n'avoit jamais eu la hardiesse de parler aux grands, de faire la

(1) Le grand-pere de Sénèque avoit été marié deux fois. Helvia à qui cette Consolation est adressée, étoit du premier lit, et sa sœur dont Sénèque parle ici, étoit du second. Voyez le chapitre second.

(2) Ce passage fixe en même temps et la patrie de Sénèque, et l'âge auquel il fut apporté à Rome.

cour aux Gens en place , a vaincu par tendresse pour moi , sa modestie naturelle. Ni sa vie retirée , ni sa timidité vraiment agreste , si on la compare avec l'effronterie de nos femmes , ni son amour pour le repos , ni ses mœurs paisibles & solitaires ne l'empêcherent de devenir ambitieuse en ma faveur.

Voilà , ô ma mere , la consolation qui doit vous rappeler à la vie. Unissez-vous encore plus à elle ; ferrez-la dans vos étroits embrassements. Les gens affligés fuient les personnes qui leur sont les plus cheres , pour donner un libre cours à leur douleur : réfugiez-vous dans son sein , avec toutes vos pensées ; soit que vous veuilliez persévérer dans votre état , ou y renoncer , vous trouverez chez elle ou la fin ou la compagne de votre affliction. Mais si je connois bien la sagesse de cette femme accomplie , elle ne souffrira point que vous vous consumiez par un chagrin inutile , elle vous citera son propre exemple , dont j'ai moi-même été témoin. Elle avoit perdu sur mer un époux qu'elle aimoit , (3) notre oncle

(3) Juste Lipse conjecture , avec beaucoup de vraisemblance , que le mari de la tante de Sénèque , dont ce philosophe fait un si bel éle-

qu'elle avoit épousé dans son adolescence. Elle eût à soutenir en même temps & le deuil & la crainte; & victorieuse de la tempête, elle emporta son corps non-obstant son naufrage. O combien de grandes actions demeurent ensevelies dans l'obscurité ! Si elle fût née dans les anciens temps assez simples pour admirer les vertus, avec quelle ardeur tous les hommes de génie se feroient empressés de célébrer une femme qui, oubliant la foiblesse de son sexe, oubliant la mer si redoutable même aux Héros, expose sa vie pour donner la sépulture à son mari, & uniquement occupée du soin de ses funérailles, ne songe pas aux siennes propres ! Tous les Poètes ont chanté celle qui s'est offerte à la mort à la place de son mari (4); il est plus beau de s'y offrir pour lui procurer la sépulture :

ge dans ce Chapitre, étoit *Vétrafius Pollion* qui fut Préfet d'Egypte sous Tibère, et qui succéda dans cette Place à *Æmilius Rectus*. Ce passage semble encore prouver que Sénèque avoit fait dans sa tendre jeunesse, le voyage d'Egypte, puisqu'il dit avoir été témoin de ce qu'il raconte ici de sa tante. *Cujus ego etiam spectator fui.*

(4) L'Auteur parle ici d'Alceste qui consentit à mourir pour prolonger les jours d'Admète, son époux.

grandeur , n'ont pu corrompre ; que la crainte de la mort , que la vue de son vaisseau sans agrêts , d'un naufrage certain n'ont pas empêchée de s'attacher au cadavre de son époux , moins occupée du soin de se sauver que d'emporter ce précieux dépôt.

Montrez-lui le même courage ; tirez votre ame du deuil où elle est plongée ,

otiosi vivunt. Unus illis Deus est. Hunc Christiani, hunc Judæi, hunc venerantur et gentes etc.

Je ne rapporte ici qu'une partie de cette lettre que l'on trouve toute entière dans Vopiscus. *Voyez* parmi les Historiens de l'Histoire Auguste , la Vie de l'Empereur Saturnin , *cap. 7, pag. 719* & *suiv. tom. 2, edit. Lugd. Batav. 1671.*

Vopiscus lui-même ne juge pas plus favorablement des Egyptiens, et le portrait qu'il en fait , en confirmant la lettre d'Adrien , y ajoute certains traits qui achevent de les faire connoître.

Sunt enim Egyptii (ut fatis nostri) viri ventosi, furibundi, jactantes, injuriosi, atque adeo vani, liberi, novarum rerum usque ad cantilenas publicas cupientes, versificatores, epigrammatici, mathematici, aruspices, medici; nam et Christiani, Samaritæ, et quibus præsentia semper tempora cum enormi libertate, displiceant. Vopiscus in Saturnin. c. 7. Voyez encore, touchant les Egyptiens, un passage fort curieux de Trébellius Pollion dans la Vie d'Emilien, un des trente Tyrans (art. 21. cap. 22); et Hérodien, lib. 4. cap. 16. pag. 158, edit. Oxon. 1704. &c

& ne laissez pas croire que vous vous repentiez de m'avoir mis au monde. Néanmoins , comme quelque chose que vous fassiez , il faut nécessairement que vos pensées reviennent souvent vers moi , & qu'aucun de vos enfants ne se présente plus fréquemment à votre souvenir , non qu'ils vous soient moins chers , mais parcequ'il est naturel de porter plus souvent la main à la partie douloureuse , vous ne devez me voir qu'heureux & satisfait , tel que j'étois au sein de la prospérité : j'y suis en effet , puisque mon ame libre de toute mélancolie , vaque toute entiere à ses fonctions , tantôt s'amusant d'études légères , tantôt s'élevant à la contemplation de sa propre nature , & de celle de l'univers , uniquement avide de connoître la vérité. D'abord j'examine la terre & sa position , puis la nature de la mer qui l'environne , la cause de ses flux & reflux alternatifs : ensuite je considère ces terribles météores formés entre le ciel & la terre , ce théâtre tumultueux des tonnerres , des foudres , des vents , des pluies , de la neige & de la grêle. Après avoir parcouru ces objets moins sublimes , mon ame s'élève par degrés jusqu'à la voûte des cieux ; elle jouit du spectacle pom-

274 CONSOLATION A HELVIA.

peux des corps célestes ; & se rapellant son éternité , elle marche au milieu des temps , soit ceux qui sont déjà passés , soit ceux qui formeront les siècles à venir.

Fin de la Consolation à Helvia.





DE LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

A PAULINUS (*)

CHAPITRE PREMIER

LA plupart des hommes, mon cher Paulinus, accusent la Nature d'injustice, lui reprochent le peu d'instants qu'elle nous donne pour vivre, & la rapidité avec laquelle s'écoule ce court espace; ils se plaignent de ce qu'à l'exception d'un petit nombre, tous les hommes voient la vie s'envoler, au moment même qu'ils

(*) Juste-Lipse conjecture que Paulinus à qui ce traité est adressé, étoit le pere de la femme de Sénèque, qui s'appelloit *Pauline*; d'autres pensent qu'il étoit son frere: mais la premiere de ces conjectures me paroît la mieux fondée.

se préparent à en jouir. Ce malheur qu'on regarde comme général, n'a pas excité les gémissements de la foule seule & du vulgaire imprudent, mais les plaintes même des hommes les plus illustres. De-là cette exclamation du Prince de la Médecine (1) que *la vie est courte & l'art bien long*. De-là ce procès, indigne d'un Sage, qu'Aristote (2) intente à la Nature sur la durée de cinq ou dix siècles qu'elle accorde à quelques animaux, tandis qu'à l'homme né pour tant d'objets importants, elle a fixé un terme infiniment plus court. Nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons trop. La vie seroit assez longue & suffi-

(1) C'est le commencement du premier aphorisme d'Hippocrate ; et j'avoue que pour moi, qui ne suis pas Médecin, ce premier aphorisme est le plus beau, le plus philosophique, et celui qui, s'il m'est permis de le dire, me paroît avoir plus que tous les autres, l'empreinte et le caractère du génie. Le voici tout entier. *Vita brevis, ars longa, tempus præceps, experimentum periculosum, judicium difficile*. Voyez l'Hippocrate de Vander-Linden, à la page 68 du tome premier.

(2) Cicéron, dans ses *Tusculanes*, attribue cette opinion, non à Aristote, mais à Théophraste son disciple. Juste-Lipse observe même à ce sujet qu'Aristote enseigne précisément le contraire dans un de ses plus beaux ouvrages. De

fante (3) pour consommer les plus grandes entreprises, si nous savions en bien placer tous les instants ; mais lorsque la débauche & l'inattention l'ont dissipée sans aucun emploi utile , la mort vient, & l'on est tout surpris de voir la vie écoulée , avant de s'être aperçu de son cours. Je le répète , ce n'est pas notre vie qui est courte, c'est nous qui l'abrégeons : nous ne sommes pas indigents, mais prodigues. De même que des richesses immenses, tombées en de mauvaises mains, sont en un moment dissipées ; au lieu que la fortune la plus modique , confiée à un gardien économe , s'accroît de jour en jour par ses soins : de même l'âge humain a beaucoup d'étendue pour qui sait en régler l'emploi.

tous les animaux, dit-il , l'homme est celui qui vit le plus long-temps , si l'on en excepte l'éléphant : c'est du moins ce que toutes les expériences dignes de foi nous ont appris jusqu'ici. Voyez Aristote , de *Generatione animal.* lib. 4. cap. 10 , opp. tom. 1 . edit. Par. 1629.

(3) Voyez le commencement de la Préface de Saluste sur l'Histoire de la conjuration de Catilina. Sénèque semble avoir eu dessein d'employer quelques-unes de ses pensées.

CHAPITRE II.

POURQUOI nous plaindre de la Nature ? elle nous a traités favorablement. La vie est longue, si l'on en fait user : mais l'un est possédé d'une avarice insatiable ; l'autre s'occupe sans relâche de travaux superflus ; un autre est dans une ivresse continuelle ; un autre croupit dans la paresse ; un autre est tourmenté par une ambition dont les succès dépendent des décisions d'autrui ; un autre, entraîné par sa cupidité, parcourt les terres & les mers dans l'espoir de faire fortune ; quelques-uns ont la passion de la guerre, & vivent dans des alarmes continuelles soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres ; on en voit qui consomment leur vie auprès des Grands dans une servitude volontaire qui ne leur produira rien ; plusieurs passent leurs jours à détester leur sort, ou à envier celui des autres : la plupart des hommes sans but fixe, par une légèreté vague, inconstante, déplaisante pour elle-même, sont continuellement ballottés, & forment sans cesse de nouveaux projets ; quelques-uns

ne trouvent aucun objet digne de leur plaisir , & vers lequel ils puissent se porter : la mort les surprend dans leur langueur & leur indécision. On peut donc regarder comme un oracle très-sûr le mot d'un très-grand Poète , qui dit : *Nous ne vivons qu'une très-petite partie de notre vie* (1) Tout le reste de notre durée n'est point une vie , c'est du temps. Nous sommes environnés de vices qui nous accablent ; ils ne nous permettent ni de nous relever , ni de porter nos yeux sur la vérité ; ils nous tiennent plongés dans la fange des passions : il ne nous est point permis de rentrer en nous-mêmes ; quand par hasard nous avons quelques moments de relâche , nos passions ne nous laissent jamais parfaitement tranquilles ; semblables à la mer (2) , dont les eaux sont encore en

(1) *Exigua pars est vitæ quam nos vivimus.*

On ignore l'Auteur de cette sentence que les Critiques attribuent les uns à Virgile, les autres à Ennius , ou à Publius Syrus. Voyez sur ce passage la note de Juste-Lipse.

(2) Sénèque emploie encore ailleurs la même comparaison qu'il exprime en d'autres termes : voyez le *Traité de la Tranquillité de l'esprit* , cap. 2.

mouvement, lors même que les vents ont cessé.

X Vous croyez peut-être que je ne parle que des hommes dont la perversité est évidente : mais considérez ceux dont la félicité attire la foule, leurs richesses semblent les étouffer. Combien de gens pour qui l'opulence est un malheur ! Combien d'Orateurs qui, par le desir de déployer tous les jours leur éloquence & l'étendue de leur génie, s'exposent à des crachements de sang ! Combien de débauchés, dont la pâleur provient de la continuité de leurs plaisirs ! Combien de Grands, à qui la foule de ceux qui viennent leur faire la cour ne laisse aucun moment de liberté ! Enfin représentez-vous ces personnages, depuis les premiers jusqu'aux derniers ; l'un appelle en Justice, un autre s'y présente ; un autre se trouve en danger, un autre le défend, tandis qu'un autre le juge. Personne ne réclame son droit sur lui-même, nous nous usons les uns contre les autres. Informez-vous de ces clients dont les noms chargent la mémoire des nomenclateurs ; vous ne les distinguerez que parce que celui-ci s'attache à un tel homme, celui-là à tel autre ; personne ne s'attache à soi : vous en verrez d'assez insensés pour

s'indigner du dédain de leurs supérieurs qui n'ont pas le temps de les recevoir. Comment ose-t-on se plaindre de l'orgueil d'un autre , quand on n'a pas le temps de se voir soi-même ? Cependant cet autre homme, malgré son arrogance, a quelquefois jetté les yeux sur vous, a daigné vous écouter, vous a admis à ses côtés, tandis que jamais'vous n'avez daigné jeter un regard sur vous ni vous écouter vous-même.



C H A P I T R E III.

Vous n'êtes donc pas en droit de reprocher à personne les services que vous lui avez rendus ; en effet , lorsque vous les rendiez , vous ne vouliez pas être avec un autre , mais vous vous sentiez incapable de rester avec vous-même. Quand les plus grands Génies qui ont éclairé le monde se réuniroient pour le dire , jamais ils ne pourroient être assez étonnés de l'aveuglement de l'esprit humain. Nul homme ne souffre qu'un autre s'empare de ses terres ; & dès qu'il s'élève une contestation sur les limites , on a recours aux pierres & aux armes : cependant nous permettons à d'autres d'empiéter sur notre vie , & même nous leur en abandonnons la possession toute entière. On ne trouve personne qui consente à partager son argent avec un autre , tandis qu'on voit des gens distribuer leur vie à beaucoup d'autres. Très-attentifs à garder leur patrimoine , ils sont prodigues quand il s'agit de la perte du temps , la seule chose pourtant dans laquelle l'avarice est louable. Adressons-nous à quelque homme parvenu à une

grande vieillesse : je lui dirois, je vois que vous êtes arrivé au dernier terme de la vie humaine; vous avez cent ans ou plus; allons, faites le calcul de votre vie : dites-nous, combien de ce temps avez-vous laissé ravir par un créancier, par une maîtresse, par un (1) patron, par un client; combien en avez-vous perdu

(1) Le texte porte : *quantum Rex* : c'étoit le nom que les Clients donnoient à leur bienfaiteur & à ceux qu'ils prenoient pour leurs patrons. Dans la premiere Scene des Captifs de Plaute, le Parasite Ergasilus, dit qu'il craint bien d'être réduit à la nécessité d'aller mendier son pain à quelque porte de la ville, depuis que son maître a eu le malheur de tomber entre les mains des ennemis.

Vel ire extra portam Trigeminam ad sacum licet.
Quid mihi ne eveniat, nonnullum periculum est.
Nam postquam meus REX est potitus hostium.

PLAUT. Captiv. act. 1, scen. 1, vers. 22. & seq.

On trouve le même mot employé en ce sens, dans une des plus belles Epîtres d'Horace :
" Plus d'une fois, dit-il à Mécène, vous avez
loué ma réserve à vous demander des grâces :
plus d'une fois, en votre présence, je vous
ai appelé mon Pere, mon Patron; & dans
votre absence, j'ai parlé de vous dans les
mêmes termes "

Sæpè verecundum laudasti : REXQUE, paterque
Audiisti coram, nec verbo parcius absens.

HORAT. Epist. 7, lib. 1, vers. 37, 38.

S'il en étoit besoin, je pourrois ajouter à ces

à vous quereller avec votre femme , à contenir & à châtier vos esclaves , en courses & en visites par la ville ? joignez à cela les maladies que nous nous attirons ; joignez le temps dont vous n'avez fait aucun usage ; & vous trouverez que vous avez vécu beaucoup moins d'années que vous n'en comptez. Tâchez de vous rappeler combien de fois, ferme dans vos résolutions, vous avez passé la journée comme vous vous l'étiez proposé ; quel usage avez-vous fait de vous-même ? combien de fois votre visage a-t-il été serein & votre ame assurée ? Qu'avez-vous fait d'utile dans un si long espace ? Combien de gens n'ont-ils pas mis votre vie au pillage , sans que vous vous apperçussiez de ce que vous perdiez ? Combien les chagrins inutiles , les joies insensées , la cupidité avide , les conversations stériles ne vous ont-ils pas enlevé de temps ? En considérant le peu qui vous est resté de celui qui étoit à vous, vous reconnoîtrez que votre mort est prématurée.

autorités, celles de Martial & de Juvénal ; mais les passages de Plaute & d'Horace qu'on vient de lire, suffisent pour justifier le sens que je donne ici au mot **REX**.

C H A P I T R E IV.

POURQUOI donc, me direz-vous ? C'est que vous vous conduisiez comme si vous deviez toujours vivre. Jamais vous ne songiez à votre fragilité ; vous ne vous appercevez pas du temps qui s'est écoulé, vous le perdez comme si vous en aviez de trop, tandis que le jour que vous donnez à un homme ou à une affaire, est peut-être le dernier pour vous. Vous possédez tout comme devant mourir, & vous desirez tout comme devant être immortel. Vous entendrez dire à bien des gens, je me retirerai (1) du monde à cinquante ans : à soixante ans (2) je compte abandonner mes emplois. Mais enfin, qu'est-ce qui vous assure une vie plus longue ? comment pouvez-vous être certain que les choses tourneront à votre fantaisie ? N'êtes-vous pas honteux de ne réserver pour vous que les restes de votre

X (1) C'étoit l'âge où les soldats étoient en droit de quitter le service. Voyez à ce sujet la note 1, sur le chapitre 20 de ce Traité.

(2) Voyez ci-dessous le chapitre 20, note 2.

vie, & de ne destiner à la culture de votre esprit qu'un temps que vous ne pouvez plus employer à autre chose ! C'est commencer bien tard à vivre, lorsqu'il faut sortir de la vie. N'est-ce pas oublier follement sa condition mortelle, que de remettre des projets raisonnables à cinquante ou soixante ans, & de vouloir commencer la vie à un terme auquel très-peu de gens parviennent ? On entend souvent dire aux personnes les plus puissantes & du rang le plus élevé, qu'elles desiront le repos ; elles en vantent les douceurs, elles semblent le préférer à tous les avantages dont elles jouissent ; elles desireroient de descendre du faite des grandeurs, si elles pouvoient le faire avec sûreté. En effet la fortune, lors même qu'aucune force extérieure ne l'attaque ou ne l'ébranle, est sujette à s'écrouler sur elle-même.



X CHAPITRE V.

AUGUSTE, qui avoit plus obtenu des Dieux qu'aucun autre Prince, ne cessoit de demander le repos & d'être déchargé (1) des soins du gouvernement : tous ses discours annonçoient le desir de jouir de la tranquillité. Quoiqu'il se fît illusion, l'idée de vivre quelque jour pour

(1) Je fais que Suétone l'assure (*in August. cap. 28*), et qu'on trouve même dans Dion la harangue qu'Auguste prononça à ce sujet dans le Sénat; mais une preuve très-forte que ce rusé Tyran n'a jamais eu la volonté, ni même le dessein d'abdiquer l'Empire, c'est qu'il l'a toujours gardé. Rien ne peut forcer un homme à régner malgré lui, et l'on peut dire du throne ce que Montagne a dit de la vie, lorsqu'elle cesse d'être un bien pour ceux qui en jouissent. " S'il est mauvais de vivre en nécessité; au-
» moins de vivre en nécessité; il n'est aucune-
» nécessité. NUL n'est mal long-temps, qu'à
» sa faute ". Auguste feignoit d'être las du pouvoir suprême, et répétoit sans cesse qu'il vouloit s'en défaire, afin que les Romains le priaissent de le conserver. C'étoit un piège qu'il leur tendoit pour s'affermir de plus en plus sur le throne, pour bien connoître la vraie limite de son pouvoir, et s'assurer par lui-même de ce qu'il pourroit oser dans la suite. *Voyez DION. in August. lib. 53, cap. 3 & seq. edit. Reimar-*

lui-même le consolait de ses travaux. Dans une lettre que ce Prince écrivoit au Sénat, par laquelle il disoit que son repos ne seroit pas privé de dignité, & ne démentiroit pas sa gloire précédente, j'ai trouvé ces mots : « mais il seroit plus » glorieux d'exécuter ces choses, que » de les promettre ; néanmoins le desir » que j'ai de voir arriver cet heureux » temps, fait qu'en le voyant encore » différé, je trouve au moins de la dou- » ceur à pouvoir en parler. » Le repos lui parut un bien si désirable, que ne pouvant le goûter en effet, il tâchoit d'en jouir d'avance par la pensée. Un Empereur qui voyoit tout dépendre de ses volontés, qui régloit les destins des hommes & des nations, regardoit le jour qui le débarrasseroit de sa grandeur, comme le plus fortuné de sa vie. L'expérience lui avoit fait connoître combien ces biens, qui répandent un si grand éclat par toute la terre, coûtent de peines & de fatigues, & combien ils cachent d'inquiétudes. Forcé d'abord de combattre ses concitoyens, ensuite ses collègues, enfin ses parents, il répandit des flots de sang sur terre & sur mer. Après avoir été obligé de porter ses armes en Macédoine, en Sicile, en Egypte,

en Syrie , en Asie , & presque sur toutes les côtes, des guerres étrangères occupèrent les armées Romaines fatiguées de massacrer des Romains. Tandis qu'il travaille à pacifier les Alpes , qu'il dompte des ennemis confondus avec les sujets de l'Empire , & entourés de peuples en paix ; (2) tandis qu'il portoit nos limites au-delà du Rhin , de l'Euphrate & du Danube : dans la Capitale même Muréna , les Cépion (3) les Lépides , les Egnatius aiguisoient leurs poignards contre lui. A peine a-t-il évité leurs embûches , que sa fille & une foule de jeunes Seigneurs ligüés avec elle par un adultère , comme par un serment sacré , affligent & troublent sa vieillesse , & lui font craindre une seconde Cléopâtre & un autre (4) Antoine. Lorsque ,

(2) Sénèque veut parler ici des Rhétiens , des Vindéliciens , des Salasses , &c. qui se trouvoient placés entre les Alpes , les Gaules et l'Italie ; mais dont les mouvements inquiétoient souvent les Romains.

(3) Voyez sur tous ces personnages le *Traité de la Clémence*, liv. I , chap. 9 ; et Suétone , in *August.* cap. 21.

X (4) Il s'agit ici de Julius Antonius , fils de Marc-Antoine le Triumvir , et de Fulvie , qu'Auguste fit mourir pour avoir commis un adultère avec sa fille Julie. Voyez ci-dessus le *Traité de*

pour guérir ses plaies, il eut retranché ses propres membres, il en vit bientôt renaître d'autres : semblable à un corps trop sanguin dans lequel il se fait des éruptions de toutes parts. Il desiroit donc les douceurs du repos ; l'espérance & l'idée d'en jouir un jour le soulageoient dans ses peines ; c'étoit-là l'unique vœu d'un homme, dont le sort étoit l'objet des vœux de tous les autres.

Cicéron, qui s'étoit vu exposé aux fureurs des Catilina & des Clodius ; qui avec la République avoit long-temps flotté entre le parti de Pompée & de Crassus, tantôt ses ennemis déclarés & tantôt ses amis fort douteux ; qui cherchoit à retenir la patrie sur le penchant de sa ruine, & finit par être lui-même entraîné dans sa chute ; ce Cicéron, dis-je, que la prospérité même ne pouvoit tranquilliser, & qui fut sans courage pour supporter l'adversité, combien de fois n'a-t-il pas eu raison de maudire son Consulat, ce Consulat qu'il a loué, non sans sujet, mais sans mesure ? Avec quelle amertume ne se plaint-il pas dans une lettre à Atticus, écrite dans le temps

où , Pompée le pere étant déjà vaincu , son fils cherchoit à ranimer son parti en Espagne ? « Vous me demandez , dit-il , » ce que je fais ici ; je vis libre à demi , » dans ma maison de Tusculum ». Il ajoute ensuite d'autres plaintes , par lesquelles il déplore le temps passé , s'afflige sur le présent & désespere de l'avenir. Cicéron se disoit *libre à-demi* ; assurément un Sage ne s'aviliroit jamais à ce point, jamais il ne seroit libre à-demi : sa liberté sera toujours complete ; il sera dégagé de tout bien , maître de lui , fort au-dessus des autres. En effet , qui peut être au-dessus de celui qui s'est mis au-dessus de la fortune ?



C H A P I T R E VI.

X **L**ORSQUE Livius Drusus, homme actif & violent, eut proposé des loix nouvelles, & réchauffé les querelles excitées par les Gracques, accompagné d'une multitude accourue de toutes les parties de l'Italie, incertain du tour que prendroient les affaires qu'il ne pouvoit ni terminer ni abandonner après les avoir entamées, détestant une vie continuellement agitée, il s'écria qu'il étoit *le seul homme au monde qui, même dans son enfance, n'eût point eu de congés.* En effet, très-jeune encore, & même avant d'avoir pris la robe virile, il eût (1) l'audace de solliciter les Juges en faveur des accusés, de faire valoir son crédit au Barreau, & d'obtenir les jugemens qu'il

(1) Sénèque s'exprime ainsi, parcequ'en effet rien n'étoit plus contraire aux usages reçus & très-anciennement établis. Loin d'être admis à présenter requête au barreau, pour quelque chose que ce fut, les jeunes gens n'y paroissent même pas avant d'avoir pris la robe virile. Voyez à ce sujet ce que Sénèque dit à Lucilius dans sa quatrième Lettre, tom. 1, pag. 9.

désiroit. Où ne devoit pas se porter une ambition si précoce ! Il étoit aisé de prévoir que cette témérité prématurée causeroit un jour de grands maux publics & particuliers. Il se plaignoit donc trop tard de n'*avoir point eu de congés*, lui qui dès l'enfance avoit été séditieux & turbulent au Barreau. Il n'est point décidé s'il se tua lui-même ; il mourut subitement d'une blessure dans l'âme ; l'on douta que sa mort eût été volontaire , mais on ne douta nullement qu'elle ne fût venue fort à propos. (2).

Il seroit inutile de rappeler ici les exemples d'un grand nombre d'hommes qui , réputés très-heureux par les autres, ont trahi le secret de leur vie par des témoignages sinceres qu'ils ont rendus contre eux-mêmes : mais par ces plaintes ils n'ont changé ni eux ni les autres ; quoique ces paroles échappassent de leur bouche , leurs passions les ramenoient bientôt à leur conduite accoutumée.

Ainsi votre vie , quand elle iroit au-delà d'un millier d'années , peut se ré-

(2) Voyez ci-dessus la *Consolation à Marcia*, chap. 16 , note 4, tom. 4, pag. 55 , et *Florus*, lib. 3 , cap. 17 , *in fine*.

duire à un très-petit espace ; les siècles ne feront pas disparaître vos vices. Cependant il faut que cet espace de temps, que la Nature décrit à la hâte, & que la raison fait étendre, vous échappe très-promptement : en effet, vous ne saisissez point, vous ne retenez point, vous ne retardez point la chose qui fuit avec la plus grande célérité, vous la laissez fuir, comme si elle étoit superflue ou facile à réparer.

Je mets en premier lieu, au nombre des gens qui perdent leur temps tous ceux qu'on voit livrés uniquement à l'intempérance & la débauche : il n'y en a point qui s'occupent d'une façon plus méprisable. Quant aux autres, quoiqu'ils se fassent de vaines idées de gloire, ils sont du moins les dupes d'illusions spécieuses. Si vous mettez dans ce nombre les avares, les hommes coleres, ceux qui se livrent à des haines ou à des vengeances injustes ; ceux-ci commettent des fautes plus mâles, tandis que le libertinage & la gourmandise sont des vices honteux & déshonorants. Examinez de quelle manière ces sortes de gens emploient leur temps : voyez combien ils en perdent à compter leur argent, à dresser des embûches, à s'inquiéter, à faire leur cour,

à recevoir des hommages , à répondre pour d'autres, ou à chercher des cautions en Justice , à donner des repas , déjà devenus des devoirs ; & vous trouverez que leurs biens , ainsi que leurs maux ne leur laissent pas le temps de respirer. Enfin tout le monde convient que le trop d'occupation empêche de rien faire de bien ; on ne peut cultiver ni l'éloquence ni les sciences : un esprit dissipé ne reçoit aucune impression profonde , il rejette tout , comme si on l'eût fait entrer de force. L'homme trop occupé ne vit point ; il n'est pas de science plus difficile que celle de vivre.



CHÂPITRE VII.

Tous les arts & les sciences ont des Maîtres propres à les enseigner ; il en est que des enfants ont appris assez parfaitement pour en donner (1) des préceptes ; mais la vie entière n'est pas trop longue pour apprendre à vivre ; & , ce qui vous surprendra peut-être plus encore , elle ne l'est pas trop pour apprendre à mourir. Tant de grands hommes , après s'être débarrassés de tous les soins , après avoir renoncé aux richesses , aux emplois , aux plaisirs , ne se sont occupés , jusqu'à leur vieillesse , qu'à apprendre à vivre ; néanmoins plusieurs d'entr'eux en mourant ont reconnu qu'ils ignoroient encore cet art bien plus inconnu , sans doute , de ceux dont nous parlons. Croyez-moi , il n'appartient qu'à un grand homme , qui s'est élevé au-dessus des erreurs humaines , de ne rien laisser dérober de son

X (1) Voyez sur ce passage la note de Juste-Lipse qui rapporte quelques inscriptions faites à la louange de plusieurs enfants célèbres par des talents et des connoissances fort au-dessus de leur âge.

temps : la vie est très-longue pour celui qui a su employer convenablement tout l'espace qu'elle a pu lui fournir; il n'en a laissé aucune portion sans culture, il n'en a rien abandonné au pouvoir des autres. Un sévère économe de son temps ne trouve rien qui soit digne d'être échangé contre lui. Il en a donc assez : il ne manque qu'à ceux qui ont laissé tout le monde leur enlever une portion de leur vie. Ne croyez pourtant pas que ceux-ci ignorent leur perte ; vous entendrez la plupart de ceux que leur prospérité accable, au milieu de la troupe de leurs clients au milieu des affaires du Barreau , ou d'autres misères honorables , s'écrier : *Je n'ai pas le temps de vivre*. Pourquoi donc n'en avez-vous pas le pouvoir ? c'est que ceux qui vous attirent à eux vous enlèvent à vous-même. Combien de jours vous a pris cet accusé ? combien ce Candidat vous en a-t-il enlevé ? combien en avez-vous perdus à faire la cour à cette vieille , lassée de faire enter rer ses héritiers ? combien cet homme , qui feint d'être malade pour irriter la cupidité de ceux qui captent sa succession , vous en a-t-il ôté ? combien en avez-vous laissé prendre à ce protecteur puissant , qui ne vous aime pas , mais

dont vous ne servez qu'à grossir la cour ? Examinez, vous dis-je, & calculez les jours de votre vie, vous trouverez qu'il vous en est resté fort peu, que vous avez mis au rebut. Un Candidat obtient les faisceaux qu'il avoit desirés; il voudroit les déposer & s'écrie : *quand finira cette année ?* Un second est chargé par le sort (3) des jeux publics, fonction dont il se trouvoit très-honoré; *quand*, dit-il, *serai-je débarrassé ?* Un Avocat célèbre est accablé de la foule de ses clients; il attire un tel concours, que bien des gens ne peuvent l'entendre; *quand*, dit-il, *les fêtes suspendront-elles les affaires ?* Chacun semble précipiter sa vie; ennuyé du temps présent, il est tourmenté du desir de l'avenir. Mais celui qui fait faire de son temps un usage avantageux pour lui-même; qui regle chaque journée comme toute sa vie, ne desirer ni ne redoute le lendemain. Quels plaisirs nouveaux une heure pourroit-elle lui procurer ? tous lui sont connus, il en est rassasié. La fortune & le sort peuvent dis-

(3) On tiroit au sort pour savoir lequel des Préteurs seroit chargé des jeux publics, ou de la juridiction particuliere de ce Tribunal, JUST. LIPS. in H. L.

poser du reste, sa vie est mise en sûreté ; on peut bien y ajoûter quelque chose , mais on ne peut rien lui ôter ; & même ce qu'on lui ajouteroit seroit comme une petite portion d'aliments que prendra sans desir celui qui est rassasié , sans cependant avoir l'estomac trop rempli.

CHAPITRE VIII.

AINSI ne croyons pas qu'un homme a long-temps vécu , parceque nous lui voyons des cheveux blancs ou des rides : il n'a pas vécu long-temps , il a seulement été fort long-temps sur la terre. Quoi donc ! croirez-vous qu'un homme a beaucoup navigé , lorsqu'au sortir du port il s'est vu assailli d'une tempête qui l'a vivement ballotté , ou lorsque les efforts des vents divers l'ont forcé de tourner sans cesse ? Un tel homme n'a pas beaucoup navigé , il n'a fait qu'être agité. Je suis communément surpris de voir des gens demander à un autre son temps , & celui-ci l'accorder avec tant de facilité. Tous deux font attention au motif de la demande , aucun à la chose demandée : on la demande comme un rien , on l'accorde de même. On se fait un jeu de

la chose du monde la plus précieuse ; on s'y trompe , parcequ'elle est incorporelle & incapable de frapper les yeux ; voilà pourquoi on la regarde comme méprisable , & même de nul prix. Des personnages très-distingués , des Sénateurs , reçoivent des (1) présents annuels , ils louent , pour ainsi dire , leurs travaux , leurs soins , leur attention : mais personne n'estime le temps ; on le dissipe comme un bien de nulle valeur. Mais voyez ces mêmes gens malades ; s'ils se croient en danger de mourir ils embrassent les genoux des médecins : craignent-ils le dernier supplice ils sont prêts à donner tous leurs biens pour racheter leur vie ; tant leurs passions sont peu d'accord entre elles. Si l'on pouvoit connoître le nombre des années futures , comme on con-

67
X (1) Ces exemples sont fréquents dans l'Histoire, & cette ancienne coutume paroît sur-tout avoir été fort en vogue sous les Empereurs , c'est-à-dire , dans un temps où la corruption avoit gagné tous les ordres de l'Etat. " Néron ,
 „ dit Tacite , releva l'éclat de l'illustre Maison
 „ de Messala , en assignant à ce Consul , devenu
 „ son Collegue dans cette Charge , une somme
 „ de quinze cents mille sesterces par an , pour
 „ l'aider à tolérer son honorable pauvreté. Au-
 „ relius Cotta & Haterius Antoninus reçurent

noît celui des années écoulées , combien verroit-on trembler ceux qui n'auroient que peu d'années à vivre ? avec combien de soin ils les ménageroient ! Il est aisé de bien régler une chose , quelque petite qu'elle soit , lorsqu'on en est assuré : on doit conserver avec plus de soin encore un bien , lorsqu'on ignore quand il pourra manquer. Ne croyez pourtant pas que ceux dont nous parlons ne sachent pas combien le temps est précieux ; ils ont coutume de dire à ceux qu'ils aiment beaucoup qu'ils sont prêts à leur sacrifier une partie de leur vie : ils la donnent même à leur insu ; mais ils la donnent sans rien ajouter à celle des autres ; ils ignorent même qu'ils s'en privent : voilà pourquoi ils supportent la perte cachée qu'ils éprouvent. Personne ne vous ré-

„ aussi des pensions de l'Empereur, quoiqu'ils
„ eussent dissipé les biens de leurs ancêtres en
„ frivolités ”.

Sed nobili familiæ honor auctus est, oblati
in singulos annos quingenis sestertiis , quibus
Messala paupertatem innoxiam sustentaret.
Aurelio quoque Cottæ , & Haterio Antoni-
no annuam pecuniam statuit Princeps , quam-
vis per luxum avitas opes dissipassent. *Annal.*
lib. 13. cap. 34. Voyez aussi Suétone , in
Nerone , cap. 10.

tituera des années ; personne ne vous rendra à vous-même. La vie suivra sa marche comme elle a commencé , elle ne reviendra pas sur ses pas ; elle passera sans bruit , elle n'avertira pas de sa rapidité , elle s'écoulera sans rien dire ; ni les ordres des Rois ni la faveur du Peuple ne pourront la prolonger. Elle suivra (2) l'impulsion qu'elle aura reçue d'abord ; elle ne s'arrêtera pas sur la route , elle ne séjournera nulle part. Qu'arrivera-t-il donc ? Vous êtes arrêté par des affaires , tandis que votre vie se presse d'avancer ; la mort se présentera , & il faudra la recevoir de gré ou de force.

(2) Métaphore prise des courses des chars dans les jeux circenses. *Vid. LIPS. in H. L.*



CHAPITRE IX.

LES hommes même qui se vantent de prudence , & qui paroissent le plus fortement occupés , peuvent-ils se proposer autre chose , que de rendre leur vie meilleure ? Ils arrangent leur vie aux dépens de leur vie ; ils portent au loin leurs pensées ; mais une c'est perdre une très-grande portion de la vie , que de différer : par-là le délai nous ôte les premiers jours , nous ravit les choses présentes , en nous promettant un avenir qui n'est pas encore. Le plus grand obstacle à la vie , c'est l'attente qui la fait dépendre du lendemain : vous perdez le jour présent , vous disposez de ce qui est entre les mains de la Fortune , & vous laissez échapper ce qui est dans les vôtres. Où portez-vous vos regards ? où vont se perdre vos espérances ? L'avenir est incertain ; jouissez du présent , & commencez à vivre. Un très-grand Poète , comme s'il étoit divinement inspiré , nous crie cette maxime salutaire : *Le*

meilleur des (1) jours de la vie des mortels malheureux , est celui qui s'échappe le premier (2). Pourquoi tarder , dit-il , pourquoi vous arrêter ? ce jour fuit , si vous ne vous en rendez le maître , & il fuira , lors même que vous croirez le tenir.

Il faut donc combattre la célérité du temps par la promptitude à en faire usage ; il faut y puiser comme dans un torrent rapide , dont les eaux ne couleront pas toujours. Le Poète semble nous reprocher admirablement l'étendue infinie de nos pensées , en disant que ce n'est pas le plus bel âge qui fuit le premier , mais seulement le meilleur jour. Comment donc pouvez-vous conserver ce calme & cette sécurité , en voyant le temps fuir avec tant de rapidité ? De quel droit , prolongeant votre durée dans l'avenir , vous promettez-vous , au gré de vos desirs , des mois , des années , & une longue fuite d'années ? Le Poète

(1) *Optima quæque dies miseris mortalibus ævi Prima fugit.*

VIRGIL. Georg. lib. 3, vers. 66 & 67.

(2) Conférez ici ce que Sénèque dit sur le même sujet dans la cent huitième lettre , tome 2 , pag. 461 , 462.

ne vous parle que d'un jour , & même d'un jour qui s'enfuit. Il n'est donc pas douteux que le meilleur des jours est le premier qui fuit & s'éloigne des mortels malheureux , c'est - à - dire , de ceux qui sont occupés , de ceux qui s'avancent vers la vieillesse , sans préparation , sans armes , & qu'elle accable de son poids , lorsque leur esprit est encore dans une sorte d'enfance. En effet, ils n'ont rien prévu, ils se trouvent assaillis au moment où ils y pensoient le moins ; ils ne se sont point aperçus que la mort s'avançoit chaque jour. Une conversation , une lecture , une méditation profonde font oublier aux voyageurs la longueur du chemin : ils se trouvent arrivés avant que d'avoir pensé qu'ils approchoient du terme : il en est de même du voyage continuel & rapide de la vie , que nous faisons d'un pas égal , soit éveillés , soit endormis ; les hommes occupés d'affaires ne s'en aperçoivent qu'à la fin.

CHAPITRE X.

SI je voulois diviser & mettre en preuves les idées que je viens d'établir, il s'en présenteroit une foule par lesquelles je pourrois montrer que la vie des personnes engagées dans les affaires est très-courte. Fabianus (1), qui n'étoit point un Philosophe de l'Ecole, mais qui ressembloit aux vrais Philosophes de l'Antiquité, avoit coutume de dire « que l'on » devoit combattre les passions, de vive » force, & non par des subtilités; qu'il » falloit repousser cette armée par des » attaques violentes, & non par des

(1) Sénèque parle plusieurs fois dans ses Ouvrages, & toujours avec éloge, de cet Orateur Philosophe : voyez les lettres 11, 40, 52, 58, & 100. Ce qu'il en dit ici, justifie les louanges qu'il lui a données précédemment, & y met le sceau, car il le loue de n'avoir pas comme les Scholastiques une éloquence de mots, & une Philosophie *parliere*, pour me servir de l'expression de Montagne. *Fabianus non ex his CATHEDRARIIS PHILOSOPH* &c. Joignez à cette note celle de la page 387 du tom. 2, ou je rapporte le jugement que Sénèque le pere portoit de cet habile homme.

» coups ménagés; que les chicanes dans
» ce cas n'étoient bonnes à rien; qu'il
» étoit nécessaire de frapper avec vi-
» gueur, & de ne pas se contenter d'escar-
» moucher." Néanmoins, lorsqu'on
reproche aux hommes leurs égarements,
il faut les instruire, & ne pas se con-
tenter de déplorer leur aveuglement.

La vie se partage en trois temps; le
présent, le passé, & l'avenir. Le présent
est court, l'avenir incertain, le passé est
assuré. La fortune a perdu ses droits sur
ce dernier, il n'est plus à la disposition
de personne. Voilà celui que perdent
ceux qui sont occupés d'affaires: ils n'ont
pas le loisir de jeter les yeux sur le pas-
sé; & s'ils l'avoient, un souvenir ac-
compagné de regrets ne pourroit que
leur déplaire: c'est toujours malgré eux
que leur esprit se rappelle un temps mal
employé; ils n'osent revenir sur des fau-
tes, qui leur ont paru séduisantes par le
plaisir présent qu'elles leur ont procuré,
mais qui pour lors se montreroient sous
leurs traits véritables. L'homme dont la
conscience, juge toujours infailible, a
fait la censure de ses propres actions,
peut seul revenir avec plaisir sur le passé:
mais celui dont l'ambition a été dérégée,
dont l'orgueilleux mépris s'est fait

sentir , qui a été insolent dans ses succès, qui a réussi par des fourberies , qui s'est rendu coupable par son avarice & ses rapines , qui a prodigué ses biens , doit nécessairement redouter sa mémoire. C'est là pourtant la portion de notre temps la plus sacrée ; elle est hors de la portée des accidens humains ; elle est soustraite à l'empire de la fortune ; elle n'est plus exposée aux traits de l'indigence , des craintes , des maladies ; elle ne peut être troublée ni enlevée , sa possession nous est assurée pour toujours. Chacun de nos jours ne nous est présent , que pour quelques instans , mais les jours passés peuvent à volonté se représenter à nos yeux pour subir leur examen. C'est ce que ne peuvent pas faire les personnes trop occupées ; il faut posséder une ame tranquille pour pouvoir parcourir toutes les parties de sa vie : les esprits des hommes affairés sont en quelque sorte comprimés sous le joug , ils ne peuvent se replier pour regarder en arriere. Ainsi , leur vie s'est engloutie dans un abîme : & comme on cherche vainement à remplir un vaisseau sans fond ; de même il est absolument inutile que la Nature accorde une longue suite d'années à ceux qui les laissent échapper de mille manieres :

le temps passe pour ainsi dire , au travers de ces ames brisées & comme criblées. Le présent est très-court, & si court , que quelques-uns en nient l'existence. En effet il est toujours en mouvement , il coule & se précipite : il cesse d'être , avant d'avoir été ; il ne s'arrête pas plus que l'univers , ou les astres , qu'un mouvement éternel ne laisse jamais dans la même situation. Le temps présent est donc le seul qui appartienne aux personnes occupées ; il est si court , qu'on ne peut le saisir , & ce temps même leur échappe pendant qu'ils sont travaillés par la multitude des affaires.



CHAPITRE XI.

VOULEZ-VOUS encore une preuve de la brièveté de leur vie? voyez combien ils desirent de la prolonger. Des vieillards décrépits semblent encore mendier un petit nombre d'années; ils se cachent à eux-mêmes leur âge, ils se font illusion à force de mentir, & mentent aussi hardiment que s'ils pouvoient se flatter de tromper (1) le destin. Quelque infirmité vient-elle les avertir qu'ils sont mortels, ils meurent transis d'effroi, ils ne sortent point de la vie, ils en sont arrachés; ils s'écrient qu'ils ont été des insensés de n'avoir point vécu; & que s'ils ont le bonheur de se tirer de cette maladie, ils vivront dans le repos: c'est alors qu'ils

(1) Ce passage me rappelle une jolie Epigramme de Martial où il se moque agréablement d'un de ces vieillards. " Lentinus, lui dit-il, vous vous teignez les cheveux pour paraître jeune. Il n'y a qu'un moment que vous étiez blanc comme un cygne, & tout-à-coup je vous vois noir comme un corbeau; mais vous n'en imposez pas à tout le monde. Proserpine sait fort bien que vous avez les che-

voient l'inutilité des peines qu'ils se sont données pour amasser des biens dont ils n'ont su jouir.

D'un autre côté, comment la vie de ceux qui se sont éloignés des affaires ne seroit-elle pas longue ? Ils n'en donnent rien , ils n'en dissipent aucune portion ; ils n'en confient rien à la fortune, ils n'en perdent rien par négligence , ils n'en retranchent rien par libéralité , ils n'y trouvent rien de superflu , toute leur vie est pour ainsi dire , placée à intérêt ; ainsi quelque courte qu'elle soit, elle leur suffit : voilà pourquoi , lorsque le dernier jour sera venu, le Sage s'avancera d'un pas assuré vers la mort.

Vous me demanderez , peut-être , ce que j'entends par les personnes occupées ? N'allez pas croire que je désigne seulement , sous ce nom , ceux qui restent dans les Tribunaux , jusqu'à ce que les chiens (2) lâchés contre eux les for-

» yeux blancs , & elle vous arrachera ce mas-
» que qui cache la blancheur de votre tête. »

Mentiris juvenem tinctis , Lentine , capillis :

Tam subito corvus , qui modo cycnus eras

Non omnis fallis. Scit te Proserpine canum :

Personam capiti dethrahet illa tuo.

Lib. 3, Epig. 43.

X (2) Ceux qui étoient chargés de la garde

cent enfin d'en sortir ; ni ceux que vous voyez étouffés avec honneur par la foule de leurs protégés , ou qui vont honteusement se faire écraser par la troupe des clients d'un autre ; ni ceux que des emplois font sortir de chez eux pour aller se heurter contre les portes des Grands ; ni ceux qui dans les ventes publiques , où les biens des citoyens sont mis à l'encan , vont faire (3) des profits infâmes ,

des édifices publics où l'on rendoit la justice, y lâchoient , sur le soir, des chiens énormes qui erroient pendant la nuit dans ces salles immenses , et donnoient en quelque façon la chasse aux plaideurs qui tardoient à se retirer. J'ai parlé ailleurs de l'usage où les particuliers même étoient à Rome de faire garder leur maison par un gros chien d'attache qui veilloit auprès de la loge du portier, et qui aboyoit au moindre bruit qu'il entendoit. Voyez le Traité de la Colere , liv. 3 , chap. 37 . not. 1 , tom. 4 , pag. 322 et suiv.

X (3) Le texte porte : *Quos hasta Prætoris infami lucro , & quandoque suppurato , exercet*. J'ai développé dans ma traduction le sens de ce passage assez difficile à entendre , et où Sénèque me paroît s'être exprimé avec une concision qui le rend obscur. Peut-être même la leçon de l'édition *varior*. n'est-elle pas la vraie. Malheureusement le texte de l'*editio princeps* est tellement corrompu dans cet endroit, qu'on n'en peut tirer aucun secours. Quoi qu'il en soit , on entend fort bien ce que Sénèque a voulu dire & en expliquant l'usage

qui pourront un jour leur être funestes : il est des personnes dont le loisir est affairé ; dans leur maison de campagne ,

auquel il fait allusion , sa pensée n'aura plus rien d'obscur.

Pendant les guerres civiles qui désolèrent Rome , et finirent par lui donner des fers , Sylla et César avoit souvent fait vendre à l'encan les biens des proscrits. Ces sortes de ventes qui étoient devenues fort communes sous les Empereurs et qui enrichissoient ceux qui avoient la lâcheté de profiter du malheur de leurs concitoyens , et d'acheter leurs dépouilles , se faisoient dans une place publique , au milieu de laquelle on plantoit une pique. *Hastæ subjiciebantur ea quæ publicè venundabant*, dit Pompeius Festus , (*de verbor. Significat. lib. 8, voce Hastæ.*) C'étoit en effet une ancienne coutume , comme on le voit par plusieurs passages de Cicéron , et entre autres , par celui où cet Orateur faisant l'éloge de l'équité et du désintéressement d'Aratus , dans une circonstance très-délicate , s'écrie : “ O le grand
 „ homme , et qu'il étoit digne de naître par-
 „ mi nous ! C'est ainsi qu'il faut agir avec des
 „ concitoyens, et non pas comme nous l'avons
 „ déjà vu deux fois , planter une pique au mi-
 „ lieu du forum , & faire vendre à l'encan par
 „ un Crieur public , les biens des citoyens.”

O virum magnum , dignumque qui in nostrâ Republicâ natus esset ! Sic par est agere cum civibus ; non , ut bis jam vidimus , HASTAM IN FORO PONERE , et bona civium voci subjicere præconis : *de Offic. lib. 2 , cap. 23.* Voyez encore à ce sujet un autre passage fort curieux du même Auteur , dans ce Traité des

dans leur lit, au sein de la retraite, quoi qu'éloignés de tout le monde, ils sont incommodes pour eux-mêmes. La vie de bien des gens ne peut pas être appelée oisive, c'est une occupation fainéante.

Offices, liv. 2, chap. 8; & dans la seconde *Philippique*, chap. 26. édition de *Gravius*.

En comparant ensemble les différents passages de Cicéron, où il est question de cet usage, sur-tout celui qu'on trouve dans le premier discours contre Rullus touchant la loi agraire, (*cap.* 2, il paroît qu'il faut lire dans le texte de Sénèque, *quos hasta praconis*. Ce qui peut confirmer encore la correction que je propose, c'est qu'un très-ancien Commentateur d'Horace dit qu'on appelloit *pracones* ceux qui debout auprès de la pique annonçoient les prix que les acheteurs offroient de la chose qui étoit actuellement en vente. *Pracones dicebantur qui stabant ad hastam, nunciabant enim pratia oblata*.

Voyez le Commentaire d'Acron sur Horace, (*lib.* 1, *satyr.* 6, *vers.* 85, 86, *pag.* 321.) édit. de Basle, ann. 1555. En effet on appelloit cette pique, la *pique du crieur*, *HASTA PRAECONIS*, & c'étoit le signe d'un encan. " Représentez-vous, dit Cicéron, Rullus dans le Royaume de Pont, la pique plantée en terre, & faisant sa vente au milieu de ses jeunes & jolis Arpenteurs. " *Ponite ante oculos vobis Rullum in Ponto . . . HASTA POSITA; cum suis formosis Finitoribus. AUCTIONAMTEM. Orat. secund. de Lege Agrar. contra Rullum, cap.* 20, édit. *Grævii*.

XX CHAPITRE XII.

APPELLERIEZ-VOUS oisif un curieux qui avec un soin & une attention mêlés d'inquiétude , s'occupe à nettoyer , à polir des vases de métal de Corinthe que la folie de quelques gens a rendus (1) si précieux, & qui consomme la plus grande partie de sa vie à examiner des lames de cuivre chargées de vers-de-gris ?

(1) La reflexion de Pline sur le ridicule de la plupart de ces curieux qui recherchoient avec affectation les vases d'airain de Corinthe , est très-sensée , & on en pourroit faire de nos jours des applications fort justes. " Ce n'est pas , » dit-il , qu'ils aient en ce genre le tact plus » fin , plus sûr , ni des caractères plus certains » pour distinguer ceux de ces vases qui sont » réellement de cuivre de Corinthe ; mais c'est » pour se séparer des autres , & se faire une » sorte de réputation par de prétendues con- » noissances. " *At mihi major pars eorum simulare eam scientiam videtur , ad segregandos se à cateris magis , quàm intelligere aliquid ibi subtilius.* Plin. *Nat. Hist.* lib. 34 , cap. 2. édit. Harduin.

Voyez ce qui a été dit ci-dessus du cuivre de Corinthe , dans une note sur le chapitre XI, de la *Consolation à Helvia* , pag. 233 & 234 de ce volume.

ou celui qui va s'asseoir dans l'endroit où l'on frotte (2) les athletes (car, par une étrange dépravation, nous adoptons des vices qui n'appartiennent point aux Romains) pour être spectateur des querelles & des débats des jeunes combattants ? ou celui qui s'amuse à assortir ses esclaves suivant leur âge (3) & leur couleur ? ou celui qui donne des repas aux meilleurs athletes ? Jouissent-ils du repos ceux qui passent des heures entières chez un Barbier pour se faire arracher les poils qui ont pû croître pendant la nuit précédente ; pour prendre con-

(2) Au texte : *in ceromate*. Les Athletes étoient dans l'usage de se faire oindre avec de l'huile seule, ou mêlée avec une certaine quantité de cire & de poussière, ce qui formoit une espece d'onguent auquel on donnoit le nom de *ceroma*. C'est en ce sens que Sénèque l'emploie dans la lettre 57. Voyez tom. 1, pag. 253. Mais quelquefois aussi on désignoit par ce mot le lieu du Gymnase où les Athletes se faisoient oindre. Pline & Sénèque, dans le passage qui fait le sujet de cette note, se sont servis du terme *ceroma* dans cette dernière signification. Voyez PLIN. *Nat. Hist.* lib. 35, cap. 2, & MERCURIAL. *de arte Gymnastica*, lib. 1, cap. 8, pag. 32, édition des Juntas, Venet. 1601.

(3) Voyez ci-dessus tom. 2, lett. 95, p. 321, 322 ; et la Pharsale de Lucain, lib. 10. v. 127, et seq.

feil (4) sur l'arrangement de chaque cheveu, sur la façon de les faire revenir, ou de les ramener sur le front, afin de remplacer ceux qui leur manquent? Voyez comme ils se mettent en colere quand le Barbier n'y a point apporté toute son attention, & s'est imaginé qu'il avoit affaire à des hommes! Voyez comme ils entrent en fureur, lorsqu'on leur a coupé quelques cheveux des côtés, lorsque quelques-uns passent les autres, & ne forment pas la boucle! Est-il un de ces personnages qui n'aimât mieux voir la République en désordre, que sa coëffure? qui ne soit plus inquiet de sa frisure, que de sa santé? & qui ne préfere la réputation d'être l'homme le mieux coëffé, à celle d'être le plus honnête? jouissent-ils du repos ces hommes perpétuellement occupés d'un peigne & d'un miroir? J'en dis autant de ceux qui passent leur temps à composer, à écouter, à apprendre des chansons, & à donner à leurs gosiers destinés par la Nature à rendre des sons simples & faciles, des inflexions d'une modulation langoureusement contournée? de ceux qui battent sans ces-

(4) Conferez ici ce que dit Juvénal dans sa sixieme satyre, vers. 496 et suiv.

se de leurs doigts la mesure d'un air qu'ils ont dans la tête, ou qui même, lorsqu'on les consulte sur des affaires graves, & souvent même sur des objets affligeants, laissent entendre leurs sourds fredonnements ? Les gens de cette espèce ne sont pas oisifs, mais ils sont inutilement occupés. Certes on ne peut regarder leurs festins comme des moments de repos, lorsqu'on voit avec quelle symmétrie ils arrangent leur vaisselle ; quelle recherche ils mettent dans la parure de leurs vieux esclaves ; leurs inquiétudes sur la façon dont le Cuisinier préparera un sanglier ; la promptitude avec laquelle de jeunes esclaves bien (5) épilés font suc-

(5) Sénèque fera ici son propre interprète : c'est le meilleur qu'on puisse lui donner. Dans une lettre où ce Philosophe enseigne comment il faut traiter les esclaves, il décrit rapidement les différents emplois qu'ils avoient chez les Romains.

“ Parlerai-je, dit-il, de cet Echançon qui, paré comme une femme, semble contrarier son âge ? il va sortir de l'enfance, on l'y ramène de force : on arrache, on déracine tous les poils de son corps : avec la taille d'un guerrier et la peau lisse d'un enfant, il veille la nuit entière, servant tour à tour l'ivrognerie et l'impudicité de son maître.”

Tom. 1. let. 47. p. 199. 200. Ce passage fait entendre assez clairement ce que c'étoit que ces esclaves que Sénèque désigne ici par l'épithète *glabri*.

céder les services (6) au signal donné ; la délicatesse qu'ils exigent dans la manière de découper (7) une volaille ; le soin avec lequel de malheureux valets sont obligés d'essuyer (8) sur le pavé les tra-

X (6) Ce signal étoit un coup de sonnette. *Voyez* ce que j'ai dit sur l'usage des sonnettes chez les Anciens , dans une note sur le chapitre 35 du troisième livre de la *Colere*, tom 4 , pag. 316 , & suiv. *Voyez* aussi tom. 2 , lett. 95 , pag. 322.

X (7) La même Lettre d'où j'ai tiré le passage précédent, servira à éclaircir celui qui fait l'objet de cette note. Après avoir rapporté plusieurs exemples de la cruauté des Romains à l'égard de leurs esclaves. Sénèque ajoute : " Je ne cite-
 „ rai pas les autres traits de notre barbarie : je
 „ ne dirai pas qu'on impose à des hommes les
 „ fonctions des bêtes de somme ; qu'à table on
 „ occupe l'un à essuyer les ordures , l'autre à
 „ recueillir les miettes sous les pieds des convi-
 „ ves enivrés ; un autre découpe les oiseaux les
 „ plus rares ; en un moment sa main habile a
 „ fait le tour de la piece , & détaché d'un seul
 „ coup l'aile & la cuisse ". *Tom. 1 , lett. 47 ,*
pag. 199 , 200. Voyez sur les différents noms
 des esclaves qui coupoient les viandes , ce que
 j'ai dit dans une note sur le *Traité de la Vie*
heureuse , chap. 17. pag. 123 de ce volume.

(8) Les esclaves chargés de cette vile fonction, étoient appelés *servi peniculi* , parcequ'avec une longue éponge appelée en latin *peniculus*, ils nettoyoient les tables , les colonnes , les pavés & les balustrades. Ces éponges ou balais

ces de l'ivresse des convives. C'est pourtant par ces attentions , qu'on acquiert la réputation d'un homme magnifique, & d'une délicatesse recherchée. Les vices de ces sortes de gens les accompagnent tellement dans tous les instants & les circonstances de leur vie , que leur vanité se montre même en mangeant & en buvant.

Vous ne mettrez pas non plus au nombre des gens oisifs ces efféminés que l'on porte de côté & d'autre dans des chaises & des litieres ; qui ont des heures marquées auxquelles ils ne manqueroient pas de se faire promener , comme s'ils ne pouvoient jamais se passer de ces voitures ; qui ont besoin qu'on les avertisse du temps où ils doivent se laver , aller au

étoient faits en forme de queue de renard. *Peniculi*, dit Festus, *spongia longa propter similitudinem caudarum appellata*. de verbor. significat. lib. 14, voce *Peniculi*. Dans les *Ménechmes* de Plaute, le Parasite *Peniculus* dit que ce nom lui a été donné par les jeunes gens de la ville , parceque quand il se trouve à une table , il fait la nettoyer comme il faut :

Juventus nomen fecit Peniculo mihi,

Ideo quia mensam , quando edo , detergeo.

Act. 1, scen. 1, vers. 1 & 2.

Voyez aussi Martial , lib. 14. *Epigr.* 144.
bain ,

bain , souper ; trop énérvés pour favoir par eux-mêmes s'ils ont de l'appétit. J'ai oui parler d'un de ces hommes délicats (si l'on peut nommer ainsi des gens qui ont désappris à vivre à la maniere des hommes), qui ayant été tiré du bain sur les bras de ses esclaves, & placé sur un siege, leur demanda, *suis-je assis ?* Croyez-vous que ce personnage, qui ne favoit pas s'il étoit assis, pût mieux favoir s'il vivoit, s'il voyoit, s'il étoit en repos ? Il est difficile de décider si l'on doit avoir plus de pitié de lui pour l'avoir ignoré, que pour avoir feint de n'en rien favoir. En effet ces sortes de gens oublient réellement beaucoup de choses ; mais ils font semblant d'en oublier bien d'autres : certains vices leur plaisent, parcequ'ils les prennent pour des marques de félicité ; ils s'imaginent qu'il n'appartient qu'à des hommes de rien de favoir ce qu'ils font. Croyez donc après cela que nos Farceurs vont trop loin, quand ils tournent le luxe en ridicule ; ils en disent beaucoup moins qu'ils n'en passent sous silence. Les vices, dans ce siècle ingénieux uniquement pour le vice, ont pris tant de formes diverses, & se font multipliés à tel point, que l'on est en droit d'accuser nos Mimes de négligence.

Croiroit - on en effet qu'il ait pu se trouver un homme, tellement anéanti par la mollesse, qu'il se vît obligé de s'en rapporter à un autre pour savoir s'il étoit assis !

CHAPITRE XIII.

UN tel homme n'est point oisif, il faut lui donner un autre nom ; il est malade, & même il est mort. Pour être oisif, il faut avoir le sentiment de son oisiveté : mais cet homme mort à-demi, qui a besoin qu'on lui annonce la position de son corps, comment pourroit-il être le maître de quelque portion de son temps ? Il seroit trop long de vouloir entrer dans le détail de chacune de ces folies ; de parler de ceux qui ont passé toute leur vie à jouer aux échecs, à la paume, ou à exercer leur corps sous un soleil brûlant qui les desseche. On ne peut appeller oisifs ceux à qui leurs plaisirs donnent beaucoup d'affaires. Personne ne doute que ceux qui s'occupent à des études inutiles, comme on en trouve un grand nombre chez les Romains, ne prennent bien des peines pour ne rien faire. Cette maladie fut propre aux

Grecs ; ils s'amusoient à chercher quel avoit été le nombre des Rameurs d'Ulyffe ; ils disputoient pour savoir si l'Iliade avoit été composée avant l'Odyssée ; si ces deux poëmes étoient du même Auteur ; & de beaucoup d'autres choses de cette importance , que vous pouvez savoir sans en être intérieurement plus heureux, & publier sans en paroître ni moins ennuyeux ni plus⁽¹⁾ instruit. Le vain desir d'apprendre des inutilités ne s'est-il pas aussi emparé des (2)

(1) Ceci rappelle une réponse fort sensée d'Aristippe. Quelqu'un se vantant devant lui de savoir une infinité de choses ; Hé ! quoi , dit Aristippe , ceux qui mangent davantage & qui sont perpétuellement au parc des exercices , sont-ils pour cela plus sains que les autres qui mangent avec mesure , & qui s'exercent sans excès ? Non , sans doute. On peut donc dire avec raison que , pour être véritablement savant , il suffit de lire des choses utiles , sans s'attacher à celles qui sont vaines & superflues. *Voyez* Diogene Laerce , dans la Vie de ce Philosophe , *lib. 2, scgm. 71*, edit. *Amstelod. 1692.*

X (2) Cet amour pour les connoissances futiles & superflues , paroît s'être introduit à Rome , sous le regne de Tibere ; & ce Prince coupable aux yeux des Romains de tant de crimes & d'atrocités , mérite encore le reproche de leur avoir donné tout ensemble & l'exemple de la

Romains ! J'ai vu, ces jours passés, un certain Savant qui racontoit ce que chacun des Généraux Romains avoit fait le premier. Duilius, par exemple, avoit le premier remporté une victoire sur mer ; Curius Dentatus fut le premier qui fit voir des éléphants dans son triomphe. Quoique ces choses ne contribuent point à la vraie gloire, elles servent pourtant à nous donner des exemples d'actions intéressantes pour le public ; si cette connoissance n'est point utile, elle a du moins, malgré sa vanité, quelque chose de spécieux dans son objet. Apprenons encore aux curieux de ces sortes de faits le nom de celui qui le premier persuada

plus extrême corruption de mœurs, & celui du mauvais goût : en effet, Suétone dit qu'il étudia la fable avec un soin qui alloit jusqu'au ridicule & à la folie : les questions qu'il faisoit ordinairement aux Grammairiens avec lesquels il se plaisoit beaucoup à vivre, étoient à-peu-près de cette nature : *Quelle étoit la mere d'Hécube ? Quel nom avoit Achille à la Cour de Licomède ? Quelles étoient les chansons des Sirenes ?*

Maximè tamen curavit notitiam historiæ fabularis, usque ad ineptias, atque derisum : nam & Grammaticos, quod genus hominum præcipuè, ut diximus, appetebat, ejusmodi ferè quæstionibus experiebatur : *Quæ mater He-*

aux Romains de monter sur un navire. Ce fut Claudius , qui pour cette action fut surnommé *Caudex* , nom sous lequel les Anciens (3) désignoient un assemblage de plusieurs planches ; de-là les Registres publics ont été nommés *Codices* ou *Codes*, & même encore à présent on appelle *caudicaire* les barques qui , suivant l'ancien usage , apportent des denrées par le Tibre. On peut encore ajouter comme une connoissance du même genre , que ce fut Valérius (4) Corvinus qui le premier prit la ville de Messana ou Messine, & qui le premier dans la famille des Valérius , fut surnommé *Messana* , parce-

cuha ? Quod Achilli nomen inter virgines fuisset ? Quid Sirenes cantare sint solita ?
 SÜETON. in Tiber. cap. 70.

On peut dire de toutes ces questions, ce que Sénèque dit ailleurs d'une infinité d'autres aussi peu importantes ; que ce sont de ces choses qu'il faudroit oublier , si l'on avoit le malheur de les savoir. *Et alia , quæ erant dediscenda , si scires.* Epist. 88.

(3) Sénèque a tiré ce qu'il dit ici , de Varron , lib. 3 , de Vita Populi Romani apud Nonium Marcellum de Proprietate sermon. cap. 13 , art. 12 , voce *codicarias*..

(4) Sénèque se trompe ; on ne lui donna pas le surnom de *Corvinus* , mais celui de *Maximus* , comme on le voit par ce passage

qu'on lui donna le nom de la ville qu'il avoit prise, furnom qui, peu à peu, fut changé par le peuple en celui de *Messala*. On peut encore permettre d'être curieux de savoir que L. Sylla fut le premier qui fit combattre dans le Cirque des lions en liberté, tandis qu'auparavant ils combattoient attachés, & que le Roi Bocchus envoya des chasseurs instruits dans l'art de les percer à coups de traits. Mais quel bien résulte-t-il de savoir que Pompée fut le premier qui montra dans le Cirque un combat de dix-huit éléphants contre lesquels on fit combattre des (5) criminels? Ce per-

de Macrobe. *Sic Messala. . . dictus à cognomento Valerii Maximi, qui postquam Messaniam urbem, Sicilia nobilissimam cepit, Messala cognominatus est.* MACROB. *Saturnal.* lib. I. cap. 6.

(5) Sénèque a suivi ici une tradition populaire. Pline, plus instruit à cet égard, dit seulement que, lorsque Pompée fit la Dédicace du Temple de Vénus victorieuse, il la consacra par le spectacle d'un combat de vingt, ou, selon d'autres, de dix-sept éléphants contre des Gétules, qui leur lançoient de loin des javelots. *Pompeii quoque altero consulatu, dedicatione templi Veneris victricis, pugnare in circo viginti, aut, ut quidam tradunt XVII, Gætulis ex adverso jaculantibus.* PLIN. *Natur. Hist.* lib. 8, cap. 7, Edit. Harduin.

sonnage, le premier citoyen de Rome, qui par sa douceur & son humanité mérita, dit-on, d'être comparé aux anciens Généraux de la République, crut donner un spectacle mémorable en inventant une nouvelle maniere de faire périr les hommes. Ce n'étoit pas assez qu'ils combattissent les uns contre les autres, qu'ils se taillassent en pieces, il falloit qu'ils fussent écrasés sous l'énorme poids de ces animaux. Il vaudroit mieux, sans doute, que ces faits fussent ignorés, de peur que dans la fuite quelque homme puissant n'apprît ces actes d'inhumanité, & ne fût tenté de les imiter.



C H A P I T R E XIV.

OH ! qu'une grande prospérité répand de ténèbres sur les esprits des hommes ! Pompée se crut fort au-dessus des choses humaines, lorsqu'il exposoit tant de malheureux à des bêtes nées dans d'autres climats ; lorsqu'il engageoit une guerre entre des animaux si disproportionnés ; lorsqu'il versoit tant de sang à la vue d'un peuple qu'il devoit bientôt forcer à en répandre davantage. Mais ce même homme, victime de la perfidie des Egyptiens, fut enfin égorgé par un vil esclave, & reconnu pour lors la vanité du surnom de Grand qu'on lui avoit donné.

Mais je reviens au sujet dont je me suis écarté, & je vais encore faire voir l'inutilité des recherches de quelques gens sur des objets différents. Le même homme dont j'ai parlé, disoit que Métellus, après avoir vaincu les Carthaginois en Sicile, fut le seul des Romains qui fit précéder son char de triomphe par cent vingt éléphants ; que Sylla fut le dernier des Romains qui étendit l'enceinte des murs de Rome, ce qu'anciennement on ne faisoit jamais que lors-

qu'on avoit acquis des terres en Italie , & non dans les Provinces éloignées. Encore cela est-il plus intéressant , à savoir que ce qu'il m'assura ensuite au sujet du mont Aventin, qu'il prétendoit être hors de l'enceinte des murs de la ville , pour l'une de ces deux raisons , ou parceque le peuple s'y étoit retiré (1) autrefois, ou parceque les Auspices ne furent pas favorables à Rémus lorsqu'il y consulta le vol des oiseaux. Je ne parle pas d'une infinité de choses semblables, qui sont ou des fictions, ou qui ressemblent à des mensonges. Quand même on les débiteroit de bonne foi ; quand ceux qui les écrivent s'obligeroient à les prouver , de qui ces recherches pourroient-elles diminuer les erreurs ? de qui réprimeroient-elles les passions ? rendront-elles quelqu'un plus courageux , plus juste , plus généreux ? Notre ami Fabianus doutoit s'il ne vaudroit pas mieux ne s'occuper de rien que de se livrer à de pareilles études.

Ceux qui s'adonnent à l'étude de la sagesse jouissent seuls d'un vrai repos ;

(1) Du temps des Décemvirs : voyez Tite-Live , lib. 3. cap. 50.

ils sont les seuls qui vivent ; non-seulement ils conservent soigneusement leur temps , mais ils joignent encore tous les siècles au leur : toutes les années qui les ont précédés leur appartiennent. Nous nous rendrions coupables de la plus noire ingratitude , si nous ne reconnoissons pas que c'est pour nous , que sont nés les illustres auteurs de tant d'opinions respectables ; ils nous ont préparé notre vie ; nous devons à leurs travaux une foule de belles découvertes qu'ils ont tirées des ténèbres , & vers lesquelles ils nous ont conduits comme par la main. Nous avons la liberté de parcourir tous les siècles , nous y sommes admis ; & si nous avons assez de force d'esprit pour franchir les limites de la foiblesse humaine , nous verrons un long espace de temps s'ouvrir pour nous. Je puis , si je le veux , raisonner avec Socrate , douter avec Carnéade , me reposer avec Epicure , vaincre la nature de l'homme avec les Stoïciens , m'élever au-dessus d'elle avec les Cyniques , enfin marcher d'un pas égal avec la nature universelle pour m'associer avec tous les âges. Pourquoi ne sortirions-nous pas de cet espace de temps si borné , si fugitif , pour nous élancer dans ces espaces immenses , éter-

nels, qui nous mettent en communauté avec les meilleurs des hommes ? Ces gens qui courent les places, qui se tourmentent eux & les autres pour les obtenir ; lorsqu'ils auront bien couru pour satisfaire leur folle ambition ; lorsqu'ils auront été frapper tous les jours à toutes les portes ; lorsqu'ils n'auront passé aucune de celles qu'ils auront trouvées ouvertes ; lorsqu'ils auront été faire une cour mercénaire dans différentes maisons ; dans ce nombre infini d'habitants, dont cette ville immense, & divisée par tant de passions diverses, est peuplée, combien croyez-vous qu'ils en auront pu voir ? Combien, dont le sommeil, la débauche ou la dureté auront tenu la porte fermée ! combien, après les avoir long-temps tourmentés par l'attente, feignant une affaire pressée, sortiront sans leur parler ! Combien éviteront de passer par leur anti-chambre remplie de clients, & s'échapperont par quelque escalier dérobé ! N'est-il pas plus cruel de tromper ainsi les gens, que de leur fermer sa porte ? Combien de Grands, à moitié endormis & tout engourdis encore de la débauche de la veille, daigneront à peine ouvrir les levres pour prononcer, avec un bâillement dédai-

C H A P I T R E X V .

Vous obtiendrez d'eux tout ce que vous voudrez ; il ne dépendra pas d'eux que vous ne puissiez d'autant plus dans leurs trésors, que vous en aurez plus emporté. Quelle félicité ! quelle heureuse vieillesse attend celui qui se fera rendu leur client ! Il trouvera en eux des conseillers éclairés qu'il pourra consulter tous les jours, avec lesquels il sera à portée de délibérer sur les objets les plus grands & les plus petits ; qui lui feront entendre la vérité, sans l'outrager ; qui le loueront, sans le flatter , & qui lui serviront sans cesse de modèles. Nous avons coutume de dire qu'il n'a pas été en notre pouvoir de choisir nos parents , que le destin nous les a donnés : il y a pourtant une naissance qui dépend de nous. Parmi les familles des plus grands génies ; il vous est permis de choisir celle dans laquelle vous voulez entrer , non-seulement pour en porter le nom , mais encore pour jouir de ses biens ; il ne fera pas besoin de les conserver en avare , ils s'augmenteront à mesure que vous en ferez part à plus de

monde. Ces grands hommes vous montreront la route qui conduit à l'éternité; ils vous porteront sur une hauteur d'où personne ne vous fera descendre. Voilà le seul moyen d'étendre votre vie mortelle, & même de l'immortaliser. Les honneurs, les monuments, tout ce que l'ambition peut faire en faveur des Héros, tous les trophées qu'elle leur élève, sont bientôt renversés; le temps détruit tout, & ses ravages sont rapides (1): mais

(1) Je n'ai point suivi ici la leçon de l'Edition *Variorum*, quoiqu'elle fasse un fort bon sens; celui que j'ai préféré, étant infiniment plus beau, il y a tout lieu de croire que c'est celui de Sénèque. La première Edition de cet Auteur m'a d'abord mis sur la voie; parcequ'en effet avec un léger changement, on y trouve le sens que j'ai exprimé dans ma traduction: mais la correction de Juste-Lipse, qui, sans avoir vu cette Edition, avoit restitué très-heureusement une partie de ce passage, a confirmé mes conjectures sur l'altération du texte de l'Edition *Varior.* & m'a entièrement déterminé à m'en écarter. Voici de quelle manière il faut lire & ponctuer ce passage, un des plus beaux de Sénèque, & qui renferme en peu de mots l'éloge le plus noble, le plus grave & le plus éloquent qu'on ait peut-être jamais fait des Philosophes, & de ceux qui par leurs vertus & leurs travaux ont fait honneur à la nature humaine.

il n'a aucun pouvoir sur ceux que la Sagesse a rendus sacrés : rien ne peut leur nuire ; aucune durée n'en effacera ni n'en affoiblira le souvenir ; & le siècle qui la suivra , & les siècles qui s'accumuleront les uns sur les autres , ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on aura pour eux. L'envie attaque les objets placés auprès d'elle ; mais nous admirons de bonne foi ceux qui sont éloignés.

La vie du Sage a donc beaucoup d'étendue , elle n'est pas renfermée dans les bornes tracées pour le reste des hommes ; il est seul exempt des loix auxquelles le genre humain est soumis ; tous les siècles

Nihil non longa demolitur vetustas , & mox vet ociùs : at iis quos consecravit sapientia , noceri non potest. Nulla delebit ætas , nulla diminuet. Sequens ac deinde semper ulterior aliquid ad venerationem conferet.

Tel est , à de légères différences près , le texte , & même la ponctuation de l'*Editio princeps* ; ce qui n'empêche pas que la conjecture de Juste-Lipse ne soit d'un homme d'esprit & d'un homme de goût. Comme ces deux qualités sont en général peu communes parmi les Commentateurs, Savants très-utiles & très-estimables d'ailleurs , il y auroit autant d'injustice à leur refuser cette louange , qu'à laisser échapper l'occasion de la leur donner toutes les fois qu'ils la méritent.

lui rendent hommage comme à la Divinité. Un temps est-il passé? il l'embrasse par la mémoire : est-il présent? il en use : doit-il arriver? il en jouit d'avance. En rassemblant tous les temps il se fait une vie très-longue. La vie est très-courte & tres-inquiete pour ceux qui oublient le passé, qui négligent le présent, & qui ont à craindre l'avenir : font-ils arrivés à leur terme? les malheureux reconnoissent trop tard qu'ils ont été fort longtemps occupés à ne rien faire.



CHAPITRE XVI.

DE ce que ces sortes de gens invoquent quelquefois le secours de la mort, n'allez pas en conclure que leur vie est longue : leur imprudence fait qu'ils sont tourmentés de passions aveugles qui les font courir vers les objets qu'ils craignent : ils desirent souvent la mort, parce qu'ils la redoutent. Ne regardez pas non plus comme une preuve que leur vie est longue, de ce que les jours leur paroissent souvent très - longs ; de ce qu'ils se plaignent que les heures coulent trop lentement, quand ils attendent celle de leur souper : car si quelquefois leurs affaires les quittent, leur loisir les tourmente, ils ne savent ni en faire usage, ni s'en débarrasser ; ils cherchent quelque occupation, & tout le temps où ils en manquent leur est à charge. Il en est d'eux comme de ceux qui, lorsqu'on a fait afficher (1) le jour auquel on doit donner au Public ou un combat de gladiateurs,

(1) Voyez sur ce passage le tom. 2, Lettre 117, pag. 548 & suivantes, note première.

ou quelque autre spectacle , ou une partie de plaisir , voudroient pouvoir sauter par-dessus tous les jours intermédiaires.

Tout ce qui retarde un plaisir qu'ils esperent , leur paroît fort long ; mais le temps qui leur plaît , leur semble court & passe rapidement pour eux : ils l'abregent encore par leur faute , car ils se portent continuellement d'un objet sur un autre ; ils ne peuvent s'en tenir à une seule passion. Les jours ne sont pas longs pour eux , mais ils leur sont désagréables , tandis que les nuits qu'ils passent dans les bras d'une femme prostituée , ou dans l'intempérance , leur paroissent très-courtes. C'est-là sur quoi se fonde le délire des Poëtes , dont les fictions alimentent les égarements des hommes ; ils ont supposé que Jupiter avoit doublé la durée de la nuit pour prolonger celle de ses plaisirs. N'est-ce donc pas allumer nos vices que d'en rendre auteurs les Dieux ? & lâcher la bride aux passions déréglées , que d'en excuser les désordres par l'exemple de la Divinité ? Les hommes de cette espece ne doivent-ils pas trouver bien courtes des nuits qu'ils achettent si cher ? Ils perdent tout le jour dans l'attente de la nuit , & ils passent la nuit dans la crainte du jour. Leurs plaisirs sont inquiets ,

agités & accompagnés de mille terreurs; même au milieu des jouissances les plus délicieuses, ils sont troublés par cette pensée importune : combien ce bonheur doit-il durer ? Ces tristes réflexions ont souvent fait gémir de leur pouvoir des Rois, plus malheureux par la crainte d'en voir un jour le terme, qu'heureux par la grandeur de leur fortune. Lorsque Xerxès, ce Roi de Perse si orgueilleux, déployoit son armée sur un terrain immense, & mesuroit (2) le nombre de ses

(2) Sénèque s'exprime ici d'une manière très-exacte ; mais pour bien entendre ce passage , il faut y joindre le récit d'Hérodote , qui peut seul l'éclaircir. Après avoir dit que l'armée de terre de Xerxès se monta en total à dix-sept cents mille hommes , cet Historien ajoute : “ Voici la manière dont on en fit le dénombrement. On assembla un corps de dix mille hommes dans un même espace ; & les ayant fait serrer autant qu'on le pût , on traça un cercle à l'entour ; on fit ensuite sortir ce corps de troupes , & l'on environna ce cercle d'un mur à hauteur d'appui : cet ouvrage achevé on fit entrer d'autres troupes dans l'enceinte , & puis d'autres , jusqu'à ce que par ce moyen on les eût toutes comptées. Le dénombrement fait , on les rangea par nation , &c. ” HÉRODOTE, *Lib. 7*, §. 60. *Edit. Weßeling. Amstelod. 1763.*
 J'ai suivi la traduction de M. Larcher : quoiqu'elle ne soit pas encore publique, ce Savant,

foldats qu'il ne pouvoit compter, il verſa des larmes , en penſant que de cette multitude d'hommes à la fleur de l'âge , il n'en reſteroit pas un ſeul dans cent ans. Mais ce Prince qui pleuroit ainſi , conduiſoit lui-même à la mort , & alloit faire périr en très-peu de temps ſur terre, ſur mer , dans les combats , ou par la fuite , ces mêmes hommes pour leſquels il craignoît la centième année.

qui joint à une étude profonde de la langue grecque , des connoiſſances très-étendues , & , ce qui eſt peut être plus rare encore , une modéſtie ſimple & vraie , a bien voulu me communiquer ſon manuscrit. L'exaétitude de ſa traduction , & les notes utiles & curieuſes qu'il y a jointes pour éclaircir Hérodote partout où il mérite de l'être , doivent faire deſirer que ſa ſanté lui permette de publier bientôt cet Ouvrage intéreſſant , & qui manque depuis ſi long-temps à notre littérature.



CHAPITRE XVII.

MAIS pourquoi, direz-vous, leurs plaisirs même sont-ils mêlés d'inquiétudes ? c'est qu'ils n'ont point de fondements solides, & que la légèreté qui les fait naître, les trouble. Quelle idée peut-on se former des moments qui, de leur aveu même, sont malheureux ; puisque ceux dont ils s'enorgueillissent, & qui semblent les élever au-dessus de la condition humaine, ne sont rien moins que purs ? Les plus grands biens sont accompagnés de soucis ; c'est au moment où la Fortune nous prodigue le plus ses faveurs, que l'on doit s'en défier le plus. Pour conserver un premier bonheur, il en faut un second ; il faut faire des vœux pour les vœux mêmes qui ont déjà réussi. Tout ce qui n'est dû qu'au hasard est peu stable ; plus on est élevé, plus on est près de la chute ; or ce qui menace ruine ne peut être pour personne la source d'un plaisir. Elle n'est donc pas seulement très-courte, elle est encore nécessairement très-malheureuse la vie de ceux qui se donnent de grandes peines pour se pro-

curer des biens qu'ils posséderont avec plus de peines encore : ils font des efforts pénibles pour obtenir ce qu'ils desirerent , & ils possèdent avec inquiétude ce qu'ils ont obtenu. Cependant on ne tient aucun compte du temps qui ne reviendra jamais sur ses pas : on substitue de nouvelles occupations aux anciennes ; un espoir en fait éclore un autre ; une ambition satisfaite en excite une nouvelle ; on ne cherche pas la fin de ses peines , on veut seulement en changer la matière. S'est-on bien tourmenté pour parvenir aux dignités, il faut encore plus de temps pour y porter les autres. Le Candidat est-il à la fin de ses brigues ? il devient aussi-tôt (1) le protecteur d'un autre,

X (1) Au texte, *Suffragatores incipimus* , on trouve dans les Lettres de Pline le jeune un passage très-propre à éclaircir celui-ci. Il s'agit de la manière dont les Magistrats étoient élus autrefois. " Celui qui se présentoit pour une „ charge, dit-il, étoit appelé à haute voix : il se „ faisoit un profond silence , le Candidat pre- „ noit la parole : il rendoit compte de sa con- „ duite, & citoit pour témoins & pour garants, „ ou celui sous les ordres de qui il avoit porté „ les armes , ou celui dont il avoit été „ Questeur , ou , s'il se pouvoit , l'un & „ l'autre ensemble. Il nommoit quelqu'un de „ ses protecteurs , ceux-ci parloient en sa „ faveur avec autorité , & en peu de mots ”.

& lui donne son suffrage dans le Sénat. A-t-on renoncé à l'emploi fâcheux d'Accusateur ? on veut être Juge. Cesse-t-on de juger ? ou veut être Juge Criminel. A-t-on vieilli dans l'administration mercénaire des affaires des autres ? on s'occupe des siennes. Marius a-t-il cessé d'être simple soldat (2) ? il exerce le Consulat. Quintius est-il pressé de quitter la Dictature ? sa charrue le rappelle. Scipion, dans un âge peu fait pour de si grands emplois, marche contre les Carthagi-

Superfunt senes ex quibus audire soleo hunc ordinem comitiorum. Citato nomine Candidati, silentium summum ; dicebat ipse pro se ; vitam suam explicabat, testes & laudatores dabat, vel eum sub quo militaverat, vel eum, cui quæstor fuerat, vel utrumque, si poterat. ADDEBAT QUOSDAM EX SUFFRAGATORIBUS : ILLI GRAVITER ET PAUCIS LOQUEBANTUR. *Plin. Epist. 20. Lib. 3. Voyez aussi le Panégyrique de Trajan, cap. 52.*

(2) Sénèque emploie ailleurs la même expression en parlant de Marius, parvenu, dit il, du rang de simple soldat à celui de Consul. *Marius ad Consulatum a CALIGA perductus*, de Benef. lib. 5, cap. 16. *Caliga* signifie proprement la chaussure militaire : c'étoit particulièrement celle des simples soldats, qui sont souvent appelés dans les Auteurs *caligati*. Voyez SÉTONE in August. cap. 25. Plin. dit, en parlant de P. Vintidius, qu'il avoit
nois

nois , triomphe d'Annibal & d'Antiochus ; il honore le Consulat ; il se rend caution pour son frere ; s'il ne s'y oppo-
soit (3) lui-même , on le placeroit à côté
de Jupiter : cependant ce soutien de la
Patrie se verra bientôt en butte à des sé-
ditions : dégoûté , dès sa jeunesse , d'hon-
neurs qui l'égalent aux Dieux , il aura
dans sa vieillesse l'ambition de demeurer

passé sa jeunesse dans la pauvreté & parmi les
soldats du dernier ordre. *Juventam inopem in
caliga militari tolerasse.* PLIN. *Nat. Hist.* lib.
7 , cap. 43 , *Edit.* Harduin. C'est du mot
caliga que vient le surnom de Caligula , donné
par les soldats au jeune Caius César , fils
de Germanicus & d'Agrippine , parceque , pour
lui concilier leur affection , on lui faisoit
porter la chaussure militaire.

Jam infans in castris genitus , in contubernio
legionum eductus , quem militari vocabulo *Ca-
ligulam* appellabant , quia plerumque ad con-
cilianda vulgi studia , eo tegmine pedum in-
duebatur. TACIT. *Annal.* lib. 1 , cap. 41.

X (3) Un de ses ennemis même le loue d'avoir
fait un jour de vives réprimandes au peuple qui
vouloit le nommer Consul , ou Dictateur perpé-
tuel , & d'avoir empêché qu'on ne mît ses
statues dans la place des assemblées devant la
Tribune aux harangues , dans le Sénat , dans
le Capitole , & dans la chapelle de Jupiter ;
& de s'être opposé au décret qui ordonnoit que
son portrait sortît du temple de Jupiter avec
l'appareil du triomphe. Tous ces traits , ajoute

rer opiniâtrément en (4) exil. Jamais on ne manquera de motifs heureux ou malheureux d'inquiétude : les affaires nous priveront du repos, on n'en jouira jamais en le desirant toujours.

Tite-Live, qui dans un panégyrique même, prouveroient une ame élevée, qui refuse des distinctions contraires à l'égalité républicaine, ont encore plus de force lorsque c'est un ennemi qui les rapporte en mêlant les reproches aux louanges. *Hac vis in laudatione posita ingentem magnitudinem animi moderandis ad civilem habitum honoribus significarent : quæ exprobrando inimicus fatetur.* TIT. LIV. lib. 38, cap. 56. Joignez à ce passage celui de Valere Maxime, lib. 4, cap. 1, num. 6, & lib. 8, cap. 15, num. 1. Edit. Torrenii.

(4) Tite - Live assure en effet que Scipion passa le reste de sa vie à Litterne sans regretter Rome. On dit qu'en mourant dans cette retraite champêtre, il voulut y être inhumé, & qu'il se fit élever au même lieu un tombeau, pour ne point devoir les honneurs funebres à son ingrate patrie. *Vitam Litterni egit, sine desiderio urhis. Morientem rure eo ipso loco sepeliri se jussisse ferunt, monumentumque ibi adificari, ne funus sibi in ingrata Patriâ fieret.* TIT. LIV. lib. 38, cap. 53.



CHAPITRE XVIII.

ARRACHEZ-VOUS donc de la foule ; mon cher Paulinus ; & après avoir été plus agité que votre âge ne sembloit le comporter , retirez-vous enfin dans un port plus tranquille : rappelez-vous les flots , & les tempêtes particulieres & publiques que vous avez effuyées : vous avez assez montré ce que peut votre vertu dans les travaux , dans le trouble & l'agitation , éprouvez-la présentement par le repos. Il suffit que vous ayez consacré la plus grande , & certainement la meilleure portion de votre vie à la République , prenez-en aussi une partie pour vous-même. Je ne vous invite pas à vous livrer à l'indolence & à la paresse : je ne vous dis pas d'ensevelir dans le sommeil & les voluptés , si cheres au commun des hommes , toute l'activité de votre ame ; ce n'est pas là jouir du repos. Vous trouverez encore des affaires plus importantes que celles que vous avez maniées , & dont vous pourrez vous occuper en sûreté , & sans sortir de votre repos. Vous administrez les affaires

de (1) toute la terre, avec autant de désintéressement que celles des autres, avec autant de soin & d'activité que les vôtres, avec autant de fidélité que celles de la République. Vous vous faites aimer dans une place, dans laquelle il est difficile d'échapper à la haine : mais croyez - moi, il vaut mieux se rendre compte de sa vie, que des approvisionnements publics. Remettez-vous en possession de cette force d'esprit, qui vous rend capable des plus grandes choses : quittez un emploi honorable (2), sans doute, mais peu propre à rendre la vie heureuse : songez que vous ne vous

✱ (1) Il étoit Intendant général des vivres (*Præfectus annonæ*) ; & l'on fait que les Romains faisoient venir des bleds de l'Afrique, de l'Égypte, & de plusieurs autres Provinces, soit à titre d'impôt qu'ils exigeoient de ces différentes Provinces voisines ou éloignées, soit en commerçant avec elles, ou par des achats.

(2) On voit par un passage de Boëce, que de son temps cet emploi, qui, par la manière dont Pompée l'exerça autrefois, lui mérita l'affection des Romains, & lui fit donner le surnom de *Grand*, étoit devenu avilissant. *Si quis quondam populi curasset annonam, magnus habebatur. Nunc eâ præfecturâ quid abjectius ?* BOETH. de Consolat. Philosoph. lib. 3, pag. 119, Edit. Lugd. Batav. 1671.

êtes pas fortement appliqué, dès vos premières années , à des études nobles & intéressantes , pour qu'on vous confiât plusieurs milliers de mesures de bled ; vous aviez donné de plus hautes espérances. On ne manquera pas d'hommes d'une exacte frugalité , & capables de soins pénibles : les bêtes de somme les plus lentes sont plus propres à transporter des fardeaux, que les plus beaux chevaux ; on se garde bien d'accabler ceux-ci de charges pesantes capables d'amortir leur noble agilité. Songez de plus à combien d'inquiétudes vous expose un emploi si considérable ; vous avez affaire à l'estomac des hommes ; une populace affamée n'est susceptible ni de raison , ni d'équité , & ne se laisse fléchir par aucunes prières. S'il reste encore quelque sentiment après la mort , peu de jours après que Caligula fut tué , il dut être bien fâché de l'idée que le Peuple Romain lui survivoit , & qu'il lui laissoit encore des provisions pour sept ou huit jours. En effet , tandis que ce Prince s'amusoit à faire des ponts avec des (3)

(3) Suétone nous a laissé une description détaillée de cette folle entreprise de Caligula , & de la maniere dont il l'exécuta. Il fit élever sur

vaisseaux , & se jouoit des forces de l'Empire , on étoit prêt à éprouver les horreurs d'une famine , le dernier des malheurs pour un peuple même assiégé , en voulant imiter la folie d'un Monarque étranger (4) , dont l'orgueil insolent

la mer , entre Bayes & Pouzzoles , dans l'espace de trois mille six cents pas , un pont formé d'un double rang de vaisseaux de transports attachés avec des ancrs , & recouverts d'une chaussée qui imitoit la voie Appienne. Il alloit & venoit sur ce pont pendant deux jours ; le premier , sur un cheval magnifiquement enharnaché , une couronne de chêne sur la tête , armé d'une hache , d'un bouclier gaulois & d'une épée , & couvert d'une casaque dorée ; le lendemain en habit de Cocher , menant un char attelé de deux chevaux d'une beauté rare , & faisant marcher devant lui le jeune Darius , que les Parthes lui avoient donné en otage , suivi de ses Gardes Prétoriennes , & de ses amis montés sur des chariots. SUÉTONE , *Vie de Caligula* , chap. 19. J'ai suivi la traduction de M. de la Harpe. Voyez aussi Dion Cassius *in Calig.* lib. 59 , cap. 17 , *Edit.* Reimar. Cet Historien ajoute plusieurs détails qu'on ne trouve point dans Suétone , & qui inspirent , s'il est possible , encore plus de mépris pour les Romains , que de haine pour Caligula.

X (4) Sénèque veut parler-ici de Xerxès , Roi des Perses , qui traversa de la même manière le Détroit de l'Helléspont , moins large que celui de Bayes. (Voyez Hérodote , lib. 7 , §. 34.

entraîna la ruine ; il fut sur le point de causer une (5) famine, & d'amener la destruction générale qui la suit communément. Dans quelle disposition devoient alors se trouver les Magistrats chargés des approvisionnements publics ? En butte au fer, aux pierres, aux feux, à la fureur de Caius, ils renfermoient en

35, Edit. cit.) Mais, selon Suétone, la vraie cause de cette construction, s'il en faut croire les Courtisans intimes de Caligula, étoit une prédiction du Devin Thrasyllus, qui, voyant Tibère inquiet sur son successeur, & penchant vers le jeune Tibère, son neveu, lui avoit assuré que Caius ne seroit pas plus Empereur qu'il n'iroit à cheval sur le détroit de Bayes. SUÉTONE, *Vie de Caligula*, chap. 19.

(5) Ce qui exposa les Romains à une famine presque générale dans tout l'Empire, c'est que Caligula prit pour construire son pont tous les vaisseaux qui se trouverent dans les ports d'Italie & des contrées voisines, même ceux qui étoient destinés à apporter à Rome les bleds d'Egypte & des autres Provinces d'où les Romains faisoient venir leur approvisionnement, & qui étoient en quelque sorte les greniers de Rome.

Ad eum pontem partim convectæ sunt naves, artim fabricatæ : quum quæ in tantâ celeritate importatæ essent, non sufficerent ; quanquam omnibus, quæ haberi poterant, conquestis. Inde & fames vehemens Italiam, ac maximè Romam invasit. DION *in vitâ C. Caligulæ* lib. 17, cap. 17, *Edit. sup. laud.*

eux-mêmes, & diffimuloient au peuple la grandeur du mal dont il étoit menacé. Ils avoient raison, sans doute ; il est des maux que l'on doit guérir à l'insu des malades : bien des gens sont morts pour avoir connu leur mal.

CHAPITRE XIX.

CHERCHEZ donc un asyle dans des occupations plus paisibles, plus sûres & plus relevées. Croyez-vous donc qu'il y ait aucune comparaison entre passer son temps à prendre garde aux fraudes de ceux qui apportent des bleds, à la négligence de ceux qui les transportent dans les greniers publics, à empêcher que l'humidité ne les gâte & ne les échauffe, à veiller pour qu'on n'en altere ni les mesures ni le poids, & vous occuper des connoissances importantes & sublimes qui vous apprendront la nature des Dieux, leur félicité, le sort qui les attend, & leur forme ? Elles vous enseigneront la destinée de votre ame ; dans quel séjour la nature doit nous placer, après avoir été dégagés de nos corps ; la force qui soutient les corps

les plus pesants au centre de l'univers ; ce qui suspend au-dessus d'eux les plus légers ; ce qui porte la matiere ignée dans les parties les plus hautes ; ce qui fait mouvoir périodiquement les astres ; enfin toutes les causes qui produisent tant de merveilles. Abandonnant la terre , voulez-vous contempler ces objets avec les yeux de l'esprit ? Tandis que votre sang circule avec chaleur ; tandis que vous jouissez encore de toute votre vigueur , il faut vous élever à ces connoissances sublimes. Dans ce nouveau genre de vie vous trouverez le goût de toutes les sciences utiles , l'amour & l'exercice des vertus , l'oubli des passions , l'art de vivre & de mourir , une tranquillité profonde.

La condition de tous les hommes affairés est malheureuse ; mais ceux qui travaillent sans profit pour eux-mêmes , sont encore plus à plaindre ; leur sommeil est subordonné à celui des autres ; ils ne marchent que sur les pas des autres ; ils ne mangent qu'à l'appétit des autres ; ils n'aiment & ne haïssent que d'après la volonté des autres , quoique ces sentiments soient les plus libres de tous. Si ces gens-là veulent savoir combien leur vie est courte , ils n'ont qu'à

confidérer la petite portion qui leur en appartient. Ainsi, lorsque vous verrez des personnes souvent revêtues des charges de la Magistrature, & qui se sont fait un nom célèbre au Barreau, ne leur portez point envie ; toutes ces choses ont été acquises aux dépens de la vie ; ils ont perdu toutes leurs années, pour qu'une seule (1) portât leur nom. Quelques-uns ont perdu la vie dès les premiers efforts de leur ambition pour s'élever aux grandes places : d'autres, après être parvenus, par mille indignités, au faite des grandeurs, ont eu le chagrin de penser qu'ils n'avoient tant travaillé que pour faire mettre une épitaphe sur leur tombeau : d'autres enfin formant, dans la dernière vieillesse, des projets qui ne conviennent qu'à des jeunes gens, ont succombé sous le poids de leurs vastes & pénibles entreprises.

X (1) Pour être ce qu'on appelloit chez les Romains, *Consuls ordinaires*, j'ai expliqué ce que c'étoit que ces Consuls, dans une note sur le Traité de la Colere ; liv. 3, chap. 31 ; note première, tom. 4, pag. 309, 310.



C H A P I T R E X X.

IL est honteux pour un vieillard de rendre l'ame en défendant de vils plaideurs, & de capter les applaudissemens d'une populace ignorante. Celui qui , plutôt las de vivre que de travailler , succombe enfin au milieu de ses travaux , est également méprisable. Il est honteux de mourir en calculant son argent , & d'apprêter à rire à un héritier qu'on a fait longtemps attendre. Je ne puis me dispenser de rapporter ici un exemple qui s'offre à ma mémoire. Turannius fut un vieillard très-exact à remplir ses fonctions : à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans , ayant obtenu de Caligula la permission de se démettre de son emploi , il se fit mettre au lit , & voulut que ses domestiques , assemblés autour de lui , le pleurassent comme s'il eût été mort. Toute la maison du vieillard s'affligea du repos où il étoit tombé , & son affliction ne cessa que lorsqu'il fut rendu à ses fonctions. Est-ce donc un si grand plaisir de mourir au milieu des affaires ? Bien des gens cependant sont dans la même disposition :

ils conservent la passion du travail , bien plus long-temps que la faculté de travailler : ils luttent contre la foiblesse de leur corps , ils ne trouvent la vieillesse affligeante , que parcequ'elle les éloigne des occupations. A cinquante ans , (1) la

X

(1) Lorsqu'il fut arrêté dans le Sénat qu'on feroit la guerre contre Persée , le Consul Licinius fit faire la lecture d'un Sénatusconsulte, dont le second article portoit qu'on enrôleroit, pour servir dans cette guerre, le plus de centurions vétérans qu'il se pourroit , & qu'aucun n'en seroit exempt , à moins qu'il n'eût passé cinquante ans.

P. Licinius Consul senatusconsultum recitari jussit. Primum quod bellum Senatus Perseo jussisset : deinde quod veteres centuriones, quam plurimum ad id bellum scribi censuisset : nec ulli qui non major annis quinquaginta esset, vacationem militiæ esse. TIT. LIV. *lib. 42, cap. 33.*

Il ne faut pas croire que ce fût un nouveau règlement militaire occasionné par la circonstance où les Romains se trouvoient alors ; car dans l'appel que les vieux centurions, cités par le Consul , firent dans le même temps aux Tribuns du Peuple , pour qu'on ne leur donnât point de grades inférieurs à ceux qu'ils avoient en quittant le service , un de ces anciens centurions adressant la parole au Peuple assemblé , lui dit entre autres choses : “ J’ai servi
 „ vingt-deux ans entiers , & de plus j’ai
 „ cinquante ans passés. Quand je n’aurois pas
 „ le nombre des campagnes que les Loix

loi exempte le soldat du service; à soixante (2) elle dispense un Sénateur d'assister aux assemblées du Sénat: les hommes obtiennent plus facilement de la loi, que d'eux-mêmes, la fin de leurs travaux. Néanmoins tandis qu'entraînés par les uns, ils entraînent eux-mêmes les autres; tandis que mutuellement ils se débloquent leur repos, & qu'ils se rendent réciproquement malheureux; leur vie se passe sans fruit, sans plaisir, sans profit pour l'esprit. Personne ne pense à la mort;

„ exigent; & quand mon âge ne m'exempteroit
 „ pas du service, cependant, Licinius, si je
 „ pouvois fournir quatre hommes à ma place,
 „ je serois en droit d'exiger mon congé ”.

Viginti duo stipendia annua in exercitu emerita habeo, & major annis sum quinquaginta : quod si mihi nec stipendia omnia emerita essent, NEC DUM ÆTAS VACATIONEM DARET, tamen quum quatuor milites pro me uno vobis dare, P. Licini, possem, æquum erat me dimitti. *Id. ibid. lib. 42, cap. 34.*

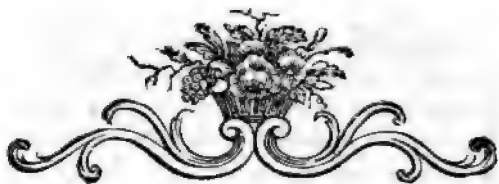
✕ (2) Je crois qu'il y a un mot d'omis dans le texte, & qu'il faut ajouter *quinto*, car Sénèque le père dit expressément que, lorsqu'un Sénateur a passé l'âge de soixante-cinq ans, on ne peut ni le contraindre, ni l'empêcher de venir au Sénat. *Senator post sexagesimum & quintum annum in Curiam venire non cogitur, nec vetatur. Lib. I, Controvers. 8, pag. 138 ; tom. 3, edit. Varior.*

358 DE LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

tous portent au loin leurs espérances : quelques-uns même reglent les choses qui doivent se faire après leur mort ; telles que la grandeur & l'élévation de leur tombeau, la dédicace de monuments publics , les jeux qu'on célébrera autour de leur bucher, la pompe de leur convoi funebre. Il est sûr que les funérailles des gens de cette espece doivent être faites à la lueur des torches & des flambeaux, comme celles des personnes qui sont (3) mortes en bas âge.

X (3) Pour l'intelligence de ce passage , il faut consulter la note qui est à la page 601 & 602 du second volume, *Lettre 122.*

Fin du Traité de la Breveté de la vie.



DE LA CONSTANCE D U S A G E.

CHAPITRE PREMIER.

JE crois , ô Sérénus , pouvoir vous dire qu'il y a autant de différence entre les Stoïciens & les Philosophes des autres sectes (1), qu'entre les femmes & les hommes : il est vrai que l'un & l'autre sexe contribuent également à la conservation de la société , mais l'un est fait pour obéir , & l'autre pour commander. Les autres Philosophes cherchent à flatter ;

✕ (1) Juste-Lipse observe avec raison qu'il faut en excepter les Cyniques , dont les dogmes & les principes philosophiques & moraux sont à-peu-près les mêmes que ceux des Stoïciens , & qui les ont surpassés en courage , & par une certaine force d'ame , qui paroît avoir été le caractère dominant de leur secte.

& semblables aux Médecins (2) domestiques, ils n'emploient pas les remèdes les meilleurs & les plus prompts, mais se prêtent à la mollesse & aux fantaisies du malade. Les Stoïciens se comportent d'une façon plus mâle (3), ils ne s'embarrassent point de plaire à ceux qui commencent à prendre leurs leçons, ils ne songent qu'à nous tirer au plutôt de l'abyss, pour nous conduire au sommet élevé où nous serons à couvert des traits de la fortune, & même fort au-dessus d'elle. Les routes par lesquelles ils nous mènent sont, à la vérité, escarpées & difficiles; mais peut-on s'élever, en suivant un chemin uni? Néanmoins ces routes ne sont pas si difficiles que bien des gens l'imaginent; il n'y a que le commencement qui paroisse pierreux, inaccessible & rempli de rochers. Il est des routes qui nous paroissent escarpées, & qui vues de loin nous présentent des masses impénétrables; c'est alors l'éloignement qui trompe nos regards: lorsque

(2) Du temps de Sénèque les riches & les grands Seigneurs avoient chez eux des Médecins, dont la plupart étoient des esclaves ou des affranchis. JUSTE-LIPSE.

(3) Voyez le bel éloge qu'il fait de Zénon dans la Lettre 83, *tam. 2, pag. 104.*

nous en approchons , ce que l'erreur des yeux nous faisoit prendre pour un obstacle insurmontable semble peu-à-peu nous ouvrir un passage , & nous ne trouvons qu'une pente douce où l'éloignement nous montrait des précipices affreux.

Dernièrement , lorsqu'on vint à parler de Caton , peu fait pour supporter l'injustice , vous étiez indigné de voir que son siècle n'eût pas senti le mérite de ce grand homme , & qu'il eût préféré des Vatinius (4) à un personnage fort au-dessus des Pompée & des Césars. Vous trouviez qu'il étoit infame , que voulant détourner le Peuple de recevoir une Loi (5) , on l'eût dépouillé de sa toge dans la place publique , qu'une faction féditieuse l'eût traîné de la tribune aux harangues jusqu'à l'arc de Fabius , & qu'il eût été forcé d'essuyer les injures , les mauvais traitements & les insultes d'une populace insensée. Je vous disois

(4) Vatinius , homme méprisable par ses mœurs , emporta la dignité de Préteur , au préjudice de Caton qui s'étoit mis sur les rangs pour l'obtenir.

(5) Voyez la Lettre XIV de Sénèque , tom. 1 , pag. 63 & 64.

alors que vous auriez eu bien des raisons de vous irriter pour la République, que Clodius, Vatinius & tous les mauvais citoyens mettoient en vente. Ces misérables, aveuglés par la cupidité, ne voyoient pas qu'en la vendant ainsi, ils se vendoient eux-mêmes.

CHAPITRE II.

JE vous tranquilliserai sur le sort de Caton, en vous disant que le Sage ne peut recevoir ni injures, ni outrages, & que dans la personne de Caton les Dieux nous avoient donné un modele de sagesse, bien plus sûr que dans Ulysse ou dans l'Hercule de l'antiquité : ces Héros ont été mis au rang des Sages par nos Stoïciens, parcequ'ils se montroient invincibles dans leurs travaux, contempteurs des plaisirs, vainqueurs de toutes les erreurs. Caton n'a point combattu des bêtes féroces, métier qui convient à un chasseur ou à un rustre ; il n'a point poursuivi des monstres avec le fer & le feu ; il n'a pas vécu dans un temps où l'on crut que les épaules d'un homme pouvoient soutenir le ciel ; il vivoit dans

un siècle exempt de préjugés , & où les esprits étoient très-éclairés. Combattant seul contre l'ambition , ce monstre qui fait prendre tant de formes ; contre le desir effréné du pouvoir, que ne pouvoit assouvir l'univers divisé en trois parts ; contre les vices d'une Ville dégénérée , & qui s'affaisoit sous sa propre masse : il soutint la République dans sa chute , autant qu'elle pouvoit être soutenue par une seule main , jusqu'à ce qu'emporté ou entraîné lui-même il s'enlevât sous les ruines. L'on vit périr ensemble ce qui n'avoit pu se séparer sans crime ; Caton ne put survivre à la liberté , ni la liberté survivre à Caton. Croyez-vous donc que le Peuple ait pu faire tort à un tel homme , soit en le dépouillant de la Préture , ou de sa robe , soit en couvrant de crachats sa tête vénérable & sacrée ? Non ; le Sage est à couvert des injures & de l'ignominie.



CHAPITRE III.

IL me semble vous voir , embrasé de colere , vous écrier , voilà précisément ce qui décrédite vos préceptes. Vous nous faites de grandes promesses ; vous nous annoncez des choses telles , que bien loin de les croire , on ne peut même les desirer. Après avoir déclamé avec emphase , & prétendu que le Sage n'est point pauvre , vous convenez qu'il manque souvent d'esclaves , d'habits , de maison , d'aliments : après avoir dit que le Sage ne peut pas être insensé , vous ne niez pas que son esprit ne puisse s'aliéner , qu'il ne soit capable de proférer des discours déraisonnables , & de commettre les folies que la maladie suggere. Après avoir dit que le Sage ne peut être esclave , vous ne niez pas qu'il ne puisse être vendu , exécuter les ordres qu'on lui donne , rendre à un Maître les services les plus avilissans. Ainsi après avoir pris un ton si arrogant , vous vous ravez aussi bas que les autres , en ne faisant que changer les mots. Je soupçonne qu'il en est de même de votre préten-

tion orgueilleuse à soutenir que le Sage ne peut être ni injurié ni outragé.

Il y a bien de la différence entre soutenir que le Sage ne s'indigne pas des injures, & dire qu'il n'en peut recevoir. En effet, si vous dites qu'il les supportera sans s'émouvoir, il n'a point en cela de privilege, il ne possède qu'un avantage très-ordinaire qu'on obtient par une patience habituelle à souffrir des outrages. Si vous niez qu'il puisse recevoir une injure, & que vous entendiez par-là, que personne ne tentera de lui en faire; toute affaire cessante, je me fais Stoïcien sur-le-champ.

Je n'ai point prétendu attribuer au Sage un honneur imaginaire, j'ai simplement voulu le placer de maniere à ne recevoir aucune injure. Quoi donc! il n'y aura personne qui osera l'attaquer? Il n'y a rien de si sacré dans la Nature, qui ne trouve un sacrilege: mais les choses divines n'en sont pas moins élevées, quoiqu'il se rencontre des hommes qui osent attaquer une grandeur fort au-dessus d'eux. Ce qu'on ne frappe pas n'est pas invulnérable, c'est ce qu'on ne peut point blesser: voilà le signe auquel je vous dis qu'on peut connoître le Sage. N'est-il pas certain qu'il y a bien plus de

vigueur & de fermeté à n'être pas vaincu, qu'à n'être point attaqué ? Les forces qui n'ont point été éprouvées sont douteuses ; on est sûr d'un courage qui repousse tous les assauts qu'on lui livre. Par la même raison, apprenez que le Sage, qu'aucune injure n'offense, se montre bien plus fort que s'il n'en éprouvoit aucune. J'appellerai courageux celui qui ne peut être vaincu à la guerre, qui ne s'effraie pas des efforts de l'ennemi, & non celui qui languit dans l'oïfiveté chez des peuples amollis : un Sage de cette espèce n'est point exposé aux injures : il n'importe pas qu'on l'accable d'une foule de traits, puisqu'aucun ne peut le percer : il ressemble à ces pierres si dures, que le fer ne peut les entamer. Le diamant ne peut être ni coupé, ni taillé, ni usé, il émousse les outils qui le frappent. Il est des corps que le feu ne peut consumer ; ils résistent à l'action des flammes dont ils sont environnés, & conservent leur forme & leurs propriétés. Les rochers qu'on trouve en pleine mer brisent les vagues qui viennent les frapper, & l'on ne remarque sur eux aucuns vestiges des coups qu'ils ont essuyés depuis tant de siècles. C'est ainsi que l'ame du Sage est inébranlable ;

elle a tellement recueilli ses forces , que, semblable aux objets dont je viens de parler , elle est à l'abri des outrages.

C H A P I T R E I V.

QUOI donc ! dira-t-on , ne se trouvera-t-il personne qui ose faire injure au Sage ? On pourra bien le tenter , mais l'injure n'ira pas jusqu'à lui. Le Sage est si élevé , qu'il est hors de la portée de toute violence ; quand même les hommes les plus puissants & les plus forts par le dévouement de ceux à qui ils commandent , se proposeroient de lui nuire , tous leurs efforts seroient aussi inutiles que les traits qu'on lance contre le ciel avec une (1) balliste , ou par le moyen

X (1) Au texte : *nervo tormentisve*. Sénèque se sert ici du mot *nervus*, pour désigner la balliste, parcequ'en effet , on faisoit au chapiteau de la balliste des trous par où on passoit des cables faits de cheveux de femme ou de boyau. (*Capillo maxime muliebri vel nervo funes*). Ces cables devoient être gros à proportion de la pesanteur de la pierre qu'on vouloit jeter. Voyez Vitruve, de *Architect.* lib. 10, cap 16. Le Savant Perrault qui a fait des notes si utiles sur cet Auteur , dit qu'il semble que les ballistes & les catapultes n'étoient différentes qu'en ce

d'autres machines, & qui, quoiqu'élevés assez haut pour qu'on les perde de vue, retombent sans avoir pu toucher le ciel. Pensez-vous donc que ce Monarque (2) extravagant, qui par la multitude de ses traits parvint à obscurcir le jour, ait fait aller une seule flèche jusqu'au soleil ? ou

que les unes jettoient des pierres, & les autres des javelots ; " comme , si de même qu'il y
 „ avoit des bras ou arbres qui, dans la cata-
 „ pulte , frappaient le javelot posé dans le
 „ canal qui le conduisoit , il y eut aussi des
 „ bras dans la balliste , qui lançoient de grosses
 „ pierres qui leur étoient attachées ; & que
 „ cela se faisoit à-peu-près de la même maniere
 „ qu'aux arbalètes , dont il y en a qui ont rap-
 „ port aux catapultes , parcequ'elles lancent
 „ des flèches ; & d'autres qui sont semblables
 „ aux ballistes , parcequ'elles jettent des balles ;
 „ les unes n'étant d'ailleurs différentes des
 „ autres , qu'en ce que celles qui lancent les
 „ flèches , n'ont qu'une corde simple qui pousse
 „ la flèche , au lieu que les autres ont deux cor-
 „ des qui forment au milieu comme le réseau
 „ d'une fronde , dans lequel on met la balle."
 Note de Perrault , sur le chap. 16 du liv. 10 de Vitruve , pag. 333 , *édit.* de Paris , 1684. On trouve dans Végece un passage curieux sur la nécessité d'employer des cables de boyau pour bander les ballistes : *voyez* VEGECE *de Re militari* , lib. 4 , cap. 9.

(2) *Verxès* : *voyez* le septieme livre d'Hérodote , § 34 , *edit.* Wesseling.

croyez-

croyez-vous que les chênes qu'il fit jeter dans la mer aient pu atteindre Neptune ? Comme les corps célestes sont à couvert des entreprises des hommes ; ou , comme ceux qui renversent les temples & qui fondent les statues , ne peuvent nuire en rien à la Divinité : de même tous les outrages , les maux & les mépris qu'on veut faire éprouver au Sage sont des tentatives inutiles. Mais , dira-t-on , il vaudroit mieux que personne ne voulût lui faire injure. C'est exiger des hommes une chose bien difficile , que de prétendre qu'ils s'abstiennent de nuire. Ceux qui veulent faire une injure auroient le plus grand intérêt à ne la point faire , & non celui qui ne peut en souffrir , lors même qu'on la lui fait. Je ne fais même si la sagesse ne montre pas plus de force par sa tranquillité au milieu des attaques ; elle ressemble alors à un Général à la tête d'une armée , qui se trouve en sûreté jusques dans le pays ennemi.

Distinguons , ô Sérénus , si vous voulez , l'injure , de l'affront ; la première est plus fâcheuse par sa nature ; l'affront ne fait du mal qu'à des personnes très-sensibles , il ne les blesse point , il les offense. Cependant les hommes sont si foibles & si vains , qu'ils ne trouvent rien de plus

cruel : c'est ainsi que vous verrez un esclave aimer mieux recevoir des coups (3) de fouet, que des soufflets ; il trouvera la mort & les coups plus supportables que des paroles outrageantes. On en est venu à ce point d'extravagance & de sottise, de s'affliger, non-seulement de la douleur, mais même de l'opinion de la douleur : on fait comme les enfants qui sont effrayés d'une ombre, d'un masque difforme, d'un visage très-laid ; des mots désagréables pour les oreilles, des mouvements de doigts, en un mot tout ce qui les prend au dépourvu, & qu'une erreur soudaine leur fait éviter, suffit pour les faire pleurer.

(3) C'étoit la punition ordinaire des esclaves.



C H A P I T R E V.

L'INJURE se propose de faire du mal à quelqu'un : mais la sagesse ne donne point de prise au mal ; elle n'en connoît point d'autre que la turpitude , qui ne peut avoir accès où résident la vertu & l'honnêteté : l'injure ne peut donc aller jusqu'au Sage. En effet , si l'injure consiste dans la souffrance d'un mal , le Sage ne pouvant recevoir aucun mal , une injure ne peut pas le regarder. Toute injure ôte quelque chose à celui qu'elle attaque ; un homme ne peut éprouver une injure sans quelque détriment de sa personne , de son rang , ou des choses qui sont hors de lui : or le Sage ne peut rien perdre , il a concentré tous ses biens en lui-même , il ne confie rien à la fortune ; ses biens sont placés solidement , il se contente de la vertu , qui n'a nul besoin de ce qui dépend du hasard : il ne peut donc éprouver ni de diminution ni d'accroissement ; les choses qui sont portées au comble ne sont pas susceptibles d'être augmentées. La fortune n'ôte que ce qu'elle a donné ; or elle ne donne pas

la vertu, elle ne peut donc lui rien enlever. Cette vertu est libre, inviolable, solide, inébranlable : elle est tellement affermie contre les accidents, que, bien loin de la vaincre, ils ne peuvent même la faire plier : l'appareil le plus effrayant ne lui fait point baisser les yeux ; son visage n'est point altéré, soit qu'on lui montre des objets fâcheux ou rians. Ainsi le Sage ne peut éprouver aucune perte qui lui soit sensible : il est dans la possession de la vertu seule, à laquelle il ne peut être arraché ; il use des autres choses, comme si elles n'étoient que d'emprunt ; & qui est-ce qui est touché de la perte de ce qui appartient à d'autres ? Si une injure ne peut nuire à rien de ce qui est propre au Sage, parceque tout ce qu'il possède est sous la sauve-garde de sa vertu, il est évident que l'on ne peut faire injure au Sage.

Démétrius, surnommé Poliorcete, ayant pris la ville de Megare, demanda au Philosophe Stilpon s'il n'avoit rien perdu ; *rien du tout*, répondit-il, *je porte tous mes biens avec moi*. Cependant son patrimoine avoit été pillé, l'ennemi avoit enlevé ses filles, sa patrie étoit tombée au pouvoir d'un nouveau Maître, & il se voyoit interrogé par un Roi entouré

d'une armée victorieuse. Mais le Philosophe lui ravit son triomphe ; malgré la prise de sa ville , il lui montra qu'il ne se tenoit point pour vaincu , & qu'il n'avoit même souffert aucun dommage ; il possédoit en effet les vrais biens sur lesquels on ne peut mettre (1) la main : quant à ceux qui avoient été dissipés & pillés , il ne les regardoit pas comme siens , mais comme étrangers à lui , & soumis aux caprices de la fortune ; c'est pourquoi il ne s'y étoit point attaché , comme s'ils lui eussent appartenu ; il sentoît que la possession des choses extérieures est incertaine & sujette à nous échapper. Un voleur , un calomniateur , un voisin puissant , ou quelques-uns de

X (1) Sèneque se sert ici d'un terme du Droit Romain qu'il a déjà employé dans la *Consolation à Helvia* (chap. 11.). *Manus injectio* est un signe de propriété , & par lequel on revendiquoit un bien , un effet quelconque. Le Grammairien Servius explique ainsi ce vers de Virgile :

Injecere manum Parcæ.

Traxerunt debitum sibi, dit-il, & *sermone usus est Juris. Nam manus injectio dicitur, quotiens nulla Judicis auctoritate expectata, rem nobis debitam vindicamus.*

SERVIVS in *Æneid. lib. 10., vers. 419.*
Vide Lips. in h. loc.

ces riches qui (2) exercent l'empire que donne une vieillesse sans enfans, sur ceux dont la cupidité dévore déjà leur héritage, auroient-ils donc pu faire injure à un homme, à qui la guerre & un ennemi

X (2) Sénèque dit tout cela en quatre mots : *regnum orba senectutis exercens*. Cette ligne où l'on retrouve, comme dans une infinité d'autres passages du même Auteur, la force, la précision, la profondeur, le génie de Tacite, exprime une pensée très-vraie, mais qui n'auroit été entendue de personne, si j'avois voulu atteindre à la brièveté de l'original.

On voit par un passage de Cicéron que le même désordre dont Sénèque se plaint ici & dans la *Consolation à Marcia* (chap. 19.) s'étoit introduit chez les Romains, dans un temps où la République étoit déjà sur son déclin. Car Cicéron dit expressément qu'il n'y a aucune espèce d'iniquité que l'espérance d'une succession ne fasse commettre, & que celui qui attend un héritage, observe avec attention jusqu'au moindre signe de tête d'un vieillard riche & sans enfans, pour lui complaire & lui obéir en esclave. Voici tout le passage qui est très-beau.

An eorum fervitus dubia est, qui cupiditate peculii nullam conditionem recusant durissimæ servitutis? hæreditatis spes quid iniquitatis in serviendo non suscepit? quem nutum locupletis orbi senis non observat? loquitur ad voluntatem: quidquid denunciatum sit, facit: affectatur, assidet, muneratur. *Paradox. V. c. 2, edit. Grævii.*

habile dans l'art de prendre & de (3) détruire des villes, n'avoient pu rien ôter? Au milieu des épées étincelantes de toutes parts ; au milieu du tumulte des soldats occupés du pillage ; au milieu de la flamme & du sang, & du désastre d'une ville faccagée ; au milieu du fracas causé par la chute des temples qui s'écrouloient sur leurs Dieux, un seul homme jouissoit de la paix. Ne m'accusez donc pas de vous avoir fait une promesse téméraire : si vous ne m'en croyez pas, je vous offre un garant. A peine pouvez-vous imaginer qu'un homme soit capable d'autant de fermeté & de grandeur d'ame.

(3) C'est ce que signifie le surnom de Poliorcete que l'on donna à Démétrius.



CHAPITRE VL

SI quelqu'un venoit vous dire ; vous ne devez pas douter que l'homme ne puisse s'élever au-dessus des choses humaines ; qu'il ne puisse envisager avec tranquillité la douleur, les accidents, les blessures, les plaies, les grands mouvements qui se passent autour de lui ; qu'il ne soit capable de supporter l'adversité paisiblement, & la prospérité avec modération ; que sans céder à l'une, & sans se fier à l'autre, il ne puisse être toujours le même dans les positions les plus diverses, & ne regarder à lui que comme lui-même, & cela par la partie qui le rend meilleur. Me voici prêt à vous prouver que par les ordres de ce grand destructeur de villes, les remparts peuvent être renversés à grands coups de bélier, que les tours les plus hautes sont forcées de s'écrouler dans les cavités creusées secrètement au dessous d'elles, que des machines peuvent monter au niveau des remparts les plus élevés ; mais qu'il n'est point de machines capables d'ébranler une ame bien affermie. Je me suis échap-

pé à travers les décombres de ma maison, & les embrasements qui brilloient de toutes parts ; j'ai évité les flammes en traversant des flots de sang : quant au sort de mes filles, quelle que soit leur destinée, je ne fais si elle est plus déplorable que celle de tout le monde. Pour moi, tout seul & plus âgé, quoique entouré d'ennemis, je déclare que j'ai sauvé tout mon bien, j'ai tout ce que j'ai pu posséder. Ne me regardez pas comme vaincu, ni vous comme mon vainqueur ; votre fortune a triomphé de la mienne. J'ignore ce que sont devenus ces biens périssables & sujets à changer de maître : pour ceux qui m'appartiennent, ils sont & seront toujours avec moi. Les riches ont perdu leurs possessions ; les débauchés ont perdu les objets de leurs amours, ces courtisannes qu'ils entretenoient au mépris de toute pudeur ; les ambitieux ont perdu leurs tribunaux & les places où se tiennent les assemblées du Peuple, & tous les lieux où ils exerçoient publiquement leurs vices ; les usuriers ont perdu les registres, à la vue desquels leur avarice aveugle dans sa joie, s'applaudit de ses richesses imaginaires : pour moi, j'ai conservé tous mes biens, sans qu'ils aient souffert la moi-

dre diminution. Adressez-vous donc à ceux qui se lamentent & qui pleurent ; qui , pour défendre leur argent , présentent leurs corps nus au glaive du vainqueur , & qui fuient l'ennemi , en cachant ce qu'ils peuvent dans leur sein.

Soyez donc persuadé , Sérénus , que l'homme sage ou perfectionné , qui s'est rempli des vertus divines & humaines , n'a rien à perdre ; ses biens sont entourés de remparts indestructibles. Ne leur comparez ni les murs de Babylone , dans lesquels Alexandre a pénétré ; ni les remparts de Carthage ou de Numance , dont un même homme s'est rendu maître ; ni le Capitole ou la Citadelle de Rome , sur laquelle on voit encore des traces des ennemis. Les défenses qui mettent le Sage à couvert , ne sont point exposées à la flamme ou aux incursions ; elles n'offrent aucun passage , elles sont inattaquables , elles s'élèvent jusqu'aux Dieux.



CHAPITRE VII.

NE dites pas, à votre ordinaire que notre Sage, tel que je viens de le décrire, ne se trouve nulle part. Cet ornement de l'esprit humain n'est point une fiction, nous ne nous fabriquons pas une image sublime d'un être qui n'existe point; mais nous prouvons son existence, nous l'avons montré & nous le montrerons. Peut-être ne le trouve-t-on que rarement & dans l'intervalle de plusieurs siècles: les grands phénomènes, & tout ce qui s'éloigne de la marche ordinaire & commune des choses, ne se font point voir fréquemment. Au reste, je crains bien que ce Caton, dont nous avons fait mention au commencement de notre entretien, ne soit même au-dessus du Sage que nous proposons pour modèle. Quoiqu'il en soit, ce qui blesse doit avoir plus de force que ce qui est blessé: or la méchanceté n'est pas plus puissante que la vertu; d'où il suit que le Sage ne peut être blessé. Il n'y a que les méchants qui puissent attaquer les gens de bien: ceux-ci vivent en paix entre eux;

R vj

au lieu que les méchants sont aussi nuisibles aux bons, qu'ils le sont les uns aux autres. Si le plus foible seul peut être blessé, & si le méchant est plus foible que l'homme de bien, celui-ci ne peut craindre une injure de la part de quelqu'un qui est moins fort que lui : il faut donc en conclure que l'injure ne peut tomber sur le Sage ; car je crois inutile de vous rappeler qu'il n'y a que le Sage qui soit bon.

Mais, direz-vous, si Socrate fut condamné injustement, il reçut une injure. Il faut observer ici qu'on peut me faire une injure, sans que pour cela je la reçoive ; comme si quelqu'un plaçoit dans ma maison de ville une chose qu'il auroit volée dans ma maison de campagne ; il auroit commis un vol, mais je n'aurois rien perdu. Un homme peut être méchant, sans avoir causé de dommage : s'il habite avec sa femme, en croyant qu'elle est la femme d'un autre, il commet un adultere, mais sa femme n'est pas coupable. Quelqu'un m'a donné du poison, mais il a perdu sa force par son mélange avec d'autres aliments ; cet empoisonneur est coupable d'un crime, quoiqu'il ne m'ait fait aucun mal. Celui qui me lance un trait, n'en est pas moins un assassin, quoique mes

habits m'aient garanti du coup. Tous les crimes sont complets (1), quant au délit, même avant de produire leur effet. Il est des choses qui sont de nature, & qui sont combinées de manière que l'une peut subsister sans l'autre, tandis que l'une ne peut subsister sans l'autre. Je vais tâcher de me faire entendre. Je peux remuer les pieds comme pour courir, mais je ne puis courir sans remuer les pieds. Quoique placé dans l'eau, je peux ne point nager; si je nage, je ne peux point n'être pas dans l'eau. La question que nous traitons rentre dans le même cas : si j'ai reçu une injure, il faut nécessairement qu'elle m'ait été faite; mais de ce qu'elle a été faite, il ne s'ensuit pas que je l'aie reçue; en effet, bien des circonstances peuvent écarter l'injure de moi, comme le hasard peut arrêter la main qui alloit me frapper, ou détourner le trait lancé contre moi. Il est de même des causes qui peuvent écarter les injures de quelque nature qu'elles soient; elles peuvent les intercepter de manière qu'elles aient été faites sans avoir été reçues.

(1) Voyez sur ce passage la note de Just-Lipse.



CHAPITRE VIII.

DE PLUS, la justice ne peut rien recevoir d'injuste, parceque les contraires ne peuvent se réunir : or une injure ne peut se faire qu'injustement, d'où l'on voit que l'on ne peut faire une injure au Sage ; n'en soyez point surpris, puisqu'on ne peut lui faire du bien. Il ne manque rien au Sage, il ne peut rien recevoir comme un présent : le méchant ne peut lui rien donner, car il faut avoir, pour donner ; or il n'a rien dont le don puisse réjouir le Sage : d'où il suit que personne ne peut ni nuire ni faire du bien au Sage, de même que les Dieux n'ont pas le desir d'être secourus, & ne peuvent être blessés. Le Sage approche de la Divinité ; à l'exception qu'il est mortel ; il est semblable à Dieu ; né pour le bien public, utile à lui même & aux autres, il tend à s'élever vers ces êtres sublimes, bien ordonnés, inaccessibles à la crainte, tranquilles, bienfaisants, & qui se meuvent sans cesse avec égalité & concorde (1). Il ne desire rien d'abject, il ne

(1) J'ai suivi ici la leçon de l'édition *vrior*.

s'afflige point : appuyé sur la raison , il marche avec un courage divin au travers des vicissitudes humaines. Il ne peut recevoir d'injure par aucun côté : je ne dis pas seulement de la part des hommes , comme vous pourriez le croire ; mais même de la part de la fortune , qui , toutes les fois qu'elle a lutté contre la vertu , n'est jamais sortie du combat avec honneur. Si nous pouvions envisager d'un œil tranquille & serein la mort , au-delà de laquelle les loix irritées , & les tyrans les plus cruels ne peuvent rien , & où l'empire de la fortune se termine , nous

parcequ'elle presente un fort bon sens ; mais peut-être faut-il lire avec l'édition princeps : *bono publico nata ; & sibi , & aliis salutaria* : en continuant ainsi d'appliquer aux astres & aux différents corps célestes qui étoient autant de Dieux dans le système des Stoïciens , ce que le texte de l'édition *varior.* attribue au Sage. Il me semble que le passage , tel qu'il se trouve imprimé & ponctué dans la première édition , est plus vif , plus rapide , plus conforme au génie de Sénèque & à sa manière d'écrire. Quoiqu'il en soit , voici ce passage : je le transcris ici afin que le lecteur choisisse entre ces deux leçons , & justifie ma conjecture , ou la rejette. *Ad illa nitens petensque excelsa : ordinata : intrepida : aquali & concordî cursu fluentia : securo : benigna : bono publico nata : & sibi & aliis salutaria. Nihil humile concupiscet , &c.*

faurions que cette mort n'est point un mal, & par-là même ne peut être une injure, & nous supporterions beaucoup plus aisément les autres accidents, les pertes, les douleurs, les affronts, les exils, la privation des personnes qui nous sont les plus chères, les séparations; toutes ces calamités ne peuvent abattre le Sage, quand elles l'affailliroient toutes à la fois. Il ne s'alarmera point de leurs attaques particulieres; & s'il supporte avec tranquillité les injures de la fortune, à combien plus forte raison supportera-t-il celles des hommes puissants, qu'il ne regarde que comme les mains dont la fortune se sert pour l'attaquer.



CHAPITRE IX.

LE Sage supportera donc tout, comme il supporte les rigueurs de l'hiver, les intempéries de l'air, les ardeurs de l'été, les maladies & tous les accidents de la vie. Il ne fera point au méchant l'honneur de croire qu'il ait consulté la raison dans ce qu'il a fait ; elle ne se trouve que dans le Sage : tous les autres n'ont ni raison ni prudence ; on ne trouve en eux que des embuches, de la fraude, des mouvements déréglés, qu'il met au nombre des accidents fortuits. Or tout ce qui est fortuit exerce ses ravages hors de nous : observons de plus que les méchants peuvent nous nuire & nous mettre en danger, de mille façons diverses, soit en nous suscitant un accusateur, soit en nous supposant un crime, soit en excitant contre nous la colère des Grands, ou par d'autres brigandages, tels que ceux qui s'exercent dans les Tribunaux. Une injustice, ou une injure très-commune consiste à priver quelqu'un d'un salaire ou profit, d'une récompense qu'il a long-temps tâché d'obtenir ;

386 DE LA CONSTANCE

à lui ravir une succession qu'il avoit méritée par de longs travaux ; à lui faire perdre la protection d'une famille opulente. Le Sage échappe à ces accidents, il ne fait vivre ni dans l'espérance ni dans la crainte.

Joignez à cela que personne ne reçoit une injure , sans que son ame ne soit troublée au moment où il l'éprouve : mais l'homme affermi par la sagesse, est exempt de trouble , il est maître de lui & de son profond repos : si l'injure le touchoit, il en feroit ému , & perdrait sa liberté. Or le Sage est exempt de la colere que fait naître l'apparence d'une injure , & il ne feroit pas exempt de la colere , s'il ne l'étoit de l'injure qu'il fait ne pouvoir lui être faite ; conséquemment il demeure ferme ; sa gaieté n'est point troublée ; & loin de s'affliger des attaques qu'il éprouve de la part des hommes & des choses, il fait tirer parti des injures ; elles le mettent à portée de faire des expériences sur lui-même, & d'éprouver sa vertu. Prêtons, je vous en conjure , toute notre attention à cet avantage que nous attribuons au Sage , d'être à couvert de toute injure , cela n'ôtera rien à notre pétulance , à nos passions les plus ardentes, à notre aveugle témérité, à notre vanité.

C'est sans préjudice de nos vices, que l'on attribue cette liberté au Sage ; il ne s'agit pas d'empêcher les méchants de lui faire injure ; mais nous voulons qu'élevé au-dessus des autres hommes, il la méprise, & que sa patience & la vigueur de son ame l'empêchent de la sentir. C'est ainsi que, dans le combat des Jeux (1) sacrés, plusieurs Athletes ont souvent remporté la victoire, en laissant par leur patience opiniâtre les bras de ceux qui leur portoient des coups : le Sage est un Athlete de ce genre ; un long exercice lui donne la force de soutenir toutes les attaques, & de fatiguer ses ennemis.

(1) C'est ainsi qu'on appelloit les quatre jeux célèbres de la Grece.



CHAPITRE X.

APRÈS avoir parcouru la première partie, passons à la seconde, dans laquelle je donnerai, soit quelques raisons qui me sont propres, soit des raisons communes sur le mépris que l'on doit avoir pour les affronts ou les insultes. L'affront est (1) moins grave qu'une injure ; nous pouvons nous en plaindre, mais nous ne pouvons nous en venger, & les loix ne l'ont pas regardé comme digne de leurs châtimens. Le ressentiment qu'il excite est l'effet d'une ame abjecte, qu'une action ou une parole sont capables de flétrir ou d'avilir. Un tel homme a refusé de me recevoir aujourd'hui chez lui, quoiqu'il en eût admis d'autres ; il a écouté d'un air dédaigneux ce que j'avois à lui dire, ou bien il s'en est moqué ouvertement. Il ne m'a pas donné à table une place (2) honorable, il m'a

(1) Voyez sur ce passage la note de Gronovius qui sous-entend ici le mot *contumelia*, ou le pronom *hac*.

✓ (2) Le texte dit not : *non in medio me lecto*:

mis à la moindre , & autres choses semblables ; ce sont-là les plaintes d'une ame blasée ; elles ne conviennent qu'à des hommes que l'aisance & la mollesse ont corrompus. Celui qui se voit menacé de maux plus graves ne fait pas attention à de semblables bagatelles. Des esprits foibles de leur nature , & efféminés par trop d'oïiveté , sont troublés de ces riens , & leur amour propre s'en offense, parcequ'ils n'ont pas éprouvé d'injures véritables. La plupart des choses que nous regardons comme des affronts, ne sont telles, que par l'idée que nous leur attachons.

Ainsi celui qui s'affecte d'une insulte ou d'un affront, montre qu'il n'a ni prudence ni fermeté : il ne doute pas qu'on le méprise , & ce sentiment ne

parcequ'en effet c'étoit la place la plus honorable chez les Romains qui l'appelloient même la place Consulaire , comme on le voit par ce passage de Plutarque : *Alius enim apud alios locus honoratior : ut Persis medius ; quem accumbens Rex occupat , videtur honestissimus apud Græcos primus : apud Romanos medii lecti ultimus : quem ipsi consularem vocant. Voyez Plutarque , Symposiac. lib. 1, quæst. 3. opp. tom. 2 , pag. 619, édit. cit. Joignez à ce passage ce qu'on trouve à ce sujet dans le petit Traité de Pierre Ciacconius, de Triclinio, pag. 44. & seq. édit. Amstel. 1664.*

peut pas manquer de l'avilir & de le déprimer. Mais le Sage n'est méprisé de personne , il connoît sa propre dignité, & il se rend même cette justice, que personne n'est en droit de le mépriser. Non-seulement il ne cherche point à s'élever au-dessus de ces miseres d'opinion, ou plutôt de ces tracasseries , mais il y est même absolument insensible. Il est bien d'autres choses qui attaquent le Sage, sans pouvoir le renverser ; telles sont les douleurs corporelles, la débilité, la perte de ses amis ou de ses enfants, les calamités de sa patrie où la guerre s'est allumée. Je ne prétends pas que le Sage soit insensible à ces maux, car nous ne lui attribuons pas la dureté du fer ou d'une pierre ; il n'y a point de vertu à supporter les maux qu'on ne sent pas.



CHAPITRE XI.

EN quoi consiste donc la vertu du Sage ? Il reçoit des coups , sans doute , mais il leur résiste , il les amortit , il s'en guérit. Quant à ces blessures légères , il ne s'en apperçoit pas , il n'emploie pas contre elles la vertu dont il se sert pour supporter les grands maux : il n'y fait point d'attention , ou bien il ne fait que s'en moquer. Outre cela , comme la plupart des insultes & des affronts ne partent que d'hommes orgueilleux , insolents , & qui ne savent pas faire un bon usage de la prospérité , le Sage a , pour repousser cet orgueil , la plus sublime de toutes les vertus , je veux dire , un esprit droit , un jugement sain & une ame élevée. Ces petiteesses ne sont à ses yeux que comme de vains songes , des fantômes nocturnes dépourvus de réalité. Il pense de plus que tous les hommes sont trop petits pour oser fixer des objets aussi élevés. Le mot latin *Contumelia* (1) , qui signifie un affront , une

(1) Autexte: *Contumelia à contemptu dicta est:*

insulte ou un outrage, vient de *Contemptus*, qu'on rend par celui de mépris, parcequ'on n'insulte que ceux que l'on méprise : or personne ne peut véritablement mépriser un homme plus grand & meilleur que lui, quoiqu'il se comporte à son égard comme ont coutume de faire ceux qui méprisent. Lorsqu'un enfant frappe ses parents, arrache les cheveux de sa mere, lui crache au visage, commet quelque indécence dans ses actions ou ses paroles, nous ne regardons pas ces choses comme des insultes : pourquoi ? parceque l'enfant qui les fait n'est pas en état de mépriser. Par la même raison, nous nous amusons quelquefois des railleries & des bons mots de nos (2) esclaves, quoi-

cette étymologie du mot *contumelia* auroit disparu dans la traduction pure & simple de ce passage, & l'observation grammaticale de Sénèque, fondée sur l'analogie sensible qu'il y a entre les mots *contumelia* & *contemptus*, n'aurait pas été entendue en françois, où il n'existe pas le moindre rapport entre les mots qui correspondent dans cette langue aux deux substantifs latins.

X. (2) Ces esclaves étoient des fous & des bouffons, tels qu'on en voyoit autrefois à la Cour de nos Rois. Pline (*lib. 9. epist. 17.*) dit qu'ils voltigeoient sans cesse autour des tables ; *scurra, cinædi, moriones mensis inerrabant* ; ils qu'ils

qu'ils paroissent insultants pour leurs Maîtres, parcequ'après avoir commencé

cherchoient à amuser les convives, & à dérider le front de leurs Maîtres par des équivoques sales & grossières, par de mauvaises plaisanteries, ou par quelque extravagance. Ce nouveau genre de plaisir que le luxe & la crainte de l'ennui avoient introduit dans les festins des Riches & des Grands, n'avoit rien de piquant pour Pline, & ne lui causoit aucune surprise. *Cur ego non habeo?* dit-il, *quia nequaquam me ut inexpectatum festivumque delectat, si quid molle à cinædo, petulans à scurra, stultum à morione profertur.* Voyez PLINE, *ubi sup.* & SÉNEQUE, *Lettre 50*, tom. 1, pag. 219. La plupart de ces fous & de ces vils bouffons étoient des especes de monstres d'une laideur & d'une difformité extrêmes. Martial les peint avec la tête pointue & de longues oreilles, qu'ils faisoient mouvoir à la maniere des ânes.

Hunc verò ACUTO CAPITE, ET AURIBUS LONGIS, QUÆ SIC MOVENTUR UT SOLENT ASELLORUM, Quis morionis filium neget Gyrtæ;

Lib. 6, Epigr. 33, vers. 15 & seq.

Le savant Casalius a fait dessiner et graver, d'après un bronze antique, la figure hideuse de deux de ces bouffons. Voyez son Livre de *Urbis ac Romani olim Imperii splendore*, cap. 7, pagin. 243, de l'édit. de Rome, ann. 1650.

C'est sur-tout sous le regne des Empereurs, que la coutume d'avoir à sa table des fous, des bouffons & des nains, s'établit parmi les Romains. Auguste détestoit tous les monstres de cette espece, & les regardoit comme des objets

Tom V.

S

par attaquer le Maître, ils se croient en droit de ne pas épargner ses convi-

de mauvais présage (*voyez* SUÉTONE *in ejus vitâ*, cap. 83) Mais Tibere les admettoit à sa table, & l'on trouve même dans Suétone un fait qui prouve à quel excès d'insolence & de liberté ces nains se portoient quelquefois. "Un
 „ homme Consulaire, dit-il, rapporte, dans
 „ ses Mémoires, qu'il avoit assisté à un repas
 „ nombreux, où le nain de Tibere, qui étoit
 „ là avec d'autres bouffons, lui demanda tout
 „ haut pourquoi Paconius, accusé de leze-
 „ majesté, vivoit si long-temps; que Tibere
 „ lui imposa silence, mais que peu de jours
 „ après il écrivit au Sénat qu'il eût à juger
 „ promptement Paconius."

Annalibus suis vir Consularis inseruit, frequenti quondam convivio, cui & ipse adfuerit, interrogatum eum subito & clarè A QUODAM NANO ADSTANTE MENSÆ INTER COPREAS, cur Paconius, majestatis reus, tam diu viveret, statim quidem petulantiam linguæ objurgasse; cæterum post paucos dies scripsisse Senatui, ut de pœnâ Paconii quàm primùm statueret. SUÉT. *in Tiberio*, cap. 61. *Voyez* aussi LAMPRIIDIUS *dans la vie d'Alexandre Sévère*, cap. 34, *edit. Varior.*

À l'égard du mot *Copreas*, dont Suétone se sert ici, & dans la vie de Claude (c. 8,) c'étoient des bouffons d'une figure très-difforme, dont les discours étoient si orduriers, & les mœurs si infames, qu'on leur avoit donné ce nom avilissant, & qui exprimoit en même temps l'extrême licence de leurs discours & la turpitude de leur vie: en effet *copriæ* vient

ves. Plus un homme est méprisé, plus il est destiné à servir de bouffon & de jouer

de κόπρος ou de κόπριον, qui signifie *fumier*, *ordure*, *excrément*, de là l'épithète de *stercorarij* donnée avec raison à cette espece particuliere de bouffons. Lorsque Pertinax fut proclamé Empereur, Æmilius Lætus Préfet du Prétoire sous Commode, proscrivit & fit vendre ces vils bouffons, que cet Empereur avoit comblés de biens pour récompenser leur impureté et leur insolence.

Quum aliquot COPREAS ET SCURRAS quibus facies quidem deformis, SED NOMINA et INSTITUTA VITÆ ERANT TURPISSIMA, impuditiæ ac petulantia causâ à Commode nimium quantum locupletatos invenisset; horum ET APPELLATIONES et multiplices facultates Lætus proscripsit: quæ partim risum populo, partim stomachum moverunt. DION, in *Pertinace*, lib. 73, cap. 6, edit. Reimar.

J'ajouterai ici, pour l'intelligence de ce passage de Dion, que Commode avoit à sa cour des bouffons qu'il aimoit passionnément, qu'il faisoit servir à ses infames plaisirs, et auxquels il avoit donné les noms des organes de la génération dans les deux sexes. *Habuit in deliciis homines appellatos nominibus verendorum utriusque sexus, quos libentiùs suis osculis applicabat.* LAMPRIDIUS, in *Commod. vitâ*, cap. 10. Ce passage sert encore à faire entendre celui de Capitolin, qui dit en parlant de Pertinax. *Scurras TURPISSIMORUM NOMINUM DEDECORA præferentes, proscripsit ac vendidit.* Voyez JULES CAPITOLIN dans la *Vie de Pertinax*, cap. 7 inter *Hist. August. Scriptor.*

396 DE LA CONSTANCE

& plus il est licentieux dans ses propos. Il y a des gens, qui par ce motif, achètent de jeunes esclaves (3) effrontés, dont ils

Je prie le Lecteur d'excuser la longueur de cette note; mais les passages dont je me suis servi pour éclaircir celui de Sénèque, ayant eux-mêmes besoin d'être expliqués, j'ai été forcé d'emprunter alternativement des uns & des autres une lumière capable de dissiper les obscurités qu'ils présentent lorsqu'ils sont isolés.

X (3) Comme les Egyptiens étoient naturellement insolents & portés à la satire, c'étoit en Egypte que les Romains achetoient les jeunes enfants, auxquels ils donnoient cette mauvaise éducation, & dont ils corrompoient ainsi les mœurs & l'esprit, soit en les faisant servir à leurs infâmes plaisirs, soit en s'amusant à voir insulter par ces jeunes esclaves ceux qu'ils admettoient à leur table, & à être quelquefois eux-mêmes l'objet de leur froides & indécentes plaisanteries. Plutarque dit qu'Auguste avoit pour bouffon & pour mignon un de ces jeunes garçons, que les Romains appelloient *leurs délices*, α δαλβεια Ρωμαῖοι καλοῦσιν, (in Antonio, pag. 943, E. Edit. cit.) On voit en effet, par un passage de Stace, que c'étoit le nom honteux qu'ils donnoient à ces bouffons, & que l'Egvpte étoit, comme je l'ai dit plus haut, la patrie commune de ces insolents parasites.

Non ego mercatus pharia de pube loquaces

DELICIAS, doctumque sui convivium Nili

Infantem, linguâ nimium, salibusque protervum

Dilexi.

STATII, Sylvar. lib. V. carmen V. vers. 66 & seq.
ex edit. Markland. Londin. 1723.

excitent l'impudence , en leur donnant des Maîtres , afin de leur apprendre à dire des sottises préméditées : néanmoins nous ne regardons pas leurs discours comme des insultes , mais comme des plaisanteries.

Un autre fait aussi curieux & non moins bizarre, c'est qu'à Rome les riches & les grands achetoient & payoient par des largesses la lâche complaisance de quelques convives pauvres & de peu d'importance, qui ayant besoin de leur protection, souffroient patiemment les sarcasmes & les insultes de ces jeunes esclaves.

*Sed miserum (clientem) parvâ stipe munerat, ut
pudibundos*

Exercere sales inter convivia possit.

LUCANUS, sive quis Auctor carminis ad Pisonem;
apud Lips. not. in h. loc.



CHAPITRE XII.

N'Y A-T-IL donc pas de la folie à s'amuser & à s'offenser alternativement des mêmes choses ? à regarder comme un affront ce que dit un ami , tandis que les propos d'un esclave sont traités de plaisanteries ? Les mêmes dispositions que nous avons pour les esclaves , le Sage les a pour tous ceux qui , même dans l'âge mûr & dans la vieillesse , tiennent une conduite puérile. En effet , quels avantages ont pu se procurer des hommes dont l'esprit est vicié , dont les erreurs n'ont fait que s'accroître , qui ne diffèrent des enfants , que par la taille et la figure ; qui d'ailleurs ne sont pas moins inconstants & dissipés ; qui recherchent les plaisirs avec aussi peu de choix , qui sont toujours en mouvement , & que la crainte seule , & non la raison , fait tenir en repos ? Qu'on ne dise pas qu'ils diffèrent des enfants , parceque ceux-ci ne montrent⁽¹⁾ de l'avarice que pour des osselets,

(1) Voyez sur ce passage la *Lettre 115*, tom. 2, pag. 523, Sénèque rapporte dans cette Lettre

des noix , de petites pieces de monnoie , tandis que les hommes faits en ont pour de l'or, de l'argent, & des villes. Les enfans dans leurs jeux imitent les Magistrats , portent la robe prétexte , ont des faisceaux (2), se font des tribunaux : les

une pensée d'Ariston , qui ne trouvoit d'autre différence entre les enfans & les hommes faits, sinon que nous devenons sous pour des tableaux & des statues, & que nos folies sont plus chères que les leurs. Voyez tout ce passage , qui est un bon commentaire de celui-ci.

(2) C'étoit l'unique amusement de l'Empereur Sévère : dans sa plus tendre enfance il se plaisoit à exercer les fonctions de Juge, & environné d'une troupe d'enfans rangés par ordre, il siégeoit comme sur un tribunal , & faisoit porter devant lui la hache & les faisceaux.

In primâ pueritiâ. . . . nullum aliud inter pueros ludum nisi ad Judices exercuit, quum ipse prælatis fascibus ac securibus ordine puerorum circumstante sederet at judicaret. SPARTIAN. *in Severo*, cap. I. Plutarque a dit la même chose de Caton d'Utique (*in ejus vitâ*, Opp. tom. 1, pag. 760 D.) Et on pourroit en dire à-peu-près autant de tous les enfans, naturellement portés à imiter ce qu'ils ont souvent devant les yeux, & sur-tout les actions qui sont de nature à faire une impression forte sur leur cerveau : de-là ce penchant qu'ils ont presque tous à représenter dans leurs jeux , des Magistrats, des Rois, des Empereurs, certaines dignités de l'Eglise, & même les cérémonies les plus

autres exercent gravement les mêmes jeux au champ de Mars, dans la place publique, & au Barreau. Les enfants s'amuseut sur le rivage (3) à construire des maisonnettes avec des monceaux de sable ; tandis que , croyant s'occuper d'objets plus grands, les autres élevent des murs, des palais, font servir à leur ruine ce qui étoit destiné à les garantir contre les injures de l'air.

D'où l'on voit que les enfants & les hommes plus avancés en âge sont également dans l'erreur , avec la seule différence, que celle de ces derniers les expose à de plus grands maux. Le Sage a donc raison de regarder leurs insultes comme des plaisanteries , de les reprendre & de les châtier quelquefois comme

augustes de la Religion. *Pueri fingunt per ludicra potestates*, dit Trébellius Pollion dans la *Vie des deux Galliens*, cap. 4.

(3) Les hommes sont les mêmes dans tous les temps, & se ressemblent jusques dans les jeux & les amusements de leur enfance. Homere nous peint, de même que Sénèque, des enfants qui se jouent sur le rivage, & qui abattent & dissipent avec leurs pieds & leurs mains le petit édifice de cailloux qu'ils avoient prîsant de plaisir à élever. *Voyez l'Iliade d'Homere, lib. 15, vers. 361. & seq. edit. Ernesti, Lips. 1760.*

des enfants ; non parcequ'il s'en trouve offensé, mais parcequ'ils ont mal fait, & pour qu'ils n'y retournent plus. On peut corriger les animaux mêmes par les coups : nous ne nous mettons pas en colere contre eux lorsqu'ils ne veulent pas se laisser monter, mais nous les châtions, & par la douleur nous tâchons de vaincre leur opiniâtreté. Vous voyez donc que nous pouvons lever les objections qu'on nous fait. Mais, direz-vous, pourquoi le Sage, ne pouvant recevoir ni affront ni injure, puniroit-il ceux qui les lui ont faits ? Ils ne se venge point, il les corrige.



CHAPITRE XIII.

POURQUOI refuseriez-vous de croire que le Sage puisse être capable de cette force d'esprit, tandis que vous la trouvez en d'autres hommes, quoiqu'elle ne provienne pas de la même cause ? Voit-on un Médecin se mettre en colère contre un frénétique ? s'offense-t-il des propos que lui tient un malade , à qui , dans l'ardeur de la fièvre , il interdit l'usage de l'eau froide ? Le Sage est , pour tous les hommes , dans la même disposition que le Médecin pour ses malades ; lorsqu'ils ont besoin de remèdes , il ne dédaigne pas d'examiner les plaies les plus dégoûtantes , les déjections , les différentes sécrétions : il ne craint pas d'essuyer leurs transports furieux. Le sage fait que tous ces graves personnages , qui marchent couverts de pourpre , & dont le visage annonce la santé , sont mal-sains : il les regarde comme des malades intempérants ; conséquemment il ne s'irrite pas , lorsque dans leurs accès ils osent maltraiter celui qui veut les guérir : la même droiture de sens , qui lui inspire

le mépris de leurs dignités, le rend indifférent & insensible à tout ce qu'ils font de mal-honnête. Comme il ne seroit pas flatté des honneurs que lui rendroit un mendiant, il ne regardera pas comme un affront, si un homme de la lie du peuple refusoit de lui rendre le salut. Il ne s'enorgueillira pas de l'estime des Riches, parcequ'il sait qu'ils ne different des Pauvres, qu'en ce qu'ils sont plus à plaindre qu'eux. Peu de chose suffit aux uns, tandis que les desirs & les besoins des Riches sont sans bornes. Le Sage ne sera pas touché si le Roi des Medes, si Attalus, Roi d'Asie, passent fièrement auprès de lui, sans s'appercevoir de son salut : il sait que la condition de ces Rois n'est pas plus digne d'envie, que celle de ceux qui, dans une maison remplie d'un grand nombre d'esclaves, sont chargés du soin de contenir les malades & les insensés. Est-ce que je me chagrinerai, si l'un de ces marchands qui trafiquent auprès du temple de Castor, qui vendent & achètent de méchants valets, dont les boutiques sont remplies d'une troupe d'esclaves pervers, ne me saluoit pas par mon nom ? Non, sans doute : que peut avoir de bon celui qui n'a rien que de mauvais sous ses ordres ? Ainsi le Sage

ne fait pas plus d'attention à la politesse ou à l'impolitesse d'un tel homme , qu'à celle d'un Roi. Vous avez , lui dira-t-il , à vos ordres les Parthes , les Medes , les Bactriens , mais vous êtes forcé de les contenir par la crainte ; ils ne vous laissent pas le loisir de détendre votre (1) arc ; ce sont des ames vénales , qui cherchent à changer de maître.

Le sage ne fera donc point ému des insultes de personne ; quoique les hommes différent , ils deviennent égaux à ses yeux par l'égalité de leur folie. S'il s'étoit rabaisé au point d'être sensible à une injure ou à un affront , il ne seroit jamais en sûreté. Or la sécurité est un bien propre au Sage : pour se venger d'un outrage , il ne consentira pas à faire honneur à celui dont il l'a reçu ; en effet il faut nécessairement que l'on fasse cas de l'estime de celui dont le mépris chagrine.

(1) C'étoit un des principaux attributs de la Dignité Royale chez les Parthes. Voyez DION, lib. 49. cap. 27. edit. Reimar. & SPANHEIM, Dissertat. 6, de usu numismatum, tom. 1, edit. Lond. pag. 325.



X C H A P I T R E X I V.

IL est des hommes assez peu raisonnables pour croire qu'une femme puisse leur faire des affronts. Qu'importe son opulence, le nombre (1) des esclaves qui la portent, la quantité de pierreries dont elle charge ses oreilles, la lar-

(1) A Rome, les femmes, les malades, les riches & ceux à qui l'oïiveté, le luxe & la mollesse avoient donné peu à peu les goûts, les mœurs, la délicatesse & les habitudes des femmes, se faisoient porter dans une litiere soutenue par huit esclaves de la plus haute taille, appelés *servi leſticarii* ou *geruli*: Martial se moque du sot orgueil d'un certain Philippus que huit esclaves promenoient dans une de ces litières, ou octophore, au milieu même des rues de Rome.

Octophoro sanus portatur, Avite, Philippus:

Hunc tu si sanum credis, Avite, furis.

MARTIAL. *lib. 6, Epigr. 84.*

Les hexaphores, ainsi nommés parceque ces litières étoient portées par six esclaves, étoient celles dont on se servoit ordinairement, & dont l'usage étoit le plus général.

— *Cum jam sextâ cervice feratur*

Hinc atque inde patens, ac nudâ pene cathedrâ.

JUVENAL. *Saryr. 1, vers. 64 & 65.*

Les Romains n'employoient pas plus de huit

geur (2) de la chaise dans laquelle elle est portée ? elle n'en est pas moins un animal impudent ; & si elle n'a reçu de l'instruction & des connoissances , c'est une bête sauvage , qui ne fait modérer aucun de ses desirs. Quelques personnes se trouvent choquées , & prennent pour un affront d'être poussées par un (3) coëf-

esclaves pour porter leurs litieres , & jamais moins que quatre. *Voyez* sur cette matiere le Traité de Scheffer, *de re Vehiculari Veterum*, lib. 2, cap. 5. *edit.* Francofurt. 1671. Ce savant a traité au long des différentes voitures des Anciens ; & son Ouvrage est fort utile pour l'intelligence de plusieurs passages des Auteurs grecs & latins , où il est question de ces voitures.

X (2) Les chaises des femmes étoient fermées de toutes parts , afin de les garantir du froid & de la pluie , & pour obvier encore à d'autres inconvénients. Celles des hommes au contraire, n'étoient couvertes que par l'extrémité supérieure & ouvertes des côtés. Ces chaises avoient en général plus d'élévation que de largeur , & elles étoient plus ou moins étroites , selon la dignité , le rang et le pouvoir de ceux ou de celles qui s'en servoient. *Voyez* SCHEFFER, *ubi sup.* lib. 2., cap. 4.

X (3) *Au texte* : à cinerario. *Cinerarius* est la même chose que *ciniflo*, et signifie proprement un perruquier, un friseur de cheveux, celui qui met sous la cendre l'aiguille ou le fer à friser, pour le faire chauffer. Le vieux Scholiaste d'Horace fixe d'une manière aussi claire que précise

feur, d'être refusées par un portier, d'effuyer l'insolence d'un nomenclateur qui dédaigne de les appeller par leur nom, & la mauvaise humeur d'un valet-de-chambre, chargé de les introduire.

Combien n'a-t-on pas sujet de rire de ces miseres ! Combien ne doit-on pas éprouver de satisfaction, quand on compare sa propre tranquillité avec le fracas que produit la sottise des autres ! Quoi donc ! le Sage ne se présentera-t-il jamais à une porte gardée par un portier brutal ? Si la nécessité l'exige, il tentera l'aventure, & il tâchera de gagner ce portier quel qu'il soit, comme un chien furieux que l'on apaise en lui donnant à manger ; il ne plaindra pas quelque dépense pour acquérir la liberté de franchir

le vrai sens de ces deux mots qui paroissent avoir été synonymes chez les Anciens, et il en donne l'étymologie.

Ciniflones et cinerarii, *dit-il*, eadem significatione apud Veteres habebantur, ab officio calamistrorum, id est, veruum in cinere calefaciendorum, quibus matronæ capillos crispabant. Cujus rei et Virgilius meminit dicens: *crines vibratos calido ferro*: dicti autem *ciniflones* ab eo, quòd in cinerem flant ad ferrum calefaciendum, quos *cinerarios* appellant. Voyez ACRON sur Horace, *Satyr.* 2, *lib.* 1, *vers* 98, *pag.* 289, édit. de Basse, de l'an 1555.

le seul; il se rappellera qu'il est des ponts où l'on (4) paie le droit de péage. Il en usera de même envers celui qui fait l'office de portier (5); il sait qu'il faut ache-

X (4) Ce nouvel impôt fut établi sous le regne des Empereurs, mais toutes les fois qu'un bon Prince succédoit à un Tyran, ce qui malheureusement étoit fort rare, il abolissoit toutes les contributions de cette espece, qui gênent, affligent et tourmentent les peuples, de mille manières différentes, sans qu'il en résulte le moindre avantage réel pour les Souverains. Lorsque Pertinax fut élu Empereur, il s'occupa, dit Hérodiën, de faire revivre l'ancienne liberté par des réglemens sages et qui avoient pour but le bonheur de ses peuples. " Il ne vouloit point que, „ dans les registres publics, on mit sous son „ nom les terres du domaine; il disoit qu'elles „ n'appartenoient point au Prince en particulier, mais au Peuple et à tout l'Etat. Il retrancha tous les impôts que l'avarice des Tyrans „ avoit inventés, et qu'ils avoient mis sur les „ passages des rivières, sur les ports et sur les „ grands chemins ”.

Imperii autem possessionibus nomen solum inscribi prohibuit; non esse illas dictitans imperantium proprias, sed communes Romanorum, et publicas. Vestigalia quoque omnia, quæ ad contrahendas pecunias Tyranni excogitaverant, in fluviorum ripis, in urbium portibus, perque vias et itinera penitus remisit, atque in antiquam libertatem revocavit. HERO-
DIAN. lib. 2, cap. 15. pag. 59, edit. Oxon. 1704.

X (5) Je lis ici avec la première édition : qui

ter ce qu'on a coutume de vendre. C'est une petitesse, que de s'applaudir d'avoir parlé durement à un portier ; d'avoir rompu (6) son bâton, d'avoir forcé sa porte pour parvenir à son Maître ; de lui avoir fait donner les étrivieres. On se constitue l'adversaire de celui avec qui l'on consent à combattre, & pour le vaincre on le suppose égal à soi.

Mais, direz-vous, quel parti prendra le Sage, s'il reçoit un soufflet ? il fera comme Caton, qui, ayant été frappé sur le visage, ne se mit point en colere, ne se vengea point, & même ne crut pas

salutatorium publicum exerceat. J'ai parlé ailleurs de ces esclaves qui exerçoient à la Cour et chez les Grands une fonction qui ressemble fort à celle de nos huissiers de la Chambre, et qui vendoient souvent fort cher aux clients l'accès qu'ils leur accorderoient auprès de leurs patrons : j'ai même cité à ce sujet un passage formel de Juvénal. Ce que dit ici Sénèque est une nouvelle preuve de ce fait. Voyez ci-dessus le Traité de la Clémence, liv. 1, chap. 10, note prem. tom 4, pag. 372 & suiv. A l'égard du sens que je donne au passage qui est l'objet de cette note, j'ai pour moi l'autorité du savant Robert Etienne. Voyez son *Trésor de la Langue latine* de l'édition de Gesner, *Lipsia*, 1749. au mot *Salutatorium*.

(6) Voyez ce que j'ai dit de ce bâton, dans une note sur le Traité de la Colere, liv. 3, c. 37, tom. 4, p. 325.

410 DE LA CONSTANCE

avoir à pardonner cette insulte , qu'il disoit n'avoir (7) point reçue. Il y eut plus de grandeur d'ame à la défavouer qu'à la pardonner. Mais nous ne nous arrêtons pas sur cet article. Qui est ce qui ne fait pas que le Sage ne voit pas des mêmes yeux que les autres hommes , les choses qu'on appelle des biens ou des maux ; il ne s'embarrasse pas de ce que le vulgaire regarde comme honteux ou malheureux : il ne suit pas la route battue du peuple : semblable aux astres , dont la marche est opposée à celle de notre monde , il prend un chemin tout contraire aux opinions des autres.

(7) Voyez ci-dessus le *Traité de la Colère* liv. 2, chap. 32.



CHAPITRE XV.

CESSEZ donc de nous demander si le Sage ne recevra point d'injure quand on le frappera, ou lorsqu'on lui arrachera un œil ; s'il ne sera point insulté, lorsqu'au milieu de la place publique on l'accablera de paroles outrageantes ; s'il ne regardera pas comme un affront d'être banni de la table d'un Grand & forcé de manger avec. (1) les esclaves chargés

◀ (1) Les esclaves ne mangeoient point sur des lits, mais sur des bancs fort bas, qu'on plaçoit auprès du lit des convives. On voit dans le *Sticus* de Plaute, le parasite Gélasimus qui, pour engager Epignome à le prier à souper, lui dit : " Je ne demande pas d'avoir place sur les
» lits ; vous savez que je suis du nombre de
» ceux qu'on fait manger sur des bancs "

Haud postulo equidem summo in lecto accumbere ;
Scis tu me esse IMI SUBSELLII virum.

Ast. 3, scèn. 2, vers 32 & 33.

Une autre preuve de cet usage, c'est ce qui arriva à TERENCE, lorsqu'il alla lire son *Andrienne* à l'Edile Acilius. Ce Poëte qui, comme l'on sait, étoit esclave, arrive mesquinement vêtu, son rouleau sous le bras. On l'annonce à l'Inspecteur des théâtres ; celui-ci étoit à

neront pas plus que les gr
petit nombre d'injures ne l'af
plus qu'un nombre plus cor
Vous jugez une ame forte d'a
propre foiblesse ; & après av
ce que vous pourriez suppor
ne faites que reculer un peu
les limites de la patience du S
sa vertu l'a placé dans un aut
où il n'a rien de commun av
Ce'a posé, la foule des objets

table. On introduit le Poëte ; on l
petit tabouret. Le voilà assis au pie
l'Edile ; on lui fait signe de lire ; i
à peine Acilius a-t-il entendu quelq
qu'il dit à Térence : *Prenez place ic*
& nous verrons le reste après. M
qui a cité ce fait curieux dans un
morceau sur Térence . imprimé

d'ffiles à supporter, propres à révolter les yeux ou les oreilles, ne pourra point l'accabler ; il résistera à tous comme à chacun en particulier. Celui qui prétend fixer ce que le Sage peut ou ne peut pas souffrir , met des bornes à sa grandeur d'ame , il lui fait tort. La fortune triomphe de nous , si nous ne remportons sur elle une victoire complete. Ne croyez pas que je parle en Stoïcien austere. Epicure, que vous regardez comme le défenseur de votre indolence , cet Epicure , que vous supposez ne donner que des préceptes effeminés & favorables à la volupté , dit que la fortune a rarement de la prise sur le Sage. Voudriez-vous donc mieux parler que votre Maître ? Voudriez - vous étouffer ce mot vraiment digne d'un homme, & qui semble lui être échappé avec peine ? La maison du Sage est petite , dépourvue d'ornemens , exempte de fracas , sans appareil ; elle n'est point gardée par des portiers , dont l'œil dédaigneux & vénal choisit dans la foule (2)

X (2) Sénèque dit tout cela en quatre mots : *turbam venali fastidio digerentibus* : ce qui présente une très-belle image ; mais j'ai été obligé de développer sa pensée pour en faire sentir toute la force ; car son style qui , dans une infinité d'endroits , ressemble à celui de

des clients qui les obsèdent, ceux qu'ils doivent laisser entrer les premiers : mais son seuil libre & sans défense ne présente point de passage à la fortune ; elle fait qu'il n'y a point de place pour elle dans les endroits où il n'y a rien qui soit de son département. Si Epicure , qui a montré tant d'indulgence pour les plaisirs du corps , prescrit le courage pour supporter les injures : des Stoïciens peuvent-ils trouver quelque chose d'incroyable, ou de supérieur aux forces de la nature humaine ? Ce Philosophe dit que

Tacite , a souvent aussi cette espece d'obscurité qui semble en général être la caractéristique de tous les Ecrivains qui pensent beaucoup. En effet l'extrême concision du style exigeant la suppression d'une infinité d'idées intermédiaires qu'on laisse à suppléer au Lecteur , & rapprochant tout-à-coup celles qui paroissent à un grand intervalle les unes des autres , peut-être est-il difficile d'être en même temps très-clair & très-concis. Ce qu'il y a de sur , c'est que les morceaux les plus sublimes de Tacite , & ceux où la profondeur des pensées se trouve jointe à l'énergie , la précision & la rapidité du style , sont presque toujours les plus difficiles à entendre , & ceux qui font tomber la plume des mains , lorsqu'on veut en faire passer les beautés dans une autre langue.

Voyez ci-dessus , chap. 14 , note 5 , ce que j'ai dit du caractère intéressé de ces esclaves qui étoient chargés d'introduire auprès des Grands , ceux qui se présentoient pour faire leur cour.

les injures sont supportables pour le Sage : & nous, nous prétendons qu'il ne reçoit point d'injures.

C H A P I T R E X V I.

NE dites point que cela répugne à la nature. Nous ne disconvenons point qu'il ne soit très-fâcheux d'être frappé, maltraité, privé de quelque membre ; mais nous nions que ces choses soient des injures. Nous ne prétendons pas qu'elles ne soient pas accompagnées du sentiment de la douleur ; mais nous leur ôtons le nom d'injure, qui ne peut être admis sans blesser la vertu. Nous verrons qui des deux a rencontré la vérité : au moins tous deux s'accordent à dire qu'il faut mépriser les injures. Si vous demandez en quoi ces opinions different ; je dirai qu'on trouve entre elles la même différence qu'entre des gladiateurs très courageux, dont l'un porte la main sur la blessure qu'il a reçue, quoiqu'en se tenant ferme ; tandis que l'autre, tournant les yeux vers le peuple qui s'écrie, lui fait signe que ce n'est rien, & ne

L veut pas qu'on (1) intercede pour lui.
 Ne croyez donc pas que nous différions
 beaucoup dans nos idées sur la matiere
 que nous traitons : nous nous accordons
 à dire que l'on doit mépriser les injures,
 & les affronts que l'on pourroit appeler
 les ombres ou les soupçons des injures.
 Pour les dédaigner, il ne faut pas même
 être sage ; il suffit d'avoir du jugement,
 & de se dire à soi-même : ai-je mérité,
 ou n'ai-je point mérité ce qui m'arrive ?
 Si je l'ai mérité, ce n'est point un affront,
 c'est une justice : si je ne l'ai point mérité,
 c'est celui qui commet une injustice,
 qui doit rougir. Eh ! qu'est-ce enfin
 que ce qu'on appelle un affront ? Quelqu'un
 s'est moqué de moi, parceque j'ai la tête
 pelée, parceque j'ai mal aux yeux, parceque
 mes jambes sont grêles ; ou bien il m'a
 plaisanté sur ma taille : est-ce donc un
 affront de s'entendre dire ce que chacun est
 à portée de voir ? Nous ne faisons que rire de ce

X (1) Les Entrepreneurs des jeux étoient
 obligés de se conformer en cela à la volonté
 du peuple qui, usant de son droit, demandoit
 quelquefois grace pour un Gladiateur qui avoit
 mérité sa faveur & sa protection. Voyez
 MARTIAL *lib. 12, Epigram. 29, vers. 7.* &
 JUST. LIPS. *Saturnal. lib. 2, cap. 22.*

qui est dit en présence d'un seul homme, & nous nous fâchons de ce qu'on dit en présence de plusieurs : nous ne permettons pas aux autres de dire de nous ce que très-souvent nous en disons nous-mêmes. Nous prenons plaisir à être raillés modérément, nous nous mettons en colere quand la raillerie va trop loin.

X CHAPITRE XVII.

CHRYSIPPE rapporte que quelqu'un se mit fort en colere, parcequ'un autre l'avoit appelé *brebis de mer* (1). Nous avons vu Cornélius Fidus, gendre d'Ovide, pleurer en plein Sénat, parceque Corbulon l'avoit appelé *autruche sans plumes* : il souffroit patiemment qu'on attaquât sa conduite & ses mœurs ; mais il ne put retenir ses larmes, lorsqu'on lui fit une insulte si absurde : tant les esprits sont foibles quand ils se départent de la raison ! Y a-t-il donc sujet de s'offenser lorsqu'on contrefait notre façon de par-

(1) Le texte porte : *vervecem marinum* ; chez les Romains, *vervex*, brebis, désignoit un stupide, un imbécille, un sot.

ler , notre démarche , quelque défaut du corps ou de la langue ? Est-ce que ces défauts deviennent plus frappants , lorsqu'un autre les contrefait , que lorsque nous les montrons nous-mêmes ? Quelques personnes souffrent avec peine qu'on parle de leur âge , de leurs cheveux blancs , & d'autres choses qui font l'objet des vœux de la plupart des hommes. D'autres sont très-choqués lorsqu'on leur reproche leur pauvreté , quoiqu'on se la reproche à soi-même dès qu'on cherche à la cacher. L'on ôte aux railleurs & aux impertinents tout sujet de se moquer , ou de faire des affronts , lorsqu'on commence à se railler soi-même. On ne fait pas rire les autres , quand on rit de soi tout le premier. On dit que Vatinius , homme né pour être un objet de haine & de ridicule , étoit un bouffon agréable par ses bons mots ; il plaisantoit lui-même sur ses pieds goutteux & sur les cicatrices de sa gorge :⁴ par là il sut se mettre à couvert des railleries de ses ennemis , qui étoient en plus grand nombre que ses infirmités , & sur-tout des plaisanteries de Cicéron. Si un effronté , après avoir perdu toute honte , a pu se comporter de cette manière , pourquoi celui qui s'est occupé d'études honnêtes

& de la sagesse, n'obtiendrait-il pas un pareil avantage ? Joignez à cela que c'est une sorte de vengeance d'enlever à ceux qui voudroient insulter , le plaisir de le faire. En effet on leur entend dire , *que je suis malheureux ! il ne m'a point compris*. Tant il est vrai que le fruit d'une insulte consiste dans le sentiment d'indignation qu'elle excite dans celui qui l'éprouve. D'ailleurs , celui qui insulte ne peut manquer de rencontrer tôt ou tard quelqu'un qui vous venge de lui.



X CHAPITRE XVIII.

ON dit que Caligula, parmi les vices sans nombre dont il étoit rempli, quoiqu'il prêtât plus que personne à la raillerie, se plaisoit singulièrement à tourner en ridicule tous ceux que quelque défaut en rendoit susceptibles. Il étoit d'une pâleur qui annonçoit sa démence, il avoit sous un front ridé des yeux enfoncés & louches; sur sa tête chauve on ne voyoit qu'un petit nombre de cheveux d'emprunt, qui ne servoient qu'à montrer sa difformité. Joignez à cela un col hérissé de poils, des jambes grêles, des pieds énormes. Je ne finirois pas si je voulois rapporter les sarcasmes qu'il débitoit contre ses peres, ses ancêtres, & contre tous les Ordres de l'Etat: je ne parlerai que de ceux qui furent cause de sa perte. Il avoit parmi ses amis du premier ordre (1) Valérius Asiaticus, hom-

(1) Voyez sur ce qu'on appelloit parmi les Romains, les amis du premier & du second ordre: primæ & secundæ admissionis, ce que j'ai dit dans une note sur le Traité de la Clémence, liv. 1, chap. 10, tom. 4, pag. 372 & suiv.

me fier, & très-peu disposé à souffrir une insulte. En plein souper, c'est-à-dire, au milieu d'une assemblée nombreuse, ce Prince lui dit, à très-intelligible voix, la façon dont sa femme se comportoit au lit. Grands Dieux ! comment un mari peut-il entendre ces détails ? Comment un Prince a-t-il pu les savoir, & pousser l'impudence jusqu'à raconter, je ne dis pas à un homme Consulaire, à un favori, mais à un mari, le crime commis avec sa femme, & le dégoût qu'il avoit conçu pour sa personne ! Cheréas, Tribun des soldats, quoique homme de courage, avoit une voix efféminée ; lorsqu'il venoit prendre l'ordre de l'Empereur, celui-ci lui donnoit pour mot du guet, tantôt *Vénus*, tantôt *Priape*, voulant par-là lui reprocher sa mollesse peu convenable à un homme de guerre, tandis que ce Prince lui-même portoit des habits d'étoffes transparentes, des chaufsu- res de femmes, des brassulets. Il força donc ce Tribun à se servir de son épée, pour se délivrer du soin de prendre l'ordre ; il fut le premier des conjurés qui porta la main sur le Prince : d'un seul coup il lui fendit la tête ; ensuite il fut accablé par les épées de ceux qui eurent à venger les injures publiques & parti-

culieres ; mais le massacre commença par un homme qui avoit paru sans courage.

D'un autre côté , ce même Prince , si prompt à offenser les autres , prenoit tout pour des insultes , & n'en pouvoit supporter aucune. Il se mit en fureur contre Herennius Macer , pour l'avoir appelé *Caius* , par son nom de famille. Un (2) Primipilaire ne l'appella pas non plus impunément *Caligula* , nom qui lui avoit été donné dans les camps où il étoit né , où l'on avoit coutume de l'appeller le *nourrison des Légions* (3) , & sous lequel il étoit le plus connu des soldats : mais pour lors ayant chaussé le cothurne , il regardoit le nom de *Caligula* comme une insulte , un sobriquet.

Ainsi , lorsque nous négligerons de nous venger d'une injure , nous pourrons nous consoler par l'idée qu'il se trouvera quelqu'un qui pourra châtier l'insolent qui nous insulte : en effet : les gens de ce caractère ne se contentent pas d'insulter une personne seule , & pour une

(2) On appelloit ainsi le premier Centurion d'une Légion.

(3) Voyez ci-dessus le Traité de la *Brièveté de la Vie*, chap. 17, note 4, pag. 340 de ce volume.

fois. Mais prenons plutôt pour modele ceux dont nous louons la patience: imitons Socrate, qui (4) écouta & supporta tranquillement les sarcasmes lancés publiquement contre lui dans des comédies, & qui n'en rioit pas moins que lorsque sa femme Xantippe répandit sur lui une eau immonde. On reprochoit à Antisthene d'être né d'une mere Thrace ou Barbare, il répondit que la mere des Dieux étoit bien née sur le mont Ida.

(4) Socrate assista à la représentation de la Comédie des *Nuées*, dans laquelle Aristophane, ce vil & lâche bouffon le tournoit en ridicule d'une maniere si indécente, & préparoit lentement le poison qu'Anytus & Mélitus devoient bientôt lui envoyer au nom de ses concitoyens superstitieux et ingrats.



C H A P I T R E XIX.

NE nous engageons point dans des querelles & des combats: éloignons-nous des disputes, méprisons tout ce que peuvent dire de nous des imprudents, & demeurons convaincus qu'il n'y a que des hommes de cette espece qui puissent nous faire injure. Les honneurs & les insultes du vulgaire doivent être mis au même rang; il ne faut ni se réjouir des uns, ni s'affliger des autres; sans cela la crainte ou le chagrin nous feroient omettre les choses les plus importantes. Nous négligerions nos devoirs publics & particuliers, c'est-à-dire, les choses les plus avantageuses pour nous, si, comme des femmes, nous allions nous tourmenter de la crainte des mauvais discours qu'on peut tenir sur notre compte. Si nous nous irritons contre des hommes puissants, nous risquons de faire éclater notre ressentiment par une liberté peu retenue. Mais la liberté ne consiste pas à ne rien supporter: elle consiste à se mettre au-dessus des injures, à se rendre tel que l'on puisse tirer de soi seul tous

ses plaisirs, & à repousser toutes les choses extérieures, afin de n'avoir point à passer sa vie dans la crainte du ridicule & des discours de tout le monde. En effet, qui est-ce qui n'est pas en état de faire une insulte, si nous admettons une fois qu'il puisse la faire ? Mais le Sage & le disciple de la Sagesse n'emploieront pas les mêmes remèdes : car il faut faire entendre aux hommes imparfaits, & qui se reglent encore sur l'opinion du Public, qu'ils sont destinés à recevoir des insultes & des injures.

Tous les maux sont moins fâcheux pour ceux qui s'y attendent. Plus un homme est distingué par sa naissance, sa réputation, ses richesses, plus il doit montrer de courage, & se souvenir que c'est au premier rang de l'armée que l'on place les plus grands soldats : il doit regarder les affronts, les outrages, l'opprobre & toutes les autres especes d'insultes, comme le cri des ennemis, comme des traits qui partent de loin, comme des pierres qui ne font qu'un vain bruit lorsqu'elles viennent frapper les casques. Quant aux injures, il doit les supporter sans quitter son rang, sans en être abattu, & comme des coups, dont les uns s'arrêtent sur les armes, & les

autres vont jusqu'au corps. Il est honteux de céder, lorsqu'on vous presse, & qu'une force ennemie vous accable. Conservez donc toujours le poste où la Nature vous a placés. Vous me demanderez, quel est ce poste ? c'est celui d'homme.

Mais le Sage consommé a des ressources toutes contraires : vous êtes encore aux mains, tandis qu'il a déjà remporté la victoire. Ne vous opposez point à votre bien-être ; & jusqu'à ce que vous soyez parvenus à la vérité, nourrissez dans vos âmes un espoir si glorieux ; ouvrez vos cœurs à des leçons plus salutaires ; prenez des opinions saines, & formez des vœux plus nobles. Il est de l'intérêt de tout le genre humain qu'il y ait quelque homme invincible, contre lequel la fortune ne puisse rien.

Fin du Traité de la Constance du Sage.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR,

Sur le Traité Suivant.

POLYBE étoit un des Affranchis de l'Empereur Claude. Sénèque lui adressa cette Consolation, au commencement de la troisieme année de son exil en Corse, où il fut relegué l'an de Rome 794. Ce Philosophe étoit alors âgé d'environ 39 ans, & n'avoit encore composé que deux Traités, la *Consolation à sa mere* & celle à *Marcia*. C'est du moins l'opinion des Critiques qui comptent cette Consolation à Polybe, comme le troisieme de ses Ouvrages dans l'ordre chronologique. Ce Polybe étoit un homme très-instruit, & qui occupoit à la Cour de Claude un emploi fort considérable, puisqu'il étoit Secrétaire d'Etat. On ne doit pas être étonné que Sénèque qui connoissoit le pouvoir de cet Affranchi sur l'esprit de Claude, & qui avoit avec raison plus

428 A V E R T I S S E M E N T.

de confiance dans l'humanité & la commisération d'un Ministre éclairé , & homme de Lettres lui-même , que dans celles des Courtifans ordinaires, la plupart sans pitié pour les malheureux dont ils n'ont plus rien à craindre ni à espérer; on ne doit pas être étonné, dis-je, que Sénèque ait cherché à se concilier adroitement la bienveillance de Polybe , & à s'en faire un appui auprès de l'Empereur. Cette conduite n'a rien de reprehensible, même quand Sénèque auroit un peu exagéré le mérite de son Protecteur, ce dont nous n'avons aucune preuve. Mais ce qui paroît moins facile à justifier, c'est que, dans cette même Lettre, où il entreprend de le consoler sur la mort de son frere , il prodigue à Claude qu'il n'aimoit, ni n'estimoit, des flatteries outrées, & d'autant plus ridicules, que ce Prince imbécille ne rachetoit ses vices par aucune vertu. Les ennemis de Sénèque lui ont reproché ces louanges excessives données à un Tyran, dont la vie

A V E R T I S S E M E N T. 429

publique & particuliere inspirent autant de haine que de mépris. Mais ces reproches spécieux sont beaucoup trop sévères, & peut-être même injustes. Pour juger Sénèque, il faut se placer en idée dans la situation où il se trouvoit alors. Il avoit perdu, la premiere année de son exil, sa femme & son fils, ces objets si doux, si intéressants pour une ame sensible, qui multiplient & resserrent plus fortement encore les liens qui nous attachent à la vie : il étoit éloigné, depuis près de trois ans, d'une mere inconsolable de sa perte, & qu'il regrettoit sans cesse ; de ses freres qu'il aimoit tendrement, & auxquels il étoit également cher ; de Rome, qu'il regardoit avec raison comme sa patrie ; de ses amis, dont les conseils, la société & les exemples lui étoient si utiles. Malheureux, isolé, solitaire, privé de toutes les douceurs, de tous les objets, de toutes les consolations qui pouvoient adoucir la rigueur de son sort ; relégué dans une île

430 A V E R T I S S E M E N T.

fauvage, où il se voyoit, pour ainfi dire, abandonné de la Nature entière, & où il n'avoit pour témoins de fes plaintes que les rochers élevés & inacceffibles de la Corfe ; entouré de Peuples barbares, avec lesquelz il n'avoit rien de commun, pas même la langue ; enfin accablé de trifteffe, de maux & d'ennuis, & ne voyant rien autour de lui qui pût remplir le vuide affreux de fon cœur, & l'arrêter au bord du précipice, il perdit courage, & devint puſillanime & foible, parceque le malheur, quand il eſt extrême & continu, finit par brifer entièrement le reſſort de l'ame (1) même la plus forte. Son imagination s'échauffa, il ſe crut proſcrit, oublié, perdu, & il fit alors un dernier effort pour obtenir ſon rappel. Mais, trop habile politique pour dire à un Courtiſan du mal de ſon Maître ; eſpérant d'ailleurs que Polybe feroit lire à Claude la lettre de conſola-

(1) *Dolor omnia cogit*, dit-il lui-même, dans une de ſes plaintes ſur ſon exil.

tion qu'il lui écrivoit; il fit honneur à l'Empereur de tous les événemens heureux de son regne, & lui prodigua sans retenue des éloges, parmi lesquels il y en a même d'assez adroits, pour flatter un Prince plus fin & plus spirituel que Claude. Il ne s'agit pas de savoir s'il n'eût pas mieux valu supporter avec fermeté ce revers de fortune, & opposer un front calme & serein aux coups de l'adversité, que de se laisser ainsi abattre par le malheur, de solliciter la faveur d'un Prince qu'il méprisoit, & d'encenser une idole qu'il auroit voulu fouler à ses pieds. Il est certain qu'il y auroit eu plus de grandeur d'ame à souffrir & à se taire : mais il s'agit de savoir si ceux qui blament si hautement la conduite de Sénèque à cet égard, placés dans les mêmes circonstances que lui, auroient montré plus de courage & de force d'esprit, & si la Nature humaine est capable de l'effort qu'ils exigeoient de ce Philosophe. Le Chancelier Bacon dit quelque part, que

432 AVERTISSEMENT.

l'homme de bien ressembloit aux parfums, dont on n'obtenoit une odeur délicieuse qu'en les broyant. Cela est vrai ; mais il ne faut pas broyer l'homme trop long-temps, parcequ'il n'a qu'un certain degré de force & de courage, & que sa patience diminue à mesure que la fin de sa peine s'avance : Sénèque, dans la première année de son exil, écrit la Consolation à sa mère qui est un chef-d'œuvre de raison, de philosophie & de sentiment, & trois ans après, ce même Sénèque compose la Consolation à Polybe. D'ailleurs ce n'est pas dans sa patrie, sous les yeux de ses parents, de ses amis, de son Souverain, lié de toutes parts par les chaînes invisibles de l'honneur & du devoir, environné d'objets dont la présence élève l'ame, inspire le mépris des dangers & de la mort, & semble dire à un citoyen ; *sois juste, vertueux, magnanime, & nous rendrons témoignage de toi*, qu'il est difficile d'être constamment un grand-homme,

AVERTISSEMENT. 433

même dans l'oppression , & chargé de fers : c'est en exil , & sur-tout après trois ans d'exil , dans un pays barbare & presque inhabité , qu'il est rare & peut-être impossible de conserver le même caractère , le même courage , la même fermeté , les mêmes goûts , les mêmes talents , la même émulation , le même enthousiasme pour la vertu , en un mot , la même manière de voir , de penser , de sentir & d'agir. On perd presque toujours , dans un long exil , toutes les grandes qualités qu'on y avoit portées : insensiblement la tête s'affoiblit , l'imagination s'éteint , l'esprit devient paresseux ; on n'a ni la force de penser , ni le desir de connoître & de s'instruire ; il ne reste plus qu'une seule passion , celle de la liberté , qui s'accroît , se fortifie & s'alimente , pour ainsi dire , de toutes celles qu'on a perdues. Il n'est donc pas étonnant que Sénèque ait subi l'influence nécessaire d'une cause aussi active que celle dont je parle. Plaignons-le d'en avoir éprouvé les funestes effets ; mais

434 AVERTISSEMENT.

ne lui en faisons pas un crime : n'exigeons point des hommes une perfection que la Nature humaine ne comporte pas. Laif-
sons l'Envie remuer les cendres des
morts , chercher avec une curiosité indé-
cente dans la vie des grands-hommes les
fautes qu'ils ont pu commettre , & se
consoler de sa médiocrité , en les exagé-
rant à ses propres yeux , & à ceux des
autres. Pour nous , plus justes , plus hu-
mains & plus tolérants , ne voyons les
écarts & les erreurs des hommes célèbres
anciens & modernes , qu'avec cette in-
dulgence qui convient si bien à des êtres
remplis de foiblesses & d'imperfections.
Les Poètes ont dit qu'Achille n'étoit vul-
nérable qu'au talon. Achille , selon l'ob-
servation ingénieuse & fine d'un des plus
illustres Philosophes de ce siècle , est ici
le symbole de tous les hommes extraor-
dinaires. Quelque parfaits qu'ils aient
été , quelque effort qu'ils aient fait pour
s'élever au-dessus de la condition hu-
maine , il leur est toujours resté un
endroit vulnérable & mortel ; & c'est

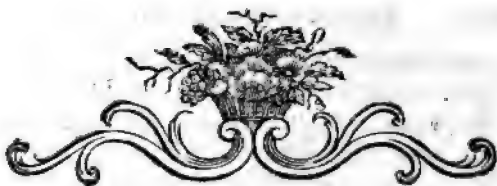
toujours un Paris, quelque ame vile, basse & lâche, qui le découvre.

J'ai parlé jusqu'ici, dans la supposition que cette Consolation à Polybe étoit véritablement de Sénèque ; mais je ne dois pas laisser ignorer que Dion Cassius semble insinuer que l'Ouvrage de ce Philosophe ne subsiste plus. En effet, cet Historien dit expressément dans ce passage, que Sénèque, honteux dans la suite d'avoir écrit la lettre à Polybius, l'effaça. *Quem tamen pudore postea ductus, stylo verso deleuit* : ce qui signifie : qu'il en retira toutes les copies qu'il put rassembler. (lib. 61 , cap. 10.) Si ce fait, attesté par un ennemi même de Sénèque , est vrai, on peut, ce me semble, en conclure, ou que la Consolation à Polybe, attribuée aujourd'hui à Sénèque , est l'ouvrage de quelque Ecrivain obscur , jaloux de la gloire de ce grand-homme , qui aura tâché d'imiter son style , & qui aura même employé plusieurs de ses pensées ; ou que cet écrit, adressé directement à Polybe , & qui paroît même être une lettre de

436 AVERTISSEMENT.

confiance que Sénèque n'a jamais eu dessein de rendre publique , a été altéré, interpolé & corrompu en cent endroits divers par l'infâme Suilius, ou par quelque autre calomniateur également méprisable. Juste-Lipse n'est pas fort éloigné de ce sentiment : après avoir dit qu'il a douté plus d'une fois que la Consolation à Polybe fût de Sénèque , & qu'il a été tenté de la rejeter du nombre de ses Ouvrages , il ajoute que , s'il en est l'Auteur , ceux qui ont tiré cet écrit de l'obscurité , qui l'ont publié & peut-être même corrompu , ne peuvent avoir été que des ennemis & des détracteurs de ce grand-homme. *Quæ in Consolatione ad Polybium abjectè nimis & demissè scribuntur: & an à nostro-Seneca?* DUBITARE NON SEMEL SUBIIT, ET PÆNE ABDICARE. *Quomodocumque, homo, fuit: & ILLUD CERTE SCRIPTUM NON NISI INIMICI PROTRAXERUNT, & PUBLICARUNT: FORTASSE ET MACULARUNT.* Lipsius, in *Vitâ Senecæ*, cap. 5.





CONSOLATION A POLYBE.

FRAGMENT (1)

DU CHAPITRE XX.

* * * **L**ES *édifices* ou *monuments* paroissent très-solides, si vous leur comparez nos corps ; mais si vous faites attention qu'ils sont soumis aux loix d'une Nature qui détruit tout & qui ramene tout à son origine, vous reconnoîtrez qu'ils sont périssables. Comment en effet

(1) Quelques Critiques ont cru que ce Traité qui commence au Chapitre XX^e, n'étoit que la continuation de celui de la *Brièveté de la vie*, mais Juste-Lipse rejette, avec raison, cette conjecture, et pense qu'il manque très-peu de chose au commencement de cet Ouvrage pour le rendre complet. Voyez *SENEC. Variorum*, tom. 1, p. 209.

des mains mortelles feroient-elles quelque ouvrage immortel ? Les sept fameuses merveilles du monde, ainsi que les autres monuments plus merveilleux encore élevés par la vanité des temps postérieurs, seront un jour rasés jusqu'aux fondements. Oui, sans doute, il n'est rien d'éternel : très-peu de choses sont de longue durée ; chacune se détruit à sa manière ; elle varie dans sa façon de finir. Tout ce qui a commencé doit avoir une fin. Quelques-uns menacent le monde de périr ; &, à les croire, cet univers qui renferme & les Dieux & les hommes, doit éprouver une dissolution générale, qui le replongera dans la confusion & les ténèbres primitives. Qu'on aille présentement déplorer la perte de tant de personnages ; qu'on gémissé sur les ruines & les cendres de Carthage, de Numance, de Corinthe, ou de quelque autre ville plus mémorable par sa chute ; puisque cet univers, qui n'a pas de lieu sur quoi tomber, doit un jour périr lui-même. Que quelqu'un après cela se plaigne de n'avoir pas été épargné par les destins, qui doivent un jour produire une catastrophe si terrible !



C H A P I T R E X X I.

QUEL est l'homme assez vain , assez présomptueux pour vouloir être seul exempté des loix d'une nécessité par laquelle la Nature ramene tout à la même fin ? Qui prétendra soustraire sa maison à une destruction dont le monde entier est menacé ? C'est une très - grande consolation que de penser qu'il ne nous est rien arrivé de funeste que tous les hommes n'aient éprouvé avant nous , & que tous éprouveront après nous ; il me paroît que la Nature a rendu commun à tous le plus grand de ses maux , afin que l'égalité nous consolât de la rigueur du destin. Vous pourrez encore soulager votre douleur , si vous faites réflexion qu'elle vous est aussi inutile qu'à celui que vous regrettez. Vous ne voudrez pas prolonger une affliction infructueuse. Si la tristesse remédioit à quelque chose , je ne balancerois pas à répandre sur votre malheur toutes les larmes que les miens n'ont pas encore taries. Oui , je trouverois encore des pleurs dans ces yeux que mes

chagrins domestiques ont épuisés , s'ils pouvoient vous être de quelque utilité. Pourquoi cesser de gémir ? unissons nos plaintes ; je vais m'approprier vos peines , & parler en votre nom. O Fortune que tous les hommes accusent d'injustice , tu paroissais jusqu'ici t'être abstenue de nuire à ce grand personnage , à qui tes faveurs avoient procuré une telle vénération , que , par un bonheur bien rare , sa félicité étoit restée à couvert de l'envie ! Tu lui as donc causé la plus grande des douleurs que tu pusses lui faire sentir , à l'exception de la perte de César. Après l'avoir examiné , tu n'as vu que ce côté qui fût exposé à tes coups : quel autre mal aurois-tu pu lui faire ? lui enlever ses richesses ; il n'en fut jamais l'esclave : il les répand autant qu'il peut avec la plus grande facilité d'en amasser , il n'y trouve pas de plus grand avantage que de les mépriser. L'aurois-tu privé de ses amis ? tu savois que son caractère aimable l'eût mis à portée de remplacer aisément par d'autres tous ceux qu'il auroit perdus. Il est en effet le seul homme en crédit auprès du Prince , dont l'amitié me paroisse plus recherchée par choix que par intérêt. Lui aurois-tu ravi la considération ? elle est si solidement établie,

établie, que tu n'aurois pas même été en état de l'ébranler. L'aurois-tu privé de la santé? tu n'ignorois pas que son esprit, nourri par l'étude des sciences, & en qui, pour ainsi dire, les connoissances sont innées, étoit affermi contre toutes les infirmités du corps. Lui aurois-tu ôté la vie? en quoi aurois-tu pu nuire à un homme à qui la renommée a promis la plus longue durée? ses éloquents ouvrages suffisoient pour soustraire à la mort la meilleure portion de lui-même. Tant que l'on cultivera les Lettres; tant que l'on verra fleurir la puissance de la langue latine & les graces de la langue grecque, il brillera parmi les hommes les plus illustres, qu'il a égalés par son génie, ou du moins, si sa modestie s'y refuse, auxquels il s'est associé.



C H A P I T R E X X I I .

VOILA donc, ô Fortune ! le seul moyen que tu aies pu imaginer pour lui nuire ! Le mérite d'un homme est souvent un motif qui te détermine à exercer indistinctement ta fureur si redoutable au milieu de tes bienfaits. Il t'en eût bien peu coûté de ne point outrager un personnage, auquel tu n'avois prodigué tes faveurs qu'avec connoissance de cause, & non aveuglément, selon ta coutume.

Joignons, si vous voulez, à ces plaintes le regret d'avoir vu enlever ce jeune homme au milieu des progrès qu'il faisoit dans ses études. Il méritoit de vous avoir pour frere, & vous méritiez bien vous-même de n'avoir point à pleurer un frere si digne de vous : tout le monde lui rend les mêmes témoignages ; on le regrette à cause de vous, mais on le loue pour lui-même. Il n'y avoit rien en lui qui ne méritât d'être approuvé de vous. Vous auriez eu de la tendresse, même pour un frere moins aimable, mais la vôtre a pu se déployer beaucoup plus librement sur un objet qui en étoit aussi

digne. Il ne s'est prévalu de son crédit pour nuire à personne; il n'a menacé personne du pouvoir de son frere : il avoit appris de vous à être modeste ; il vous regardoit comme l'ornement de votre famille , mais comme un exemple difficile à suivre : il y a néanmoins réussi. Cruelle destinée ! qui ne rends point justice au mérite ! Votre frere s'est vu enlever , avant même de connoître son bonheur. Il faut que ma douleur ne soit pas assez forte, car rien n'est plus difficile que de trouver des mots pour exprimer une grande affliction. Plaignons - nous cependant , si nos plaintes peuvent servir à quelque chose. Qu'as-tu prétendu faire, Fortune injuste & cruelle ? T'es-tu donc si promptement repentie de tes faveurs ? quelle barbarie ! Tu as donc voulu te jeter entre des freres ; faire disparaître , par cet affreux revers, l'heureuse union dans laquelle ils vivoient ; troubler sans raison & détruire la félicité d'une famille , jeune encore , composée de freres incapables de dégénérer ? Ainsi l'innocence d'une vie toujours soumise aux loix, l'antique frugalité , la modération conservée dans la puissance & dans les places les plus élevées, un amour sincere & réfléchi pour les Lettres, une

ame honnête & pure , ne servent de rien auprès de toi ? Polybe est dans le deuil : averti par la mort d'un frere , de la façon dont tu peux disposer des autres , il est réduit à craindre pour ceux qui le consolent dans sa douleur. Quel funeste attentat ! Polybe est dans la tristesse : il s'afflige , même en jouissant de la faveur de César ! En l'attaquant dans ce moment , ô fortune ennemie , tu as , sans doute , affecté de montrer que César lui-même ne peut garantir de tes coups.

C H A P I T R E X X I I I .

Nous pouvons long-temps accuser le destin de rigueur ; mais nous ne pouvons pas lui faire changer ses arrêts : il est inexorable. Insensible à nos injures , à nos pleurs , à nos raisonnements , il n'épargne & ne rend personne. Ménageons donc des larmes inutiles ; notre douleur serviroit plutôt à nous joindre à celui que nous pleurons , qu'à nous le ramener ; si elle nous tourmente , elle ne nous prête aucun secours : il faut donc s'en défaire promptement , & dégager notre ame de consolations vaines , & du plai-

fir amer qu'elle prend à s'affliger. Si la raison ne met fin à nos larmes, la fortune ne les fera point cesser. Considérez tous les mortels, vous verrez qu'ils ont tous d'amples & de continuels sujets d'affliction. L'un est forcé par son indigence à travailler tous les jours; l'autre est tourmenté sans relâche par son ambition inquiète; un autre craint pour les richesses qu'il a tant désirées, & trouve un sujet de peines dans ce qui faisoit tout l'objet de ses vœux : un autre est tourmenté par le chagrin, un autre par le travail, un autre par la foule qui assiege son vestibule. L'un est très-fâché d'avoir des enfants, l'autre est affligé de les avoir perdus. Les larmes nous manqueront bien plutôt que les motifs d'en répandre. Ne voyez-vous pas le genre de vie que la Nature nous a promis, puisqu'elle a voulu qu'en naissant nous répandissions des pleurs? C'est par-là que nous commençons en venant au monde; ce début s'accorde parfaitement avec les années suivantes : c'est ainsi que nous passons la vie. Il faut donc que nous fassions modérément ce que nous devons souvent réitérer. En considérant tous les maux dont nous sommes menacés, si nous ne pouvons cesser de nous affliger,

il est bon de mettre nos larmes en réserve ; il n'y a rien que l'on doive plus ménager que les choses dont on doit faire un fréquent usage. Vous pourrez encore vous consoler , en songeant que votre douleur ne peut déplaire à personne plus qu'à celui qui en est l'objet : ou il ne veut pas que vous vous affligiez , ou il ne connoît pas votre affliction. Vous n'avez donc aucune raison pour vous livrer à une douleur inutile si celui que vous regrettez l'ignore , & désagréable pour lui s'il en a connoissance.



 C H A P I T R E X X I V .

J'OSE hardiment assurer qu'il n'est pas sur toute la terre un seul homme qui prenne plaisir à vous voir répandre des larmes. Quoi donc ! croyez-vous que votre frere ait pour vous des sentiments fâcheux , qui n'existent dans aucun homme ? Pensez-vous qu'il demande ce qui peut vous nuire ; qu'il exige que vous vous détourniez de vos occupations (1), des fonctions de votre place, & des soins que vous devez à César ? Vous ne pouvez le supposer ; il vous aimoit comme un frere , il vous respectoit comme un pere , il vous étoit attaché comme à son supérieur ; il veut être regretté de vous , mais il ne veut pas faire votre tourment. A quoi sert donc de vous dessécher par

× (1) Il étoit Secrétaire de Claude pour les Belles-Lettres. *Super hos Polybium à studiis.* Fonction qui répond assez exactement à celle de Lecteur de la Chambre et du Cabinet. Voyez SUEt. in *Claudio*, cap. 28 ; mais il paroît par le Capitre 26 de cette Consolation, que Polybe avoit encore auprès de Claude la place beaucoup plus importante de Secrétaire d'Etat.

une douleur dont votre frere, s'il en a connoissance, doit desirer la fin ? S'il étoit question d'un autre frere, dont les dispositions fussent équivoques, je ne vous parlerois que d'une façon incertaine ou conditionnelle, & je vous dirois : si votre frere exige que vous éprouviez une affliction sans fin, & que vous répandiez des larmes continuelles, il ne mérite point les sentiments que vous avez pour lui : s'il ne l'exige pas, mettez fin à une douleur inutile à tous deux. Un frere dépourvu de tendresse fraternelle n'a pas droit d'être tant regretté ; un frere tendre ne voudroit pas l'être. Mais comme il s'agit d'un frere, dont l'affection vous a été si prouvée, vous devez être assuré que rien n'est plus douloureux pour lui, que de vous savoir dans l'affliction, ainsi que de se trouver la cause de vos peines, de voir, par une foiblesse indigne de vous, vos yeux se remplir & s'épuiser de larmes en sa faveur. Le meilleur moyen de faire cesser des pleurs si superflus, c'est de songer que vous devez donner à vos freres l'exemple de la force, pour supporter ce coup de la fortune. Comportez-vous comme les grands Capitaines, qui, après un échec, affectent de montrer de la gaieté, afin de cacher par-là leur mau-

vais succès sous l'apparence de la joie, de peur qu'en voyant le Chef consterné, le courage des soldats ne soit abattu. Faites en sorte que votre visage n'annonce plus votre douleur; & s'il se peut, bannissez-la totalement, ou du moins tenez-la renfermée au dedans de vous-même, & tâchez que vos freres suivent votre exemple: ils regarderont comme décent tout ce qu'ils vous verront faire; ils conformeront leur intérieur au vôtre: vous êtes fait pour être leur consolateur; mais vous ne pourrez mettre obstacle à leur affliction, tant que vous vous y livrerez vous-même.



C H A P I T R E X X V .

× **V**ous pouvez encore empêcher votre douleur d'éclater d'une façon excessive, si vous faites attention que vos actions ne peuvent se dérober aux regards du public : avec l'approbation universelle, vous êtes chargé d'un très-grand rôle ; vous devez répondre à la haute opinion que l'on a de vous. Vous êtes environné d'une foule de gens qui, en vous consolant, épient votre intérieur ; ils examineront la force d'ame que vous opposerez à vos chagrins ? ils voudront voir si vous savez supporter l'adversité avec autant de courage, que vous avez montré de sagesse dans l'usage de la prospérité : on observe tous vos regards. Tout est permis à ceux qui sont à portée de cacher leurs passions ; pour vous vous n'êtes point maître de votre secret, la fortune vous a placé au grand jour. Tout le monde sera instruit de la manière dont vous vous serez comporté dans cette funeste occasion : on saura si aussi-tôt que vous avez été frappé (1), vous avez rendu les armes, ou

(1) Sénèque emploie ici une métaphore empruntée des combats des Gladiateurs.

si vous avez tenu bon. Déjà depuis longtemps la bienveillance de César & vos talents vous ont porté à des places élevées, il ne doit y avoir rien de bas & de vulgaire dans votre conduite. Est-il rien de plus abject & de plus efféminé que de se laisser consumer par la douleur? Quoique la perte soit égale pour tous, il ne vous est pas permis d'en agir comme vos freres. L'opinion que l'on a de vos talents & de vos mœurs, vous interdit bien des choses. On attend, on exige de vous une conduite distinguée: si vous eussiez voulu que tout vous fût permis, vous n'auriez pas attiré sur vous les regards du public; vous êtes maintenant obligé de tenir les engagements que vous avez pris. Ceux (2) qui louent & publient les productions de votre génie, n'ont pas besoin de votre fortune, ils ont besoin des qualités de votre esprit, dont ils sont les gardiens. Vous ne devez donc rien faire qui soit indigne d'un homme sage & éclairé, afin que personne ne se repente de vous avoir admiré. Il ne vous est point

(2) J'ai suivi ici en partie la leçon de l'*Édition princeps*, qui met un point après *promissisti*, et qui commence la phrase suivante par *omnes*; c'est à-peu-près la correction que Juste-Lipse propose dans la note sur ce passage.

permis de pleurer sans mesure ; il ne vous est pas même permis de prolonger votre sommeil jusqu'au jour, de vous soustraire au tumulte des affaires en cherchant le repos de la campagne , de vous soulager de la fatigue que vous cause un emploi pénible , par des voyages de plaisir , de distraire votre esprit par des spectacles variés , ni de disposer de la journée à votre volonté.

C H A P I T R E X X V I .

X EN un mot, bien des choses permises à des particuliers obscurs , ne le sont pas pour vous : une grande fortune est une grande servitude. Vous n'êtes le maître d'aucune de vos actions ; vous êtes fait pour écouter tant de milliers d'hommes , vous avez tant de requêtes à recevoir : vous devez fortifier votre esprit afin d'être en état de mettre avec ordre sous les yeux d'un très-grand Prince , les affaires accumulées que l'univers rassemble dans vos mains. Non , je le répète, il ne vous est point permis de pleurer , afin de pouvoir écouter ceux qui pleurent ; vous devez sécher vos larmes ,

ainsi que celles de ceux qui , dans leur détresse , implorent les bontés du plus clément des Empereurs. Occupez-vous de César , ce ne fera pas le remede le moins efficace de vos peines ; songez à la fidélité qu'exige de vous sa bienveillance , aux soins que vous lui devez. Vous comprendrez alors qu'il ne vous est pas plus permis de ployer sous le poids qu'à l'Atlas de la fable , qui portoit le monde sur ses épaules. Par la même raison , César qui peut tout , ne doit pas tout se permettre. Sa vigilance met toutes les familles en sureté , son travail assure le repos de tous , son application assure les plaisirs de tous , ses occupations procurent à tous la faculté de ne rien faire. Depuis que César a consacré son temps à l'univers , il s'est arraché à lui-même : semblable aux astres toujours en mouvement pour décrire leur course, il ne peut jamais s'arrêter , ni disposer d'aucune partie de son temps. A bien des égards vous êtes dans la même nécessité ; il ne vous est permis, ni de songer à vos propres intérêts , ni de suivre vos goûts. Tant que César exerce son pouvoir sur la terre, vous ne pouvez vous livrer, ni au plaisir, ni à la douleur, ni à aucune occupation étrangere.

Vous vous devez tout entier à César : ajoutez à cela que puisque , selon vous , César vous est plus cher que votre vie , vous n'êtes plus en droit de vous plaindre de la fortune , tant que César jouit de la santé. Ce Prince en sûreté , tous les vôtres sont bien ; vous n'avez rien perdu : non-seulement vous devez sécher vos pleurs , mais encore montrer un front serein. C'est dans César que doivent se concentrer tous vos vœux , il doit vous tenir lieu de tout : vous vous rendriez coupable d'une ingratitude , dont vous êtes bien éloigné , si , tant que César sera content , vous vous permettiez de déplorer votre sort.

Je puis encore vous indiquer un remède qui ne fera pas plus puissant , mais que vous pourrez appliquer avec plus de facilité : c'est lorsque vous rentrerez chez vous , que vous aurez à craindre la tristesse : tant que vous pourrez contempler votre Divinité , elle ne trouvera point d'accès auprès de vous. César vous occupera tout entier ; mais lorsque vous le quitterez , c'est alors que la douleur saisira l'occasion de vous attaquer au sein de la solitude , ou voudra se glisser peu-à-peu dans votre ame reposée. Tâchez donc de ne jamais manquer d'occupations : les

lettres que vous cultivez, & que vous avez si long-temps & si constamment chéries, vous feront alors éprouver leurs douceurs ; les Muses vous réclameront comme un Pontife dévoué à leur culte. Vous aurez la compagnie d'Homere & de Virgile, à qui le genre humain a autant d'obligations que vous en ont tous les hommes, & sur-tout ces Poètes, que vous avez fait connoître à bien plus de lecteurs, que ceux pour lesquels ils ont écrit (1). Tout le temps que vous leur accorderez, vous mettra vous-même à couvert. C'est alors que vous pourrez recueillir les actions de César, afin de publier aux siècles futurs les hauts faits dont vous aurez été témoin ; ce Prince vous fournira lui-même le sujet & le modele d'une histoire, ainsi que la façon de l'écrire.


(1) Juste-Lipse conjecture que Polybe avoit traduit Homere en latin, et Virgile en grec.



C H A P I T R E X X V I I .

JE n'ose pas aller jusqu'à vous exhorter à composer, avec vos graces ordinaires, des fables & des apologues dans le goût d'Esope, genre d'ouvrage sur lequel les Romains ne se sont pas encore essayés(1). Je sens pourtant qu'il est difficile que votre esprit, si vivement ébranlé, puisse si promptement se livrer à un travail trop gai ; cependant, lorsque détaché d'études plus sérieuses, vous pourrez consentir à vous amuser de ces objets moins graves, ce sera pour vous une preuve que votre ame rendue à elle-même, se fera fortifiée. Les études sérieuses serviront, par l'importance des choses, à distraire votre esprit malade & en guerre avec lui-même : il ne pourra traiter des sujets plus enjoués, que lorsqu'il aura repris toute sa consistance. Il faut donc commencer par l'exercer sur des objets graves, & en-

(1) Il est étrange que Sénèque prétende que les Romains ne s'étoient pas exercés dans le genre des Fables ; celles de Phèdre devoient lui être connues.



fuite l'adoucir par des objets plus rians.

Ce fera encore pour vous un grand soulagement de vous demander souvent à vous-même , est-ce pour moi que je m'afflige , ou pour celui qui n'est plus ? Si c'est pour moi , je n'ai pas droit de me faire un mérite de ma sensibilité ; la douleur n'est excusable , que lorsqu'elle est honnête : mais quand elle n'a pour objet que l'intérêt personnel , elle n'est plus l'effet de la tendresse ; rien n'est moins convenable à un homme de bien , que de calculer son intérêt lorsqu'il a perdu son frere. Si c'est pour lui que je m'afflige , il faut supposer de ces deux choses l'une : si les morts sont privés de tout sentiment , j'en conclurai que mon frere est échappé à toutes les incommodités de la vie , qu'il est rentré au même lieu où il étoit avant de naître , & qu'exempt de tout mal , il ne craint , ne desire , ne souffre rien : quelle folie de m'affliger sans fin pour quelqu'un qui ne peut plus souffrir ! Mais si les morts ont encore du sentiment , je dirai que l'ame de mon frere , délivrée d'une longue prison , à recouvré enfin sa liberté & ses droits ; elle jouit du spectacle de la Nature entiere ; & , d'un lieu plus élevé , elle considere au-dessous d'elle les choses humaines , & contemple

de plus près les choses divines , dont elle avoit voulu en vain se faire des idées. Pourquoi donc me tourmenter par le regret d'une frere qui est heureux , ou qui n'est rien ? S'il est heureux , le pleurer feroit l'effet de l'envie ; s'il n'est plus rien , ce seroit folie.

C H A P I T R E X X V I I I .

SERIEZ-vous touché de ce que votre frere a été privé des grands avantages & des biens dont il étoit entouré ? Mais lorsque vous songerez qu'il a perdu bien des choses , vous devez penser aussi qu'il en est un plus grand nombre qu'il n'a plus lieu de craindre. Il ne sera plus tourmenté par la colere ; les maladies ne pourront plus l'attaquer ; il ne sera plus en proie aux soupçons , ni dévoré par l'envie , cette passion qui s'irrite du bonheur & de l'avancement des autres ; il ne sera plus agité de terreurs ; il ne s'inquiétera plus de la légèreté de la fortune qui se plaît à transporter rapidement à d'autres les présents qu'elle a faits. Si vous calculez bien , vous trouverez qu'il a plus gagné que perdu. Il ne jouira , ni de l'opulence

ni de son crédit , ni du vôtre ; il ne recevra pas de bienfaits , & n'en fera pas éprouver aux autres. Croyez-vous qu'il soit malheureux pour avoir perdu ces avantages , ou qu'il soit heureux pour ne pas les désirer ? Croyez-moi , on est plus heureux de se passer de la fortune , que de l'avoir à ses ordres. Tous ces biens dont l'éclat trompeur nous séduit , l'argent , les dignités , le pouvoir ; en un mot la possession de tous les autres objets qui excitent l'admiration & la cupidité des aveugles mortels , est accompagnée de beaucoup de peines , & toujours vue avec envie ; elle accable ceux qu'elle décore , elle inquiète plus qu'elle n'est avantageuse , elle est incertaine & sujette à s'échapper : jamais on ne la peut saisir fermement : en effet , quand on n'auroit rien à craindre de l'avenir , on ne conserve jamais sans inquiétude une grande fortune. Si vous vous en rapportez à ceux qui approfondissent la vérité , la vie entière est un supplice. Jettés sur une mer profonde & toujours agitée , sujette à un flux & reflux alternatifs , tantôt nous sommes élevés , tantôt précipités , & sans cesse ballottés ; jamais nous ne pouvons nous fixer dans un endroit stable : nous sommes suspendus , nous flottons , nous nous

heurtons les uns les autres; souvent nous faisons naufrage, & toujours nous le craignons. Sur cette mer orageuse, exposée à de si fréquentes tempêtes, les navigateurs n'ont d'autre port assuré que la mort.

N'enviez donc pas le bonheur de votre frere, il repose, il est enfin en liberté, en sureté, immortel; César lui survit & toute sa famille; vous lui survivez, ainsi que ses freres. Il a quitté la fortune avant qu'elle eût cessé de le favoriser, lorsqu'elle étoit encore constante, lorsqu'elle répandoit sur lui ses dons à pleines mains: il jouit maintenant d'un ciel pur & sans nuages; il a quitté un lieu bas pour s'élever jusqu'au séjour heureux destiné à recevoir les ames dégagées de leurs liens; il les parcourt librement, il prend plaisir à contempler de-là toutes les beautés de la nature. Vous vous trompez si vous croyez que votre frere soit privé de la lumiere, il jouit d'une lumiere plus heureuse & plus pure vers laquelle nous nous acheminons tous. Pourquoi déplorer son sort? il nous a quittés pour prendre les devants.



C H A P I T R E XXIX.

C'EST, croyez-moi, un grand bonheur que de mourir au sein de la félicité : rien n'est assuré même pour toute une journée. Dans l'obscurité dont la vérité est enveloppée, qui pourroit décider si la mort a nui ou fait du bien à votre frere ? Juste comme vous l'êtes en tout, vous devez vous consoler par l'idée qu'en perdant un tel frere, on ne vous a fait aucun tort, mais qu'un bienfait du sort vous a permis de jouir long-temps de sa tendresse & de ses soins. Il y a de l'injustice à ne pas laisser le bienfait à la disposition du donateur ; il y a de l'avidité à ne pas regarder comme un profit ce qu'on a reçu, & à regarder comme une perte ce qu'on a rendu ; il y a de l'ingratitude à croire qu'on nous fait tort, quand on cesse de nous procurer du plaisir ; il y a de la folie à ne trouver d'avantage que dans les biens présents, à ne pas se contenter de ceux qui sont passés, à ne pas regarder ces derniers comme plus certains, parcequ'on n'a pas à craindre de les voir cesser. C'est renfermer ses plaisirs

dans des bornes trop étroites , que de s'imaginer qu'on ne jouit que de ceux qu'on voit ou que l'on tient, & de compter pour rien ceux qu'on a goûtés. En effet tout plaisir nous quitte promptement, il passe, il s'écoule, il nous est enlevé, pour ainsi dire, avant d'être arrivé. Il faut donc porter son esprit sur le passé, & se rappeler tout ce qui nous a procuré du plaisir, il faut y revenir souvent par la pensée : le souvenir des plaisirs dure bien plus long-temps que leur présence. Mettez donc au nombre de vos plus grands biens d'avoir eu un très-bon frere : ne songez pas que vous auriez pu le posséder plus long-temps, mais songez au temps que vous l'avez possédé. La Nature ne vous l'avoit pas donné, ainsi qu'à vos autres freres en toute propriété, elle n'avoit fait que vous le prêter; elle l'a redemandé quand elle a voulu, elle a suivi ses loix, sans s'embarasser si vous étiez rassasié de sa jouissance. Ne regarderoit-on pas comme très-injuste un homme qui s'affligeroit d'avoir payé une somme qu'on lui auroit prêtée, sur-tout si c'eût été sans intérêt? La Nature a donné la vie à votre frere, ainsi qu'à vous : elle n'a fait qu'user de son droit en redemandant ce qui lui est dû, plutôt à l'un qu'à

l'autre : elle n'est pas coupable en cela , puisqu'on fait à quelle condition elle prête ; mais l'esprit humain , dont les espérances sont sans bornes , oublie ce qu'est la Nature , & ne se souvient de son sort que quand il en est averti.

Réjouissez - vous donc d'avoir eu un frere si aimable ; félicitez-vous d'en avoir eu l'usufruit , quoiqu'il ait moins duré que vous n'eussiez désiré. Songez que vous avez joui d'un grand plaisir , & qu'il étoit dans la nature humaine de le perdre. Il y a de la contradiction à s'affliger de n'avoir pu posséder un tel frere que peu de temps , & à ne pas se réjouir d'avoir pu le posséder. Mais dites-vous , il m'a été ravi d'une façon très-inopinée. Chacun est la dupe de sa confiance trop crédule : on oublie aisément la mort , tant qu'on possède ce qu'on aime. La nature nous prouve à tout moment qu'elle ne fait grace à personne ; nous voyons tous les jours passer devant nous les convois funebres des personnes connues & des inconnues , nous n'y faisons aucune attention ; & nous appelons inopiné ce qui , pendant toute la vie , nous est annoncé comme devant arriver. Il ne faut donc pas s'en prendre à l'injustice du sort : c'est notre folie insatiable que nous

devons accuser , elle fait que nous nous indignons d'être forcés de sortir d'un séjour dans lequel nous n'avons été admis que sous condition.

C H A P I T R E X X X .

COMBIEN étoit plus juste ce sage (1) qui, lorsqu'on lui annonça la mort de son fils, fit cette réponse si digne d'un grand homme, *lorsque je l'ai mis au monde, je savois qu'il devoit mourir*. Il y a lieu de croire que le fils d'un tel pere a dû mourir avec courage. Ce Philosophe n'apprit pas la mort de son fils comme une nouvelle: en effet qu'y a-t-il de nouveau à voir mourir un homme, dont toute la vie n'est qu'un chemin qui conduit à la mort?

(1) On donne communément ce mot au Philosophe Anaxagore ; mais Juste-Lipse croit qu'on doit plutôt l'attribuer à Xénophon. Cet Historien offroit un sacrifice, lorsqu'on vint lui apprendre la mort de son fils Gryllus : à l'instant il ôta la couronne de dessus sa tête : mais, quand on eût ajouté qu'il avoit été tué en combattant courageusement, il la remit en disant : *je savois qu'il étoit mortel*. Voyez **DIOGENE LAERCE**, in *Xenophont*. lib. 2. segm. 54 et 55. et les Histoires diverses d'Élien, lib. 3, cap. 3.

Lorsque

Lorsque je l'ai mis au monde, je savois qu'il devoit mourir! dit-il, il y ajouta ensuite une autre circonstance qui marquoit encore plus de sagesse & de fermeté: *je l'ai élevé pour cela.* En effet nous sommes tous élevés pour mourir: quiconque est mis au monde est destiné à la mort; ainsi réjouissons-nous de ce que la vie nous a été donnée, & soyons prêts à la rendre dès qu'elle nous sera redemandée: la mort saisira chacun de nous dans des temps divers, elle n'épargnera personne, notre esprit doit être préparé à la recevoir, il ne doit pas craindre une chose indispensable, il faut toujours attendre un moment incertain.

Vous rapporterai-je les exemples sans nombre de Généraux, de leurs enfans, d'hommes illustres par des Consulats & des triomphes, qui ont été les victimes du destin inexorable? des Rois ont disparu ainsi que leurs Royaumes, des peuples, des nations entières ont subi leurs destinées. Tous les hommes, & même tous les êtres, s'acheminent vers leur fin, mais elle n'est pas la même pour tous. Les uns perdent la vie au milieu de leur carrière; les autres la perdent dès l'entrée même, tandis qu'elle se sépare avec peine de certains vieillards, qui chargés d'un

long âge , sont fatigués du poids de leur existence , & souhaïteroient de sortir de ce monde. Nous marchons tous vers le même but que nous atteignons à des époques différentes. Je ne fais s'il y a plus de folie à ignorer la loi qui nous condamne à mourir , ou s'il y a plus d'imprudence à refuser de s'y soumettre. Prenez les œuvres des deux grands Poètes dont vous avez augmenté la célébrité par vos travaux ingénieux , & que vous avez traduits en prose sans leur rien faire perdre de leurs graces ; en effet par un effort très-difficile , vous avez fait passer d'une langue dans une autre toute leur élégance & toute leur énergie. Vous trouverez dans chaque livre de ces poèmes un grand nombre d'exemples des vicissitudes & des incertitudes de la vie humaine , des catastrophes lamentables , des sujets très-variés de répandre des larmes. Lisez ces choses avec la même vigueur que vous avez montrée , lorsque votre éloquence s'exerçoit dans de grandes affaires , & vous aurez honte de perdre courage , & de ne point agir d'une façon noble & conforme à vos discours. Ne vous mettez pas dans le cas de faire demander à ceux qui admirent vos écrits , comment une ame si foible a pu produire

des choses si sublimes & si fortes. Détournez plutôt vos regards d'un objet qui vous tourmente, pour les porter sur tant d'autres capables de vous consoler, portez-les sur des frères estimables, sur une épouse chérie, sur votre fils. La fortune jusqu'ici ne vous a point entamé par ce côté, il vous reste bien des objets propres à vous tranquilliser.

C H A P I T R E X X X I .

NE souffrez pas qu'on blesse votre réputation, en disant qu'une seule cause de douleur a sur vous plus de pouvoir que tant de sujets de consolation : vous voyez que toutes ces personnes si chères, sont frappées du même coup que vous-même, elles ne peuvent vous prêter du secours qu'elles doivent attendre de vous ; moins elles ont de lumières & de force d'esprit, plus vous êtes obligé d'en montrer en résistant au malheur qui vous est commun avec elles. On doit trouver du soulagement à ses peines, quand on les partage entre plusieurs ; en les divisant ainsi, vous en aurez une moindre portion à supporter. Je ne cesserai de vous montrer Cé-

far : tant qu'il gouvernera la terre , & qu'il fera voir que l'Empire est bien mieux défendu par la bonté , que par les armes ; tant qu'il fera l'arbitre des choses humaines , vous n'avez pas lieu de craindre que vous vous apperceviez d'aucune perte ; vous trouverez en lui seul assez de ressources , assez de motifs de consolation. Prenez donc courage ; & toutes les fois que vos yeux se rempliront de larmes , arrêtez-les sur César : ils se sécheront en contemplant un Dieu si favorable , son éclat les fixera , & les empêchera de se porter sur aucun autre objet. Vous devez uniquement vous occuper de ce Prince que vous avez le bonheur de voir nuit & jour , & dont jamais vous ne détournerez vos pensées : c'est son secours que vous devez implorer contre la fortune ; je ne doute pas , d'après la douceur & la bienveillance dont il donne des preuves à tous ceux qui lui appartiennent , qu'il n'ait déjà trouvé des moyens d'adoucir votre plaie , & que par des bienfaits accumulés , il n'ait tâché de calmer votre douleur. Eh bien ! n'en eût-il rien fait , la vue seule de César , son idée même , ne doivent-elles pas suffire pour vous consoler ? Que les Dieux & les Déeses l'accordent long-

temps à la terre, qu'il égale les hauts faits d'Auguste, qu'il vive plus que lui ! tant qu'il fera parmi les mortels, qu'aucun des siens n'éprouve les atteintes de la mort, qu'il forme son fils à l'Empire de Rome, qu'il l'associe long-temps à sa puissance avant de l'avoir pour successeur ! Puisse le jour où sa maison le placera au rang des Dieux, être éloigné, & ne devenir un jour mémorable, que pour nos derniers neveux !

X CHAPITRE XXXII.

O FORTUNE ! garde-toi de toucher à ce grand Prince ; ne lui fais sentir ton pouvoir, que du côté le plus favorable : souffre qu'il guérisse les plaies du genre humain depuis long-temps malade ; permets qu'il rétablisse ce que la fureur de son prédécesseur a ébranlé ! Que cet astre, venu pour éclairer la terre plongée dans les ténèbres les plus profondes, répande à jamais son éclat ! qu'il pacifie la Germanie (1) ! qu'il nous ouvre l'en-

(1) Dans la première année de l'Empire de Claude, Servius Galba vainquit les Cattes, et

trée de la Bretagne (2); qu'il renouvelle les triomphes de son pere (3), dont la clémence, qui constitue la principale de ses vertus, me fait espérer d'être spectateur ! Car ce Prince, en me précipitant dans la disgrâce, n'a pas voulu me ravir, l'espoir de m'en tirer un jour : bien plus : il ne m'a pas même précipité ; mais lorsque la fortune me pouffoit, il a bien voulu me soutenir dans ma chute ; & usant de sa clémence ordinaire, ses mains divines m'ont déposé très-doucement. Il a intercédé pour moi dans le Sénat, non content de m'accorder la vie, il l'a demandée pour moi. Qu'il décide de mon sort, sa justice lui fera connoître la bonté de ma cause, ou sa clémence l'y rendra favorable. Soit qu'il me reconnoisse pour innocent, soit qu'il veuille que je le sois, je regarderai sa décision comme un bienfait. En attendant, je

P. Gabinius battit les Marfes, & reprit une des aigles que les Romains avoient perdues dans la défaite de Varus.

(2) La troisième année de Claude, A. Plautius fut envoyé dans la Grande Bretagne, où il remporta de très-grands avantages.

(3) Drusus qui avoit long-temps commandé en Germanie.

trouve dans mes malheurs une grande consolation, en voyant la clémence de ce grand Prince se répandre sur l'univers; comme elle a pu déterrer, dans le même coin où je suis enfoui, plusieurs infortunés qui y étoient depuis longtemps relégués, & les rendre à la lumière, je ne craindrai pas d'être le seul qu'elle oublie. Mais ce Prince connoît, mieux que personne, le temps d'exercer sa bonté sur chacun; je tâcherai de mériter qu'il ne dédaigne pas de descendre jusqu'à moi. Heureuse votre clémence, ô César! qui fait que, sous votre empire, les exilés jouissent eux-mêmes d'une vie plus tranquille que celle des hommes les plus distingués, sous Caligula: ils ne sont point alarmés; ils n'attendent pas la mort à chaque instant; ils ne tremblent point à la vue de chaque vaisseau qui arrive: vous leur permettez de compter que les fureurs de la Fortune auront des bornes, d'espérer qu'elle deviendra meilleure, & de se tranquilliser dans leur position actuelle. Les coups de foudre sont justes, quand ils sont respectés par ceux-même qui en ont été frappés.



* C H A P I T R E XXXIII.

C E Prince , qui est le consolateur de tous les hommes , a déjà , si je ne me trompe , soulagé votre affliction , & appliqué à votre mal des remèdes très-puissants ; déjà il vous a fortifié de toutes les manières ; sa mémoire féconde a dû lui fournir tous les exemples capables de vous engager à vous calmer ; déjà il vous aura développé les préceptes des Sages avec son éloquence accoutumée. Personne ne peut , mieux que lui , entreprendre de raisonner avec vous ; ses discours , semblables à des oracles , doivent avoir un tout autre poids : son autorité divine est faite pour anéantir la force de votre douleur. Suppôsez donc qu'il vous parle en ces termes : Vous n'êtes pas le seul
« que la Fortune ait choisi pour vous
» porter un si grand coup : il n'est , & il
» ne fut jamais sur toute la terre de famille où l'on n'ait versé des larmes. Je
» ne vous proposerai point d'exemples
» vulgaires , qui , quelques petits qu'ils
» soient , ne laissent pas quelquefois d'être étonnants. Je vous renverrai à nos

» fassés, aux annales publiques. Voyez
 » tous ces portraits (1) qui remplis-
 » sent le vestibule des Césars; ceux
 » qu'ils représentent sont fameux par les
 » malheurs de quelques-uns de leurs pa-
 » rents. Il n'est aucun de ces grands per-

(1) Ces portraits étoient en cire, comme on
 le voit par ces vers de Juvénal :

Tota licet VETERES exornent undique CERÆ
 Atria, nobilitas sola est, atque unica virtus.

Satyr. 8, vers. 19 & 20.

Séneque dit ailleurs que les vestibules des
 grands Seigneurs étoient ornés de ces bustes,
 d'une longue suite de noms, & de longues
 généalogies. *Voyez de Benef. lib. 3, cap. 28.*
 Les inscriptions qu'on mettoit au bas de ces
 portraits, contenoient les titres dont on avoit
 été décoré, & la liste de tout ce qu'on avoit fait
 de remarquable dans les différentes Magistrat-
 ures qu'on avoit exercées; mais ces inscriptions
 étoient souvent fausses; & Tite-Live se plaint
 qu'elles avoient corrompu la vérité de l'Histoire.
 Selon lui, la contrariété qui se trouve entre les
 Historiens sur certains faits, vient de tant d'é-
 loges funebres, & de titres d'honneur particu-
 liers, où chaque famille songe à illustrer ses
 Ancêtres aux dépens de la vérité, leur attribuant
 les premières Magistratures de l'Etat, ou les
 plus mémorables événements de l'Histoire. "On
 ne peut douter, ajoute-t-il, que ce ne soit
 là une source de la confusion qui se trouve
 quelquefois dans les monuments publics ou
 particuliers : confusion d'autant plus
 fâcheuse, que nous n'avons pas d'Auteurs

474 C O N S O L A T I O N

» sonnages, les ornements de leurs sie-
 » cles, qui n'ait été arraché aux vœux
 » des siens, ou qui ne leur ait causé les
 » plus vifs regrets. A quoi bon vous
 » rappeler un Scipion l'Africain, à qui
 » la mort de son frere fut annoncée dans

», contemporains, sur le témoignage desquels
 », on pourroit compter ».

Vitiata memoria funebribus laudibus reor,
 FALSISQUE IMAGINUM TITULIS, dum
 familia ad se quæque famam rerum gestarum
 honorumque fallente mendacio trahunt. Indè
 certe & singulorum gesta, & publica moni-
 menta rerum confusa. Nec quisquam æqualis
 temporibus illis Scriptor extat, quo satis certo
 Auctore stetur. TIT. LIV. lib. 8, cap. 40.

Cicéron, d'où il paroît que Tite-Live a pris
 cette réflexion, nous apprend qu'on mettoit
 dans ces sortes d'éloges plusieurs choses qui
 n'étoient jamais arrivées; des triomphes ima-
 ginaires, un nombre exagéré de Consulats, de
 fausses généalogies, des Plébéiens tirés de leur
 ordre, pour faire passer des hommes de néant
 dans d'autres familles du même nom: & il
 prétend aussi que ces louanges outrées avoient
 rendu l'Histoire Romaine encore plus fautive.

His laudationibus historia rerum nostrarum
 facta est mendosior: multa enim scripta sunt in
 eis, quæ facta non sunt: falsi triumphi, plures
 Consulatus: genera etiam falsa, & à Plebe tran-
 sitiones, cum homines humiliores in alienum
 ejusdem nominis infunderentur genus. CICERO
 in Bruto, cap. 16, edit. Joseph. Oliveti, Pa-
 ris, 1740.

» son exil ? Ce frere, qui avoit arraché
» son frere de la prison, ne put l'arra-
» cher des bras de la mort. Chacun vit
» que la tendresse fraternelle l'empêcha
» de se soumettre à l'équité des loix : le
» même jour où il avoit tiré son frere
» des mains du Sergent, il osa, quoique
» particulier, s'opposer au Tribun du
» peuple. Ce grand-homme regretta son
» frere avec autant de vivacité qu'il en
» avoit mis à le défendre. Que vous dirai-
» je de Scipion Emilien, qui vit, presque
» en même temps, le triomphe de son
» pere (2), & les funérailles de ses deux
» freres ? Cependant ce jeune homme,
» à peine sorti de l'enfance, soutint
» cette destruction subite de sa famille,
» arrivée en même temps que le triom-
» phe de Paul Emile, avec la force qui
» convenoit à un Héros né pour le sou-
» tien de Rome & pour la ruine de
» Carthage."

(2) Voyez ci-dessus la *Consolation à Marcia*,
chap. 13, au texte & dans les Notes. tom. 4.



C H A P I T R E X X X I V .

“ **A** QUOI bon vous rappeler la mort
» qui vint rompre l’union établie en-
» tre les deux Lucullus ? Pourquoi
» vous parler des deux Pompée , à
» qui la Fortune irritée ne voulut pas
» même accorder la faveur de périr en-
» semble. Sextus Pompée eut d’abord le
» chagrin de survivre à sa sœur , dont
» la mort (1) brisa les liens d’où dépen-
» doit le repos de Rome ; il survécut
» encore à son frere , que la Fortune ne
» sembloît avoir élevé que pour le pré-
» cipiter comme son pere. Néanmoins,
» après cette chute , non-seulement il
» résista à sa douleur , mais encore il eut
» le courage de faire la guerre. Il se

(1) Il y a dans plusieurs des faits cités ici par Seneque, quelques inexactitudes historiques peu importantes, & sur lesquelles on peut consulter les notes de Juste-Lipse. S’il falloit relever toutes les méprises de cette espece répandues dans les Auteurs anciens & modernes, on feroit un gros livre très sec, très-ennuyeux , & dont l’utilité, si l’on peut lui en supposer quelqu’une, ce que je n’ai pas le temps d’examiner , feroit au moins fort circonscrite.

» présente une foule d'exemples de freres
 » séparés par la mort ; & même on en a
 » vu très-peu vieillir ensemble. Il faut
 » droit être privé de sens & de raison,
 » pour se plaindre des pertes causées
 » par la Fortune, quand on fait qu'elle
 » a pris plaisir à faire verser les larmes
 » des Césars. Le divin Auguste perdit
 » Octavie sa sœur bien aimée, & la Na-
 » ture ne dispensa pas ce Prince, des-
 » tiné à être placé au rang des Dieux,
 » de la nécessité de pleurer. Il éprouva
 » même des pertes de toute espece ; la
 » mort lui enleva le fils (2) de sa sœur,
 » qu'il avoit désigné pour son succes-
 » seur. En un mot, sans entrer dans le
 » détail de toutes ses pertes, je me bor-
 » nerai à dire qu'il perdit ses gendres,
 » ses enfants & ses neveux. Pendant tout
 » le temps de sa vie, personne n'a senti,
 » plus que lui, qu'il étoit homme ; ce-
 » pendant son grand cœur supporta des
 » chagrins si cuisans. Le divin Auguste,

(2) Marcellus, sur la mort duquel Virgile fit
 ces beaux vers que tous les gens de goût savent
 par cœur, qu'Auguste & Octavie ne purent en-
 tendre autrefois sans verser des larmes, & qu'on
 ne lit pas même aujourd'hui sans se sentir vive-
 ment ému. Voyez l'Enéide, lib. 6, vers 355. 384.

» vainqueur des nations étrangères, fut
 » encore vaincre la douleur. Caius Cé-
 » sar, fils adoptif & petit fils d'Auguste
 » mon oncle, dans les premières an-
 » nées de sa jeunesse perdit son cher
 » frère Lucius, Prince de la Jeunesse
 » comme lui, lorsqu'on se préparoit à
 » la guerre contre les Parthes; cette
 » perte fit à son ame une plaie beaucoup
 » plus profonde que celle dont son corps
 » fut atteint (3) dans la suite : cependant
 » il supporta ces deux accidents avec cou-
 » rage & résignation. Tibere, mon on-
 » cle, vit mourir dans ses bras mon père
 » Drusus Germanicus, son frère puîné,
 » au moment où il venoit de pénétrer au
 » centre de la Germanie, & de soumet-
 » tre à l'Empire Romain les nations les
 » plus féroces. Cependant il fut modérer
 » sa propre douleur ainsi que celle des
 » autres : il empêcha l'armée, non moins
 » désolée qu'étonnée de cette perte, qui
 » revendiquoit le corps de son Général,
 » de lui faire des funérailles militaires, &

(3) Une mort prématurée les enleva tous
 deux : le plus jeune lorsqu'il alloit en Espagne
 commander les Légions ; & celui dont il est ici
 question, à son retour d'Arménie, d'où il rapporta
 une blessure qui lui avoit affoibli le corps &
 l'esprit. Voyez TACIT. *Annal. lib. I, cap. 3.*

» voulut que ses obseques se fissent sui-
» vant l'usage des Romains. Il crut qu'il
» falloit faire observer la discipline,
» non-seulement dans la façon de com-
» battre , mais encore dans la façon de
» pleurer : il n'auroit pu contenir les
» larmes des autres, s'il n'eût commencé
» par contenir les siennes.

C H A P I T R E X X X V .

» **L**ORSQUE Marc-Antoine , mon
» ayeul , qui n'étoit inférieur à person-
» ne , si ce n'est à celui qui le vainquit ,
» gouvernoit la République en qualité
» de Triumvir , place dans laquelle il
» ne voyoit au-dessus de lui que ses deux
» Collègues , & tous les autres au-des-
» sous , apprit que son frere avoit été
» tué. O Fortune cruelle , comme tu te
» fais un jeu du malheur des humains !
» Dans le temps même où Marc-An-
» toine decidoit de la vie & de la mort
» de ses concitoyens , on conduisoit au
» supplice le frere de Marc-Antoine ;
» cependant il souffrit ce malheur avec
» la même fermeté qui lui avoit fait
» supporter tous les autres revers. Son

» deuil fut d'immoler vingt légions aux
 » mânes de son frere. Mais, sans m'ar-
 » rêter à d'autres exemples, & sans par-
 » ler des funérailles de plusieurs de mes
 » parents, dont mes yeux ont été té-
 » moins, la Fortune m'a deux fois (1),
 » obligé de pleurer mes freres ; elle a
 » trouvé deux fois qu'elle pouvoit me
 » bleffer sans me vaincre. J'ai perdu
 » mon frere Germanicus : tout homme
 » qui a quelque idée de la tendresse fra-
 » ternelle, doit savoir à quel point je
 » l'ai chéri : cependant j'ai modéré mes
 » sentiments de maniere, qu'en remplis-
 » sant les devoirs d'un bon frere, je n'ai
 » rien fait qui ne fût convenable à un
 » Prince».

~~7~~ Figurez-vous donc que le Pere des ci-
 toyens vous rapporte ces exemples, afin
 de vous montrer que rien n'est assez sa-
 cré pour être à l'abri des coups de la For-
 tuné, puisqu'elle a osé répandre le deuil
 dans la même famille où elle devoit

(1) Voyez sur ce passage la note de Juste-
 Lipse. La vérité de l'Histoire est souvent altérée
 dans ce chapitre & dans le précédent ; mais ce
 n'est pas dans un ouvrage de déclamation, tel
 que celui-ci, qu'il faut la chercher. Voyez ce
 que j'ai dit des inexactitudes de Sénèque à cet
 égard, dans la note 1. sur le chap. 34.

prendre des Dieux. Que l'on cesse donc de s'étonner de ses injustices & de ses cruautés. Pourroit-elle traiter équitablement, ou avec douceur, les maisons des particuliers, puisque sa rage implacable a si souvent souillé, par des funérailles, les temples des (2) Dieux. Quand nous la chargerions d'injures, soit pour nous-mêmes, soit au nom du Public, nous ne la ferions pas changer; elle s'endurcit contre toutes les prières & les (3) cérémonies: telle fut, & telle sera toujours la Fortune: son audace ne respecte &

× (2) Au texte : *pulvinaria*, ce qui signifie pour parler simplement & sans figure : la famille des Empereurs. Tout le monde sait qu'on les déifioit après leur mort, & même pendant leur vie, car il n'est aucun moyen de corruption dont la flatterie n'ait fait usage dans tous les temps, pour exalter la tête des Princes, pour leur faire croire qu'ils sont d'une autre espèce que le reste des hommes, & pour justifier par cette prétendue hétérogénéité, tous les excès où l'abus du pouvoir porte nécessairement. Voyez SUÉTONE : dans la vie de Caligula, cap. 22.

× (3) Le sens de ce mot s'éclaircit par un passage des *Questions Naturelles*, où Sénèque dit, que le destin ou la nécessité ne se laisse fléchir ni par les sacrifices, ni par l'immolation d'une brebis blanche. *Hanc si sacrificiis, & capite niveæ agnæ exorari judicas; divina non nosti.* Natur. Quæst. lib. 2, cap. 36.

n'épargne rien; elle fera toujours éprouver ses ravages ordinaires; elle osera même, pour nuire, pénétrer dans les maisons où l'on n'entre que par des (4) temples;

XX (4) Douza est, ce me semble, le premier qui ait expliqué ce passage assez difficile à entendre, & dont l'intelligence tient en partie à des connoissances locales. Le Palais de Tibere, qui fut depuis celui de ses successeurs, étoit bâti sur cette partie du Mont Palatin, qui fait face à la voie sacrée & au Temple de la Paix. "Caligula, „ dit Suétone, prolongea une partie de ce „ palais, jusqu'à ce qu'il joignit à la place „ publique, où étoit le Temple de Castor et „ Pollux, et fit de ce temple le vestibule de „ son palais. C'est-là, qu'assis entre ces deux „ freres, comme dans la place la plus „ honorable, il recevoit les adorations de „ tous ceux qui venoient le saluer”.

Partem Palatii ad forum usque promovit, atque æde Castoris et Pollucis in vestibulum transfigurata, consistens sæpe inter fratres Deos, medium se adorandum adeuntibus exhibebat. SÆTON. in *Caligul.* cap. 22.

On voit par ce fait, que le temple de ces demi-Dieux servoit en quelque sorte d'entrée et de passage pour arriver au palais de l'Empereur: C'est à cette position que Martial fait allusion dans la Préface de son huitieme livre, dédié à Domitien: après avoir dit qu'un ouvrage à la tête duquel se trouve le nom sacré de l'Empereur, ne doit pas contenir d'obscénités; il ajoute qu'on ne doit pas s'approcher des temples avant de s'être purifié par les cérémonies de la religion. *Meminerit non nisi religionis purificatione lustratus accedere*

elle couvrira de tapis lugubres les (5) portes qui ne devroient être ornées que de lauriers.

ad templa debere. Douza qui rapporte aussi ce passage, prétend, avec raison, que par le mot *templa*, il faut entendre le palais de l'Empereur, dans lequel on ne pouvoit entrer qu'en passant par les temples des Dieux. *Ad templa*, id est aulam, seu palatium Imperatoris ad quæ ingressus non nisi per ipsa Deorum immortalium templa paterit aditus. Id quod ex Seneca collegimus. Voyez JANI DOUZÆ, *Præcidanea pro Tibullo*, cap. 11, & le *Commentaire de Torrensius sur Suétone*, in *Calig.* cap. 22.

(5) Ce passage prouve que la coutume de tendre en noir les portes et le devant des maisons de ceux qui sont morts, est fort ancienne, puisqu'elle subsistoit déjà du temps de Sénèque. Au reste cette phrase et la précédente, dont le style est un peu figuré, et peut être même trop poétique, rendues simplement, signifient que personne n'est à l'abri des revers de la fortune, qui, semblable à la mort, renverse et foule à ses pieds, sans distinction, la cabane du pauvre et les palais des Rois. *Æquo pulsat pede pauperum tabernas Regumque turres.* Sénèque appelle ici le palais des Empereurs. *Laureata fores*, parceque le vestibule de leur palais étoit orné de branches de laurier. *Laurus triumphis propriè dicatur, vel gratissima domibus*, JANITRIX CESARUM Pontificumque. *Sola & domos exornat, & ante limina excubat.* PLIN. *Nat. Hist.* lib. 15, cap. 39. Ed. Hard.



les honneurs funebres qui lui étoient dus; mais à sa campagne d'Albe, il se consolait de sa perte cruelle en jouant aux dés, & s'occupant d'amusements pareils. Quelle honte pour un Empereur! des jeux de hasard consolent un Souverain de Rome de la mort de sa sœur. Ce même Caligula, non moins insensé qu'inconstant, après avoir laissé croître ses cheveux & sa barbe, se mit à parcourir les côtes de la Campagne & de la Sicile, incertain (1) s'il vouloit qu'on pleurât sa sœur, ou qu'on lui rendît un culte. En effet, en même temps qu'on lui élevoit des temples & des autels, il punissoit cruellement ceux qui ne lui paroissent pas suffisamment affligés. Il étoit aussi abattu par les coups du sort, qu'insolent dans la prospérité;

(6) Dio Cassius dit que cette bête féroce faisoit mourir indistinctement tous ceux, qui, sous quelque prétexte que ce fut, témoignent de la joye ou de la tristesse. Selon la logique, véritablement infernale de ce tyran, c'étoit un crime de pleurer Drusille, parcequ'elle étoit Déesse, & de ne la pas pleurer, parcequ'elle étoit sa sœur.

Omnes autem homines in culpam incurrerant sive lætitiâ de aliqua re præ se ferrent; nam & lugere eam, quippe Deam, & non lugere nimirum hominem, vitio dabatur. *Lib. 59, cap. 11, Edit. Reimar.*

différences entre les hommes , la vertu est faite pour tous ; elle ne dédaigne personne , pourvu qu'on se croie digne d'elle. Vous imitez donc très-bien ces grands-hommes ; quoiqu'ils eussent pu s'indigner de n'être point exempts de ces calamités , ils n'ont pourtant pas regardé comme une injustice d'être en cela traités comme les autres , mais ils ont regardé ces pertes comme l'apanage des mortels ; ils ne les ont soutenues ni avec une insensibilité sauvage , ni avec une mollesse efféminée. Ce n'est pas être homme , que de ne point sentir ses maux ; c'est manquer de courage , que de ne pas les supporter. Après avoir fait passer en revue tous les Césars , que la Fortune a privés de leurs freres ou de leurs sœurs , je ne puis en oublier un qui mérite d'être retranché de cette famille illustre , que la Nature a produit pour l'opprobre & la perte du genre humain , & qui a renversé de fond en comble un Empire dont la clémence du meilleur des Princes a ranimé les forces : Caligula , cet homme aussi incapable de s'affliger que de se réjouir en Prince , après avoir perdu sa sœur Drusille , évita les regards & la société de ses sujets ; il n'assista point aux obseques de sa sœur ; il ne lui rendit pas

C H A P I T R E X X X V I I .

PLONGEZ-VOUS donc maintenant de plus en plus dans les plaisirs de l'étude ; qu'elle soit pour votre ame comme un retranchement qui ferme toute entrée à la douleur. Prolongez la mémoire de votre frere , en lui élevant un monument dans quelque'un de vos ouvrages ; ce sont les seuls auxquels les intempéries de l'air ne puissent pas nuire , & que le temps ne puisse pas consumer. Les monuments construits de pierres , les masses de marbre , les amas de terre qu'on élève à une grande hauteur ne sont pas faits pour durer long-temps ; le souvenir du génie est immortel ; donnez donc cette immortalité à votre frere , qu'il vive dans vos écrits. Vous en consacrerez bien mieux la mémoire par les productions durables de votre esprit , qu'en vous livrant à une douleur stérile. A l'égard de la fortune , quoiqu'il ne faille pas entreprendre maintenant de la justifier auprès de vous ; car tous les biens qu'elle nous a donnés , nous deviennent odieux dès qu'elle nous en a ravi quelque'un, il faudra pourtant plaider

der la cause, lorsque le temps vous aura mis en état de la juger avec plus d'équité ; alors vous pourrez consentir à vous réconcilier avec elle : en effet , elle a bien des moyens de réparer le mal qu'elle vous a fait ; elle le compensera par les biens qu'elle répandra sur vous. Après tout , c'est elle qui vous avoit donné ce qu'elle vous a ravi. Ne tournez donc pas votre esprit contre vous - même ; ne prêtez pas des forces à votre douleur. Votre éloquence peut bien donner de la grandeur à de petites choses ; elle peut de même diminuer les grandes & les réduire à une petitesse extrême : mais elle doit à présent réserver toute sa force pour vous consoler. Considérez que cela même peut être superflu : la Nature exige quelque chose de nous ; mais la vanité augmente la dette que l'on contracte avec elle. Je ne prétends nullement que vous n'éprouviez aucune tristesse ; je fais qu'il est des hommes qui ont plus de dureté que de force & de prudence : ils prétendent que le Sage doit être insensible à la douleur ; mais il paroît que ces raisonneurs ne se sont jamais trouvés dans des positions affligeantes : sans cela la Fortune auroit fait disparaître leur sagesse

orgueilleuse (1), & leur auroit arraché, malgré eux, l'aveu de la vérité. Tout ce qu'on est en droit d'attendre de la raison, c'est de retrancher à la douleur ce qu'elle a d'excessif; il ne faut ni espérer ni désirer qu'elle l'anéantisse totalement : il faut qu'elle tienne un juste milieu entre la dureté & l'extravagance, & qu'elle nous mette dans la position qui convient à la tendresse non troublée. Laissons couler nos larmes; mais qu'elles ne coulent pas sans fin. Tirons des gémissements du fond de notre sein; mais qu'ils cessent. Reglez votre ame de maniere à mériter l'approbation des Sages & celle de vos freres. Rappelez-vous souvent la

X (1) Si cette consolation à Polybe est de Sénèque, ce qui ne me paroît pas démontré, le passage qu'on vient de lire semble au moins prouver que, lorsqu'il l'écrivit, il n'avoit pas encore embrassé la doctrine du Portique; car il seroit difficile de trouver en aussi peu de mots une réfutation plus forte du stoïcisme en général, & une critique plus vive & même plus âcre, du paradoxe le plus étrange & le plus choquant de cette secte. On ne peut pas supposer que Sénèque ait voulu sacrifier ici à Polybe les principes de Zénon & ses propres sentiments, car alors il se seroit exprimé différemment, & n'auroit pas dit historiquement, *Es scio inveniri quosdam, &c.* Ce n'est pas ainsi qu'un Philosophe parle de la secte où il est engagé. L'expression de Sénèque

mémoire de celui que vous avez perdu ; parlez-en dans vos discours , représentez - le fréquemment à votre esprit : vous y parviendrez , en rendant sa mémoire plutôt agréable que fâcheuse. Il est naturel que l'esprit s'éloigne des objets auxquels il retourne avec tristesse. Pensez à sa modestie , à son aptitude aux affaires , à son adresse dans l'exécution , à sa fidélité dans ses engagements : rap portez aux autres , & rappelez - vous à vous même , toutes ses actions & ses paroles : pensez à ce qu'il étoit & à ce qu'il auroit pu devenir ; car que n'étiez-vous pas en droit d'attendre d'un tel frere ?

Tels sont (2) les motifs de consola-

est celle du dédain , & d'un homme qui trouve ridicule & absurde l'opinion qu'il expose , & à qui cette opinion donne même de l'humeur & de l'impatience.

Voyez ce qui a été dit ci-dessus , dans l'Avertissement sur ce Traité, pag. 435 , 436.

(2) Juste-Lipse assure que ce paragraphe est une addition, une misérable glose de copiste , (*glossæ pudendum*) & que Sénèque n'a jamais écrit ces dernières lignes, remplies de bassesse & d'inepties. Il traite encore avec beaucoup de mépris le stupide Auteur de cette interpolation.

Ut Seneca hæc scripserit, *Dit - il*, verbis tam humilibus, tam ineptis ? numquam factum.

492 CONSOLATION A POLYBE.

tions que peut vous présenter mon esprit accablé & abruti par la triste situation où je suis depuis long-temps : s'ils ne sont pas dignes de votre génie, ou s'ils ne sont pas assez puissants pour soulager votre douleur, songez que celui qui est sans cesse absorbé dans ses propres chagrins, ne peut guere s'occuper à consoler les autres. Songez que les expressions choisies ne se présentent point aisément à un homme entouré de gens qui parlent un langage barbare, & qui entend retentir à ses oreilles un bruit désagréable pour les barbares eux-mêmes.

Quidquid adduxi, (*il venoit de rapporter le passage entier.*) merum additamentum est, ab ixione aliquo librorum & Ægistho. A fine enim hujus libri clarè aliquid deest. Id conatus fuit refarcire suis verbis sectarius iste vervex. *SENEC. Elector. lib. 1, cap. 26, opp. tom. 1, Edit. Antverp. 1637.* Joignez à ce passage ce qu'il dit dans la Vie de Seneque, *cap. 5.* J'ai cité ses propres paroles dans l'Avertissement imprimé à la tête de ce Traité. *Voyez ci-dessus, pag. 436.*

Fin de la Consolation à Polybe.

EPIGRAMMES

DE SÉNEQUE,

SUR SON EXIL DANS L'ISLE DE CORSE.

Sur la Corse.

CORSE ! terre autrefois habitée par une colonie de Phocée ; Corse ! jadis désignée sous le nom grec de Cyrne ; Corse ! plus petite que la Sardaigne & plus étendue qu'Ilva ; Corse ! entrecoupée de rivières poissonneuses ; Corse ! terrible durant les chaleurs de l'été , & plus cruelle encore pendant les ardeurs de la canicule ; épargne des exilés , c'est-à-dire , épargne des hommes déjà dans le sépulcre ! que ta terre pèse légèrement sur la cendre des vivants.

Sur le même sujet.

LA Corse barbare est entourée de rochers escarpés , son aspect hideux n'offre que d'horribles déserts ; l'automne n'y donne point de fruits ; l'été n'y produit point de moissons , son hiver est privé des bienfaits de Pallas ; son printems n'est égayé par aucun ombrage ; nulle herbe

ne croît sur son sol malheureux : on n'y trouve ni pain , ni eau , ni feu ; on n'y voit que deux choses , un exilé & un lieu d'exil.

Plainte.

QUI que tu sois qui cherches à fouiller dans le sein d'un ami égorgé ; ne me crois-tu donc pas encore assez malheureux ? laisse-là un homme percé de coups : souvent une main mourante a fait une blessure mortelle à son injuste vainqueur.

Autre Plainte.

QUI que tu sois , je déclarerai ton nom ; la douleur porte aux extrêmes. Toi qui foules ma cendre , & qui , peu content des maux subits dont je suis accablé , viens lancer des traits cruels contre un mort , crois-moi , la nature accorde encore des forces aux sépulcres ; une ombre peut défendre son tombeau. O envie ! crois que les Dieux même te parlent aujourd'hui par ma bouche : ce sont mes mânes qui te crient , qu'un malheureux est une chose sacrée. Ne touche point à mes cendres ; les mains les plus sacrilèges respectent les buchers.



Autre.

TES vers sont remplis d'un mortel venin, mais ton ame est encore plus noire que tes vers. Personne ne peut échapper à ta dent meurtrière, ni homme, ni femme, ni enfant, le vieillard même n'en est point garanti par son âge. Semblable à un furieux qui jette des pierres dans une foule, tu répands tes discours malins fut tout le peuple ; mais le peuple vient à bout de réprimer les insensés, & les pierres retombent sur les têtes troublées. Il n'est pas de Poëte qui ne dirige des vers contre toi : toutes les Muses en colere s'arment contre ta rage.

Autre.

TANDIS que le soldat, sans être encore en garde, secoue ses armes, un trait peut être lancé de ma main. Le brave homme ! Tu te fais donc un jeu d'intenter des accusations capitales, & les noirs poisons accompagnent tes railleries ; dans la chaleur du vin & de la gaieté tu dis donc qu'il ne t'importe guere que je pleure, pourvu que tu fasses rire ? Mets fin à tes plaisanteries, la méchanceté n'a rien de plaisant : les railleries qui blessent n'ont jamais le droit de plaire.

Y iv

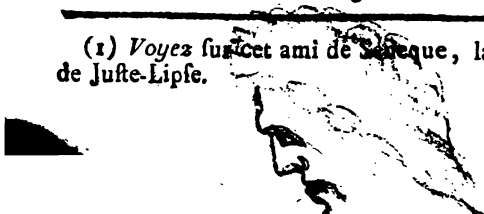
A son ami Crispus.

CRISPUS (1), qui faites toute ma force, & qui êtes mon unique ressource dans mes infortunes ! Crispus , qui auriez été considéré même dans l'ancien barreau ! Crispus , qui n'avez montré du pouvoir, que lorsque vous vouliez vous rendre utile : vous qui avez été, dans mon naufrage, mon refuge, ma gloire , mon rempart assuré, & qui seul procurez maintenant du repos à mon ame affligée ! Crispus , sur la vertu duquel se fonde mon espoir le plus doux, vous qui êtes rempli du miel Attique, vous qui faites l'honneur d'un pere & d'un aïeul éloquent, vous dont la privation est la seule chose que sente un exilé, mon ame, quoiqu'attachée aux stériles rochers de la Corse, ne cesse d'être avec vous. .

Sur le Temps.

LE temps dévore & détruit tout , il change tout de place , il ne permet à rien de durer long-temps. Les fleuves se tarissent , la mer en se retirant laisse ses rivages à sec , les montagnes s'affaissent,

(1) Voyez sur cet ami de Séneque, la note de Juste-Lipse.



les hauteurs s'écroulent. Mais pourquoi m'arrêter à ces bagatelles ? la masse si belle des cieus se trouvera subitement embrasée. La mort étend ses droits sur tout : mourir est une loi , & non un châ-timent. Un temps viendra où ce monde ne sera plus.

Souhait.

PUISSENT mes deux freres me survi-vre , & n'éprouver d'autre chagrin que celui que leur causera ma perte ! Puisse-je les surpasser en tendresse , & être surpassé par eux ! qu'il y ait entre nous un com-bat d'amitié ! puisse mon fils Marcus, qui ne fait encore que bégayer , lutter un jour contre l'éloquence de ses deux on-cles ! **** *

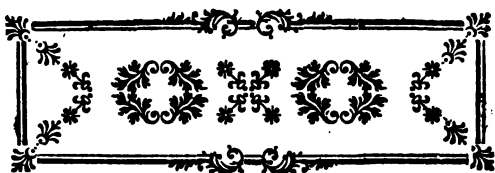
Sur Cordoue , sa Patrie.

CORDUE ! prends le deuil , & l'appar-eil de la tristesse, répands quelques larmes sur ma cendre. Déplôre le sort fatal d'un Poète qui t'appartient , & qui cause ta plus grande affliction ; tu ne fus pas plus consternée dans le temps où les forces de tout l'univers semblerent fondre sur toi, lorsque tu étois prête à périr des deux côtés , ayant à la fois Pompée & César pour ennemis , ou bien dans le temps

498 ÉPIGRAMMES DE SÉNEQUE.

funeste où une nuit fatale fit périr trois cents de tes citoyens, ou lorsqu'un brigand Lusitanien assiégeoit tes murs, & lançoit des traits contre tes portes. Moi qui fus jadis un de tes citoyens distingués, qui te fis honneur, je vais être attaché à un rocher. Cordoue, prends le deuil ; & félicite-toi de ce que la Nature t'a placé à l'extrémité des bords de l'Océan, tu en apprendras plus tard la cause de ta douleur :

Fin des Epigrammes de Sénèque.



L'APOCOLOQUINTOSE (1),

O U

L' A P O T H É O S E

DE L'EMPEREUR CLAUDE (2)

JE veux transmettre le souvenir de ce qui s'est passé dans le ciel, sous le Consulat d'Asinius Marcellus & d'Acilius Aviola, le treizieme jour d'Octobre, jour

(1) Ce mot signifie proprement, *ineucurbation*, c'est-à-dire métamorphose de l'Empereur Claude en citrouille. Allusion à l'Apothéose des Empereurs, par lequel ils étoient placés au rang des Dieux.

(2) Ce morceau satyrique n'ayant point été traduit par M. la Grange, on a cru pouvoir y suppléer en faisant usage d'une traduction anonyme insérée dans le premier volume des *Mémoires de Littérature* du P. des Molets, que l'on attribue à feu M. l'Abbé de la Bletterie, de l'Académie des Inscriptions. Cependant on s'est permis de faire plusieurs changements à

mémorable , où (3) commence un nouveau regne, époque d'un heureux siècle. Mon histoire sera fidele , la haine ni la flatterie n'y auront point de part. Mais si l'on veut savoir d'où j'ai tiré tout ce que je vais dire : premièrement je puis ne pas répondre à la question , & par là me tirer d'affaire. Qui pourroit en effet me forcer de répondre ? ne suis-je pas libre , depuis la mort de celui qui avoit donné lieu au proverbe , que (4) *pour être heureux , il faut être né ou sot ou Roi.* En second lieu, s'il faut absolument répondre , je puis dire tout ce qui me viendra dans la tête. A-t-on jamais interrogé un Historien sous serment ? Cependant s'il falloit produire un témoin , je vous dirois : demandez à celui qui a vu monter Drusille dans le ciel , il vous dira qu'il a vu Claude enfilier la même route ,

cette traduction pour la rendre plus conforme au texte. On n'a rien changé aux vers , qui ont paru rendre assez fidèlement ceux de l'original.

(3) Au texte : *anno novo* , on appelloit ainsi la première année du regne des Empereurs. Voy. TURNÈBE , (*adversar. lib. 23 , cap. 8.*) qui rapporte encore plusieurs autres significations du mot *novus* joint à *annus*.

(4) Voyez sur ce proverbe, ERASME ; pag. 399 & seq. edit. Wechel. 1643.

mais *d'un pas inégal*. Que mon témoin le veuille, ou non, il faut de toute nécessité qu'il sache ce qui se passe là haut; il est inspecteur de la voie Appienne, qui est, comme vous le savez, la route qu'Auguste & Tibere ont tenue pour aller prendre place parmi les Dieux. Au reste, c'est un secret qu'il ne dira que tête-à-tête: en vain vous tenteriez de le faire parler en public: car depuis le jour qu'il assura en plein Sénat d'avoir vu monter Drusille dans le ciel, & qu'il eut le chagrin de voir qu'on ne faisoit aucun cas d'une si bonne nouvelle, il a juré que quand même il verroit tuer un homme au milieu de la place publique, il n'en diroit mot. Je vais donc publier ce que j'ai appris de lui. Puisse un si honnête homme jouir long-temps d'une vie heureuse & tranquille!

Phœbus entroit plus tard dans sa vaste carrière,
Morphée avoit le temps de verser ses pavots,
Et sur un char d'argent la céleste courrière
Aux mortels fatigués donnoit un plein repos:
L'riche Automne en proie à l'Hyver formidable
Voyoit tomber les fruits, & les feuilles vieillir.
Le Vendangeur, foulant le nectar délectable,
Ne trouvoit presque plus de raisins à cueillir.

Tout cela deviendra plus intelligible ;

si je dis en deux mots, que l'on étoit au mois d'Octobre, au troisieme jour des Ides : quant à l'heure, je n'en suis point assuré, on auroit moins de peine à mettre d'accord les Philosophes, que les horloges, je crois pourtant que c'étoit entre midi & une heure. Les Poëtes assurément n'y pensent pas de se donner tant de mal : peu contents de décrire exactement le lever & le coucher du soleil, ils veulent encore parler de la moitié du jour : cela posé, ne laissons point passer un si heureux moment.

Le Soleil avoit fait la moitié de son cours,
 Il penchoit, fatigué, vers le rivage more,
 Plus proche du Couchant qu'il n'étoit de l'aurore.

Claude tiroit à sa fin, mais son ame ne pouvoit trouver d'issue pour sortir de son corps. Alors Mercure qui, pour son esprit, l'avoit toujours aimé, tira à part (4) l'une des trois Parques, & lui dit : « *Cruelle femme ! quel plaisir trouvez-vous à voir souffrir un malheureux qui n'a jamais mérité d'être ainsi tourmenté ? Voici la soixante-quatrième année*

(4) Je lis ici avec GRONOVIVS *Seducit*, au lieu d'*educit* que porte le texte de l'édition *varior*.

» qu'il lutte contre son ame , pourquoi
 » lui enleviez-vous le bonheur de s'en débar-
 » rasser ? Souffrez enfin que les Astrologues
 » rencontrent une fois juste , eux qui le
 » tuent tous les ans , & même tous les mois ,
 » depuis son élévation à l'Empire ! Cepen-
 » dant ne nous étonnons pas de tant d'er-
 » reurs de calcul : ce n'est pas tout-à-fait
 » leur faute , personne n'a pu découvrir
 » l'heure de sa naissance ? personne n'a ja-
 » mais cru qu'il fût né. Mais allons , fai-
 » tes votre devoir ”.

Parques , tranchez le cours d'une vie inutile ,
 Faites passer le sceptre en de plus dignes mains.

*A dire vrai , répondit Clotho , j'avois
 eu dessein de le laisser vivre jusqu'à ce qu'il
 eût accordé les droits de citoyens à ce petit
 nombre de sujets qui ne l'ont pas encore ;
 car je savois qu'il en vouloit décorer tous les
 Grecs , les Espagnols , les Gaulois et les
 Bretons ; mais puisqu'on veut conserver
 quelques étrangers , afin que la race ne s'en
 perde pas , et que vous me l'ordonnez :
 soit fait ainsi qu'il est requis. Ensuite elle
 ouvrit une petite boîte , d'où elle tira
 trois fuseaux : le premier contenoit la
 destinée d'Augurinus (6) , le second de*

(6). Deux impertinents fort connus du temps
 de Seneque , note de M. L. D. L. B.

Baba, le troisieme de Claude. Je voulois, ajouta Clotho ; *que ces trois hommes se suivissent de près dans l'année, mais je vais les mettre ensemble ; je ne veux pas que Claude s'en aille sans compagnie. Il n'est pas de la bienséance qu'un homme , qui voyoit tant de milliers d'hommes empressés autour de lui , se trouve tout d'un coup seul. Il se contentera , s'il lui plaît, de ces compagnons de voyage.*

Après qu'elle eut dit ces mots :

Elle prit le fuseau de ses fatales mains ,
Et raya Claudius du nombre des humains :
Mais Lachésis nouant sa blonde chevelure ,
De lauriers immortels releva sa parure ,
 D'abord des fils nouveaux l'éclatante blancheur.
 Sous ses divines mains , prit une autre couleur :
 De l'or & de l'argent le pompeux assemblage
 Fait à la Parque même admirer son ouvrage.
 La laine se roidit , un métal précieux
 Annonce à la Nature un siecle plus heureux.
 Lachésis dans son cœur s'abandonne à la joie.
 De filer aux humains des jours d'or & de soie.
 Quel plaisir d'achever un ouvrage si beau !
 De remplir sans effort le fatal écheveau !
 Et du nouveau César fixant les destinées ,
 A celles de Nestor égaler ses années !
 Le Dieu de l'Hélicon fait de ses chants **divins**
 Retentir les échos du Palais des Destins.

L' A P O C O L O Q U I N T O S E. 505

Des sons si ravissants enchantent les trois Fées :
D'un aimable travail leurs mains trop occupées
Laissent un libre cours au fuseau fortuné ,
Et surpassent le temps par le sort ordonné.
Parques , dit Apollon , respectez votre ouvrage,
César a tous mes traits, ma taille & mon visage.
Ses naissantes vertus méritent des autels ,
Qu'il vive par de-là le reste des mortels !
Du séjour des humains la justice exilée ,
Vient reprendre ses droits comme au siècle de
Rhée.

Le vice frémissant dans le fond des Enfers ,
N'oseroit en sortir pour troubler l'Univers.
Tel que l'astre du jour, commençant sa carrière,
Paroît à l'Orient dans un char de lumière ,
Il porte en un instant ses feux de toutes parts ,
Et l'ombre de la nuit s'éclipse à ses regards :
Tel se montre aux Romains un Prince plein de
charmes ;
Il vient sécher leurs pleurs & calmer leurs
alarmes.

Présent digne des Dieux , la grace & la beauté
Temperent de son front la fiere majesté.

Ainsi parla Apollon. Lachésis charmée
d'un si bel éloge , conçut des sentiments
favorables pour Néron , le nouvel Em-
pereur ; elle laissa tourner le fuseau , &
lui accorda encore bien des années. Pour

Claude, il fut résolu tout d'une voix :

Qu'il parti dans l'instant sur cet heureux présage.

X Aussi-tôt son ame sortit avec bruit, & il cessa de paroître vivant. Il expira en écoutant des Comédiens, de-là vient le peu de goût que j'ai pour ces sortes de gens. Voici ses dernières paroles, après qu'il se fut fait entendre par l'organe dont il se servoit volontiers. *Ah ! Ah ! (7) je crois que je me suis c...* Je ne fais ce qu'il fit, mais au moins il est certain qu'il ac... toutes choses.

Il seroit inutile de rapporter ce qui se fit ensuite sur la terre. Vous le savez très-bien, & il n'est pas à craindre qu'on y ait perdu la mémoire de ce qui a fait la félicité publique : personne ne peut oublier son propre bonheur. Apprenez donc ce qui s'est passé dans le ciel, je vous ai nommé mon auteur, c'est à lui d'en répondre.

On annonce à Jupiter, qu'il paroïssoit un homme d'une taille haute, fort chauve, & qui sembloit menacer ; qu'il remuoit continuellement la tête, & traînoit difficilement le pied droit : qu'on lui avoit demandé de quel pays il étoit ; à quoi l'étranger avoit répondu d'un son

(7) Au texte : *væ me, puto, concacavi me. Quid autem fecerit, nescio : omnia certè concacavit.*

de voix si troublé & si confus, qu'on n'avoit pu démêler son langage : que sûrement cet homme n'étoit ni Grec, ni Romain, ni d'aucune nation connue. Alors Jupiter ordonna à Hercule qui avoit couru le monde, & qui devoit connoître tous les peuples de la terre, d'aller voir de quelle espece d'homme il pouvoit être. D'abord Hercule à sa vue se sentit un peu troublé, quoiqu'il n'eût pas craint autrefois tous les monstres qu'il avoit combattus. Quand il aperçut ce visage d'une figure toute nouvelle, qu'il remarqua cette démarche extraordinaire, qu'il entendit cette voix rauque & embarrassée, qui n'avoit rien de commun avec celle d'aucun animal terrestre, mais telle que celle des monstres marins, il crut qu'il avoit un treizieme travail à entreprendre. Cependant l'ayant considéré plus attentivement, il lui parut être à-peu-près un homme, de sorte qu'il osa s'approcher : & comme un Grec qui savoit son Homere, il se servit d'un vers de ce Poète, & lui dit

De quel pays es-tu ? Qui t'a donné la vie ?

Claude fut charmé d'entendre ces mots : il jugea qu'il y avoit dans le ciel des gens qui aimoient les lettres, & il se

508 L'APOCOLOQUINTOSE.

flattâ que ses histoires trouveroient là des lecteurs, & pour faire connoître qu'il étoit Empereur , il emprunta un vers du même Poète , & dit :

Mes ayeux ont jadis régné dans Ilion.

Claude eût répondu plus juste, s'il eût pris le vers qui suit immédiatement :

J'ai rempli mon pays de sang & de carnage.

Le bon Hercule en eût été la dupe , si la Fievre n'eût été présente : seule elle avoit quitté son temple pour accompagner Claude ; pour tous les autres Dieux, il les avoit laissés à Rome. Elle prit la parole & dit à Hercule : *Ne vous y fiez pas , cet homme ne dit pas un mot de vérité : je puis vous en parler savamment , moi qui durant tant d'années, ne l'ai jamais quitté. Il est né à Lyon , il est de la ville municipale fondée par Plancus. Du lieu de sa naissance à Vienne, il n'y a que seize milles : c'est un vrai Gaulois , aussi a-t-il fait ce qui convenoit à un homme de sa nation. Il a pris Rome. Je vous garantis encore un coup, qu'il est né à Lyon où Licinius a dominé tant d'années. Pour vous qui avez plus couru qu'un Muletier qui marche nuit & jour, vous savez où est Lyon , & qu'il y*

L'APOCOQUINTOSE. 509

a bien du chemin entre le Rhône et le Xante.

Là-dessus Claude s'emporta, & par un murmure inintelligible fit éclater sa colere : mais personne ne comprenoit ce qu'il vouloit dire ; ses gestes étoient pourtant expreffifs, il vouloit qu'on menât la Fievre au fupplice , en faifant un figne de cette main, qui n'avoit de force que quand il s'agiffoit de faire couper la tête à quelqu'un. Il prétendoit qu'on en fît autant à la Fievre ; mais vous euffiez dit que tous ceux qui étoient là , fuflent fes affranchis , tant on fe mettoit peu en peine d'exécuter fes ordres. Alors Hercule lui dit : *Ecoute , & trêve d'impertinences. Te voici dans un pays où les fous rongent le fer : parle vrai , ou je vais te donner fur les oreilles ; & pour l'épouvanter encore plus, il prit le ton tragique, & lui dit d'une voix terrible :*

Dis-nous fans différer ton nom & ta patrie.

Vois-tu cette mafTue ? Il y va de ta vie.

Jadis mon bras vengeur immola vingt Tyrans.

De quels étranges fons formes-tu tes accents ?

Mais parle : quel climat t'a donné la naiffance.

Quand, fousmis fans relâche à l'injuſte puiſſance

Qui livra mon courage à cent périls divers ,

Du bruit de mes travaux, je remplis l'Univers,

510 L'APOCOLOQUINTOSE

Je fus, je m'en souviens, au fond de l'Hespérie,
 Du monstre Gérion, je domptai la furie.
 Pour augmenter l'éclat d'un triomphe si beau,
 Je voulus chez les Grecs emmener son troupeau.
 Je traversai la Gaule, & vis sur mon passage,
 D'un aimable côteau le riant paysage :
 Le Soleil en naissant le dore de ses feux :
 Ses pieds sont arrosés par des fleuves fameux,
 Le Rhône impétueux, & la Saone dormante,
 Dont les tranquilles eaux & l'insensiblè pente,
 Aux nymphes chaque jour donnent lieu de douter
 S'il leur Dieu veut descendre, ou s'il veut remonter.
 Est-ce là ta patrie ?

Ces paroles furent prononcées avec force. Cependant Hercule n'étoit pas trop assuré, il craignoit de se compromettre avec un fou. Mais Claude voyant devant lui un homme robuste, n'eut plus envie de rire. Il comprit que si à Rome il n'avoit point eu d'égal, il n'en étoit pas de même dans l'endroit où il étoit ; qu'un coq est maître sur son fumier. Il prit donc la parole, & autant qu'on le put comprendre, il parut dire ce qui suit : *Hercule, le plus vaillant des Dieux, j'ai toujours compté sur vous dans l'occasion, & si on m'eût demandé un répondant, je vous eusse choisi par préférence, attendu que vous*

devez me connoître. Car, s'il vous plaît de vous en ressouvenir, c'est moi qui rendois la justice devant votre temple durant des jours entiers, dans les plus grandes chaleurs de Juillet & d'Août. Vous savez quelles fatigues j'ai eu à essuyer de la part des Avocats que j'écoutois nuit & jour. Si vous eussiez été à ma place, nonobstant votre courage à toute épreuve, vous auriez mieux aimé nettoyer les étables du Roi Augias : j'ai eu mille fois plus d'ordures à essuyer.

Ces paroles attendrirent Hercule, qui l'introduisit dans le ciel. Claude n'y fut pas plutôt, que quelques Dieux du second ordre l'entourèrent. Il se dit bien des choses qu'on ne pouvoit entendre par le grand bruit qu'on faisoit. Le tumulte étant appaisé, l'un des demi-Dieux s'adressant à Hercule, lui dit. « Je ne m'étonne pas que vous ayez forcé » notre palais, nous savons quel est votre emportement, il n'y a rien de si créé pour vous. Mais, Hercule, dites-nous au moins quelle espece de Dieu vous voulez faire de ce magot ? il ne sauroit être un Dieu à la façon d'Epicure ; il faudroit pour cela qu'il ne fît de mal à personne, & qu'il ne fût pas capable d'en recevoir. Voulez-vous en faire un Dieu à la façon des Stoïciens ?

512 L' A P O C O L O Q U I N T O S E.

» un tel Dieu ne doit-il pas avoir la fi-
 » gure ronde ? ce qui n'est pas possible
 » tant que Claude aura une tête , & la
 » partie qui constitue l'homme. Là-dessus
 » un demi-Dieu le regarda fixement , &
 » s'écria que Claude ne ressembloit pas
 » mal au Dieu des Stoïciens : il est , *dit-il* ,
 » sans cœur & sans cervelle. Assurez-
 » vous qu'il eût obtenu sa grace , du
 » bon Saturne , attendu qu'il célébroit
 » les Saturnales toute l'année.

« Jupiter ne l'eût jamais souffert , *re-*
 » *prit un Dieu subalterne.* Claude ne l'a-
 » t-il pas condamné comme un incef-
 » tueux , en faisant mourir son gendre
 » Silanus. Et pourquoi ? Celui-ci avoit
 » une sœur d'une beauté ravissante , &
 » d'une gaieté charmante : tout le mon-
 » de lui donnoit le nom de Vénus ; Sila-
 » lanus a mieux aimé lui faire porter
 » celui de Junon ! Eh ! quoi , *dit Claude* , est-
 » il permis d'aimer sa sœur ? Imbécille ,
 » reprit le Dieu , apprends qu'on épou-
 » soit à Athenes les sœurs d'un autre lit ,
 » & à Alexandrie les sœurs véritables.
 » Parcequ'à Rome , ajouta-t-il , les sou-
 » ris mangent de la farine ; cet impor-
 » tun censeur , s'érige en réparateur des
 » torts. Au reste , je ne fais pas trop à
 » quoi il s'occupoit dans son cabinet :
 » aujourd'hui

» aujourd'hui le voilà parmi vous, qui se
 » promene dans le ciel, il veut être Dieu
 » à quelque prix que ce soit. C'est peu
 » pour lui d'avoir un Temple dans la
 » Bretagne, & que les peuples de cette
 » isle lui adressent des vœux, comme à
 » une Divinité: ces barbares ont du
 » goût pour une bête qui lui ressemble ».

Enfin après bien des discours de cette nature, Jupiter voulut que les demi-Dieux qui demeuroient à sa Cour, donnassent leur avis sans disputer. « Peres
 » conscripts, *leur dit-il*, je vous avois
 » permis de faire des questions, mais
 » vous ne dites que des balivernes, je
 » veux qu'on observe l'étiquette de la
 « Cour ; que pensera de nous cet hom-
 » me, quel qu'il puisse être »? On fit donc
 sortir Claude, & Janus fut prié de dire son
 avis le premier. Ce Dieu avoit été désigné
 Consul pour les Calendes de Juillet de
 l'année suivante, mais Consul des après-
 dîner seulement: c'est un vieux routier
 à qui il est difficile d'en faire à croire,
 attendu qu'il voit & devant & derriere.
 Il parla fort éloquemment, comme il
 convient à un Dieu qui passe sa vie dans
 le barreau; mais il alloit si vite, que le
 copiste n'a pu le suivre; c'est pourquoi je
 ne rapporterai rien de son discours, de

peur de le défigurer. Il dit beaucoup de choses touchant la majesté des Dieux ; il soutint qu'on devoit être fort réservé à accorder un si beau privilege. « C'étoit

» autrefois une grande affaire, *ajouta-t-*
 » *il*, que d'être élevé à ce haut rang,
 » mais aujourd'hui il n'y a rien de plus
 » aisé. Cependant afin qu'on ne pense
 » pas que j'en veux à la personne, & non
 » à l'abus, je suis d'avis, qu'à commencer
 » de ce jour, on ne fasse plus de Dieux
 » de tous ceux que la terre nourrit de ses
 » fruits abondants. Si quelqu'un, au
 » mépris de ce décret de notre Sénat, a
 » été divinisé, soit en bronze, soit en
 » peinture, je l'abandonne aux lutins,
 » & je veux qu'aux premiers jeux qui se
 » donneront, il soit traité comme ceux
 » qui se vendent (8) pour combattre
 » dans l'arène ».

X (8) Le texte dit : *inter novos auctoratos*, on appelloit ainsi ceux qui se louoient pour exercer le vil métier de gladiateurs. Les formes de cet engagement honteux, comme l'appelle ailleurs Sénèque, étoient d'être battus de verges, d'être liés, de souffrir la mort. *Illiusturpissimi AUCTORAMENTI verba sunt* : uri, vinciri, ferroque necari. *Ab illis qui manus arena locant, & edunt ac bibunt quæ per sanguinem red dant, cavetur ut ista vel inviti patiantur.* SENECA, *epist.* 37.

Le second à qui on demanda son avis, fut le Pere du jour, fils de la Déesse de la Victoire. Il étoit désigné Consul des Banquiers; il subsistoit des petits profits qu'il faisoit en vendant aux uns & aux autres le droit (9) de cité dans Rome & dans les autres provinces de l'Empire. Hercule s'approcha de lui d'un air gracieux, & l'avertit en lui tirant l'oreille : ce Dieu opina en ces termes. « Puisque Claude » est proche parent du Dieu Auguste , » que Livie qu'il a fait Déesse , est son » aïeule, qu'il surpasse de beaucoup tous » les hommes en sagesse , & qu'il est de » l'intérêt de la République, que Romu-

(9) Gronovius a prouvé que c'est le vrai sens de ces paroles, *vendere civitatulas solebat* : & il pense avec raison que Sénèque lance ici un trait de satire contre Messaline & les Ministres qui gouvernoient l'esprit de Claude , & qui obtenoient de ce Prince stupide, la permission de vendre pour de grosses sommes d'argent, le droit de Bourgeoisie Romaine , & celui d'être inscrit Citoyen de quelque autre Ville.

Itaque illos pungi putem qui apud Claudium potentes tot hominibus ingenti mercede accepta , jura Romanæ & aliarum civitatum in quas adscribi concupissent à principe impetrarant. GRONOVIVS, *in h. loc.* La traduction de M. L. D. L. B. faisoit disparaître entièrement cette allusion fine à un des abus les plus funestes du règne de Claude.

» lus ait quelqu'un qui puisse manger
 » avec lui des raves bouillantes ; je suis
 » d'avis que ledit Claude soit placé dès ce
 » jour au nombre des Dieux, qu'il jouisse
 » de leurs prérogatives, à tout aussi bon
 » titre que ceux qui ont été divinifiés
 » avant lui , & qu'on ajoute ce trait
 » aux Métamorphoses d'Ovide ".

Les avis étoient fort différents, &
 dans ce partage, Claude alloit l'empor-
 ter : car Hercule qui sentoît la consé-
 quence d'un refus, alloit d'un côté &
 d'autre, & disoit à chacun des Dieux :
 « Ne refusez pas ma demande , cette
 » affaire m'intéresse ; quand vous aurez
 » besoin de ma voix, je vous rendrai la
 » pareille : un Barbier rase l'autre ".
 Alors Auguste se leva , pour donner son
 avis, & parla avec beaucoup d'éloquen-
 ce. « Peres conscripts , *dit-il* , je vous
 » prends à témoins que depuis que je suis
 » Dieu, on ne m'a pas entendu proférer
 » un seul mot ; je ne me mêle que de
 » mes propres affaires. Mais enfin je ne
 » puis plus dissimuler, ni renfermer ma
 » douleur, que la honte rend plus vive.
 » Est-ce donc pour ce butor, que j'ai pa-
 » cifié la terre & l'onde, apaisé les guer-
 » res civiles, établi des loix sages, & em-
 » belli la ville de Rome? Peres conscripts,

» je ne fais par où commencer, je n'ai
 » point de termes pour exprimer mon
 » indignation ; permettez - moi d'em-
 » prunter une sentence d'un discours de
 » l'éloquent Messala Corvinus : *il a cou-*
 » *pé les nerfs de l'Empire.* Cet homme qui
 » nous paroît n'avoir pas la force de chas-
 » ser une mouche, faisoit mourir des
 » hommes avec autant de facilité qu'un
 » chien. Mais pourquoi parler de tant de
 » braves gens qu'il a fait périr ? Les mal-
 » heurs de ma famille m'empêchent de
 » porter la vue sur les massacres pu-
 » blics : dispensez-moi de vous parler
 » de ceux-ci , pour ne vous entretenir
 » que des premiers. Que s'il ne com-
 » prend pas les maux qu'il a faits, moi
 » je les comprends , & cela suffit. A
 » l'abri de mon nom, ce misérable a
 » vécu pendant plusieurs années : vou-
 » lez-vous favoir la reconnaissance qu'il
 » m'en a témoignée ? Il a fait mourir Si-
 » lanus, mon petit-neveu, & les deux
 » Julies, mes petites-filles, l'une par la
 » faim, & l'autre par le fer. Voyez, ô
 » Jupiter ! si vous voulez favoriser une
 » si mauvaise cause, qui vous intéressera
 » vous-même, si vous accordez à cet
 » homme une place parmi nous.

» Mais, Claude, répondez vous-

513 L'APOCOLOQUINTOSE.

» même : dites-nous , pourquoi avez-
» vous condamné tant de gens à la mort ,
» sans instruire leur procès , sans vou-
» loir les écouter ? Est-ce donc ainsi qu'on
» s'excuse ? au moins ce n'est pas ici la
» coutume. Jetez les yeux sur Jupiter ,
» dont le regne dure depuis tant de sie-
» cles ; le seul Vulcain a ressenti les ef-
» fets de sa colere , & encore ne lui en
» a-t-il couté qu'une jambe ; car comme
» dit Homere :

Jupiter d'un seul coup lui fit franchir l'Olympe.

» Irrité contre sa femme , il l'a suspen-
» due par les pieds ; mais lui a-t-il ôté
» la vie ? au lieu que vous , vous avez
» fait mourir Messaline , dont j'étois le
» grand oncle , comme je suis le vôtre.
» Vous n'en savez rien , dites-vous : que
» les Dieux vous confondent ! cette
» ignorance est plus honteuse que sa
» mort même. Il n'a cessé de poursuivre
» à feu & à sang la mémoire de Caius
» César ; celui-ci avoit ôté la vie à son
» beau-pere , & Claude n'a pas épargné
» son propre gendre. Caius César dé-
» fendit au fils de Crassus de porter le
» nom de grand ; Claude lui a rendu
» son nom , & lui a fait couper la tête. Il
» a choisi quatre victimes dans une seule

» famille, Crassus, Scribonie, Tristion-
 » nie, Affarion, toutes personnes de la
 » premiere qualité ; Crassus entre autres,
 » dont la sottise étoit assez grande pour
 » le rendre digne du trône.

» Songez donc, ô Dieux immortels,
 » quel est le monstre qui demande une
 » place parmi vous : pourrez-vous main-
 » tenant vous résoudre à en faire un
 » Dieu ? regardez attentivement ce
 » corps , que les Dieux dans leur colere
 » ont formé. Mais pour finir : voyons,
 » s'il dit seulement trois paroles de suite,
 » & je me rends son esclave. Eh ! qui
 » voudra rendre un culte à une telle Di-
 » vinité ? qui pourra croire que vous
 » l'ayez élevé à ce rang ? Si vous faites
 » de tels Dieux , personne ne pensera
 » que vous le soyez vous-même. En un
 » mot , si je me suis comporté décem-
 » ment parmi vous , si personne ne peut
 » me reprocher une réponse impolie,
 » Peres conscripts, vengez les outrages
 » qu'il m'a faits : voici donc mon sen-
 » timent ". Il prit alors ses tablettes, &
 » lut ce qui suit. « Puisque le divin Claude
 » a fait mourir son beau-pere, Appius
 » & Silanus ses gendres, Pompée & Lu-
 » cius Silanus , le beau-pere de sa fille ,
 » Crassus , le meilleur homme qu'il y eut

520 L'APOCOLOQUINTOSE.

» au monde , & qui par sa bêtise lui
 » ressembloit si parfaitement , que deux
 » œufs ne se ressembloient pas davantage ;
 » Scribonia , la belle-mere de sa fille ,
 » Messaline sa femme , & tant d'autres
 » qu'on ne peut les compter ; mon avis
 » est de le punir avec rigueur , en le con-
 » damnant à juger les procès sans relâ-
 » che , de le bannir d'ici au plutôt ,
 » & de lui ordonner de vuider le Ciel
 » dans trente jours , & l'Olympe dans
 » trois ».

Tous les Dieux se rangerent de l'avis d'Auguste. Alors Mercure , sans perdre un moment , le prit par le col , & le mit dans le chemin qui conduit aux Enfers.

Lieux sombres d'où mortel n'est jamais revenu.

✓ Quand ils passerent par la voie sacrée, Mercure demanda à quelqu'un qu'il rencontra sur sa route , ce que signifioit ce concours extraordinaire de peuple , & si ce ne seroit pas là les funérailles de Claude. Le convoi étoit magnifique , & la dépense n'y étoit nullement épargnée. Il étoit aisé de juger qu'on faisoit les obseques d'un Dieu ; il y avoit bon nombre de joueurs de flûtes & de trompettes , & le bruit de tous ces instruments étoit si grand , que Claude lui-même pouvoit

l'entendre. On voyoit la joie peinte sur tous les visages, le peuple Romain paroissoit sortir d'esclavage. Agathon & quelques Avocats répandoient des larmes très-sincères. Les Jurisconsultes étoient pâles, maigres, ayant à peine un souffle de vie, comme des gens revenus de l'autre monde. Un d'entre eux qui vit les Avocats s'attrouper pour déplorer un si grand changement de fortune, s'approcha d'eux, & leur dit : « n'avois-je pas » raison de vous dire que les Saturnales » ne dureroient pas toujours ? » Claude voyant ses funérailles, comprit qu'il étoit mort : aussi chantoit-on avec beaucoup de pompe des vers à sa louange.

Répandez des pleurs ;
 Que chacun ressente
 De vives douleurs.
 Que Rome lamente
 D'une voix dolente
 Ses cruels malheurs.
 La Parque meurtrière
 A fini les jours
 D'un Roi, les amours.
 De la terre entière.
 Il étoit prudent ;
 Et j'ai pour garant
 De son grand courage

522 L'APOCOLOQUINTOSE.

Le sûr témoignage
Que chacun lui rend.
On le vit souvent ,
Coureur très-agile ,
Voler entre mille ,
Plus prompt que le vent.
Quelle main plus sûre
A lancer un dard ,
Fit une blessure
Au dos d'un fuyard ?
Le Parthe rebelle
Paya ses forfaits ;
La Perse cruelle
A senti ses traits ;
Les Aigles Romaines
Ont franchi les mers ;
Les Bretons si fiers
Ont porté nos chaînes ?
L'Océan tremblant
Gémit en silence
Du poids accablant
De notre puissance.
Poussez des regrets.
Qui jamais dans Rome
Jugea les procès
Comme ce grand homme ?
Il savoit , hélas !
Vuider les débats ,

L'APOCOLOQUINTE. 523

Au rapport fidele
D'un des Avocats ;
Et dans certains cas ,
(Méthode nouvelle)
On ne plaidoit pas.
Perte irréparable !
Quel Juge équitable ,
Du matin au soir
En main la balance ,
Et sans s'émouvoir ,
Tiendra la féance ;
Je vois des humains
Le Juge inflexible ,
Remettre en vos mains
Son urne terrible.
Poètes nouveaux
Brisez vos trompettes ,
Rompez vos musettes
Et vos chalumeaux.
Vous , Joueurs illustres ,
Dont les dés heureux
Ont comblé les vœux
Le cours de deux lustres ;
Et vous Orateurs ,
Troupe mercenaire ,
Pleurez votre pere.
Plaignez vos malheurs.

Claude étoit enchanté des louanges

qu'on lui donnoit, il eut bien désiré de jouir plus long-temps de ce spectacle ; mais le Messager des Dieux mit la main sur lui & le fit marcher, après avoir pris la précaution de lui couvrir la tête ; de peur qu'en traversant le champ de Mars, il ne fût reconnu. Ils se mirent à marcher entre le Tibre & la voie couverte, & descendirent aux enfers ; l'affranchi Narcisse y étoit déjà arrivé par un chemin plus court pour recevoir son cher maître ; aussi vint-il au devant de lui, frais & parfumé comme un homme qui sort du bain. Dès qu'il le vit, il s'écria : eh quoi ! les Dieux habitent-ils avec les hommes ? Dépêche-toi, lui dit Mercure, & annonce notre arrivée. Narcisse auroit voulu faire plus de caresses à son bon patron ; mais Mercure lui renouvela l'ordre de se dépêcher en lui donnant un coup de baguette. Narcisse part aussi-tôt, & comme le chemin est aisé quand on descend, malgré sa goutte, il arriva dans un instant à la porte de Pluton. Là, comme dit Horace, étoit couché un monstre à cent têtes, qui s'agitoit sans cesse & hérissoit sans cesse son affreuse crinière. Dès qu'il apperçut ce vilain chien noir tout hérissé, & qu'on ne voudroit pas rencontrer de nuit, il en fut un peu troublé, lui qui

avoit aimé tendrement une chienne toute blanche. Il se rassura pourtant & dit d'une voix haute : le César Claude est arrivé : aussi-tôt une troupe d'ombres s'avança en chantant le refrain : *nous l'avons trouvé ! nous l'avons trouvé ! réjouissons-nous*, Là, on voyoit Caius Silius Consul désigné, Junius, Chef des Gardes Prétoriennes, Sextus Trallus, Helvius Trogus ; les Chevaliers Romains Cotta, Vectius Valens & Fabius, tous gens que Narcisse avoit fait mourir. Au milieu de cette troupe joyeuse, paroïsoit le pantomime Mnesther ; Claude l'avoit fait mourir à cause de sa jolie figure. Le bruit de l'arrivée de Claude parvint jusqu'à Mnesther ; d'abord on vit venir les affranchis Polybe, Myron, Harpocras ; Amphæus & Pheronactes, que Claude avoit eu soin de faire marcher devant lui, de peur d'en manquer quelque part. Ensuite paroïsoient les deux Préfets Justus Catonius, & Ruffus, fils de Pompée ; ses bons amis Saturnius Luscius, & trois Consulaires, Pedit Pompeius, Lupus, & Céler Asinius ; enfin, la fille de son frere, la fille de sa sœur, son gendre, son beau-pere, sa belle-mere, ses proches parents, qui allerent tous ensemble au-devant de lui. Dès que Claude les aperçut, il

526 L'APOCOLOQUINTE.

s'écria : hé quoi ces lieux sont remplis de mes amis ! comment avez-vous fait pour venir ici ? Alors Pede Pompeius prenant la parole pour tous , lui répartit : que dis-tu , cruel homme ? comment oses-tu nous faire une pareille question ? quel autre que toi nous y auroit envoyés ? toi , l'assassin de tous tes amis ! mais allons en justice , je te ferai voir que nous avons ici des Juges. Après ces mots , il le conduisit au tribunal d'Æacus. Il fonda son accusation sur la loi Cornelia contre les meurtriers ; il soutint que Claude l'avoit violée , & signa sa requête. Il l'accusa d'avoir fait mourir trente Sénateurs , & plus de trois cents vingt-cinq Chevaliers Romains , sans compter une infinité d'autres personnes , dont le nombre égaloit les sables de la mer.

Claude effrayé , jeta les yeux de tous côtés , cherchant un Avocat qui voulût le défendre , mais il ne trouvoit personne. Enfin P. Petronius , son ancien convive , dont l'éloquence ressembloit à la sienne , s'avança , il se chargea de ce soin : mais on l'en dispensa. Pede Pompeius commença par l'accuser à grands cris. Petronius vouloit répondre , mais Æacus , en Juge équitable , ne voulut pas le souffrir ; il condamna Claude après

n'avoir entendu que sa partie, en disant :

Qu'il éprouve à son tour ce qu'il a fait aux autres.

On fit un profond silence : une telle conduite parut surprenante, parcequ'on n'avoit jamais rien vu de semblable aux Enfers. Mais Claude y trouvoit plus d'injustice que de nouveauté. On disputa longtemps sur le genre de supplice qu'il falloit lui infliger ; quelques-uns disoient que si on ne le châtoit, Tantale alloit bientôt mourir de soif, si on ne lui donnoit du secours ; qu'il falloit que Syfippe fût enfin soulagé, qu'il seroit temps d'enrayer la roue d'Ixion.

Après de mures réflexions, il fut résolu de ne rien changer au supplice de ces anciens criminels, de peur que Claude ne se flattât d'un semblable soulagement : on conclut qu'il falloit chercher un nouveau genre de supplice, une occupation futile, quelque desir qui ne put jamais s'accomplir. Æacus ordonna que Claude joueroit aux dés avec un cornet percé ; le pauvre Claude avoit déjà souvent ramassé les dés sans rien avancer.

Manquant de fond , le cornet inutile
Laissoit aux dés un passage facile,

528 L'APOCOLOQUINTOSE.

Il court après , les ramasse soudain ;
Il va bientôt les jeter sur la table ;
Il va goûter un plaisir incroyable.
Mais le dé fuit & coule dans sa main.
Tel d'un travail qui toujours recommence,
Dans les Enfers Syfippe est tourmenté ;
Il croit atteindre au sommet souhaité ,
La pierre tombe, adieu son espérance.

Soudain on vit arriver Caligula, qui venoit revendiquer Claude comme son esclave. Il produisit des témoins qui attestèrent que Caligula lui avoit souvent donné des coups, des soufflets, & même le fouet. Claude fut adjugé à ce Prince sans difficulté : celui-ci en fit présent à Æacus, qui le mit entre les mains de Ménandre son affranchi, pour en faire un débrouilleur de procès.

Fin du cinquieme Volume.

- 1 - 20 - 122 - 131 - 132 -
145 - 234 - 322 - 339 -
311 - 315 - 323 - 244 - 360 - 7 -
358 - 401 - 410 - 416
392 - 401 - 410 - 416

